# WESPONDANCE.

TIQUE & LITTERAIRE,

SECRETE

# CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME NEUVIEME.

TORN ADMINSON

# CORRESPONDANCE

S.ECRETE,

POLITIQUE SILITTÉRAIRE.

TOME NEVELLENE.

Си

501486

## CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

## seiege pour Jernie à l'Mistoire des MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME NEUVIEME.

· carpankas of the recevent les correspon-

a du fivie. O & an extange de estop / de

on quernire spints les années, dans les units white the \* \* \* - of white of

entere parte se \* \* Trailing on the definit

Spart des articles one rengarorandes com er la hardielle que par l'aboutince à la fa-

A LONDRES,

CHEZ JOHN ADAMSON.

1787.

# CORRESPONDANCE

SECRETE.

POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

# MEMOIRES

1

da

d'e

téi

pli pai

dél qua jus

rie

bat

Pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Listérotyre en France, depuis la mora de Louis N.F.

TOME NEUVIEME.

张 读 张

、 # \*\*

:14

A LONDRES,

CHEZ JOHN ADAMSON.

· Commence is the Both to take a sugar or an agent

1787.

# CORRESPONDANCE

## 

# re l'innais ces fortife-là & de l'Alle Control de l'Alle L'ILLO CONTROL L'ENDIE CONTROL CONTROL L'ENDIE CONTROL CONTRO

tion entre lui pout ofier lans cesse cette protestation, & course ses auditeuis pour n'en

Mémoires pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littéprature en France, depuis la mort de Louis XV. aud et la litté de la Louis XV.

exachement toutes fee femilles (& M. de Ver-

Poll

( HE

esh not such uner meid-sent all, and rueb not sent of such more 1779.

L'EMBARRAS où se trouvent les correspondans littéraires toutes les années, dans les mois d'Octobre & de Novembre, est extrême. Ce dont on parle le plus à présent en fait de littérature, est le Journal de Linguet dont la plupart des articles sont remarquables, tant par la hardiesse que par l'abondance & la facilité du style. C'est un mèlange de raison, de délire, de grossiéreté & de talent. Toutes ces qualités trouvent ici des partisans; on admire jusqu'à ses écarts & ses mauvaises plaisanteries. Il y a des gens qui s'extassent sur la manière dont il a reproché à M. d'Alembert sa batardise, & sur le spirituel surnom d'Anti-

(600000 sarre qu'il lui donne deux fois par mois (\*). On dit que le Secrétaire perpétuel se désole tous les soirs dans son logis du Louvre, & qu'il se tue à courir tous les matins pour dire qu'il ne lit jamais ces sottises-là, & que par conféquent il est clair qu'il y est tout-à-sair infenfible. Il fembleroit qu'il y a une convention entre lui pour répéter sans cesse cette protestation, & entre ses auditeurs pour n'en rien croire. Il devoit bien se souvenir que ces petites ruses ne réussissoient pas même à Papa grand homme, & que c'est une foible ressource de ne recueillir que cela de sa succession. Ce qui doit l'affecter le plus, c'est que Linguet paroît fort protégé. Le Roi & Monfieur lifent exactement toutes ses feuilles, & M. de Vergennes qu'il avoit ofé maltraiter il y a environ deux ans, l'a très-bien reçu dans fon dernier voyage à Paris qui s'est fait vers le mois de Juin. C'est un dogue à longues dents que le ministere a lancé contre la philosophie. A propos de philosophes, ils désertent perit à petit le Mercure de France, sans qu'on s'en appercoive. On n'y voit plus rien de M. d'Ar lembert; le superbe la Harpe est à Lyon où l'on prétend qu'il se fait presque autant d'ennemis que dans le lieu de sa naissance. Si ce jeune homme-là voyage dans les différentes délire, de grométeré &

a

N

C

I

q

n

fa

il

d

te

T

8 R

ta

h 8

16

fe

fi

fe

10

ć

Ç

n

le

é la

de talent. Tontes ces

qualités trouvent ici des partifans : on admire (\*) Le Philosophe se nomme Le Rond d'Alembert, & vous vous rappellez la proscription prononcée contre la quadrature du cerccle. Ainsi le surnom d'Anticarré forme un double calembour. Peut-on imaginer rien de plus salardice, of the le thereto turned a file

\*1.

ole

u'il

u'il

on-

m-

en-

ette

en

ces

apa

rce Ce uet

ent

er-

der-

nois

que

A

nts a

ap-

A

OH

en-

ce

ates

lish

1.8c

e la

orme

plus

parties du monde, il finira par être un bien aimable cosmopolite. Quoi qu'il en soit, le Mercure est réduit à M. de St. Ange & M. de Charnois. Il est ici en assez mauvaise odeur; Il n'y a que la partie des nouvelles politiques qui le soutienne. Elle est d'un M. de Fontanelle qui la rédige d'une saçon très intéressante pour les bons citoyens: car il assoiblit presque toujours les mauvaises nouvelles, & il s'étend avec complaisance sur celles qui sont avantageuses.

## Anecdotes sur le Roi de Prusse.

- CE Prince n'a jamais auprès de lui aucun des grands Officiers de la Couronne : aussi tout se passe bien singulièrement : son Tresorier est un heiduque qui ne sait ni lire ni écrire, & qui monte sur le devant de la voiture du Roi lorsqu'il voyage, tandis qu'il a des Secrétaires qui suivent leur maître en carrosse. Cet heiduque paie la cuifine, la livrée & l'écurie? & exécute les ordres que le Roi donne pour le paiement des gratifications & autres dépenses : la cassette du Roi est entièrement confiée à ce domestique qu'il affectionne. Le chaffeur de fon cabinet avoit, il y a quelque temps, cet emploi de confiance & en abufa etrangement. Voici comment le Roi s'en appercut. Il avoit ordonné quelques ouvrages de marquetterie; l'ouvrier n'étant point exact le Roi en demanda la raison; il apprit qu'il étoit extremement occupé pour fournir un lambris dans une nouvelle maison que le S\*\*\* venoit de faire confiruire. Le Roi surpris de

A 4

I

à

T

d

10

27

27

bl

fa

m

de

gi

la dépense que faisoit son Trésorier & curieux d'en voir l'objet, fit espionner le moment où son homme seroit à sa nouvelle maison. Comme elle est située à côté de Sans-Souci, le Roi s'y rendit en allant à la parade. & v entra au moment où l'on s'y attendoit le moins : il se sit conduire par-tout, trouva tout charmant & loua beaucoup le goût du maître : arrivé à une chambre à coucher , il la trouva si élégante qu'il demanda avec vivacité qui couchoit dans ce magnifique réduit. Son homme fort embarrassé répondit à voix basse : c'est moi, Sire. Le Roi sortit sans lui répondre, & rencontrant à la porte l'entrepreneur, il s'informa combien elle coûtoit. Soixante mille écus lui répondit-il. Alors le Roi demanda à son Trésorier d'où il avoit tiré cet argent. De votre cassette, Sire, dit-il en se jettant à ses pieds : mais je le remplacerai. Le Roi dont la patience étoit à bout lui donna une volée de coups de canne, & lui dit en s'en allant : je te l'aurois pardonné, coquin fans cet appartement jonquille on tu as Paudace de coucher. Cet homme se crut perdu : mais le lendemain le Roi le fit venir. lui ordonna d'ouvrir la cassette en sa présence, & n'y trouvant que sept ou huit cens louis; prends le reste, coquin, lui dit-il, & que je ne te voie plus. L'affaire fut ainsi terminée. Cet exemple fait voir qu'on a grand tort de dire ce Prince avare; il n'est qu'économe; & même lorsqu'il récompense, personne ne le fait aussi grandement que lui. Le trait fnivant en fera la preuve : 100 oni de ob ploust

cu-

10-

nai-

ns-

de,

loit

uva

du

, il

vi-

nit.

oix

lui

re-

oit.

s le

roit

t-il

ce-

lui

dit

co2

tu

rut

ur,

en-

ens

, &

ter-

and

co-

nne

rait

1137

Le Général Leschwitz ayant servi le Roi avec la plus grande distinction pendant l'avant derniere guerre, n'en recut aucune récompense tout le temps qu'elle dura, & à peine pendant fix ans de paix, le Monarque lui adressa-t-il la parole. Au bout de ce temps, le régiment des Gardes du feu Roi étant venu à vaguer ainfi que le commandement de Potzdam, le Général en fut gratifié. La même année, il échut au Roi pour deux cens mille écus de terres qui lui étoient réverfibles : ce Prince saissir encore cette occasion de récompenser son Général; il lui envoya le brevet de don, avec l'ordre de se mettre en possession de ces terres, & joignit au bienfait cette courte lettre: » M. le Général Leschwitz, les servi-" ces importans que vous m'avez rendus penn dant la derniere guerre ne font point fortis n de ma mémoire, & j'atrendois impatiemn ment de pouvoir vous récompenser; je n'ai » pu le faire jusqu'à cet instant; allez prendre n possession des terres dont vous trouverez le " brevet ci-joint, &c. "

Un de ses Adjudans le Baron de \*\* Fayant aussi servi avec zele & distinction pendant la même guerre & dans des occasions mémorables, le Roi ne lui en rémoigna nulle fatisfaction. L'Adjudant redoubla de zele pour son service; & quatre ans après la paix, au moment qu'il s'y attendoit le moins, il reçut du Roi soixante mille écus en or. On a vu aussi de ce Prince la générosité suivante dans les revues de l'année 1771. Un Capitaine du régiment de . . . . présenta au Roi une supplique

A 5

pour obtenir la permission de vendre une afsez belle terre que les devoirs de son service l'empechoient de régir & de réparer, & sur laquelle il devoit d'ailleurs vingt-quatre mille écus qui le genoient beaucoup. Le Roi de retour à Potzdam envoya vingt-quatre mille écus au Capitaine pour payer ses dettes, & joignit à ce présent une somme de six mille écus pour

16

V

La

gr

pi

fc

ſa

é

di

d

di

II

d

V

a

les réparations de sa terre.

La Princesse douairiere de Prusse, mere du Prince Royal, est de la Maison de Brunswick; elle demeure aussi à Berlin, & a auprès d'elle la jeune Princesse de Prusse, fille du Prince Royal son fils & de la Princesse de Brunfwick, dont le mariage a été dissous & qui a été reléguée à Stetin, où elle vit maintenant : cette derniere est une Princesse charmante, qui joint à une figure extrêmement aimable, tout l'esprit & toute la vivacité possible. On rapporte une décision du Roi concernant cette Princesse. Il y a quelques années qu'elle commanda à Lyon une robe très-riche & se la fit adresser à Stetin. Comme les étoffes étrangeres paient des droits immenses, le douanier de cette ville eut l'impertinence de retenir la robe; la Princesse indignée envoya dire au douanier, qu'elle en acquitteroit les droits, & qu'il n'avoit qu'à la lui apporter lui-même. Il obéit; mais à peine étoit-il entré chez la Princesse qu'elle se saisit de la robe, appliqua au porteur deux soufflets des mieux conditionnés, & le chassa de son appartement. Cet homme bouffi d'orgueil, ainfi que ses pareils, se retira fort en colere, en fit dresser un grand & long

ffez

em-

la-

ille

re-

cus

it à

our

du

ck:

elle

nce

uns-

li a

nt:

te.

ole,

On

ette

om-

fit

n-

nier

la

ua-

u'il

11 ;

effe

or-

és ,

me

ira

ng.

procès-verbal qu'il adressa au Roi, & dans lequel il se plaignoit amérement d'avoir été déshonoré en faisant les sonctions de sa charge. Voici la décisson du Roi: La pente du droit d'accise sera sur mon compte. La robe restera à la Princesse, les soussettes à celui qui les à reçus. Quant au prétendu déshonneur, j'en releve le plaignant. Jamais l'application d'une belle main n'a pu déshonorer la face d'un douanier.

Ce Monarque aime à plaisanter avec les perfonnes qu'il affectionne, & quelquefois la plaifanterie devient forte. Le Colonel Quintus en étoit souvent l'objet, ce qui causoit entr'eux de petites brouilleries qui étoient bientôt fuivies d'un raccommodement. Quintus ; avant d'entrer au service du Roi, étoit Professeur dans une Université d'Allemagne & se nommoit Guichard. Au commencement de la guerre de 1755, s'étant pris d'une belle passion pour les interêts du Roi, il quitta sa chaire, & vint offrir ses services à ce Prince, qui les accepta dans la fuite; il eut d'abord le commandement d'un bataillon franc; il servit dans ce poste avec distinction, & c'est à cette occafion que ce Prince lui donna le nom de Quintus Icilius, pour lequel il quitta celui de Guichard: depuis cette époque, il fut presque toujours auprès du Roi, & ce Monarque ne pouvoit plus s'en passer. Le Colonel Quintus étoit un homme de mérite, un militaire éclaire & dépouillé de préjugés; il a donné plufieurs ouvrages militaires, & entrautres l'histoire de la guerre de Céfar en Espagne. Cet envrage cstime & estimable, après avoir en trois edi-

A 6

tions, a effuyé une critique amere, publice par le Comte Loloos : & le Colonel Quintus! a eu le chagrin de se voir obligé de se défendre au bout de dix années de triomphe! Le Roi lui fit à ce sujet une plaisanterie qui l'affligea plus que tout le reste. Un jour que ce Prince sortoit de table, Quintus lui demanda la permission de faire imprimer un nouvel ouvrage : je vous l'accorde de tout mon cœur, répondit-il, mais je vous conseille en ami, d'en demander l'agrément au Comte Loloos. Deux jours après, le Roi étant à table, fit tomber la conversation sur les commandans de ses troupes légeres pendant la derniere guerre; & dit, en plaisantant, que ces troupes n'avoient été commandées que par des voleurs; ensuite tournant la plaisanterie sur Quintus, il ajouta que depuis la paix, ce dernier avoit eu toute la peine du monde à se déshabituer de ce lucratif métier; & que pour lui, dans les premieres années, il avoit toujours en attention de serrer ses bourses & ses bijoux, lorsque Quintus étoit chez lui. Celui-ci un peu piqué lui répondit : il est vrai, Sire, que j'ai volé, mais c'étoit par vos, ordres, & le gros lot étoit de votre côté. Le Roi sit semblant de n'avoir pas entendu la réponse de Quintus, & changea de conversation. Cependant le Colonel se retira à Potzdam, & ne se trouva point à son ordinaire au coucher du Roi. Le Monarque piqué à son tour, ne l'envoya pas prier à diner le lendemain, & Quintus ne se présenta plus. La brouillerie dura huit ou dix jours. A la fin, le Roi ne

b

to

da

re

fe

uf

(c

aff

cai

dan

gne

Le

dig

A

éc

us

6-0

re.

rui)

ue

le-

ou-

ion

en

Lo-

ole,

an-

er-

ces des

fur,

le à

que

voit

es &

lui.

. VOS

. Le

a ré-

n, &

ucher

r, ne

n, &

llerie

oi ne

pouvant se passer de lui, & ne voulant pas toutesois avoir l'air de faire le premier pas, envoya un chasseur à cheval demander de sa part à Quintus s'il se moquoit de lui, & si dans dix jours il n'avoit pas eu le temps de lui rendre compte de l'ouvrage de littérature qu'il lui avoit remis, & qu'il lui ordonnoit de lui rapporter. Quintus qui n'avoit rien reçu du Roi, répondit que Sa Majesté se trompoit. Le Roi réitera l'ordre, & le Colonel se rendit au coucher de ce Prince, qui lui parla nouvelles, littérature, &c. comme à l'ordinaire. Il sur priè le lendemain au dîner du Roi, & les choses reprirent leur cours. n

### De Paris, le 11 Novembre 1779.

Un riche fermier de Bobigny, près Paris, vient d'être obligé de prendre la fuite, pour avoir souscrit pour quatre cens mille francs de billets à un Prince étranger, qui les a répandus tout de fuite fur la place. Il n'en a pas fallu davantage pour décréditer le pauvre malheureux, qui ne peut pas les payer. Ces billets fe trouvant dans toutes les mains impures des usuriers & des faiseurs d'affaires, on présume que le Parlement de Paris, où Charlemagne (c'est le nom de ce fermier) fait évoquer cette affaire, déclarera les effets nuls. Dieu foit béni ! car le pauvre Charlemagne a été volé comme dans un bois par Son Altesse, qui lui a assigné des chofes imaginaires dans la Principauté. Le Prince de \*\*\*, dit une chronique trèsdigne de foi, joue ici un rôle au moyen des

affaires qu'il fait tous les jours fur le pave de Paris. Tantôt haut, tantôt bas, selon les accidens: il est tantôt dans la rue, c'est-à-dire. logé en hôtel garni, & tantôt dans un hôtel superbe, où les meubles restent toujours pour payer les loyers. Aujourd'hui il fait courir le bruit, pour s'accréditer, qu'un oncle, dont il est héritier, est sur le bord de sa fosse; demain, il ouvrira un emprunt sur des Croix de Chevalerie, qu'il distribue. C'est un tailleur, un fellier, un bourrelier que vous voyez décorés. Il n'y a pas même jusqu'au traiteur qui lui fournit à dîner, qui n'ait l'honneur d'en être. Bien des gens prétendent néanmoins que le Gouvernement a fait prier l'Altesse d'ètre un peu moins prodigue de ces fortes de munificences. Elle répond à cela que ce petit trafic fait bouillir la marmite. On ferme les yeux, vu la qualité de sa Seigneurie, mais in petto, on voudroit la voir bien loin. C'est par la même raison des égards dus à son rang, qu'on intrigue il y a deux ans pour affoupir un procès ridicule qu'il eut au Parlement avec un certain Marquis de \*\*\*, au sujet de la vente qu'il lui avoit faite d'une de ces Croix, contre laquelle ce dernier réclamoit en escroques rie. Le Prince ripostoit dans un de ses Mémoires, que leur prix étoit en raison du rang & de l'opulence de l'acquéreur. La mort du Marquis de \*\*\* arriva, & l'affaire en resta là. Dès-lors, le crédit de ces Croix baissa au point qu'on n'en voulut plus. Il n'y eut que quelques pauvres diables de poêtes & d'empiriques qu'on en décora, pour tâcher de les

Ci

p

de

m

m

fe

pr

VO:

ner

d'u

remettre en valeur; c'est à ce sujet qu'un de ces derniers, vraisemblablement mécontent de l'Altesse, vient de lâcher le Couplet suivant dans le public.

13

el

le

nt

2:

1X

il-

ez

ur

ins

'è-

de

tit

les

ais

'eft

ng,

pir

vec

nte

on-

ues

Mé-

ang

resta

au

que

em-

Palsembleu, monsieur De \*\*\*,

Vous êtes trop mince

Pour vous nommer duc & prince,

Palsembleu, monsieur De \*\*\*,

Finissez tout court

Un pareil calembour.

Car on fait, car on fait qu'en vos états

Vous êtes un comte

Dont on tient fort peu de compte:

Car on fait, car on fait qu'en vos états

Vous ne mettez pas

Sur pied quatre foldats.

C'eff le marcon's de San-P \* F F Il y a dans le monde un certain L\*\*, ancien chevau-léger & se disant Marquis de St. P\*\*\* fort riche, qui ne joue pas un bien beau rôle dans les archives secretes de la société. On le taxe de devenir fourd aux propositions d'honneur qu'on lui fait. Un Comte de Bony, un Gentilhomme de Bourgogne, ayant à s'en plaindre, n'a jamais pu parvenir, même à force de conspuations, à lui faire mettre l'épée à la main. Il est question d'une femme avec laquelle ce dernier a vécu avant le Marquis, fon successeur, & qui les a compromis & trompés tous les deux, en faisant voir à l'un les lettres de l'autre : (des cochoneries de filles!) il s'agit pourtant de la femme d'un des Commis des Bureaux du Prince de

Montbarrey. Enfin, cette femme est à présent aux gages du Marquis, lequel la laisse mourir de faim, après lui avoir ôté tout ce qu'elle tenoit de son prédécesseur. La rixe est engagée au point que le Sr. de S. P\*\*\*. est obligé, pour l'éviter; d'intercepter des lettres, d'acheter même celles de son rival, & d'engager un procès criminel pour se soustraire à une affaire d'honneur. Cependant ce Marquis vient d'acheter une compagnie de cavalerie, & cette conduite de sa part a paru si mal sonnante dans le monde, qu'il n'y a pas un officier de son régiment qui n'ait ajouté son couplet à ceux-ci, que son adversaire a jettés préliminairement dans le monde. Eh vive la joit! Air : lon lan la derirette.

Sur pied quare folders.

C'est le marquis de San-P\*\*\* bis.

Qu'on peut appeller un héros,

Lon lan la derirette.

Vous en allez juger ici

Lon lan la deriri.

Le miférable laisse voir

Lon lan la derireite,

Les obscurs complots qu'il ourdit

Lon lan la deriri.

Le nom pompeux de l'Empereur bis.

Ne remplissant pas son grand cœur,

Lon lan la derirette,

Celui d'un saint Apôtre il prit,

Lon lan la deriris

femme avec laquelle co dereier a vegu avec

at

ir le

ée

é,

1-

er

ne

nt

te

de

à

ni-

e !

.

oths

rad

toks

96

SYS

Out

TOTAL

(165)) (186)

tous rior kan

au b

Il fit des tours à fon papa bis, au no de la Qui pour fon fils le renia, au nu fie de Lon lan la derirette, rieb al aut no de la Puis à Pierre Encife on le mit

Lon lan la deriri.

Le malheureux forti de là , bis, a do l' Intrigua, cabala, trompa, a un some d' Lon lan la derirette, i sob al nal no.l' Et de Defrues fut ami, (\*) Lon lan la deriri.

On peut juger par ce trait-ci, bis. of Ce que doit attendre de lui, silon al sol Lon lan la derirette, lab al nal no. La pauvre femme qu'il féduit, Lon lan la deriri.

Surprenant lettres & billets, bis.

Il corrompt femmes & valets,

Lon lan la derirette, and a desirette,

Il veut qu'on foit à fa merci

Lon lan la deriri.

Pour un écu dans les B\*\*\*\*, raom A belle la prend des rémoins folemnels; le Lon lan la derirette, de la la déposer pour lui, Lon lan la derire.

Lon lan la derire.

Dans tous les quartiers de Paris de sobres de la color de la color

<sup>(\*)</sup> Le marquis de San-P\*\*\* a négocié avec lui des affaires pour le duc de Sully défunt.

est co.I

la

CI

cl

ce

qu

ch

ru

mo

fai

da

ge

pa

VO

de

the de qu'

Lon lan la derirette, C'eft un vrai Gloria Patri; not 2000 100 Lon lan la deriri.

or Prix a Dicree facile on Il faut le voir ce fier mortel Comme il vous accepte un cartel! Lon lan la derirette and memoriam of Demandez au fieur de Bony, des australia Lon lan la deriri, and hob si nil mod ...

Et de Defines fot an Accourez dans fon régiment, Délateur, espion, exempt, Lon lan la dérirette, De la police il eft l'ami, ma nos cap so Lon lan la deriri, solimbi al nel mal

La pagvie femme mil federic En attendant que son portrait and no.1 Par Charlot (\*) en Gréve foit fait, Lon lan la derirette, On vient de l'ébaucher ici, Lon lan la deriri, mente to all mal mod

Il veut qu'on foir à la racreis Le Sieur de Colsonay, ancien soldat des Carabiniers a fait une fin avec une certaine fille d'Amour, nommée la Zelza. Depuis ce mariage, elle s'est décorée du titre pompeux de la Comtesse de Murtin; & pour soutenir l'éclat de cette nouvelle dignité, elle a pris équipage & livrée. Cette femme étoit parvenue par ses intrigues, à faire recevoir son mari dans les gardes de M. le Comte d'Artois d'où on l'a chassé ignominieusement, en lui passant la bandouilliere sur le corps, pour avoir très-tran-

<sup>(\*)</sup> C'est le nom du bourreau.

quillement requeun souffler qui lui prenoit depuis l'oreille jusqu'à la moitié de la bouche. La nouvelle Comtesse de Murtin a été longtemps rue St. Honoré, faisant la patrouille sur la rue. Elle est du nombre de celles qui signerent dans le temps la requête que les silles de soie présenterent contre les réverberes de certe Capitale au Lieurenant de Police, (alors M. de Sartine) pour lui exposer le tort réel que ces corps lumineux faisoient à leur commerce.

### De Paris, le 13 Novembre 1779.

On a remarqué que l'automne étoit la saison la plus fertile en aventures triftes & finistres. Celles dont je vous ai rendu compre derniérement, viennent à l'appui de cette observation. Le meurtre du gros caillou y fait ajouter que ce crime horrible semble devenir un forfait cyclique depuis quelques années. Rappellez-vous ce marchand de bas du fauxbourg St. Germain, qui de jalousie assomma sa femme à coups de chandelier en 1777; ce marchand de vin de la rue du Bac, qui, l'année derniere, rua sa semme d'un coup de bouteille, pour une polonoise faite contre son gré. Je pourrois en remontant dans la malheureuse histoire des crimes bourgeois, étendre mes citations : vous n'exigez pas que ma mémoire remplisse cette tache révoltante; c'en est assez d'avoir à vous tracer de nouvelles horreurs. Paris n'est pas le seul théatre où se fait ressentir la maligne influence de cette saison : c'est dans l'Europe entiere qu'elle produit les atrocités les plus effrayan-

aine s ce peux tenir pris enue dans n l'a ban-

tran-

STABLE

des

tes. Strasbourg vient de nous en fournir l'encore des exemples récens uplus ellipso'l sing

t

P

V

ti

V

16

ri

q

lu

C

W

le

CE

ar

cl

pl

pa

féi

pe

ch

pa l'e

in

Leur vieille mere, qui vivoit avec eux étoit, de concert avec la fervante, l'auteur de cet empoisonnement : effrayées de leur propre ouvrage, elles n'ont vu de ressource que dans une fuite précipitée mais inutile, puisqu'elles sont heureusement arrêtées l'une & l'autre. Leur supplice sera d'autant plus qu'il s'est trouvé au fond du vase dans lequel elles avoient fait la soupe, un dépôt considérable d'arsenic, & que ce témoignage peut sussimple de leur condamnation, en y ajourant la circonstance de leur suite, &c.

A cet événement tragique en est succédé un autre, dont la singularité des faits est vraiment bizarre. Le domestique du Marquis de la Salle étoit marié depuis peu, & n'en conservoit pas moins ses assiduités auprès d'une ancienne connoissance, qu'il avoit su rendre l'amie de sa femme. Comme sur ces sortes de mysteres, les semmes sont clairvoyantes, leurs soupçons les conduisent bientôt à la conviction qu'elles crai-

en-

DIU

igée

atre

dî-

eres

ouva.

orte

is la ns &

pré-

e de

uivit

toit,

em

ivra-

une

font

Leur

é au

air la

que

tion,

é un

ment

Salle

t pas

con-

de fa

as les

crai-

enent : ce n'est pas qu'elles voient toujours la vérité, mais leurs oreilles font subtiles, & la calomnie s'y grave facilement. Celle-ci devint furieuse, en apprenant les frédaines de son mari. Une femme n'eut rien avoue; c'est-là le grand, le seul chapitre de la discrétion, de ce fexe: lui bonnement fe déclara coupable, & promit de ne rien distraire à l'avenir, du devoir conjugal. Promettre & tenir font deux; il revit de très-près le fruit défendu : sa femme l'apprit encore, & de ce moment jura la perre des coupables. Elle modéra pourtant les effets de la vengeance, & ne s'attacha qu'à punir la partie pechereffe de l'un & de l'autre. Pour y parvenir, elle feignit d'ignorer la continuation de leurs familiarités; elle attira chez elle la favorite de son époux, & profira d'une visite qu'elle en reçut en l'absence de son mari, pour lui jouer sa petite piece. Elle s'étoit munie de cordes, & s'y prit de telle maniere qu'elle parvint a garotter la Donzelle, dont elle prolongea les douleurs, en lui étant brin à brin, non pas ce qui environne les yeux, mais autre chose.... après l'avoir ainfi humiliée & fustigée, elle la chaffa hontenfement. 7193 al rolland

Quant au mari, son traitement a été un peu plus sérieux. Ignorant la scene qui venoit de se passer, il rentre tranquillement & jourt de la sécurité que sui devoient inspirer les caresses persides de sa semme; la nuit vient, il se couche : la semme prétexte quelques besoins, & passe dans une chambre voisine. C'est la qu'à l'exemple de Canidie elle compose sa mixtion insernale, de plomb, d'huile & de résine, la met en fusion sur le fourneau; & prosite du fommeil de son mari pour suppléer, par cette aspersion balsamique, à ce qu'on appelle amputation. Jugez des cris du malheureux : jugez sur tout du caractere de cette petite race vindicative, dont voici encore un autre trait.

VO.

rel

chi

la

for

pa

toi

27 1

2)

La

mi

tio

a l

les

CO

ve

fol

foi

fer

dis

la

ďi

ne

de

n'a

tit

qu

Ce

la

gei

I

Cò

Le domestique d'un caissier de la comédie françoise, pere de samille & d'environ trentecinq ans, avoit été d'abord le petit serviteur d'un de nos roués élégans. On ne peut approcher de ces Messieurs sans y saire quelque prosit, soit pour les mœurs, soit pour l'éducation: en esset, ce gaillard n'étoit pas sot, ni sans talent, mais il avoit un goût dominant pour le juppon, & sa vie sourmille d'avectures.

Il y a quatre mois environ qu'il s'amouracha, d'une femme de chambre affez jolie & trèse honnète: il lui fit fa cour, mais elle ne l'écouta point. Il n'en devint que plus entreprenant. Il s'arme un jour de deux pistolets, & va voir cette fille. Il lui parle de sa paffion, & la lui peint fi terrible, qu'il finit par lui dire que si elle n'acquiesce à ses defirs, il và se brûler la cervelle; dans le même instant il tire de sa poche un des pistolets, & se dispose à s'en servir. Cette courageuse fille ne perd pas la tête; elle se jette sur lui parvient à lui saisir les bras, & dans cette attitude fatigante, le contient insqu'à ce que ses cris eussent attiré quelqu'un. Les gens de la maison furent bientot entrés dans son appartement, & délivrerent la pauvre fille de les craintes & de son embarrase ob olamonia du

ette

am-

gez

in-

die

ite-

eur

ro-

que,

du

Ot of

mit

Pa-

leur

cha,

esm

ren

ES ST

af-

nie

de-

me

ts,

ule

nka

ati

TUC

de

ap-

de

ante

Pario

On balanca d'abord sur le parti qu'on devoit prendre à l'égard de cet homme dangeroux mais la modération le fit simplement chasser. Toute cette scene lui avoit échaussé la tête de telle forte, qu'en fortant de la maifon il voit les soldats du guet qui passoient par hafard; il s'arme du pistolet qui lui reftoit, il les aborde & s'adressant à eux; "Estn ce à moi leur dit-il, que vous en voun lez? voici encore de quoi vous répondre. La garde l'arrête, le conduit chez le Commissaire. & de là en prison il n'étoit question que de le faire pendre; mais en parvint à le fauver, à condition qu'il partiroit pour les isles : ses protecteurs obtinrent grace encore fur ce dernier point on a not ho . saut

Depuis ce temps il s'est épris d'une nouvelle passion pour une coquine de la rue des fossés de M. le Prince. M. le domestique y faifoit bouillir la marmite, promenoit pompeusement sa conquête en voiture de remise : tandis que sa pauvre semme & ses enfans crioient la faim. Or vous présumez que de tels excès d'inconduite ne peuvent avoir qu'une fin funeste, & yous ne yous trompez pas. Vendredi dernier fut le terme de tous ces désordres. It n'avoit plus d'argent & l'humeur de ces proftituées n'est guere affable pour d'autres fabes que pour celles qui font gravées fur le métalo Ce fut donc en vain qu'il cont moit à montrer la fienne à la porte de cette fille; point d'ar gent , point de fuiffe d'il fut durement renvoyé. Il veut s'en yenger & punir son ingrate Ent conséguence, il se munit de six pistolets montes

dans un fiacre, se rend chez elle, & se dispose à l'assiéger. Il frappe, on le craint, on ne lui répond point : il redouble ; la fille s'impatiente, & entr'ouvre la porte pour lui dire qu'elle ne le recevra pas. Il lui riposte d'un coup de pistolet, qu'il lui lâche dans la figure. Tout coupable tremble, fon coup mal affuré ne fit qu'effleurer la tête de cette fille, qui eut la force de refermer la porte sur lui. Désespéré d'avoir manqué son coup, effrayé de la garde qui s'approche, il se passe une balle dans la tere, mais elle ne fit que traverser ses joues; il avoit un troisieme pistolet, il le pose & le tire contre sa poitrine, sans réussir à se donner un coup mortel. On l'a remis dans sa voiture, où l'on a trouvé trois autres pistolets, & on l'a conduit en prison où l'on instruit velle parion pour une coquise de les root monte

Arlequin, Rot, Dame & Valet: piece donnée, il y a huit jours aux Italiens, n'a guere de plaisant que son titre: le sujet a pourtant de la gaîté, mais il y a des scenes si fastidienses, des bouffonneries si plattes, que ce n'est peut-être qu'en considération de Carlin qu'on a supporté la longueur de ses trois actes jusqu'à la sin.

noi

ren

roi

fée

lori

vola

mai

fubi

Arrê

Sous

Vous avez paru, Monsieur, lire avec plaisir la description du temple que Mile. Guimard, ou ses amans, ont dédié à la volupté, & ou cette danseuse célebre remplit, du mieux qu'il lui est possible, les fonctions de grande pretresse. Voici celle d'une habitation qui a le même objet, & dont une nymphe un peu plus moderne sait les honneurs. C'est un poète qui parle;

parle; il seroit injuste d'exiger de ses pinceaux, la même exactitude. myuga-mon note D'an auguste bandeau commente a se bacen

ofe

ui

n-

lle

de

out

fit

la

éré

rde

la

les;

le

on-

voi-

ets.

ruit

velle

oniere

tant

lieu-

n'est

u'on

juf-

derni

laisir

ard.

s ou

qu'il

prê-

a le

plus

qui

arle;

#### La main du Dien W O is I A Ma Temperer

#### D'ANNETTE D'HERVIEUX

De temples, de lacilins, de palais, de hautes,

Doit orner mon distance On ne croit plus aux enchanteurs; mail Ce fiecle a banni la féerie; L'imagination fleurie Vois, dès ce jour De nos plus brillans narrateurs not al ano Passe aujourd'hui pour rêverie: Il faut pourtant vous raconter the week set t'uo Un fait moderne, une merveille; Qu'ont vu mes yeux, que votre oreille Avec plaifir doit écouter. Idan staffique ob C'est pour vous qu'est fait cet ouvrage, Annette, & votre nom vainqueur Me promet déjà le suffrage Des yeux, de l'oreille & du cœur.

Je parcourois, il y a quelque temps, ces nouveaux édifices qui s'élevent au-delà des remparts de Paris. Le jour alloit finir, & j'errois presque seul sur un endroit de la chaussée, que de longs marais couvroient encore, lorsque j'y crus voir paroître un artiste que la plus tendre amitié unit avec moi. Déjà volant à lui, je me préparois à l'embrasser : mais prenant tout-à-coup l'air & le ton d'une substance céleste : Il al agrada a zueb mil

Arrête, me dit-il, d'une voix prophétique; Sous ces traits empruntés pour plaire à tes regards,

Reconnois le génie antique des stand sa Tome IX.

B

Le bois, le morder ou la piciré;

Dont le pouvoir préside à ces vastes remparts.

Mon front couvert jadis d'oseille & de laitue,

D'un auguste bandeau commence à se parer.

La main du Dieu des arts se plait à l'entourer

De temples, de jardins, de palais, de statues.

Mais un fleuron plus charmant
Doit orner mon diadême.
De ta félicité fuprême
Je veux avancer le moment.
Vois, dès ce jour, le monument
Que le fort réserve à ma gloire.
Enfant des filles de mémoire,
Qu'à tes yeux désillés l'avenir soit présent!

Quoiqu'un peu étonné de cette emphase & de l'épithete qu'il me donnoit, je souris & lui répondis: M. le Génie, les êtres merveilleux auxquels on croît le moins aujourd'hui, ce sont les génies. Il est trop vrai qu'il n'y en a plus. — A ces mots, une fureur divine me parut altérer ses traits; il m'interrompit d'un coup de baguette, dont il traça quelques cercles en l'air & soudain,

qui

fus

dis

rép

rer

fanc

part

emb

génie

Il fir

dit d

fes, q

out ;

de ma

Suis

Au I

La,

Tout le peuple ailé des amours

Autour de nous vient se répandre;

Tous au lieu marqué vont se rendre :

Les travaux commencent leur cours :

Un zele, une ardeur volontaire

Saist ces enfans de Cythere.

L'un d'eux a chargé sur son dos

Le bois, le mortier ou la pierre;

L'autre en un fossé circulaire

Fait sumer l'onde avec la chaux.

Le bruit redoublé des marteaux

Remplit l'air, ébranle la terre. Les amours font expéditifs : Déjà d'un riant édifice se saisse de la L'avant-scene & le frontispice Ont frappé mes yeux attentifs, a angorg as ) Dieu du goût, c'est toi qui couronnes Du chapiteau le plus léger, Ces quatre élégantes colonnes Que leur pouvoir vient d'ériger, Là, d'une agréable faillie a monat, my al Où plus d'un plaifir s'est niché, La baluftrade est embellie; li sacrata and Et l'amour, sur elle accroché, al some fie D Vient d'écrire : A la plus Jolie.

s &

veil-

hui,

l n'y

ivine

mpit

quel-

poliol

10min#

Cette inscription piquoit ma curiosité, quoiqu'elle m'en fit soupçonner l'objet : mais je sus me contenir, & devenu plus crédule, je dis à mon génie que si l'intérieur du temple répondoit à ce que je voyois, j'allois demeurer d'accord de toute l'étendue de sa puiffance. Tout-à-coup je me vis transporté d'appartemens en appartemens; & lorsque j'eus embrassé d'un coup d'œil les différentes parties qui composoient ce séjour délicieux, le génie me permit d'y laisser reposer mes regards. Il fit plus; il prit lui-même la parole, & me dit dans la langue des Dieux, de fi belles choses, qu'en essayant de vous les rendre, je donne out à la fois, une preuve de mon audace & de ma modestie:

Suis moi, dit-il, dans ce lieu confacré Au Dieu du vin, aux plaifirs de la table. La, quelque jour, plus d'un convive aimable

Libre d'ennuis, & de joie enivré, a sigmoff Plus d'une grace, à l'œil vif, au cœur tendre. Au fein d'albâtre, au corfage élégant, Te charmeront, fauront te faire entendre Ces propos gais & pleins d'un sel piquant Que l'esprit trouve, & que Bacchus inspire. Lorfqu'agitant nos mobiles cerveaux, Ce Dieu joufflu leur verse son délire, Et fait couler à la ronde, à grands flots, Le vin, l'amour & les bons mots, C'est dans un temple à celui-ci semblable Que d'Erigone il dompta les rigueurs. C'est encor là qu'il essuya les pleurs De cette fille errante & respectable Dont un volage indigne d'être heureux Avoit trahi les bienfaits & les feux. Ah! fi Bacchus, dans les jours de sa gloire, Chéri par-tout & par-tout redouté Vous eut connue, ô moderne beauté Dont ce séjour gardera la mémoire, Vos yeux, fur lui remportoient la victoire, Notre Erigone eût foiblement tenté Ce jeune Dieu dans vos fers arrêté. Et fous la treille Ariane abusée N'eût jamais bu, ni l'oubli de Théfée, Ni les plaifirs de l'infidélité.

V

ap

pl

he

au

géi

fur

mo

mai

lou.

Tout en me parlant, le génie m'avoit conduit dans un fallon qui me parut faire la critique de cet amas d'ornemens confus sous lesquels nos aïeux étouffoient le bon goût. Tout y étoit noble, mais simple. La variété des formes n'y nuisoit pas à la pureté du dessin. On n'y étoit frappé des détails qu'après avoir admiré l'ensemble. L'aigle de Jupiter planoit sur

la voûte. C'est le maître des Dieux lui-même qui chargea cet aigle de garder les cœurs qui fe laissent prendre dans ce fallon. Soins inutiles! j'en vis beaucoup entre les ferres de l'oifeau, mais je n'en vis aucun qui tentat de s'échapper. Enfin, j'allois passer dans une piece voifine. Nous y reviendrons, me dit le Génie. Alors une des portes du fallon s'ouvrit d'ellemême, & nous parcourûmes le jardin,

Divin genie, in certai-te

La nature à l'art, s'y marie; on mod 1920 AVB Mais l'art en époux complaifant, Y fait moins briller fon talent, Que ceux d'une épouse chérie; Et dans ces nœuds bien affortis alany ubara J'ai vu que c'est à tort qu'on blâme Un mari qui veut que sa femme Soit la maîtresse au logis.

Rentrés dans l'édifice par le sallon que j'avois tant admiré, le génie m'ouvrit de sa main, l'asyle charmant que nos Vitruves nouveaux appellent Boudoir. Là je trouvai les ris & les plaisirs. Ces petits dieux s'y jouoient avec les heures autour d'une pyramide, où formoient au dessus des portes, les groupes les plus ingénieux. Ils acheverent de lever mes doutes fur l'objet à qui leur zele venoit de bâtir ce monument. Ils ne le nommerent pourtant pas; mais un d'eux en étalant devant moi les bijoux précieux que renfermoit une cassette,

Trouva la pomme héréditaire Qu'amour legue aux charmans objets, Qui lui rappellent mieux les traits B 2

t con-

la cri-

ous les-

. Tout

des for-In. On

voir ad-

noit sur

De la Déesse de Cythere, al field servous le Doux plaisir, ce présent m'éclaire constant le Lui dis je en l'embrassant soudain; maniel de Et ces lieux construits par ta main, soul la Sont pour Annete, ou pour ta mere,

C'est là que cédant à mon enthousiasme, je me tournai vers mon guide, & dans la pofture la plus humble & la plus pressante; -Divin génie, m'écriai-je, vous qui daignâtes avancer pour moi cet ouvrage du temps, ne pourriez-vous pas m'en montrer la fouveraine? ne peut-elle l'habiter dès ce jour? ah! rendez-la-moi visible, comme vous m'avez rendu visible le séjour qu'elle doit embellir! -J'y consens, me dit-il, tu la verras sans être vu. Garde-toi fur-tout de parler : un seul mot prononcé par ta bouche détruiroit ton bonheur & mes enchantemens. Sans attendre ma réponse, il me fit passer dans cette chambre, près de ce lit... Hélas! ce n'étoit pas là que mon guide devoit me laisser voir la déesse. Le cruel ne me donna qu'un instant pour confidérer cet endroit du temple; & mes regards ne s'y arrêterent que fur l'autel. - Venez donc, me crioit-il, suivez-moi dans cette jolie falle, parmi ces curiofités naturelles.... Et le barbare m'y entraînoit en étouffant quelques grains d'encens que je me préparois à brûler au pied du sanctuaire. וסמא הדפנופטא משכ

Une fraîcheur délicieuse, mod ni avant Me saissit tout-à-coup sans éteindre mes seux. Zéphir m'avoit poussé vers cet endroit heureux, n

q

m

de

m

qu

P

Où la Nymphe des bains, calme, filencieuse,

Laissoit à peine entrevoir à mes yeux

Des graces, des beautés dont elle est envieuse,

Mais je vous reconnus au plaisir qui vous suit,

Annette, aimable enchanteresse,

v al

dill 1

fe la

Audin

uno

dech

ime,

pof-

com.

nâtes

, ne

rerai-

ah!

avez

1 -

etre

1 mot

bon-

re ma

nbre,

léeffe.

egards Venez

e jolie

Et le

elques

brûler

1 XUO

eux,

Vous, qui brillante encor de la jeunesse, Des talens les plus mûrs portez déjà le fruit. Therpsicore ou Vénus, Euterpe ou Polymnie, Vous avez des l'enfance attiré tour-à-tour, A vos pas, à vos chants, à leur double harmonie,

Et la capitale, & la cour.

Par vos divins attraits vous y regnez encore,

Vous jouirez long-temps d'un empire si doux:

On ne vous dira point, Qui vous voit vous adore,

On dira: Qui vous voit n'adore plus que vous.

Que sont à vos côtés, ces jeux de la nature,

Ces coquillages, ces oiseaux?
L'émail des papillons, ou l'éclar des crystaux,
De Vénus, entre nous, valent-ils la ceinture?
Vous uniriez en vain dans ce joli fallon,

Toutes les beautés dont se pare
Le cabinet fameux que dirige Buffon,
Quand vous l'habitez les voit-on?
Et pendant votre absence où trouver la plus rare?

Je ne disois point tout cela, je me contentois de le sentir; car je craignois la menace du génie qui ne m'avoit laissé le choix que du silence ou de l'évanouissement du charme. Mais cet à parte sinissoit à peine, que la déessé se croyant seule, sit un mouvement qui me découvrit une partie de ses charmes. Dieux! que devins-je à ce spectacle! ma raison se perdit, un cri m'échappa, & tout disparut,

B 4

le génie, mon bonheur, le temple & la di-

Vous à qui ma langue indiscrette
Fit part du plaisir de mes yeux,
De tous ces faits si merveilleux
Vous voyez la preuve complette.
En traçant le portrait d'Annette,
Mon crayon ne l'a point flatté.
Bien est-il vrai qu'en ce prestige;
La vérité tient du prodige,
Mais le prodige est vérité.

### De Versailles, le 15 Novembre 1779.

On écrit de Londres que les lunettes à longue vue y font hors de prix, tous les habitans des côtes s'en étant pourvus afin de guetter l'approche des François. Vous reconnoîtrez la les mauvaises plaisanteries de nos voisins qui ne feroient pas mal de tourner aussi leurs lunettes du côté de l'Irlande.

L'Evêque de Chartres a un procès très-vif contre un Vicaire de son Diocese qui a confessé des ensans, quoiqu'interdit pour cause de jansénisme, & contre le Curé qui l'a souffert. Il y a déjà à ce sujet plusieurs arrêts du Parlement contre l'Evêque, & des arrêts du Conseil en sa faveur. Il a été un temps où la moitié de la nation auroit pris parti pour ou contre. Nous sommes devenus assez raisonnables pour regarder ces discussions comme affaires de Police civile.

Le Roi qui ne joue presque jamais, a perdu les jours derniers huit cens louis. Voilà de di-9.1

2011

Bis M.

Des

MESSICE PROPERTY

Yous

or A

Pargent bien mal employé, a dit Sa Majesté, j'aurois mieux fait de faire distribuer six livres à 3200 soldats, cela les eut encouragée; jouer eft une fottife : j'y renonce. W Haid le 11-1 allor

Il s'est répandu dans le public une satyre violente qui contient des personnalités trèsfortes contre le Lieutenant de Police fur la facilité avec laquelle il accorde des permissions pour l'établissement de maisons de jeu. L'auteur a été découvert & mis sur le champ à la Bastille. C'est un eccléssastique à qui ce triste séjour apprendra à ne plus faire de sermons clandeftins co Octobre. Les consulter en della consulter en Octobre.

Le Sr. Dubois, Commandant de la garde de Paris, se trouvant hier à l'une des représentations nocturnes de Nicolet, suivit deux jeunes gens qui avoient pris querelle dans ce spectacle & qui sortoient dans le dessein de se battre. Il le leur défendit, ils le trouverent mauvais & lui demanderent de quel droit il leur parloit ainfi. - Je fuis Dubois, leur répondit-il. - Eh bien, s'écria l'un d'eux, avec Dubois on fait des flures.... Vous voyez, Monfieur, que l'esprit de calembour ne se dément dans aucune occasion. Celui-ci a coûté la liberté à Monfeur le Merechal, pourquitait qui l'ai fait.

Le Roi de Prusse venoit de recevoir la nouvelle de la prise du Port Mahon dans la derniere guerre, lorsque M. Mitchell, Envoyé d'Angleterre, qui l'ignoroit encore, entra chez Sa Majesté. - Eh bien, lui dit le Roi, voilà qui va mal pour votre nation; Mahon est pris. - C'est un très-grand revers, répond l'Envoyé, mais j'espere qu'avec l'aide de Dieu nous nous

779. lon-

itans etter ez la qui s lu-

s-vif concause foufts du s du où la

ar ou onnaaffaib sou

perdu là de

en tirerons. - Ah, ah, je ne vous connoisfois pas cet allié-là. - Sire, c'est le seul auquel nous ne payons pas de subsides. - Aussi vous fert-il bien mal, reprend le Roi en terminant la conversation. Depuis cette époque les Anglois ont eu bien à se louer de cet allié qui regle les destinées des hommes & qui confond leurs projets. Je vous ai annoncé que les vents contraires retenoient notre flotte dans la rade & dans le Port de Brest malgré les ordres précis de la Cour. Il est heureux que des obstacles qui se sont succédés l'aient empêché d'appareiller en Octobre. Les coups de vent qui ont eu lieu dans la Manche; le 26 & 27 de ce mois, l'auroient mise dans le plus grand danger.

M. Linguet a rendu, selon son usage, un compte très-malin du procès qui s'est élevé entre le Maréchal de Duras & le Comte Desgrée.

M. Mesnard premier Commis des sinances, vient de certisser dans un mémoire public l'existence du bon de Louis XV, pour une gratissication de 1500 livres en faveur de ce Seigneur Breton.

On a fait à ce sujet l'épigramme suivante:

Monsieur le Maréchal, pourquoi tant de réserve,

Lorsque Linguer hausse le ton!

N'avez-vous pas votre bâton?

Qu'au moins une sois il vons serve!

chaglerent, qui l'execute encore, entre cher

Sa Majellé. — Di bier, int die la Rei, voits
qui va mal pour votre nation; Mahon ell frie
— Cell un trés-grandurevers, répond l'Envo é
mais l'espere « l'avec l'aice de Lieu nous rous

### De Versailles, le 18 Novembre 1779.

LEs changemens projettés dans la ferme générale éprouvent beaucoup de contradictions. En attendant que cet objet majeur soit reglé, M. Necker met de l'ordre dans les petites parties. Le bureau de Correspondance générale, fingulier établiffement dû d'abord à l'imagination industrieuse de quelques particuliers, a excité par ses succès l'attention du ministere qui vient de lui donner une nouvelle forme & de nouveaux chefs. On a aussi fait quelques changemens à la caisse de Poissy, qui comme vous le favez, Monfieur, se charge d'acherer tous les bœufs qui arrivent aux marchés pour les revendre ensuite aux bouchers : établiffement favorable aux bouchers pauvres, & onéreux pour ceux qui n'ont pas besoin du crédit qu'il accorde. On a mis à la tête de cette partie, un financier nommé Ræquet, homme massif de figure & d'esprit, ce qui fait dire à quelques plaisans qu'il est à craindre que les bouchers ne se trompent & ne prennent l'administrateur pour la chose administrée.

M. Buffault ancien marchand d'étoffes, puis trésorier de la ville de Paris, célebre par la protection de la Comtesse du Barry, par la singuliere fortune qu'il a faite & par l'extrême beauté de sa femme qu'il vient de perdre, s'est remarié ces jours-ci. Il a épousé l'ancienne maîtresse de M. de la Ferté, intendant des menus plaisirs, qu'il avoit enlevée il y a quelque temps à cet autre financier son ami & son bienfaiteur. In a marile from the large an emoreix

noif-

lau-

Austi . ter-

oque

t alc qui

e que

dans

es or-

e des

pêché vent

& 27

grand

, un e en-

fgree. vient

stence

cation

reton.

ante:

:Cours erve,

ol velle

ruere

nab.

18.18

V MIN 50 mine

DAIS

Vens sur le Prince d'Henin, amant de Mademoiselle Arnould, & nommé Prince conservateur, par le Comte de Lauraguais, qui entretenoit précédemment cette actrice.

Chez la doyenne des catins, Ta place est des plus minces, Tu n'es plus le Prince d'Hénin, Mais bien le nain des Princes.

### De Paris, le 20 Novembre 1779.

PARMI les nombreuses feuilles périodiques qui paroissent ici-tous les jours, toutes les femaines ou tous les mois, il en est une dont on soupconnoit à peine l'existence, c'est le Journal de Monsieur, rédigé par une certaine présidente d'Ormoy, (présidente de je ne sais quelle élection. ) Cette bonne Dame y met des chiffons de contes, essais de ses deux petites filles qui ont dix ou douze ans; & le bon papa & la bonne maman s'extassent sur ces chef-d'œuvres-là qui ennuient profondément les pauvres souscripteurs au nombre de vingt-cing ou trente. Une circonstance cependant a été cause qu'on a parlé depuis huit jours de cet obscur journal; c'est qu'un ami de Sainval l'aînée l'a pris pour champ de bataille dans le dessein de justifier cette actrice des mauvais propos d'un M. Charnois, qui fait depuis près d'un an l'article des spectacles dans le Mercure. Ce M. Charnois a épousé la fille de Préville, & est tout-à-fait dévoué au parti de la Vestris. L'ami de la

1

\*

20

qui 3.0 tabi ques s les dont ft le raine e fais x pe-& le t fur ondére de epenhuit nami ip de e acrnois, fpecnois a -à-fait

de la

Ma-

fer-

Sainval fait une énumération affez piquante de toutes les injustices & de toutes les contradictions de son adversaire. Il assaissonne ses remarques, d'anecdotes fort précieuses pour ceux qui s'intéressent à toutes les tracasseries du théâtre, & le nombre de ce genre de curieux s'augmente tous les jours. Voici quelques-unes de ces anecdotes. " Il y a sept ou huit mois, n on donna Tancrede & les Muses rivales. La n Vestris cria épouvantablement son rôle d'An ménaïde; & jouant celui de Melpomene à n la suite, elle dit aux Muses: Venez voir Amén naide en pleurs; le public éclata de rire. Il n faut être vrai; elle joua les deux mêmes n pieces la semaine d'après, prit des intonan tions plus justes & fut fort applaudie. Depuis n on donna Mérope & les Muses rivales. Sain-» val cadette, joua Melpomene : ce fut la » premiere fois que l'aînée parut à la tête du » cortege qui rend hommage à Voltaire. Elle » étoit soutenue par Egiste précédé de Nar-» bas; le public cria : Vivent les Sainval pour n représenter la Muse tragique! Le Mercure fut » alors le Dieu du filence, &c. &c. » Autres particularités recueillies par les oisifs des foyers. & il y a grande apparence que l'auteur de la lettre est un de ces Messieurs. « Les ennemis » de la Harpe prétendent qu'il ne parla bien » de Sainval, lorsqu'elle parut dans Sémira-» mis, que parce que cette piece est de Voln taire, & que Marguerite dans la tragédie » de Warvick étoit aussi de l'emploi de Sainval. » Des raisons d'académie & de spectacle l'emn pêcherent de lui confier le rôle de Melpo-

n mene; elle en fut piquée & joua foiblement » Marguerite : la guerre fut déclarée entre " l'auteur & l'actrice tragiques. Sainval peut " avoir tort : car le public sait qu'elle a plus » de chaleur que M. de la Harpe. En outre, » elle donna une peur affreuse à l'académie. » par la maniere dont elle joua les quatre pren mieres scenes de la nouvelle Médée. Dieux! " qu'elle fut belle I fon talent ne put rien pour » les deux derniers actes : mais on ne lui par-" donna pas d'avoir procuré un quart-d'heure » de fuccès au févere Clément & d'inquiétude » à dix des quarante. Voilà ce qui peut avoir » engagé M. de la Harpe à laisser M. Char-» nois ou taire ou dénigrer le succès de Sain-» val l'ainée.... » Quelques pages plus loin l'auteur raconte un autre fait dont il prétend avoir été témoin. " J'ai vu, dit-il, un Mon-» fieur d'un certain age allant toujours avec » M. Charnois, ou aux débuts ou aux pieces » nouvelles; j'ai vu ce Monsieur dans le temps » de la disgrace de Sainval l'aînée tourner à » l'entrée du parterre, endoctriner les jeunes » gens qui lui paroissoient faciles, & après en » avoir remarqué d'autres qui parloient avec » chaleur, monter au foyer. Au Palais-Royal, je » le vis un jour quitter plusieurs comédiens » pour s'approcher d'un grouppe de causeurs: » on parloit de spectacles. Ce Monsieur a, dit-» on, été comédien de mérite en province. " Il voulut nous faire sentir comme il est adroit " d'arranger sa robe dans un instant frappant; » comme il est avantageux d'avoir de beaux » bras; comme rien n'est si joli que de graf-

Į

je

F

de

eff

du

2 1

lo

Pol

de

l'au

ent

ntre

seut

plus

tre,

nie,

pre-

eux!

pour

par-

eure

tude

avoir

Char-

Sain-

loin

étend

Mon-

avec

pieces

temps

ner à

eunes

rès en

avec

yal, je

édiens

feurs:

, dit-

vince.

adroit

ppant;

beaux

e graf-

mite de la Vestris.) Un jeune-homme lui répondit : M. Charnois a écrit fort raison-nablement que la raison seule est bien enmuyeuse; j'ajourai, qu'un trait de sentiment & qu'un élan de génie sont présérables à trois heures de mines & d'échassaudage de tel ou tel acteur. Cette phrase n'étoit pas ment encore achevée que le Monsieur étoit dejà bien loin.

Toutes ces petites anecdotes malignes ont procuré un succès prodigieux au journal de la bonne présidente; on ne le croira peutêtre jamais: on en a parlé cinq ou six jours de suite aux soyers de la comédie françoise, & on a vendu près de cinquante exemplaires du volume où se trouve cette fameuse lettre contre le fameux Charnois.

Je crois vous avoir annoncé la premiere & & unique représentation d'une arlequinade françoise intitulée : Arlequin Roi, Dame & Valet. Je vous dois quelques détails sur cette piece. L'auteur est un arriere petit cousin de Voltaire, soi-disant son perit neveu. C'est un jeune officier qui a nom : Le Chevalier de Florian. Il s'attendoit beaucoup à faire pâmer de rire tous les spectateurs. Madame Denis est arrivée en pompe, s'est placée dans la loge du Roi, & la piece est tombée. L'effet qu'elle a produit est la fatigue : car il n'y avoit pas l'ombre d'une cabale; ce qui est bien sacheux pour un auteur qui n'a pas même le prétexte de se plaindre de l'envie. Le grand défaut de l'auteur, dans cette piece, est de ne présen-

ter guere que des choses communes, montrer beaucoup de prétentions à la plaisanterie, & de n'être point plaifant. Arlequin a fait naufrage dans une isle qui vient de perdre son souverain. La courume de cette isse est d'élever au trône le premier individu que la tempête jette fur le rivage. Voilà comme Arlequin se trouve Roi : il dit & fait beaucoup de balourdises. Mais il y a un autre usage dans ce pays-là, c'est qu'il faut que le nouveau Roi épouse la veuve de son prédécesseur. Ariequin n'y veut pas confentir; il aime Argentine qui s'est sauvée aussi du naufrage. La Reine veuve affemble des troupes & le détrône. Arlequin se déguise en femme pour n'être pas arrêté. C'est ainsi qu'après avoir été Roi; il est Dame; il se retrouve bientôt valet : Lelio, son maitre, qui été aussi rejetté sur la rive ne fait pas tant le délicat; il épouse la Reine, & reprend M. Arlequin à fon service. Tout ce fond-là n'a fourni à l'auteur qu'une plaisanterie passable. La Reine vient offrir à Arlequin ses états & sa personne. Arlequin répond qu'il est confondu de tant de libéralité, & qu'il est trop honnête pour en abuser. Mais, répond-il, il y auroit moyen de nous arranger. Votre personne & vos états, grande Reine, c'est trop de moitié pour moi. Si vous voulez, j'accepterai vos états & vous garderez votre personne... Carlin est venu annoncer à la fin de la piece, & a accompagné fon annonce d'une plaisanterie assez froide, parce qu'il étoit en train, apparemment. Messieurs, a-t-il dit en faisant allusion au titre d'Arle-

n

0

C

q

fil

er

E

fer

M.

de

pas

qu

per

cau

Put

trai

une

me

quin Roi ; Dame & Valet , nous fommes bien fachés de ce que la tierce d'as vaus mieux que la tierce de Roi. Le public & sur-tout l'auteur se seroient bien passés de ce petit compliment qui ne sera jamais cité parmi les meil-

leures gaîtés ne l'ami Carlin.

non-

rie,

nau-

fon

'ele-

tem-

quin

e ba-

ns ce

Roi

equin

e qui

veuve

equin

rrêté.

Dame;

mai-

it pas

prend

ond-la

e paf-

in ses

u'il est

a'il est

, ré-

arran-

le Rei-

Si vous

garde-

noncer

fon an-

, parce

essieurs,

d' Arle-

Du reste cet acteur est toujours aimé, & l'on a pris beaucoup de part à un défastre qui vient de lui arriver. Il avoit placé cinquante mille francs, fruit de ses longues épargnes, chez un M. Rolland, ci-devant caissier de M. Watelet, receveur général des finances. Le S. Rolland a fait banqueroute depuis quinze jours; & est venu se configner à la bastille pour prouver qu'il n'y a point de sa faute dans cette catastrophe. Mais le pauvre Carlin n'en est pas moins pour ses cinquante mille francs. Le sort, ou la fortune lui a procuré du soulagement, comme il s'y attendoit le moins. Il y a quelques jours qu'il alloit avec sa femme chez le financier Beaujon qui le fait venir de temps en temps pour dissiper l'ennui de l'opulence. En y allant il avoit bien recommandé à sa femme de ne point parler de leur aventure à M. de Beaujon, de peur d'avoir l'air de lui demander une espece d'aumône. Mais il ne fut pas postible au pauvre Carlin d'être aussi gai qu'à son ordinaire, M. de Beaujon s'en apperçut, le remarqua, & lui en demanda la cause. Après bien des excuses vagues, il ne put se défendre de la lui expliquer. Soyez tranquille, lui dit M. de Beaujon; vous avez une fille bonne musicienne, mais aveugle; je me charge de sa dot, de ses dépenses, & dès

ce moment-ci, vous pouvez la regarder comme n'étant plus à votre charge. Je tacherai de faire à son égard ce que vous auriez fait avec vos cinquante mille francs. Carlin & sa femme tomberent aux pieds de leur bienfaiteur, & purent à peine lui exprimer leur reconnoisfance. Ce trait fait beaucoup d'honneur à

M. de Beaujon.

La mort de la Duchesse de Charost vient de répandre la consternation parmi le nombre affez confidérable de ses amis. Voltaire avoit chanté sa mere ( la Marquise de Fontaine-Martel. ) On ne peut faire mieux l'éloge de la fille qu'en disant qu'elle étoit digne de sa mere. Sa perte a coûté des larmes au Maréchal-Duc de Richelieu. La chronique veut, on ne sait pas trop pourquoi, que la feue Duchesse lui ait eu quelques obligations de paternité. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que le Maréchal s'est enfermé de chagrin pendant quatre jours, & qu'il n'a voulu voir personne pendant le dernier féjour de la cour à Choifi, où l'appelloit son service de gentilhomme de la chambre. Voici un couplet qu'on lui attribue à ce sujet.

n

r

C

gi l'

di

CS

le

&

fo

Vi

lai pa

En

ave

&

pir

ma

Qu

la t

Elle est morte! il n'en faut rien dire,
Car dans mon cœur elle respire.
O Dieux! elle avoit tant d'appas!
Fine fleur de galanterie!
On ne peut être plus jolie,
Plus belle & ne s'en douter pas.
L'amour qui lui portoit envie,
Sans doute a chargé le trépas,

De priver Charost de la vie.

C'est bien se tirer d'embarras.

Elle est morte, il n'en faut rien dire,

Car dans mon cœur elle respire.

L'aventure suivante sera, à ce que j'espere, la clôture des annales meurtrieres de cet automne. Le jour de la S. Martin, un jeune Robin jouoit au reversi dans une maison d'ami & à un prix très-modéré. La fortune lui avoit été conftamment contraire. Le Quinola lui ayant été gorgé pour la vingtieme fois, il se leve avec quelqu'apparence de dépit, charge un spectateur de tenir son jeu & sort. On s'inquiete de ne le pas voir revenir, on sonne, un laquais rapporte que sur sa demande on lui a remis la clef du cabinet d'aisance, un marteau & un grand clou, avec lesquels il a disparu. Dans l'instant, le bruit d'un pistolet se fait entendre : tout le monde s'empresse de courir au cabinet secret. La porte en s'ouvrant laisse voir le joueur assis avec un pistolet dans la main. & la tête penchée sur la poitrine. Un grand foupir annonce qu'il n'a pas encore perdu la vie. On veut le secourir. Laissez-moi, dit-il, laissez ma rage s'assouvir, & ne m'arrachez pas au speclacle qui peut seul la justifier.... En disant ces mots il montre le Quinola qu'il avoit cloué au mur. On fremissoit d'horreur, & on ne pouvoit se refuser à la pitié qu'infpiroit un tel délire. Je suis vengé, ajoute le malheureux Robin, j'ai brûlé la cérvelle à Quinola... On y regarde; on voit en effet la tête du pauvre Quinola emportée d'une balle

mme i de avec

r, & moifur à

vient ombre avoit taineoge de de fa Maréveut, feue ons de

endant erfonne Choifi, ime de i attri-

TICHEN

3 430

pergut cruse. Put so wastens

מצ כונים

qui avoit percé la carte : on ne savoit que penser. Le joueur se releve brusquement, faisant des éclats de rire, & rappelle les esprits des Dames avec l'alkali volatil. La scene entiérement changée sit bientôt succèder la joie, aux frayeurs les mieux fondées. Avouez, Monsieur, que si non é vero, é béné trovato.

Je reviens aux anecdotes fur le Roi de Prusse. Les places de guerre que ce Prince a fait conftruire ou réparer, lui coûtent énormément; elles sont très-difficiles à garder, totalement défectueuses, sans défenses régulieres, en un mot plus embarrassantes qu'utiles. La construction de la forteresse de Silbelberg en Silésie, & les réparations de celle de Glatz ont coûté au moins fix à fept millions d'écus, & elles n'en sont pas meilleures. Le Roi, visitant ces places, dit un jour au Major Comte de P.... » Si la guerre vient, je vous donnerai le com-» mandement d'une des deux : je supplie Vo-» tre Majesté; dit le Major, de ne me point » accorder cette grace, quoique je sois dispose » a facrifier ma vie pour fon fervice. Si elle » me forçoit à l'accepter, je déserterois. Pour-» quoi cela, dir le Roi vivement? C'est parce » que je crains Spandau, Sire. » Le Roi tourna la tête & changea de conversation. (\*)

Les meilleurs ingénieurs que ce Roi ait à son fervice sont tout au plus des ingénieurs de campagne, & n'entendent rien à l'attaque ni à la défense des places.

<sup>(\*)</sup> Spandau est une forteresse où l'on reaserme les criminels d'Etat.

it que

t , fai-

esprits

ne en-

a joie,

, Mon-

Pruffe.

t conf-

ement:

lement

en un

nstruc-

Silefie.

coûté

& elles

ant ces

e P....

e com-

lie Vo-

e point

difposé

Si elle

s. Pour-

ft parce

tourna

it à son

de cam-

ní à la

proit

malben

e les cri-

Le Sr. de .... Lieutenant Colonel , Ingénieur en chef d'une place en France, déserta, vint à Postdam & fut présenté au Roi sous le nom du Comte de .... Le Roi lui trouvant du talent, accepta ses services & lui donna de bons appointemens. Le soi-disant Comte sur fait Lieutenant Colonel, eut l'effronterie de présenter sa femme au cercle de la Reine, à celui de toutes les Princesses, & particulièrement à la Princesse Royale qui l'embrassa & la fit manger souvent à sa table. Peu de mois après, la prétendue Comtesse mourut, & ce ne fut point sans surprise que l'on vit arriver la véritable femme du Comte & que l'on apprit que celle qui venoit de mourir n'étoit qu'une fille de joie qu'il avoit ramassée à Paris. Les ennemis du Comte voulurent profiter de l'occasion pour lui nuire dans l'esprit du Roi, & l'instruifirent de ces anecdotes. Ce Monarque se contenta d'écrire la lettre suivante au soi-disant Comte. a M. le Lieutenant Colonel Comte D.... " ou M. O ...., lorsque j'ai cru que vos servi-» ces m'étoient nécessaires, il m'a paru indif-» férent que vous eussiez avec vous ou une n femme ou une maîtresse. Je vous passe donc avec ma tolérance ordinaire l'incarrade que n vous avez faite de la présenter à la Famille " Royale. Elle est morte, & cette affaire est » finie. Je vous conseille cependant de réslé-» chir un peu avant de présenter celle qui » paroît de nouveau fur la scene. Servez-moi » bien ; à votre âge & au mien, les femmes » doivent peu occuper. Sur ce, je prie Dieu

» qu'il vous ait en sa sainte garde.

Un autre Lieutenant Colonel, ingénieur en France, quitta sa patrie, vint en Prusse, & apporta avec lui plusieurs plans de villes de guerre. Ayant été admis au service de Prusse avec le même grade, il crut faire sa cour au Roi en lui préfentant les plans en question; le Roi les prit, & lui répondit : Je vous suis obligé de votre présent : mais vous ne mettrez jamais le pied dans mes forteresses, puifque vous faites un fi mauvais usage de vos talens. Dreffez mes mineurs & mes fappeurs; c'est à quoi je vous emploie. Il fut fait Colonel quelque temps après; mais il n'a jamais été employé à autre chose : le Roi se sert de ces fortes de gens, mais n'a nulle confiance en eux.

d

a

eı

ь

ľ

qi n

de

qı

tr

ce

dig

Hi

Ce sujet rappelle un fait affez singulier. Au fiege de Schwednitz, le Roi étant mécontent de la mal-adreffe de ses ingénieurs & mineurs, traita très-rudement un Capitaine en second de ce dernier corps, & finit par lui ordonner de quitter l'armée. L'Officier qui connoissoit le Roi, ne répliqua rien & se retira: c'étoit à la tranchée qu'il avoit reçu cette rude réprimande. Comme il fortoit du boyau, le Roi le rappella & lui dit : je veux bien que vous continuiez le fiege & que vous vous en alliez après. L'Officier, fans hésiter, répondit : je fuis obligé à votre Majesté de la faveur qu'elle m'accorde de me faire casser un bras ou une jambe avant de quitter son service : mais j'ai besoin de l'une & de l'autre pour éviter à Votre Majesté les frais de me faire porter hors de ses Etats. Le Roi rit de sa répartie, le rens

tur en

Te, &

les de

Pruffe

ur au

ftion;

15 fuis

met-

puif-

le vos

peurs;

t Co-

amais

e fert

con-

r. Au

ntent eurs.

econd onner

oiffoit

étoit

le ré-

e Roi

vous

alliez

to: ie

u'elle

is j'ai ter à

hors

ren

voya à son ouvrage, lui accorda une gratification & il est encore à son service.

Le théatre Italien offre encore une nouvelle piece: Les événemens imprévus, comédie mêlée de musique. Les paroles sont de M. d'Hèle auteur du Jugement de Midas & de l'Amant Jaloux; la musique de M. Gretry. Cette piece a eu beaucoup de succès, malgré les invraisemblances choquantes dont elle est remplie. Toute l'intrigue est fondée sur des quiproquo presque impossibles à supposer, & d'ailleurs elle n'est ni intéressante, ni bien comique. Il y a de très-beaux morceaux de musique mais presque point d'ariettes. Il semble que M. Gretry a fait d'autres ouvrages fort supérieurs à celui-là.

# ÉPIGRAMME

PAR M. MASSON DE MORVILLIERS.

Le Roux Damon au col tors, à l'œil louche,
Fait des enfans dont l'amour est jaloux;
Et ceux d'Eglé qui partage la couche
D'un adonis, semblent de vrais hiboux.
Monsieur Damon, de grace! apprenez-nous
De quel secret vous pouvez faire usage:
Car vos enfans ne sont ni laids, ni roux.

— Point ne les fais, belle, avec le visage.

De Paris, le 22 Novembre 1779.

M. de Sartine soudoie avec des sommes prodigieuses, dit-on, un homme de lettres, nommé Hilliard d'Auberteuil, auteur de Considérations fur l'Iste Saint-Domingue, imprimées il y 1 trois ans, & qui fait imprimer présentement des Esfais historiques & politiques sur les Anglo-Américains. C'est à cet auteur qu'il faut attrihuer des Lettres fur le Traité de Commerce, conelu entre la France & les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, & qu'on a dit imprimes d'abord à Philadelphie, traduites ensuite en François & réimprimées en Hollande. Mais cette Hollande-ci est en France, & l'on sait aujourd'hui que ces lettres ne sont qu'un résumé, (écrit fous la dictée du gouvernement & du docteur Francklin) de toutes les vues politiques du Ministere de France, relativement à la Grande-Bretagne. A l'égard du fieur d'Auberteuil, homme de mérite du reste, mais écrivain sans style; il est si plein de sa matiere, qu'il écrit tout cela en courant, comme il dépense son argent, joue & perd gros, hante la mauvaise compagnie, & est accablé de tous les inconvéniens qui résultent de cette fréquentation. Ses amis & ses protecteurs voient avec peine un pareil dérangement, mais c'est un ruisseau qui suit sa pente. On attribue à M. Flins des Oliviers dont la muse rode dans tous les cafés du Palais-Royal, les vers suivans qui se disent & dont on lui fait tout haut des complimens au caveau (Café où s'affemblent quelques beaux esprits nouvellistes & autres.)

Eh Pour Dieu! mon cher d'Auberteuil,

Abandonne ce train de vie.

Vois-tu ta jeunesse siétrie,

Et ta Muse au bord du cercueil!

Que

b

h

ce

in

u

pe fo

pa

de

le en

oc

en

de

(à

ler

bie

qu' dai

tag

eni

tar

bor

ceti

Que m'importe à moi, la jeunesse, La tanté, la fortune & l'or? Le plaisir seul est un trésor. On n'en a point dans la vieillesse.

ilya

ntemen

Anglo-

ut attri-

P Ame-

primees

suite en

ais cette

aujour-

réfumé.

t & du

politi-

ement a

r d'Au-

ais écri-

natiere.

ne il dé-

hante la

tous les

quenta-

nt avec

c'est un

M. Flins

tous les

s qui se

es com-

nt quel-

Que

es.)

Cependant M. de Sartine mene les choses vec une adresse surnaturelle. Il jette aujourl'hui le chat aux jambes à nos ennemis, en les occupant du renforcement de l'escadre du fameux Commodore Américain Paul Jones, à qui l a fait suggérer l'idée d'une invasion ou descente sur les côtes d'Irlande. Cet objet trèsmportant puisqu'il est question de lui fournir in nombre confidérable de vaisseaux & de troupes de terre, pour y parvenir, est vivement Soutenu par le docteur Francklin qui ne désempare pas de la galerie (de Verfailles,) & qui demande à force de nouveaux renforts pour le Commodore. En sorte que le Ministere qui en touche du doigt la nécessité, n'est pas peu occupé lui-même de l'événement de cette grande entreprise que le comte d'Aranda soutient aussi de toute sa force.

Quoi qu'en dise ou croie la nation Angloise (à qui vraisemblablement on en a donné l'allerte) les Indes Orientales ne sont pas aussi bien garnies, qu'il seroit à souhaiter pour nous qu'elles le sussent. Le Ministere vient cependant d'ouvrir de plus grands yeux sur les avantages que l'Asie offre à la France contre ses comemis: mais on craint fort qu'il ne soit trop tard pour songer aux Isles de France & de Bourbon. On assure que le comte d'Estaing a touché tette corde au Roi dans ses dernières dépêches, Tome IX.

& que depuis ce temps tout le travail actue des Ministres roule si bien sur cet article in téressant, que pour le suivre avec toute la celérité qu'inspire ordinairement aux François le premier feu des premieres idées, on prétend qu'il n'y aura absolument point de voyage de Fontainebleau cette année. On ajoute que tous les pleins-pouvoirs imaginables viennent d'être renouvellés au comte d'Estaing, de qui l'on ne s'inquiete plus, si ce n'est pour lui envoyer in cessamment des renforts considérables. On donné ordre de les accélérer dans tous les ports On répond à cela qu'il en faut aussi pour l'expédition de l'Asie, & le grand hic, c'est de l'argent; mais le comte d'Aranda qui affiste re guliérement au travail, a dit que l'on ne s'in quiétat de rien à cet égard, finon de l'incroya ble adivité avec laquelle il falloit pousser co travaux dans nos ports, & que l'argent ne man queroit point. Cela donne un peu de courage à M. Necker, qu'on dit à peu près au bout de son ourlet, & qui prie Dieu que la prédiction du Prophete Espagnol s'accomplisse.

4

p

f

V

d

n

V

de

ré

a

fe

ur

au

re

là

tie

cin

Co

D

Et cependant on parle de paix & de soumissions annoncées par l'Ambassadeur de Russie de la part de la Grande-Bretagne, dont on dit le Ministere devenu aussi impénétrable que le nôtre, qui ne s'occupe pas trop de répondre aux propositions, & qui ne veut plus entendre qu'aux conditions de l'indépendance de l'Amérique, de la restitution des places prise en Asie, & de l'égalité ou franchise du Pavislon Européen (toujours cause commune, voyet vous, avec toute l'Europe) ce qui est le signal

d'une guerre longue & cruelle, car assurément l'Angleterre est loin de vouloir souscrire à tout cela. En sorte que les allées & les venues de Londres à Paris, & de Paris à Londres, fatitiquent nécessairement les deux parties intéressées.

## De Paris, le 25 Novembre 1779

La piece qui le fournit eff

oit un au oue Lancelor On vient de publier un livre assez intéresfant. Ce sont les Fabliaux ou Contes du douzieme & du treizieme siecles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits anciens, avec des notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours. Ce recueil, qui a trois volumes, est précédé d'une excellente & très-longue préface qui peut passer elle-même pour un ouvrage en regle. On y retrace, avec beaucoup de sagacité, l'origine de notre langue & de notre poésie, & on y soutient, avec assez de vraisemblance, une opinion qui paroîtra paradoxale à bien des gens; c'est qu'en dépit de la réputation des troubadours, notre littérature a beaucoup plus d'obligation à nos provinces. septentrionales qu'aux pays méridionaux. En un mot, il se trouve que les provinces qui, aux douzieme & treizieme fiecles, produifirent les romanciers & les fabliers, sont celleslà même qui au dix-septieme & au dix-huitieme ont produit aussi Moliere, Boileau, Raeine , La Fontaine , Boffuet , Voltaire , Rouffeau , Corneille , Buffon , Condé , Turenne , Le Brun , Descarces, Vauban, &c. &c. La plupart des fa-

our l'exc'est de
affiste ren ne s'in
incroyaousser ce
ne man
courage
n bout de
rédiction

actue

icle in

e la cé-

nçois le

prétend

yage de

rue tous

t d'être

i l'on ne

oyer in

es ports

Russie de nt on dit le que le répondre us entendance de ces prise du Paville, voyer le signal

bliaux dont on nous donne la traduction, sont remplis d'imagination, de gaîté, & il y en a même plusieurs dont le plan est fort regulier. Ces vieux auteurs possedent sur-tout au plus haut point le secret d'exciter l'intérêt de curiosité. On n'en rapportera ici qu'un exemple. La piece qui le fournira est intitulée le Vallon des Faux amans.

» Il y avoit un an que Lancelot étoit absent & éloigné de la belle Reine Genevre sa mic. Après avoir délivré des Chevaliers, secouru des Dames, exterminé des brigands & aboli beaucoup de mauvaises coutumes, il revenoit ven elle plus amoureux que jamais, quand fur un tertre à l'entrée d'un vallon, il apperçut une Demoiselle qui fondoit en pleurs, & qui en maudissant Morgain s'arrachoit les cheveux. Touché de compassion, le Chevalier s'approcha, & lui demanda le sujet de ses douleurs. Hélas, Sire, dit-elle, j'ai pour ami le plus brave des Chevaliers, & une jalousie imprudente vient de me le faire perdre. J'ai voulu connoître s'il m'étoit fidele, je l'ai fait entrer dans ce vallon de la détestable Morgain : il vient d'y être enfermé pour jamais, & quoique convaincue à présent de son infidélité, je sens néanmoins qu'il m'est impossible de vivre sans lui. Lancelot ne comprit rien à ce discours qui ne lui sembla d'abord que le délire d'une tête amoureuse, dérangée par la jalousie. En vain il cherchoit des yeux cette prison dom on lui parloit, il ne voyoit qu'un vallon frais & riant arrosé d'une riviere, dont les bords étoient plantés de quelques arbres, & terminé

1

né

di

pi

to

an

qu

att

pla

fan

len

fe :

fex

par

tous

& fc

lui

n, font
l y en
t réguout au
érêt de
exemulée le
abfent
fa mie.
uru des

sa mic. uru des i beauoit vers fur un ut une qui en neveux. approouleurs. le plus imprui voulu entrer ain: il & quoiélité, je le vivre ce dife délire jalousie. on dont lon frais es bords

terminé

dans son enceinte circulaire par des montagnes couronnées des forêts. Il pria donc la Demoiselle de s'expliquer plus clairement, jurant au reste de lui rendre son ami, s'il vivoit encore. & elle parla ainsi : vous connoissez sans doute cette Morgain, la sœur du Roi Artus, si fameuse par ses enchantemens & sa science magique. Elle étoit devenue éperduement amoureuse d'un beau Chevalier, & comme elle l'aimoit plus que toute chose au monde, elle croyoit aussi en être aimée de même. Il ne s'étoit rendu néanmoins qu'à la crainte de sa puissance, & avoit pour amie une Demoiselle jeune & charmante aussi belle que Morgain l'étoit peu. La fée, quand elle découvrit ce secret funeste, faillit à en mourir de douleur: mais l'espoir de la vengeance la ranima. Elle fit épier les deux amans, & un jour qu'ils étoient dans ce beau vallon, occupés à se donner des preuves mutuelles de leur amour, elle parut tout-à-coup à leurs yeux; & après avoir exhalé sa fureur en reproches injurieux, leur annonça un châtiment qui n'alloit plus finir qu'avec leur vie. Aussi-tôt en effet, elle les attacha magiquement dans ce lieu même, où placés à quelques pas l'un de l'autre, se voyant sans cesse tourmentés par les desirs les plus violens, ils ne peuvent cependant ni se parler ni se réunir. Ce n'est pas tout. Pour venger son sexe des infidélités de l'autre, Morgain destina par enchantement la vallée à servir de prison à tous les faux amans. Un mur d'air transparent & solide, plus impénétrable que le fer même, lui sert d'enceinte. Du moment qu'un homme

y entre, s'il est coupable de la moindre infidélité envers celle qui l'aime, le retour lui est fermé pour jamais. La prison au reste est, diron, affez douce: car Morgain ne veut qu'empêcher ses captifs de faire des infidélités nouvelles. Elle fournit abondamment à rous leun besoins : ils occupent des appartemens trèsagréables, peuvent jouer, danser, se voir entr'eux. Une femme, si elle vient avec son ami, peut y rester, & il lui est même permis de fortir ou de rentrer à son gré, pourvu toute fois qu'elle même ait été fidelle. Mais malgré vous ces adoucissemens, l'ennui de cette éternelle captivité est si violent, que bientot la plupart y périssent de langueur & de chagrin. Voilà dix-huit ans qu'est ouvert ce lieu de vengeance, qu'on nomme également le vallon périlleux, le vallon sans retour, ou le vallon des faux amans. Il se passe peu de jours sans qu'il n'y entre quelque amant ou quelque époux, & depuis dix-huit ans, il n'y en a pas encore un seul, dit-on, qui ait pu en sortir. Eh bien! ils en sortiront tous aujourd'hui, s'écria vivement le héros, & mon bras.... Ah! Seigneur, n'exposez pas en vain votre liberté; la valeur ne peut rien ici; il ne faut que des vertus. -J'en ai beaucoup moins que je ne devrois sans doute : mais enfin quand on est résolu de se battre jusqu'à la mort, quelles vertus faut-il donc encore avec cela? — On doit n'avoir jamais manqué à fon amie, & n'avoir même jamais souhaité de lui manquer. - Eh! s'il se rencontroit, ce loyal Chevalier qui eût toujours été fidele en amour?... Sire, cette aventure

1

d

1

1

u

p

g

P

te

C

q

d

re infi-

r lui est

At, dit-

qu'em-

es nouus leurs

ns tres-

voir en-

on ami,

rmis de

u toute

malgre

te éter-

entôt la

chagrin.

de ven-

allon pe-

allon des

ans qu'il

époux,

s'encore

h bien!

ia vive-

eigneur,

a valeur

ertus. -

rois sans

e fe bat-

-il donc

r jamais e jamais

se ren-

toujours

eventure

le rendroit immortel : car il auroit la gloire de délivrer tous les prisonniers, & de rompre pour toujours l'enchantement du vallon. Mais nous ne devons pas nous flatter d'un tel bon-. heur. Où trouver cet homme rare, cet homme merveilleux affez constant pour n'avoir aimé qu'une seule femme? Morgain elle-même ne l'espéroit pas quand elle a mis à son charme cette clause impossible. Croyez-moi, Sire, portez vos pas ailleurs: on peut sans honte renoncer à une entreprise où le courage est superflu. Pour moi, c'en est fait! Je veux aller m'enfermer dans la prison de l'ingrat que j'aime, & quelque libre que je sois d'en sortir, on me verra vivre & mourir avec lui. Demoiselle, s'écria Lancelot, non, vous ne mourrez pas, attendez-moi ici, vous allez voir s'il est encore des amans loyaux. En disant cela, il piqua fon cheval & s'élança dans le vallon. "

» Il ne vit d'abord qu'une espece de brouillard ou de sumée imperceptible. C'étoit le mur
d'Airain qui servoit de barriere & qui s'ouvrit
librement à son passage. Mais à peine eut-il mis
le pied dans l'enceinte qu'il se trouva suivi par
une muraille épaisse qui sans cesse pressant ses
pas, le forçoit d'avancer & l'empêchoit de songer au retour. A l'entrée se voyoit une chapelle .... à droite & à gauche étoient les maisons des prisonniers. Notre Chevalier avoit
toutes les qualités requises pour réussir dans
cette grande entreprise. Il est par-tout vainqueur; les prisonniers sont désenchantés & délivrés, & la Demoiselle qui attendoit à l'entrée
du vallon retrouve le sien. Morgain seule n'é-

C 4

toit pas trop contente. Quand elle vir partir le Chevalier: Lancelot, Lancelot, lui dit-elle, vous vous applaudissez; mais bientôt que de reproches vous aurez à vous faire & que de femmes par vous vont être malheureuses?..., Un de mes amis termina la lecture de ce conte par une réslexion plus gaie: on voit bien, dit-il, que ce vallon-là n'a pas été imaginé dans notre siecle. Jamais on ne le verroit désenchanté. Il seroit plus solide que la Bastille.

L'avarice des procuréurs & l'espiéglerie de leurs clercs, ont fourni le sujet de plusieurs contes très-plaisans. Je me rappelle celui, où l'on représenté ces derniers mourant de faim dans une étude, tandis que leur procureur étoit allé faire bonne chere en ville. Il avoit emporté la clef du buffet où les clercs savoient qu'il se trouvoit des provisions. Le forcer eut été trop audacieux, & périr d'inanition auprès, c'étoit bien dur. Mes jeunes gens appellent un porte-faix, placent le buffet sur son dos, & l'introduisent dans la joyeuse assemblée où le procureur se repassoit pour quatre. Là on l'invite fort poliment à procéder à l'ouverture du meuble sacré & à en tirer de quoi nourrir la troupe affamée. On se fait une idée du plaisir de cette jeunesse bruyante qui jouissoit doublement en satisfaisant son appétit & en penfant à l'humiliation du vieil avare, auquel la rage avoit fait perdre le sien. Voici un conte que j'ai trouvé dans un dossier que m'a renvoyé mon procureur. Cette piece fort inutile à mon procès, pourra vous amuser. C'est sans

doute encore, une petite vengeance de quelque clerc mécontent.

partir

it-elle, que de

que de

bien.

e imaverroit

la Baf-

erie de

lusieurs

lui, où

le faim

ur étoit

oit em-

avoient

cer eut

ion au-

appel-

fur fon

lemblée

. Là on

verture

nourrir

n plaisir

it dou-

n pen-

quel la

n conte

'a ren-

inutile

est fans

# LES PROCUREURS FESSÉS.

#### ANECDOTE

Par un Clerc de Procureur.

Près de Paris, du côté de Grosbois, J'ai lu qu'un jour en une hôtellerie, Trois procureurs, loin des clercs aux abois, Du parlement célébroient la féerie. Le doux fumet d'un gigot de mouton, Leur promettoit une joyeuse fête; A ces Messieurs, triumvirat glouton, Un gentilhomme offrit une requête. (Ce gentilhomme étoit le Roi Henri, Roi des François en dépit de la ligue, Qui, fans ce rôt, de faim auroit péri, Etant à jeun & rendu de fatigue.) » Pour dieux! dit-il, agréez mon écot, » Et me souffrez au bout de cette table. " Ou me cédez un peu de ce gigot...." Vaine requête, aucun ne fut traitable: On mit néant. Henri s'en indigna, Candidate the real Manda Vitri, qui raffembla sa troupe Et rudement, de par le Roi, fessa Mes trois gourmands.... c'étoit un joli groupe. Quand on les eût fustigés jusqu'au sang: » Allez, dit-il, apprendre à vos confreres, " D'un gentilhomme à respecter le rang, " Si non, faquins, gare les étrivieres! " Puis le gigot tendre & cuit à propos, Par Henri IV & sa troupe affamée.

CS

Avidenment fut rongé jusqu'aux os ; 10000 011100

### Envoi aux Clercs.

Henri fit bien; prenez tous ce parti; Mes bons amis, & pour eux d'aventure; Si vos patrons réservoient le rôti, Fessez-les bien, car ils ont la peau dure.

L'acquir de ma conscience, Monsieur, exige que je vous communique au moins un fragment d'une lettre qui vient de m'être adressée. C'est un reproche indirect que l'on me fait de ne vous avoir pas encore parlé du tribut qu'un anonyme a rendu aux mames de J. J. Rousseau, outragées. Je révere la façon de penser qui a dicté cette lettre, parce qu'elle est fondée sur l'honnêteté la plus austere. Je ne puis cependant adopter entiérement le jugement que son auteur porte d'un homme qui a pu faire un livre repréhensible, mais qui n'en a pas moins été un philosophe estimable, un bon ami, un tendre pere de famille, un mortel biensaifant & vertueux.

"Depuis long-temps, Monsieur, je nourrissois en moi la plus vive indignation contre un auteur qui n'a guere eu pour détracteurs que des prêtres, mais qui, dans un siecle de bonnes mœurs, eût soulevé contre son avilissant système, tout homme dont le principe eût été d'en reconnoître & d'en adopter de bons ou de mauvais: je parle de l'Auteur de l'Esprit: livre rempli d'assuce & de subtilité; livre où toute action morale n'est attribuée qu'à

1

1

t

une impulsion involontaire, & où l'homme de bien ne trouve que découragement, puisqu'il s'y voit peint comme un être machine. Du moins, est-ce l'opinion désavantageuse qu'il m'imprima dans ma jeunesse, n'ayant pas voulu relire, depuis, un ouvrage qui me portoit au mépris de mon espece, & qui déchiroit dans plusieurs passages, de la façon la plus grofsiere & la plus injuste, celui des hommes qui me la faisoit le plus chérir; celui que j'estimois & respectois le plus; celui dont la réputation est fondée sur une conformité si rare, de la morale la plus austere & pourtant la plus enchanteresse, à la conduite la plus irréprobable. »

"L'année derniere, parut une traduction des Œuvres de Seneque, par M. de la Grange: Elle fut critiquée dans son motif & dans son exécution. Le Sr. Diderot, mime fameux de la secte philosophique, avide d'occasions de débiter son jargon convulsif, saisit celle-ci, & sous le manteau de l'anonyme: (ruse si familiere à l'infériorité, si nécessaire à la calomnie) il entreprit de justifier, dans un Essai sur la vie de Seneque, & ce précepteur de Néron, & son traducteur, précepteur des enfans de H....

" Je lus cer essai, & mettant à part son style gigantesque, ses captieux raisonnemens, ses citations tronquées, &c. j'y retrouve encore la note la plus atroce, la plus outrageante, la plus lâche, la plus méchamment conçue contre ce vertueux Jean Jacques Rousseau, son ancien ami, son coopérateur d'un grand ouvrage si médiocrement terminé, qui venoit à

exige in fralressée. fait de qu'un usseau, qui a

donte

cepenque fon ire un moins

lée fur

mi, un pienfai-

contre racteurs ecle de aviliforincipe pter de teur de

iée qu'à

peine d'exhaler son dernier soupir. Je rejettai ce livre méprisable, en gémissant sur mon insussissance, qui refusoit à mon indignation le plaisir de bourrer durement un auteur, dont le charlatanisme m'avoit séduit jusqu'alors. Mais ce n'étoit pas le dernier de cette secte décriée dont la méchanceté scélérate devoit me révolter.

"Un écrivain qui a usurpé une haute réputation, a, dans un plat éloge de Milord M\*\*\*\* osé ternir la mémoire de Rousseau, par l'imputation la plus grave, la plus fourbe, & la plus contraire aux principes de ce bon Jean Jacques, qu'il accuse d'avoir été coupable d'ingratitude envers son ami biensaiteur.

"Outré de colere & d'indignation à la vue de tant d'injustices envers ce digne homme, j'allois surmonter tout amour-propre pour répondre à de tels outrages & me livrer à toute la violence de mon ressentiment; lorsque le soulévement a été général: tant d'atrocités répétées ont ensin ouvert les yeux sur les complots de ces calomniateurs, & mis à bout les pacisiques amis de Jean Jacques."

"Munis de titres respectables, ils viennent de dénoncer au tribunal du public, les facteurs odieux de tant de libelles. Ce n'est pas qu'on n'ait opposé beaucoup d'entraves à leur zele; ils ont été barrés de tous côtés, lorsqu'ils ont voulu élever la voix pour confondre l'imposture & faire entendre la vérité: l'intrigue les a forcés de recourir aux presses étrangeres; mais leur courage a tout surmonté, la dignité de leur entreprise a redoublé leur sollicitude.

ge

m

tra

Je vous engage à attirer l'attention des gens honnêtes sur les pieces justificatives rassemblées dans une petite brochure de 72 pages qui paroît à l'ombre, sous le titre de J. J. Rousseau vengé par son ami, &c. avec cette épigraphe..»

Pectus in ambrorum pracordiaque intima morit.

rejettai

ion in-

, dont

a'alors.

e secte devoit

répu-

M\*\*\*\* ir l'im-

, & la

n Jean

le d'in-

la vue

omme,

our re-

toute

que le

tes re-

s com-

out les

ennent

es fac-

'eft pas

à leur rsqu'ils

e l'im-

ntrigue

ngeres;

dignite

citude.

### Au Temple de la Vérité.

» Je passe sur l'avertissement; vous avez le mien. Suit une lettre à un Anonyme, ou Procès de l'esprit & du cœur de M. d'A... L'Auteur soi-disant semelle, voudroit débuter par le ton ironique, qui sied si bien à démontrer les ridicules; & qui en a plus que l'homme contre lequel elle écrit? mais on voit que la gravité de son objet la domine, ce qui rend son style plus amer que plaisant. »

"Me rappellant, dit-elle, que l'auteur de l'Eloge avoit fait confidence à toute l'Europe, (c'étoit du moins son intention) de la larme qu'il avoit versée sur le tombeau de Madame de Geoffrin, je voulois voir combien il en verseroit sur celui d'un ami tout autrement recommandable, je me préparois à les calculer.... je n'y en ai pas trouvé une seule, dans le premier moment de ma surprise je me suis écriée : Ne pleure-t-on que les gens chez qui on dine!....

Mon ami continue à analyser la brochure; mais il seroit superflu, Monsieur, que je vous transcrivisse le reste de fa lettre, qui contient une entieré justification de Jean Jacques, contre les imputations de ses ennemis. Un journal étranger vous a déjà fait connoître les lettres originales de J. J. Rousseau & de Mylord M.... dont M. Dupeyrou à Neuschâtel est le dépositaire. Des pieces aussi authentiques ne laissent plus d'armes à la calomnie & consondent les calomniateurs.

#### COUPLETS

#### PAR M. BERQUIN.

Philis, puisqu'à nos vœux ta grace n'est ouverte; Puisque de tes amans tu médites la perte; Contente tes desirs: nous perdrons tous la vie: J'en mourrai de plaisir & les autres d'envie.

Permets qu'à mon loisir un jour je t'entretienne, Mes yeux dessus tes yeux, ma main dessus la tienne, Que je goûte le fruit de t'avoir bien servie; L'en mourrai de plaisir & les autres d'envie.

1

d

1

a

1:

8

fa

T

Permets, chere Philis, que ma levre se joue Tantôt dessus ton sein, tantôt dessus ta joue, Qu'a force de baisers je la rende assouvie: J'en mourrai de plaisir & les autres d'envie.

Et quand j'aurai cueilli les roses de ta bouche, Tu souffriras encor, sans saire la farouche, Que si grande saveur soit d'une autre suivie: J'en mourrai de plaisir & les autres d'envie.

Au milieu de nos jeux, je ne veux point de treve, Afin que par ma mort notre guerre s'acheve, Et que de ces combats mon ame foit ravie. J'en mourrai de plaisir & les autres d'envie. De Paris , le 4 Décembre 1779.

devant bienter l'enoute, Le choix

Si les qualités du cœur & de l'esprit se trouvent rarement réunies dans les hommes, il est malheureusement trop vrai que cet accord fi défirable dans les femmes, s'y rencontre encore plus rarement. Est-ce leur faute, est-ce la nôtre? est-ce celle de la nature? je ne prononcerai pas, mais j'observerai qu'il en est parmi elles, qui réunissant les vertus les plus estimables, aux avantages de l'esprit, doivent nous convaincre de l'égalité des dons naturels entre leur sexe & le nôtre. La différence de culture est donc ce qui peut nous donner l'avantage : en effet l'on maintient en haleine notre application dès l'âge le plus tendre, tandis que les femmes sont livrées à la diffipation jusques dans l'âge le plus mûr : sans cesse occupées du seul objet de plaire par leurs attraits, leur esprit n'a de caractère que celui qu'un intérêt si frivole peut y graver : aussi leur cœur reste-t-il sans énergie & ne leur fait-il éprouver ni sentimens, ni même de véritables passions. C'est de ce vuide affreux d'une ame stérile, que Madame Necker a prévu les triftes suites; c'est pour s'en garantir qu'elle a nourri dès sa jeunesse, toutes les facultés de la sienne, par l'exercice des talens, par l'amour à la pratique des vertus. Elevée dans une classe honnête de citoyens, elle ne dédaigna pourtant pas de veiller à l'éducation des enfans de M. Thélusson. Ses qualités lui attirerent les hommages de M. Necker dont elle

verte,

, con-

ournal lettres l M....

dépo-

laissent

ent les

vie:

nne, tienne,

he i

•

e treve,

devint bientôt l'épouse. Le choix d'un tel homme est une présomption bien favorable du mérite qu'il reconnut en elle, & qui a depuis éclaté dans toutes ses actions. Vous le reconnoîtrez dans une petite brochure imprimée fous le nom de Mlle. M... & contenant deux contes orientaux. Madame Necker, à la faveur de l'anonyme, s'y est peinte trait pour trait: ce sont, dit-elle, les songes de sa jeunesse. On y trouve toutes les affections d'une belle ame. la facile abondance d'une imagination aimable & fensible qui cherche dans la nature des images simples & riantes, propres à récréer agréablement ses loisirs. On éprouve dès la préface, les douces consolations de la morale & de la philosophie, en voyant une femme placée au centre des honneurs & de la fortune, se replier sur elle-même pour y jouir d'un bonheur plus paisible.

La bienfaisance est le sujet du premier conte. On y voit des personnages de tous les rangs de la société qui, chacun dans leur position, donnent des exemples touchans de cette vertu. Mais comme toute bonne action provient presque toujours d'un bon exemple ou d'un bon précepte, il faut bien distinguer les belles ames dont l'insluence produit dans les autres, ce qui n'est pour elles que l'esset de leur propre inspiration. C'est ce qui rend Dalimeck si intéressante. Epouse de Palamir, Ministre tout-puissant d'un grand Etat de l'Asie, elle se vit au comble des richesses des honneurs; mais le temps de revers a son tour. « Dalimeck, jeune encore, vit descendre son époux

'un tel n au tombeau. Profondément affligée, elle se n plonge dans la plus grande retraite pour able du depuis » pleurer le bien aimé de son cœur. La natte reconn flexible fur laquelle elle prend un fommeil primée » agité, étoit trempée de ses larmes; & son nt deux , pain la seule nourriture que se permet sa a faveur » douleur, en étoit arrosé.... Dalimeck unir trait: » quement sensible à la perte de son époux, effe. On » ne s'apperçoit pas qu'elle a cessé d'être le ame, belle.... Filles des hommes | croirez-vous n aima-» à cet oubli généreux de l'amour-propre ure des » qui s'immole à l'amour? mais apprenez les récréer n desseins de cette amante désolée. Elle songe dès la n à quitter Alep; elle se propose d'habiter la morale n fertile plaine d'Ischeniazin; elle choisit & femme » fixe fa folitude dans les profondes vallées la forn qui s'étendent entre le Tigre & l'Euphrate y jouit n dans ces campagnes délicieuses, ancien ber-» ceau du genre humain..... Elle se fait amer conte. n ner ses enfans, les embrasse, répand sur eux es rangs n de nouvelles larmes; & leur dit : - Votre position, » pere ne vit plus fur la terre; vos yeux & e vertu. n les miens ne le verront plus; un froid cerent prel-» cueil est maintenant sa demeure. Ses eml'un bon » plois, fes charges, passés en d'autres mains s belles » fournissoient à cette magnificence qui vous autres, » entoure aujourd'hui, mais qui ne convient de leur n plus à une mere désolée, à l'état présent Dalimeck » de votre fortune. Nous allons habiter les Ministre » champs : c'est, dit-on, le séjour de la vertu, sie, elle » l'asyle de la paix, la patrie de l'innocence: nneurs; » puissiez-vous y trouver le bonheur; il n'est

» plus fait pour moi..... »
Les cœurs honnêtes qui ont éprouvé les

w Dali-

n époux

transports de l'amour, ne liront pas le morceau suivant sans émotion ; a Trois génies " puissans commandent aux hommes, & fe-» ment d'heures fortunées, le champ épineux » de la vie : la vertu , la poésie & l'amour. » Enfans chéris du ciel, ils ont fait connoin tre le bonheur à la terre. Heureuse mille p fois l'ame pure que la vertu inspire, que » la poésie enflamme & que l'amour consu-" me!... O mes amis! le doux moment où p pour la premiere fois on dit qu'on aime! » plus doux encore est cet autre moment ou " l'on fent , où l'on voit , où l'on s'entend n dire qu'on est aimé l cette premiere faveur » est la plus défirable..... Instant unique dans » la vie, vous n'êtes plus, vous avez fui, & » nul autre instant ne vous remplacera! Res-» fouvenirs enchanteurs! vous charmez mes » derniers jours, vous confolez ma vieillesse » Maintenant que mes pieds chancellent, que » ma tête s'abaisse sur ma poitrine & que mes n cheveux ont pris la couleur de cignes... » Constant adorateur de l'amour, je m'en oc-» cupe encore & lui adresse des vœux. Bier-» faiteur, innocent, enfant, tendre amour! » ce n'est pas le cœur comblé de tes délices » que j'envie, c'est le cœur qui les défire, » qui les attend.... » Ces citations, Monsieur, vous suffiront pour apprécier le cœur & la plume de l'auteur de cette petite production. N'eût-elle que le mérite d'être l'ouvrage d'une femme, elle seroit intéressante pour ceux qui voient la conservation des mœurs, dans l'occupation du cœur & de l'efprit, si généralement négligée par les semmes de ce siecle.

e mor-

génies

& fe-

épineux

'amour.

connoi-

e mille

e, que

confu-

ent où

nent on

e faveur

ue dans

fui, &

a! Ref-

nez mes

icillesse

nt, que

que mes

gnes

n'en oc-

x. Bier-

amour! délices

défire, , Mon-

e cœur

ite pro-

re l'ou-

ressante

de l'ef-

Le long séjour que fait M. le Marquis de Villette à Ferney, sa terre de nouvelle acquisition, déconcerte la malignité de ses ennemis. Son beau-pere lui ayant conduit sa femme, on augure qu'il est rentré de nouveau dans les bonnes voies. Un de ses intimes amis a fait à cette occasion, le couplet suivant, sur l'Air: Frere amour en capuchon:

Villette est donc enfin rangé,
Pour le coup, que Dieu le bénisse l
L'air de Fernei devient propice
A tout cerveau derangé.
De ses vices nous sommes quittes;
Son agrément nous restera.
C'est maintenant qu'on dira,
Voilà le diable hermite!

Cet air est toujours fort à la mode: M. Andrieux l'a choisi pour célébrer l'hymen d'une jeune personne qui va embellir la société dont il est le poête. Voici la jolie chanson que ce sujet lui a inspiré:

On raconte qu'Hymen un jour,
Voulant regler son vaste empire
Sur les loix qu'il devoit prescrire,
Prit les avis de l'amour.
Ecoutez quelques mots du code
De ce charmant législateur:
Pour arriver au bonheur,
Retenez sa méthode.

Que l'Epouse dans son printemps,
Possédant bien son art de plaire,
Et vive sans être légere,
Sache aimer à dix-sept ans.
Que d'une ame novice encore,
Son regard peigne la candeur,
Et promette à son vainqueur
Le plaisir qu'elle ignore.

Pour mieux jouir du doux moment
Où l'amour lui-même préside,
Que d'abord la beauté timide
Résiste, mais foiblement.
Employez la force & l'audace,
Tendre amant, suyez le repos,
Et combattez en héros
Pour emporter la place,

Bientôt un feu délicieux

Pare fon front & la colore;

Et le desir qui la dévore

Etincelle dans ses yeux.

C'est le moment de la victoire;

Guerrier, couronnez vos exploits,

Et moissonnez à la fois

Le plaisir & la gloire.

Ainsi dans les sastes charmans
Qu'écrivit une main divine,
J'ai lu vingt sois à la sourdine
Tous les secrets des amans.
Pratiquez ce galant mystere,
Et dans neus mois, un bel ensant
Pourra rendre à sa maman
Les baisers de son pere.

The state

ווס כפו לוג

Mellon.

ous WW

b south

Sod nod

BTONE HOD

unodered

2 11 [118]

Mir C. I

inv yet nevent

eis I to

case Anarya

ned .

0.40

To Take

Les circonstances actuelles jettent un nouvel intérêt, sur une anecdote que rapporte l'Observateur Anglois, ouvrage singulier dont je vous ai déjà entretenu. Il s'agit d'une machine ingénieuse inventée par un commis des affaires étrangeres, nommé M. Genêt.

» Avec le fecours de cette machine, il fait » jour par jour, aussi bien que le ministere » de St. James, les plus lègers mouvemens que » les Anglois font dans leur marine, & il le » sait se donner aucune peine, avec la plus » grande facilité & en un clin-d'œil. »

n Il a un fecrétaire immense divisé & sousn divisé en une infinité de tiroirs classés par n étages & étiquettes. Au haut, on lit d'abord: n Etat général de tous les vaisseaux, frégates n & autres bâtimens de la marine royale ann gloise. Au-dessous est un premier tiroir N°. 1. n qui contient les noms & la force de chacun n sur une carte séparée. n

" A chaque côté & un peu au-dessous de ce grand titre, est un autre titre moins vague. Ces deux titres forment la premiere division: l'un à droite porte, dans les ports;
l'autre à gauche porte, à la mer.

» Au-dessous du titre dans les ports sont des 
» sous-divisions en aussi grand nombre qu'il y 
» a de ports en Angleterre, comme Portsmouth, 
» Plimouth, Chatam, &c. & sous chaque nom 
» d'un de ces ports sont quatre tiroirs numé» rotés & étiquetés; en construction ou radoub, 
» dans le port, en armement, en désarmement. » 
» Dans l'autre part, sont d'autres premières 
» divisions, en Europe, en Amérique, en Asie,

n en Afrique, elles-mêmes sont divisées en aun tant de titres que les Anglois ont de posses-

» fions dans chaque denomination respective

» des quatre parties du monde, &c. »

» Ce peu de détails suffir pour faire com » prendre toute la machine. Voici maintenant » le manœuvre de M. Genet qui n'a pu con-

» duire son plan à la perfection qu'avec beaun coup de lenteur. n "D'abord il n'a pas eu de peine à avoir une n liste exacte de tous les vaisseaux & bâtimens » de mer anglois. Ensuite, il lisoit attentive n ment toutes les gazettes de ce pays, & l » mesure qu'un d'eux faisoit un mouvement, » il le classoit en son lieu. Une sois au fait » de la position respective de toute la marine » britannique, ce n'a plus été qu'un jeu pour » lui : il a exécuté le même plan pour le " troupes & forces de terre, & il s'est trouve » en état de donner le démenti à tous les el-» pions du gouvernement de France entretenu » à grands frais. Voici ce que l'on assure lu n être arrivé durant la derniere guerre. n » En 1760 dans l'automne, les Anglois firent n un grand armement : on fut très-alarmé en » France; il étoit formidable par le nombre de » vaisseaux & bâtimens de transport, & l'on » parloit d'une quantité effrayante de troupes » de débarquement. Les émissaires de la Cour » de Versailles soutenoient ces alarmes & les » redoubloient. M. le Duc de Choiseul, alors » Ministre des affaires étrangeres, instruit par » M. Genet, se moquoit du Maréchal de Belle-» Ise encore vivant & ayant la prépondérance

27

37

27

s en aue posses. espective

Noting a re comintenant pu conec beau

woir une bâtimens ttentiveys, & 1 ivement, s au fair a marine jeu pour pour le est trouve us les es ntretenu

re. n lois firent larmé en ombre de & Pon le troupes e la Cour

affure lui

mes & les eul, alors nstruit par 1 de Belle-

ondérance

" dans le conseil. Celui-ci étoit furieux; & » comme Ministre de la guerre, il alloit faire " passer sur les côtes de troupes considérables. " Avant d'en venir à cette extrémité, il vou-" lut voir & entendre un homme qui de son " bureau contredisoit ouvertement les avis que n lui Ministre recevoit de ses correspondans n fur les lieux. Il le fait venir, l'interroge, » & est étonné de l'assurance positive avec la-» quelle il lui certifie que les Anglois peuvent " tout au plus envoyer cinq ou fix mille hommes, c'est-à-dire, une quantité très-inférieure » à celle annoncée. Il veut savoir sur quoi il n fonde une affertion aussi positive. Sur une n proposition, lui répond-il, que personne ne n sauroit nier, M. le Maréchal, qu'on ne sauroit » déployer des forces qu'on n'a pas. La totalité n des troupes en Angleterre se monte à... une n partie est en tel lieu au nombre de.... une aun tre en tel autre au nombre de.... &c. Il lui fait » voir ainsi successivement l'emploi de toutes n les forces de l'Angleterre, & il ajoute : Il n n'en reste que la quantité que je vous déclare. n Donc à moins que le Roi d'Angleterre, nouveau or Cadmus, n'ait la ressource de faire sortir des o soldats tout formés des entrailles de la terre. " il ne peut mettre sur la flotte que tant de troun pes de débarquement. n

» L'événement vérifia ce qu'avoit prédit le » premier Commis, & prouva qu'un serviteur n zélé, intelligent & assidu dans son bureau à » Versailles, étoit plus utile que des traîtres » mercenaires, ne pouvant opérer chez l'en-» nemi qu'à l'ombre & avec tremblement. n

On attend des nouveautés à presque tous le spectacles. La tragédie de Pierre-le-Grand de Dorat est retardée par l'indisposition d'une ac trice. Le ballet de Mirsa par Gardel attire beaucoup de monde à l'opéra les dimanche & les jeudis. La Reine y est venue dimanche dernier. Gardel se montre dans ce ballet le rival du célebre Noverre, & tous nos virtuosa aux jambes légeres y font merveille. Pendam que les comédies françoise & italienne son presque désertes, les quatre petits spectacle du Boulevard ne désemplissent pas. Jeannot et toujours fort goûté aux Variétés amusantes : on dit qu'il sera agrégé aux comédiens italien l'année prochaine. La plupart des pieces qu'on donne à tous ces petits spectacles sont manvaises: mais du moins on s'y attend, & le meilleures places n'étant qu'à trente fols, on m fe ruine pas. Toutes les filles qui cherchen des entreteneurs vont chez Nicolet, & en altendant meilleure fortune elles trouvent de moins des amateurs qui leur proposent à souper. Le Vaux-hall va fon train les dimanche & les jeudis. Autre rendez-vous de filles & de curieux. On m'en a montré dimanche dernie une fort brillante, nommée Madame Coukt Elle a cependant eu il y a quelques jours un petite aventure affez désagréable. Deux jeuns militaires se sont présentés chez elle : le ha fard a voulu qu'elle ouvrit elle-même : c'el une femme à carroffe; la figure de ces Mel fieurs ne lui a pas semblé assez opulente : elle leur refusa la porte, & voyant qu'ils insis toient, sauta à la figure de l'un d'eux, ce qu n'el

To

ous la

and de

une ac

attire

nanche

manche

llet , le

irtuola

Pendam

ne fon

pectacla

nnot ef

ntes : on

italien

es qu'on

nt mau-

d . & la

is, on m

herchen

& en at

uvent di

nt à sou-

limancho

illes & de

ne dernier

me Couke

jours un

eux jeund

e : le ha

ces Mel

ente : elle

u'ils infif

ux, ce qu

n'el

n'est pas trop digne d'une élégante aussi célebre. Alors l'une de nos militaires, la prend sous le bras, la penche sur son sopha, & punit notre Venus, sur ses belles sesses. On contoit cette histoire au Vaux-hall à côté d'elle : il y a apparence qu'elle l'entendoit : elle n'en étoit ni déconcertée ni moins jolie.

# LAFATALITÉ.

Mette Pedecherions volonicus, er

En faire un opéra-comiquo.

silmov coo N . T Enold isda hold

#### Par M. de St. Peravi.

tebor mad culq an former allo bear. Mon tuteur pour lui conferva Mon bien commis à sa tutelle; Ma maîtreffe m'étoit fidelle : Par force, un abbé l'enleva. J'avoit fait un grand opéra : 2797 29h 21 M Certain gascon s'en empara jost empo in O Et de mes plumes se para. Un grand me promit à l'oreille Un poste éminent, & déjà J'allois obtenir le visa: Mon protecteur mourut la veille, Pour fervir, j'étois enrôlé: Soudain la paix fut publiée, and a phio and A peine eus-je ferré mon bled, was blance ob Ma grange fut incendiée. ( 110 / 2 110150 ab Enfin par mon humeur facile Trop prompt à croire à l'amitié, De mon héritage fragile a samuel mos J'ai diffipé l'autre moitié. solver est estupe sh Je m'expatriai par le coche; it issurodicar Tome IX.

-ol'Et pour fortir de mon enfer il cont can fiel he Je crus gagner à changer d'air; a l'and A J'avois trois gros drames en poche : 5 d ol en Le titre feul fit peur aux gens), auto V oue Ce n'étoit plus le goût du temps priofied offet apparence qu'el supiditeq non saffaraque Je m'en allai dans les foyers a obrigonosh l Présenter mon œuvre tragique; On me dit d'un ton laconique; Nous l'accepterions volontiers, Mon cher Monfieur, fi vous vouliez En faire un opéra-comique. Sur mon luth qui semble proscrit J'osai tenter un plus haut mode: Pour un Prince que l'on chérit ; l'all ac Je m'avisai de faire une ode, Qu'il ne lut pas. Quelqu'un me dit: Il a talens, bravoure, esprit : 10, 5000 18 Mais des vers il hait la méthode de la vers Lors j'osois tout haut m'écrier : dians sold Oui contre moi, dans tout métier Le fort bande fon arbalète : 19 and ab all Si le ciel m'ent fait chapelier, a bank all Il eût fait les hommes sans tête.

### De Paris, le 11 Décembre 1779.

fu

vio

ma

cu pea

tou Les

bie

nul

et

ven tieu

Polo

Les cinq & fixieme volumes de la traduction de Shakespear, par M. Le Tourneur, viennem de paroître. Vous y verrez toujours le révoltant contraste du trivial le plus bas, & des trait les plus sublimes. On diroit que ce célebre auteur dramatique a exprès affecté de s'écarte de toutes les regles. Les mêmes personnages se plain transportent, suivant son caprice, d'Italie et

sa flela

JA 194

ole le

notre V

id sing

appare

décor

L

noit

IV. I

Par f

OVE

Ales

Certai

ob TA

un nu

bre 1779.

raduction

viennen

révoltant

des traits

élebre au-

e s'écarter

onnages fe

d'Italie en

Sicile, de Sicile en Egypte, d'Egypte chez les Parthes : de sorte que, ce qui n'annonce sur notre théatre qu'une action, représente, pour ainsi dire, une histoire générale, sur celui de Londres. Le génie a, dit-on, ses licences mais il me semble que c'est en user fort à sou aife. S'il doit secouer le joug des regles, lorfqu'il sent qu'il peut produire, par ses propres élans, de plus grands effets que ceux pour lesquels elles ont été faires, il doit également se foumettre à celle qui ont fixé par l'expérience les moyens d'exciter & de soutenir l'intérêt théâtral. Il faut lire & voir avec une prévenion prodigieuse, les pieces de Shakespear pour es confidérer autrement que des arlequinades decousues, où les plus grandes beautés tragiques sont offusquées par le plus plat burlesque.

La premiere piece du cinquieme volume est. le Roi Lear : c'est un vieux Prince livré tour tour à des excès de bonté, d'injustice, de fureur, de foiblesse & de démence. Ensuire vient Hamlet, tragédie déjà si connue, & qui malgré ce mêlange de choses sublimes & ridicules qu'offrent toutes les pieces de Shakefpear, est certainement supérieure à presque outes les autres productions de cet auteur. Les caracteres y sont parfaitement nuancés & pien foutenus, quoiqu'ils foient extremement nultipliés dans cette piece. La jeunesse de Hamet excuse assez les lenteurs qu'il met dans ses vengeances: Claudius est un scelerat superstitieux; Gertrude est Sémiramis ou Phedre; & Polonius un fade courtisan qui, pour complaire aux caprices de ses maîtres, finit par

D 2

être tué comme un rat, à travers une tapisserie, pour avoir voulu plaisamment écouter

aux portes.

Le fixieme volume offre d'abord Cléopâtre: oh, pour celle-là, c'est bien le comble du défordre & de l'extravagance; il y a trente à quarante personnages parmi lesquels se trouvent Antoine, Octave & Pompée, dont des différens partis présentent autant d'intérêts. qui, pour être fuivis avec attention, ne laiffent pas aux spectateurs le temps de respirer. La diversité des événemens, la rapidité avec laquelle les personnages se succedent, le mouvement continuel de la scene, font souvent oublier les amours d'Antoine & de Cléopâtre, pour s'occuper d'objets politiques offerts successivement, dans les camps de Pompée, d'Antoine & d'Octave, soit sur mer soit fur terre On peut regarder cette piece comme l'histoire en action, du triumvirat, des amours de Cléopatre & d'Antoine, du désastre de l'un & de l'autre, & du triomphe d'Octave. Cet Octave tant vanté est gratisié là d'un triste caractere; je lui trouve une ame étroite & hautaine; c'est un homme vindicatif, sans courage, qu'on a voulu peindre fenfible, & qui ne paroît qu'un ambitieux. Mais revenons à nos amoureux : ils font à peu près de la même trempe : l'intrigue, l'ambition & la fausseté forment le caractere de Cléopâtre. Antoine est un héros dans les camps, mais le plus foible des hommes près de cette amante voluptueuse. Il est assez plaifant de voir les doux passetemps qu'Antoine propose à la belle Cléopâtre. » Chere amante

e

ti

ti

to

de

P

la

n'

II

d'o

An

&

afp

lun

n'a

bon

tapilcouter opâtre : du derente à e trouont des ntérêts, ne laifespirer. té avec le moufouvent opatre, erts fuc-, d'Anir terre. 'histoire de Cléoun & de t Octave aractere; ine; c'est qu'on a oît qu'un reux: ils intrigue, caractere dans les imes près ffez plaiu'Antoine

e amante!

ce soir tous deux seuls, nous nous promenerons dans les rues d'Alexandrie. » Que deviendront nos jeunes talons rouges, lorsqu'ils entendront cette belle Reine s'agiter ainsi sur le compte de son héros qui est absent? » O Charnicane! où penses-tu qu'il soit à présent? Estil debout ou affis? Se promene-t-il à pied, qu est-il monté sur son coursier fougueux? Heureux coursier qui porte le fardeau chéri de mon Antoine! Songe à te bien conduire sous lui! On ne tient guere à de telles réflexions, & l'imagination de nos élégans ne manquera pas d'en faire les plus facétieuses applications. Il y a ainfi, dans les pieces les plus tragiques, mille traits capables de dérider le plus déterminé Spléenisse. Cette tragédie au reste a une grande quantité de beaux passages. La fin d'Antoine est vraiment touchante : son armée navale s'étant livrée à Octave, Antoine accuse Cléopatre de cette perfidie. Elle tremble sur son retour, & pour éviter son courroux, elle lui fait donner la fausse nouvelle de sa mort. Désesperé de la perte de sa maîtresse, Antoine prend la résolution de ne pas lui survivre, mais il n'a pas la force de se donner le coup mortel. Il appelle Eros son écuyer; celui-ci feignant d'obéir à fon maître perce son propre sein, Antoine se tue à côté de ce bon serviteur, & Cléopatre se fait périr par la morsure d'un Eh blen, ob allez-vous? Aucodec .... aspic.

La seconde & derniere piece du sixieme volume est Timon le Misantrope, que Shakespear n'a nullement rendu Misantrope: c'est un être bon, que l'ingratitude des hommes a rendu

farouche. Elevé parmi les plus illustres citoyen d'Athenes, c'étoit non-seulement le plus riche, mais aussi le plus généreux. Né bon & ferviable, il épuifa, par son excessive prodigalité, des biens immenses, & se trouva réduit a demander des secours à ceux qu'il avoit s facilement enrichis; il n'en éprouve que de refus; il les invite à un grand festin, ils m manquent pas de s'y rendre. Les plats étoient couverts : lorsque tous les convives sont reunis : découvrez, meute affamée, s'écrie Timon, & dévorez !... (les plats se trouvent vuides) Beau cercle d'amis de bouche, puissiezvous ne jamais voir une meilleure fête! La fimée & l'eau font votre parfaite image.... Voil le dernier don de Timon, qui tout couvert de vos louanges & de vos flatteries dorées, s'en lave aujourd'hui, & vous rejette au visage vo làches & dégoûtans mensonges : allez ! Puissies vous traîner une longue vieillesse abhorrée! Doucereux flatteurs, déteftables parafites, qui dévorez en souriant, loups affamés, ours caressans; vils amans de la fortune & de la bonne chere, oiseaux de passage, bas esclaves à la tête inclinée, aux genoux prosternés, vains fantômes sans solidité, ridicules automates attachés au palais du riche; que tous les fléaux qui désolent l'homme & la brute, réunis sur vous, vous couvrent d'une lepre universelle!... Eh bien, où allez-vous? Attendez... - Toi, prends d'abord ta portion ... & toi aussi,... & toi encore. (Il leur jette les plats à la tête & les chaffe....) Arrête, je veux te prêter de l'argent, & non t'en emprunter.... Quoi

tout en alarmes! Qu'il ne se fasse plus déformais de fêtes où les frippons ne soient les bien reçus! Fatale maison, que le feu te confume! Péris, Athenes, peris, & que déformais l'homme, & tout ce qui porte la figure humaine, foit hab de Timon los me Cette imprécation n'est point démentie tout le reste de fa vie. Il fe retire hors d'Athenes dans un lieu sauvage, où il le devient lui-même en effet. C'est là qu'il mourur & qu'il fut enterré sur le rivage de la mer pres de la ville de Hales. La terre qui étoit autour de son tombeau fat entraînée par les flots. Timon refla ainfi environné d'eau, & feparé du reste des mortels, même après fa mortilus moiv int sojorq ou

M. le Prieur; d'abord Avocat, & concurrent assidu pour rous les prix de poesse, s'est occupé ensuite de discussions plus importantes. Il est un des commis les plus estimés du bureau des affaires étrangeres. Il n'a pu cependant renoncer entierement au culte des muses. & elles lui arrachent encore quelquefois des hommages. Sa plume vient de tracer les jolis couplets que voici :

citoyen

plus ri-

bon &

e prodi-

a réduit

avoit fi

que de

, ils ne

étoient

ont reu

crie Ti-

vent vui-

puissiez-

! La fu-

. Voil

uvert de

es, s'en

ifage voi

Puiffier

bhorrée

fites, qui

ours ca-

la bonne

aves à la s, vains

mates ates fléaux

eunis sur

erfelle ...

- Toi,

auffi ....

à la tête

prêter de

.. Quoi!

### LA CHAPELLE DE VÉNUS.

Sortant de l'humide féjour, and slody Venus fut conduite a Cybele and now Vi C'étoit pour plier l'immortelle is liet de A l'étiquene de la course al aniq fain il Au ton grave de fon modele dep li-med Pouvoit-elle se conformer de man V L'art de plaire & de tout charmer : 100 ? Est la dignité d'une belle. 1 02 appliet de la

rei

de

le

lui

réf

fait

men

de l

foit

viet

ces

pou.

voit

pren

opul

chan

a fai

eft e

chev

faire

capit

ne le

la fag

Lais,

faire fassen

rapide

doit a

a par

rechai

tares (

La

C'étoit toujours nouveau chagrin : 10 1101
La Majesté d'une Déesse, 200 55 aignitel
Ne permet pas qu'au jour paroisse 200 1001
L'albâtre arrondi d'un beau sein.
Fuyant sa tutrice incommode, 200 1001
Vénus s'échappe un jour des cieux, 200 1001
De Pour chercher un climat heureux, 100 1001
Où les appas soient plus de mode.

Elle fixe ses pas errans

Auprès d'un temple de Cybele:

Une indulgence solemnelle

Le remplissoit de pénitens;

Voyant une soule si grande

Un projet lui vient aussi-tôt:

C'est d'arrêter chaque dévôt,

Et de s'appliquer son offrande

Un simple autel naît dans les champs;
Des sleurs sont toute sa richesse:
Mais Vénus en est la prêtresse;
Et les amours les desservans.
La soule avec idolâtrie.
A son oratoire se rend:
C'est que le cœur est bien servent;
Lorsque c'est la beauté qu'il prie.

Cybele sans adorateurs

N'avoit pas même un sacrifice:

Ah! lui dit une jeune novice,

Il n'est plus de soi ni de mœurs;

Faut-il qu'Emule de Cybele,

Vénus entraîne les passans!

Pour le temple, ils n'ont plus d'encens;

Ils brûlent tout à la Chapelle.

HOL

rial

Taid

and

Lam

phyd prés

T. El.

usil

le'D

FIRE

icin unic

ngot

radm

M

1001

11000

leef

HEST!

dant

la &

miled.

COLLD

A

E to

Un etranger fort élégant se trouvoir derniérement à l'opéra, dans la loge voisine de celle de la Reine. Sa contenance indécente lui a valu le conseil charitable qu'un exempt est venu lui donner, de changer de place. Il est allé se réfugier à l'amphithéatre, où sa présence a fait changer de couleur à un homme très-richement vêtu, qui le croyoit ce jour-là fort loin de l'opéra. C'étoit son valet de chambre qui faifoit, de fon côté, l'agréable près de Mile. d'Hervieux. La reconnoissance a été assez douce, graces à l'intercession de la nymphe qui avoit pourtant un peu de dépit de l'erreur où l'avoit jettée la vive passion que lui inspire, au premier coup-d'œil, tout étranger qui paroît opulent. Le véritable amphitrion a pris fur le champ, la place de son valet de chambre, & a fait un chemin très-prompt dans le cœur de la belle. Depuis deux jours que cette intrigue est en l'air , les diamans, les voitures bles chevaux, les contrats vont déjà un train à faire croire que le séjour de l'étranger dans la capitale ne sera pas plus long que l'ordonnance ne le porte. On peut là-dessus s'en rapporter à la fagesse du code, rédigé par nos prudentes Lais, en faveur des étrangers qui viennent ici faire leurs exercices. Il est peu de maltres qui fassent faire, à leurs éleves, des progrès aussi rapides. Loville a second de a sino C. M. ano riev

La tragédie de Pierre-le-Grand qu'en attendoit avec impatience, a enfin été jouée. Elle a paru au public, ce qu'elle est en esser, un techaussé dont quelques scenes & les noms tartares de quelques personnages ont été changés.

C

u

de

li

m

po

ce

bo

po de:

plu

qui

abf

noi

mai

moi

en l

iont

& a

de .

beau

taire insta

funt.

des ]

Cette piece a été jouée en 1760, sous le titre de Zulica : elle eut alors sept à huit reprefentations; c'est toute la gloire à laquelle elle peut encore prétendre. il y a quantité de choles qui répugnent à la vérité de l'histoire & à la vraisemblance de la scene, qui représente une place publique où des conjurés viennent mysterieusement s'assembler pour tramer leur complots. & où des amoureux se donnent de rendez-vous secrets. Le troisieme acte a été fon applaudi, ainfi que grand nombre de vers faillans qui se trouvent toujours dans les pieces de cet auteur. Au surplus écoutons ce qu'il di lui-même à la têre d'une seconde édition de cette tragédie : "Une premiere représentation » ramene tout au vrai... Je vis distinctement n que je n'étois pas aussi sublime que je me » l'étois imaginé... L'indulgence du public qui » d'abord fut excessive, ne m'abandonna qu'aux si derniers actes où il manqua de force pour " m'applaudir, parce que je n'avois plus celle n de l'intéresser. no la se se sero serons suit

L'épigramme suivante a été faite à l'impromptu, le jour de la premiere représentation de Pierre-le-Grand. L'auteur de cette méchanceté garde l'anonyme : on m'a dit cependant qu'elle sortoit de l'étroit cerveau du farceur Dugazon qui a voulu faire allusion aux jolis vers que M. Dorat a adressés à Sainval cadette, de que je vous ai fait connoître dans le temps.

Dorat, Diogene moderne, all dag un may se la Nous affure que sans lanterne, mod silitadas la découver un talente es plante de la contra del contra de la contra del contra de la contra del contra de la contra de la contra del contra del contra de la contra del contra del

The part of

Ami lecteur, c'est une bourde; Car il nous a prouvé par son Pierre le Grand, Qu'il s'est servi d'une lanterne sourde.

titre

epre-

e clle

cho-

ire &

fente

nnent

leurs

nt des

é fort

s fail-

ces de

it dit

on de

tation

ement

je me

ic qui

ru'aux

pour

TAITE C

l'im-

itation

échan-

endani

arcent

x jolis

dette,

temps.

3 1100

A DALL

rechan teres e On a exécute ces jours derniers quelquesuns des empoisonneurs qui infessoient plusieurs de nos grandes routes, qui cherchoient à se lier avec les voyageurs consians, les endormoient par des boissons narcotiques & les dépouilloient ensuite. Si les auteurs endorment ceux qui les écoutent, au moins le font-ils à bon marché.

Je vous ai déjà fait remarquer combien nos frippons sont ingémieux. La vigilance de la police, la rigueur des juges & les précautions des particuliers, déconcertent souvent leurs mesures, mais c'est pour exciter de plus en

plus l'activité de leur imagination.

Quatre filoux, ayant su qu'un homme riche qui demeure au Fauxbourg St. Antoine, étoit absent depuis long-temps, & qu'il n'entrete-noit aucune relation avec les personnes de sa maison, se sont imagines de forger son extrait-mortuaire. L'un d'eux s'est acostumé en commissaire, le second en clerc, & les deux autres en héritiers de Province; déguisés ainsi, ils se sont produit leur saux titre au propriétaire de la maison, lequel, après avoir témoigné beaucoup de regrets de la perte de son locataire, leur a ouvert toutes les portes & les a installés dans l'appartement du soi-disant défunt. Prendre possession, s'en réjouir & faire des ballots, sut pour eux l'assaire d'un instant:

gette vivacité imprudente lenr fut fatale. Quelqu'un qui étoit dans un appartement voisin, s'apperçut de leur manege & sit part de ses soupçons. On va chez le Commissaire du Quartier, qui accourt, & qui fort scandalisé de voir sa robe & son minissere profanés par un faux confrere, l'a inhumainement envoyé au Châtelet, ainsi que la sequelle de clercs & d'héritiers; ils iront probablement de la faire le voyage & retour de Marseille à Toulon, & de Toulon à Marseille.

# son noidmon represent tiet his is avoy of a so on al De Paris, le 18 Décembre 1779.

à

M

l'a

pl

for

ÇU

au

rel

fra

por

VOI

fidé

nué

des

ceffi

Le

Ami

coff

facri

conf les

Amil

Mena de M

le-Gr

blanc

le pli

Pierre

entre

longu

termi

que c

refle 1

La tragédie de Pierre-le-Grand a toujours pen de fuccès. Les amis & les ennemis de l'auteur ont également quelque sujet de triompher. Il paroît pourtant que ces derniers ont le dessus Comme la piece dure fort long-temps, on dit qu'au-lieu de Pierre-le-Grand il faut l'appeller Pierre-le-long; d'autres plus malveillans encore prétendent que c'est Pierre-le-Grand par Pierre le-Petit. Quoi qu'il en soit, l'auteur a fait des retranchemens au moyen desquels sa piece aura au moins douze représentations comme la plupart de ses autres ouvrages dramatiques; ce qui a fait dire à un plaisant que M. Dorat ne tomboit jamais qu'en douze fois. Ces fortes de chûtes sont moins lourdes : mais il faut convenir qu'on a le temps de les remarquer.

Pierre-le-Grand date de loin. C'étoit, comme je vous l'ai dit, autrefois Zulica. Zulica a en aussi, de son vivant, ses dix ou douze représentations, & en étoit resté là, pour toujours, uel.

fin .

oup-

r fa

con-

elet.

iers;

ge &

ona

bon

779

iteur

er. Il

effus.

n dit

peller

ncore

ierre-

it des

aura

plu-

e qui

tom-

es de

COII-

omme

a eu

jours,

à ce qu'on croyoir. Quelques années après; M. Dorat a eu la fantaisse de le retourner, de l'appeller Pierre-le-Grand, & de l'inferer ou plutôt de l'inhumer dans ce qu'il appelloit alors son Théâtre. Peu de personnes s'étoient appercues de cette cérémonie. Enfin l'auteur, piqué au jeu, le reprit encore sous œuvre, lima & relima le style, & le présenta aux comédiens françois. Ces Messieurs le recurent avec transport, & c'est ainsi que nous venons de le revoir au théatre, tel qu'il est, c'est-à-dire confidérablement, non pas augmenté, mais diminué. On peut le regarder comme la meilleure tragédie de M. Dorat, & c'est ce que bien des gens ne prendroient pas pour un éloge excessif. C'est une conspiration contre le Czar. Le conspirateur est un Officier général, nominé Amilcar, qui engage dans son complot Menzicoff qui aime sa fille. Il le menace même de facrifier son amante s'il n'entre pas dans la conspiration. Ce rôle a quelque energie dans les premiers actes. Il y a une scene où cet Amilcar met un poignard entre les mains de Menzicoff, ce qui a femblé près de la scene de Mahomet. Dans la suite de la piece, Pierrele-Grand pardonne, & Pon a crié à la ressemblance avec Cinna. Ce qui a été critique avec le plus de raison, c'est une longue scene où Pierre-le-Grand tenant son plus cruel ennemi entre les mains, s'amuse à faire avec lui une longue discussion, fur les motifs qui l'ont determiné à attenter sur sa vie, & il se trouve que ces motifs n'ont pas le sens commun. Du reste le caractere du Czar est entièrement de-

ti

720

tr

no

po

105

110

1

naturé: ce n'est plus cet homme presque séroce qui combat la sérocité de sa nation: c'est un Auguste, & presque un Titus. Quelques intentions de scenes, & d'assez beaux détails sont honneur à M. Dorat. On a remarqué ce vers:

Le tombeau d'un grand homme est son premier autel

refima le fivle. & le cuclenta any com Des François allons aux Boulevards, nous retrouverons Jeannot, le sublime Jeannot, triomphant plus que jamais. Tout Paris a été voir les Battus paient l'Amende. Tout Paris 14 dévorer une autre farce intitulée : On fait u qu'on peut. Il y est question d'un Directeur qui cherche à faire une troupe de comédiens & différens sujets viennent se présenter. C'est up fouffleur, un gascon, une femme, un abbé, &c. Enfin il y a sept ou huit rôles, & le subil Jeannot les fait tous confécutivement. A peine a-t-il le temps de passer par la coulisse, il change d'habit & de personnage, & il est presque méconnoissable. La salle des Variétés anusantes ne désemplit pas, & même tous les autres spectacles des Boulevards gagnent prodigieusement; parce que la plupart des personnes qui viennent trop tard ne pouvant entre aux Varietés vont chez Nicolet, Audinot, & autres du même genre. On affure que Jeannot débutera à Pâques au théâtre italien. Bien des gens croient qu'il n'est bon que pour la farce, & qu'ailleurs il sera absolument déplacé.

Les differtateurs dramatiques ne dédaignent pas d'analyser par fois au caveau toute l'étendue de ses talens, & les spectacles forains le éroce

aft un

inten-

font

veri:

autel,

relim

nous y

unot,

ris va

faitige

ur qui

ns, &

eft up

é, &c.

fubtil

peine

He, I

t pref-

les au-

prodiperson-

entrer

eannot

ien des

farce,

cé. no

aigneni

l'éten-

rains le

travestissent sous toutes les formes. C'est la Jeannomanie d'un côté, c'est le Jeannotisme de l'autre. Ensin on le chansonne sans sin; voici de nouveaux couplets dont il est le héros; Ramponneau n'a pas été plus célebre.

Nargue de la fcene tragique,

Et foin de nos meilleurs auteurs:

Car l'on préfère au bon comique

Le boulevard & les farceurs,

Ah François frivoles, incomo y no anag

Que vous êtes drôles la monda de la monda

Oublier la fainte Sion;

Oublier la fainte Sion;

Vous abandonnez le théâtre

De l'esprir & de la raison.

Quel est donc l'idole

Du peuple frivole

A qui l'on attache un grelot?

Ah.... c'est Jeannot.

Le bon goût va faire merveille,

Moliere n'est plus de faison;

Et l'on voit bâiller à Corneille

Tous les gens qui sont du bon ton.

Chef-d'œuvres superbes!

Dont l'auteur ne seroit qu'un fot,
Sans ... fon Jeannot.

mi

de

rec

les

cet

qu'

le d

mui

puis

pari

L

fent

le l

De

tacle

tions

balle

la fo

de la

recor

tifte

lent |

preffi

& do

les op

en un

qu'on

fe, or active danfar

comm

fets;

Désertons la scene Françoise:

Vive l'Ecluse & Parizot!

Et ne traitons point de fadaise (\*)

Les grands boulangers de Chaillot, (\*\*)

Ce n'est plus les drames

Qui plaisent aux Dames:

Pour les amuser il ne faut

Qu'un.... bon Jeannot.

Il y a eu dernièrement grand tapage à l'opera. On y donnoit une comédie de Mrs. les Bouffons. Le public s'y est ennuyé à un tel point que l'impatience l'a pris, & qu'il a de mandé avec des cris redoublés l'expulsion de ces étrangers. Il les a interrompus & n'a plus voulu les entendre. Une des principales actrices (Madame Poggi,) est venue sur le bord du théâtre faire ironiquement une triple révérence, & après avoir été plus que suffiamment huée, ainfi que ses camarades, ils se sont tous retirés. Un quart-d'heure après, on a donné le ballet de Gardel qui avoit seul attiré la foule. Le Sr. de Vismes, directeur du tripot lyrique vouloit absolument que l'actrice en question reparût sur la scene : il lui en donna même l'ordre de la part du Roi. Que fit notre chanteuse qui est une grande femme tresforte & très-résolue? Elle prit le directeur dans ses grands bras, & alloit le transporter ainfi aux yeux de tous les spectateurs au beau

<sup>(\*)</sup> Directeurs des Variétés amufantes,

<sup>(\*\*)</sup> Piece du répertoire brillant de ce spectacle.

Vicea

Misso

à l'o-

s. les

n tel

a de-

n de

plus trices

d du

révé-

t tous

donné

iré la

tripot

ce en

donna

fit no-

très-

ecteur

porter

beau

milieu de la scene. Notre homme sut obligé de demander grace. L'affront que les Boussons recevoient devoit lui être attribué du moins en partie : car il avoit sait tronquer toutes les scenes de leurs rapsodies qui devenoient de cette maniere encore bien plus mauvaises qu'elles ne l'étoient naturellement. C'étoit une espece de concert : mais il auroit sallu ne le donner que pour cela. Les amateurs de la musique italienne y auroient seuls assisté. Depuis cet événement les boussons n'ont point reparu. Ils ne jouent plus & on les paie toujours.

Le nouvel opéra d'Amadis a enfin été représenté. M. de Vismes a cherché sans doute, en le harant, à se raccommoder avec le public. De long-temps les yeux n'avoient vu un spectacle plus magnifique; de superbes décorations, de riches habillemens, de nombreux ballets, tout annonçoit le féjour enchanté de la forciere Arcabonne. Mais que vous dirai-je de la musique? Elle est belle sans doute. On a reconnu dans la composition de Bach, un artiste éclairé, un musicien profond, un excellent harmoniste; mais aucun de ces traits d'expression qui décelent le sentiment & le génie, & dont on est fi souvent transporté dans tous les opéras du Chevalier Gluck. L'expression est. en un mot, ce qui manque dans Amadis. Quoiqu'on air applaudi à l'agrément des airs de danse, on n'y a retrouvé, ni temps, ni mesure active. Ce sont de jolis airs & non des airs dansans. La symphonie est pleine & riche, mais comme tout le reste, sans nuance dans ses eflets, lans aucun de ces accidens terribles ou

agréables qui renouvellent si souvent notre admiration dans les sublimes productions de note

Un

Sé

Les

Elle

Gra

Suis

Suit

Le I

J'

aned

M. L

un N

l'aut

le pr

des :

& il

de la

la pa

laissé

placa

plus p

décer

un ra

a enr

deux

le ge Duver

On

Orphée germanique, is int rioval majoran

Que n'eres-vous jolie femme & libertine la circonftance feroit heureuse pour mettre tant d'avantages à profit. Mile. Arnoult vient de perdre en un jour son amant & sa maltresse Vous connoissiez son rendre arrachement pour la Rancourt. C'est par ses soins empressés qu'elle étoit parvenue à lui former la cabale depravée qui l'a fait rappeller d'Allemagne pour rentrer au théatre. Depuis ce temps elle l'avoit logée chez elle : un de ces matins la Raucourt a quitté la bienfaitrice avec armes à bagages, pour aller occuper un appartement du Prince d'H. ... amant d'Arnoult. Cela s'appelle joindre la trahison à l'ingratitude. La rieurs ne sont pourtant pas du côté de Mile. Arnoult, tant on fe plair à ces petires gentillesses de rouerie : & comme le disent pres-ele gamment nos agréables, gardez-vous d'une fen me qui ressemble à ces Dames soit au mont foit autiphylique of asistinm ou , Stirles offit

C'est à l'opéra que s'est répandue d'abort le Paris, la nouvelle de l'arrivée de M. le Come d'Estaing: un de nos littérateurs aimables. M. Imbert y étoit: à la lecture des détails de la traversée de ce grand Général, la verve de joune poète, enslammée par un si beausign ensanta cet à proposi.

D'Estaing vainqueur regagneir ses foyers, alustications que ce héros, des bords de l'Amérique, a Aux pieds de son Monarque apportoit ses lauriers

odive. Ce sont de jolis airs & non des airs

Un vent fougueux, jaloux, quelque peu Britannique, Sépare son vaisseau du reste des guerriers.

Il voguoit seul. Une nef arrogante,

Les léopards au vent, à ses yeux présente.

Elle tonne : d'Estaing riant de son effort,

Graces au ciel, dit-il, d'une voix menaçante,

re ad-

notte

79001

me la

e tant

ent de

itreffe.

pour

quielle

depra-

or ren-

l'avoit

a Rau-

mes &

tement

a s'ap-

le. La

lle. Ar-

gentil-

res-ele-

ne fen

mora

tille de

bord

Com

mables

étails d

erve d

purfajer

le, on

aclive... danfaga

que (100

lauriers

Je n'entrerai pas seul au port,
Suis-moi, s'écria-t-il; la nes obéissante
Suit, captive à l'instant, sa marche triomphante,
Oui, soit amis, soit ennemis,

D'Estaing, soit douceur, soit contrainte,
A tes desirs tout est soumis,

Le François par l'amour, & l'Anglois par la crainte.

viagos no son poim presendro au J'ai oublié de vous rendre compte d'une anedote fort singuliere qui a donné beau jeu à M. Linguet contre l'Académie françoise. Voilà un M. de Saint-Peravi qui se déclare hautement l'auteur du fameux Dithyrambe qui a remporté le prix : il n'a point consenti à ceder aucun des avantages qui réfultent de cette victoire; & il se trouve également privé de la gloire & de la médaille. Le trait n'est-il pas plaisant de la part des juges & du personnage qui s'est laissé attribuer les honneurs du triomphe? En placant sur la tête d'un écrivain à qui il n'étoit plus permis de remporter des prix, la couronne décernée à cette piece, l'Académie a ajouté un rayon à la gloire d'un de ses membres, & a enrichi de la médaille l'un de ses favoris.

On annonce une Histoire de la Sorbonne, en deux gros volumes, encore manuscrite, & dans le genre philosophique, par un certain abbé Duverney qu'en appelle dans le monde, le

brav

ces.

pend

e fu

nut

bat.

es:

race

Une

me d

couve

un riche

dans bliero

oour

lors

olus q

mis peines

loign

ccup

es! L

restale

eu qu

Ire, d

non pi i ne

ofe! c

ier c'e

Levrier de la Philosophie. Cet abbé est le précurseur de Mrs. d'Alembert & Compagnie quand ils vont dans les sociétés. On s'attend à trouver dans cet ouvrage beaucoup de far. casmes & de plaisanteries vives; mais ce à quoi l'on ne s'attend pas, c'est à un style délavé lache, diffus, &c. Au reste, vous vous douter bien que la plus rigoureuse prohibition est preparée d'avance à cette production scandaleuse Le même auteur a fait une Vie de Voltaire. intéressante à tous les égards, mais dénuée du style que le défunt auroit dû laisser à son his toriographe en faveur du fujet. Ces deux ouvrages ne doivent point prétendre au très-petit honneur d'être imprimés à Paris. Je vous en reparlerai quand leur temps fera venu.

Plan d'une Loterie, par une Demoiselle qui s envie d'être mariée.

" " J'AI vingt-fix ans, & je fuis encore fille; il y a grande apparence que je le ferai toute ma vie, fi les choses ne changent pas. Il seroit plus honnête, je le sais, de ne point me plaindre d'un état qui est celui de tant d'autres; mais la nature m'a donné un cœur & des fens. Pourquoi faut-il que je leur impose silence ? Respecte fes préjugés! me dira-t-on. Hélas! c'est parce que je les respecte que je suis à plaindre. Tant d'hommes aimables me répetent que je suis charmante & paroissent le sentir.... Les uns attendent la mort d'un riche parent pour m'of-frir une fortune digne de ma beauté, de ma le la r maissance: les autres ne desirent, avant de de-mander ma main, que la récompense de leur le la ne

pravoure & la preuve apparente de leurs services. (La Croix de St. Louis apparemment.) Cependant mon cœur s'épuise en espérance, & e suis toujours comptée au nombre de ces êtres nutiles que l'infortune a condamnée au célibat. J'entends tous les jours dire à mes oreiles : quel dommage de rester fille avec tant de races, avec un naturel fi doux, fi honnête! une vieille tante qui n'a que des confeils à ne donner me fait quelquefois envisager le couvent comme la seule retraite qui convienne une Demoiselle bien née, & qui n'est pas iche, Hélas! je ne serai pas plutôt enfermée lans ce trifte afyle que tous les humains m'oublieront; peut-être serai-je assez malheureuse our sentir mon cœur survivre à ma beauté! lors mes desirs feront ma honte; je n'aurai plus qu'à rougir d'un sentiment que la nature mis dans tous les êtres pour adoucir leurs peines, & leur faire chérir la vie. C'est pour loigner ce redoutable avenir, que je me suis ccupée des moyens de multiplier les mariaes! L'intérêt que le public prend à ces jeunes restales qui nourrissent dans une ame agitée un eu qui les consume & qu'elles n'osent éteinre, doit le rendre indulgent pour elles. Puisse non projet n'avoir pas le fort de tant d'autres, k ne pas rester inutile pour celle qui se proose! comme on a dit de tout temps que se maier c'étoit prendre un billet de Loterie, je de ma le la nomme la Loterie des Célibataires; & je de de-de leur le la noblesse militaire; la seconde, celle de la

pregnie. ttend e farquoi

élayé, loutez t preleufe.

taire. rée du n hif-

IX OUs-petit ous en

qui a

e fille; ute ma it plus laindre mais la yurquoi fpecter t parce . Tant

je fuis Les uns

la

ugu

ui é

ont

ur ce

qu

es fci aisfer

cet

nufici

oëtes

éfulte

e fer

objet

orti 1

onnes

limer

onne

on éd

as lev

aissés

isé de

ù le re de

e cha

ieurs ]

rojet

ette c er leu

oat. —

robe; la troisseme, celle des beaux-arts. L prix des billets de la noblesse militaire sen de quatre livres, ceux de la magistrature de trois livres, ceux des artiftes de trente fole Tous les garçons au-dessus de trente ans seron obligés de prendre tous les mois un billet. Sil ont de la répugnance pour le mariage, ils feront les maîtres de les donner à d'autres. Tout les peres de famille qui ont des filles parvenues à l'age de dix-huit ans, seront obligés d'en prendre un pour chacune d'elles; mais ils feron les maîtres de ne les pas envoyer au concours. Le jour du tirage de la Loterie tous ceux qui auront des billets, se rassembleront dans la falle qui fera indiquée pour chaque classe Les Demoifelles seront placées à quelque diftance des hommes & auront toutes un voile baissé. Une jeune fille, vêtue de blanc & couronnée de fleurs, & un jeune garçon, habillé avec goût, feront tourner chacun une roue de fortune & en tireront un billet. L'homme qui aura gagné, s'avancera au son d'une musique mélodieuse, parcourra les rangs des Demoifelles qui leveront alors leurs voiles; & choisira celle qui lui paroîtra la plus aimable Les hommes défileront devant la Demoiselle, dont le N°. fera forti; & elle donnera une couronne à celui qui aura intéressé ses regards & son cœur. - Dans la premiere & deuxieme classe, on n'observera point le rang; mais dans celle des hommes qui cultivent les beaux-arts, on aura égard à la supériorité des talens. Les mes ide poètes occuperont la premiere place, les peint l'étend tres, les architectes & les sculpteurs occupes. Le

fera

re de

fols

ferom!

. Sile

ils fe-

Tous

enues

s d'en

feront

cours.

1x qui

ins la

claffe.

e dif-

voile

inc &

n , ha-

n une

hom-

d'une

ngs des

les : &

mable.

ont la deuxieme, & les musiciens se placeront la troisieme. On distinguera encore le génie uquel chaque individu s'applique. Les poëtes ui élevent leur vol jusqu'à l'Epopée, ou qui ont leur cour à Melpomene, auront le pas ir ceux qui ne font que des poésies fugitives qui alimentent les journaux. Les peintres, s sculpteurs qui ne travaillent que de génie afferont derriere eux les peintres en portrait ceux qui estropient des magots. Les grands uficiens pourront prendre place à côté des oëtes. - Pour éviter les inconvéniens qui ésulteroient d'un choix trop précipité, & qui e seroit point du goût de celui qui en seroit objet, avant que l'homme dont le N°. sera orti puisse parcourir les rangs des jeunes peronnes, si la figure leur déplaît; & si le comliment qu'il sera obligé de leur faire leur onne une mauvaise opinion de son esprit & de on éducation, elles seront les maîtresses de ne as lever leurs voiles. Celles qui les laisseront aissés ne pourront pas être choisies. - Il est isé de voir par-là qu'il n'y a point de ville u le projet ne puisse produire un grand nomre de mariages. - Le produit de la loterie possible, le chaque mois fourniroit une dot pour plura une leurs Demoiselles qui ont bien l'air, si mon
regards rojet ne réussit pas, de ne jamais porter
exte chaîne que l'amour rend légere & de pasles dans les leurs tristes jours dans les ennuis du céliextrarts, pat. — Je laisse au public le soin de rectisser
ns. Les nes idées & de leur donner plus de justesse &
s pein l'étendue. Les mauvais plaisans appelleront
coupenon projet le Rêve d'une sille à qui les nuits

foil

dan

Le

qu'

den

acco

pou

acco

& 1

res :

de 1

com

cuiff

com

lieu

pas faille

à pri cette

Princ

affure

que 1

préve

La

dont

ieu,

offens

orier caissie

ruête

L'af

Desgré

al, fa

n ne

Tom

paroissent bien longues; mais ce ne sont point ces jolis Messieurs que je choisirois pour le which character indivi-

Cette plaisanterie est d'une jeune personne de condition, qui dans la folitude du couven de Panthemont, revoit au plaisir que l'on goûte, quand on s'aime & quand on eft deux. On affure qu'elle l'a fait parvenir à la Reine, & que S. M. touchée de l'état de cette pauvre fille, lui a procuré la satisfaction d'en changer, en lui donnant des témoignages de fi bienveillance.

On parle d'un autre projet du même auteur, sur la population. Il ne le mettra fan doute au jour qu'après avoir permis à son mai d'en tirer la premiere copie.

### LE FOIBLE DES FEMMES.

Colin, en badinant avec une bergere Avoit par un adroit détour, Surpris d'une main téméraire, Le plus cher trésor de l'amour.

» Il est des feux charmans qu'un feul instant décele

" Je ne puis vous celer les miens;

" Vous voyez mon foible, dit-elle: "

" - Non, répond-il, mais je le tiens, "

# De Versailles , le 22 Décembre 1779

M. le Marquis d'Agoust, Capitaine au regiment des gardes, & Capitaine des gardes (ad honores) de M. le Prince de Condé, donné à Son Altesse quelques mécontentement qu'Elle lui a rémoignés avec vivacité. Il s'agif foit, point

ir lo

fonne

uvent l'on

x. 01

ne, &

Dauvre

chan-

de f

ne au-

a fans

n mari

ES.

décele:

chin

re 1779

au re-

gardes

ndé,

ntemens

Il s'agif

foit,

foit, dit la chronique scandaleuse, d'une Madame Courtebonne, aimée de tous les deux. Le Capitaine a donné sa démission de la charge qu'il possédoit au service du Prince, & lui a demandé satisfaction. S. A. a bien voulu la lui accorder; & lui affiguer, te champ de Mars pour rendez-vous. Le Prince s'y est rendu accompagné de son gentilhomme ordinaire & l'Officier étoit accompagné d'un de ses freres aussi Officier aux gardes. Ils se sont bastus de bon jeu : le Prince fut blesse au bras. Le combat continua, & l'Officier fut blesse à la cuisse : le Prince recut un second coup, & le combat fut fini: Cette affaire finguliere a eu lieu Samedi dernier. Les blessures n'étoient pas dangereuses; le Prince se rendit à Verfailles près de M. de Maurepas, & l'engagea a prier le Roi de ne donner aucune suite à cette affaire : M. de Maurepas répondit au Prince que le Roi en étoit déjà instruit. On affure que S. M. ne veur pas pardonner, & que les Princes demandent un réglement pour prévenir de pareilles aventures. La communication

La faillite du caissier du Prince de Conty, dont je vous ai raconté l'histoire, a donné ieu, dans quelques papiers, à un quiproquo offensant pour le Sr. de Mansecourt son trélorier, & qu'il est important de détruire. Ce taissier se nomme Cholet. Il est arrêté à la re-

juête du Procureur-général.

L'affaire du Maréchal de \*\*\* avec le Comte Desgrée, qui a suivi de près celle de la Sainal, fait jaser tant & plus. Comme à la Cour on ne manque point de gens qui s'expriment Tome IX. facilement en vers, sur-tout lorsqu'il n'est pas question de dire du bien de son prochain, le Marèchal a trouvé dernièrement les vers suivans sous sa servierte.

Enfin, vous triomphez, Monfieur le Maréchal, Quel début, juste ciel, dans les champs de la gloire!

D'un triomphe si beau s'ornera votre histoire:

Peuples, chantez D\*\*\*\*! Il a vaincu.... Sainval.

Aussi grand à Paris que terrible à la guerre, Opprimer le mérite est votre bon plaisir. C'est fort bien fait à vous, d'une ou d'autre manière, Il faut bien quelquesois montrer qu'on sait agir.

Contemplez, ô François, le digne Successeur De Turenne & Villars, de Berwick & Maurice; Le bâton glorieux, le prix de la valeur D\*\*\*\* sait l'acquérir en baisant une actrice.

A l'ombre des lauriers qui ceignent votre front, On dit que va dormir l'illustre favorite, Par malheur ce repos ne sauroit être long, Vos lauriers, Monseigneur, se stétrissent trop vité

Poursuis donc, D\*\*\*\*, remplis tes grands projes Cacodemon rendra ta mémoire immortelle, Et tu vas figurer dans le brillant Palais Que Voltaire décrit, Chant III de la Pucelle.

L'Archevêque de Paris a fait proposer un pension à l'Abbé Duverney, asin qu'il ne s pas imprimer son Histoire de la Sorbonne. L'a teur a eu la noblesse de la refuser.

On est fort curieux de savoir quel accu un de nos plus grands Seigneurs fera au Con déching J. J. délibéring ception pourtain célebre pes qu'

l jetta

m'il ne

agissoit

C

C

ta

me

M.

de

dit

Fran

& d'

tinat

Men

pas , le

Iui-

accor

4 1

inval,

miere,

ir.

ice;

3011

OFTE

ont, 91

rop vite

projett

elle.

ofer m

il ne f

est sid

au Con

ā

d'Estaing. Ce Prince traite hautement de révolte & de rebellion punissable les efforts des Américains pour parvenir à l'indépendance. Voilà Mandrin bien honore, a-t-il dit en parlant de l'accueil que Paul Jones a reçu à la Cour : Il ne reste plus qu'à élever des trophées à Cartouche & à Washington. Au reste, M. d'Eftaing n'étant arrivé ici que d'aujourd'hui même, je ne puis vous donner encore aucune particularité fur son apparition. Il a dîné chez M. de Sartine. Cette entrevue aura été l'une de celles où si fréquemment en ce pays on ne dit pas un mot de ce que l'on pense.

M. Duchemin doit toujours partir incessamment pour commander l'expédition de l'Isle de France, où l'on envoie les corps de Lauzun & d'Esterhazi. M. d'Archambal a une autre destination, également pour les Indes orientales.

# De Paris, le 25 Décembre 1779.

Dans un temps où l'empire des lettres étoit déchiré par mille petites guerres intestines. J. J. Rousseau n'a jamais attaqué de propos délibéré, ni les principes, ni la conduite, ni les ouvrages de qui que ce soit. C'est une exception honorable à faire en sa faveur. Il avoue pourtant qu'à la premiere apparition d'un livre célebre, il avoit résolu d'en réfuter les principes qu'il trouvoit dangereux; mais il ajoute m'ayant appris que l'auteur étoit poursuivi, ne. L'a li jetta dans l'instant ses feuilles au feu. Quoiwil ne défigne point cet ouvrage, on fait qu'il accul agissoit du livre, de l'Esprit. Vous convien-

di

le

re

V

VI

l'h

il d

fan

mé

tion

pon

ting

loca

divi

fensi

un 1

mém

fatio

dure

être.

que,

ou pa

dans

l'imag

rieurs

près c

la vue

nes do

tion:

c'est f

organe

27

drez, avec tous les justes appréciateurs de J. J.; que personne n'étoit autant que lui, capable de renverser l'échaffaudage d'un système aussi pernicieux: & pour vous convainere que ma vénération, pour ce digne homme, ne me fait point illusion à cet égard, je vais mettre sous vos yeux, quelques-unes des notes dont J. J. avoit formé le canevas de sa critique. Elles font infiniment regretter qu'il ait facrifié l'ouvrage avec trop peu de réslexion peut-être, par égard pour M. Helvétius, qui n'en fût pas moins poursuivi, tandis que les impressions dangereuses de son livre auroient du moins étéen partie effacées. Ces notes se trouvent à la marge d'un exemplaire du livre de l'Esprit, & font écrites de la propre main de Rousseau. Elles décelent cette pénétration profonde, a coup-d'œil vif & lumineux, cette justesse & cette clarté de raisonnement qui caractérisent si particuliérement le moindre de ses écrits. Ce volume in-4to. que j'ai vu chez M. de Bure, où il est déposé, se trouva au nombre d'environ mille autres que M. du Tens acheta de J. J. lorsqu'il demeuroit à Wolton dans une maison de M. d'Avenport, sous la condition que l'exemplaire du livre de l'Esprit ne soriroit pas de ses mains, & que les notes qu'il contenoit ne seroient point publiées de son vivant. El ament no b thouse no po &

La mort de J. J. donnant à M. du Tens la faculté de faire un libre usage de ces notes il n'a pu résister au desir de les communiques au public. Elles sont insérées en partie dans une brochure qui paroît tout récemment, à

. J.,

able

aussi e ma

fait

fous

J. J.

Elles l'ou-

, par

t pas

ns été t à la

Sprit,

le, ce esse &

érisent

écrits.

Bure,

d'envi-

eta de

ns une

ndition

e forti-

es qu'il

de fon

Tens la

notes

unique

tie dans

ient,

dans laquelle on retrouve avec plaisir quelques lettres de ces deux personnages si disséremment recommandables, & de caracteres si opposés. Venons aux notes:

Le but principal d'Helvétius, dans son ouvrage; est de réduire toutes les facultés de l'homme à une existence purement matérielle: il débute par cette affertion, « que nous avons deux facultés, ou, s'il l'ose dire, deux puisfances passives, la sensibilité physique, & la mémoire; & il définit la mémoire, une sensation continuée, mais affoiblie. » Rousseau répond à cela. " Il me semble qu'il faudroit distinguer les impressions purement organiques & locales, des impressions qui affectent rout l'individu; les premieres ne sont que de simples sensations, les autres sont des sentimens. » Et un peu plus bas, il ajoute: "Non pas; la mémoire est la faculté de se rappeller la senfation; mais la fensation même affoiblie ne dure pas continuellement. " A broodst , sanst

"La mémoire, continue Helvétius, ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique,... lorsque par une suite de mes idées, ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne: or cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation: il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentire: .. — « Oui, dit Rousseau, vos organes intérieurs se trouvent, à la vérité,

E 3

l'a

m

til

dir

lan

ou

ent

àc

c'ef

ren

qu'e

n'eff

moi

s'en

rédu

conc

fuffit

tion.

apper

de m

bliffe le dit

les in

ces in

bine d

que d

les plu

luppri ressans

gicien

dans la même fituation où ils étoient à la vue du chêne, mais par l'effet d'une opération très différence; & quant à ce que vous dites, que cette fituation doit produire une fensation! qu'appellez-vous une sensation? Si une sensation est transmise par l'organe extérieur à l'organe intérieur, la fituation de l'organe intérieur a beau être supposée la même, celle de l'organe extérieur manquant, ce défaut seul suffit pour distinguer le souvenir de la sensibi. lité. D'ailleurs il n'est pas vrai que la situation de l'organe intérieur soit la même dans la mémoire & dans la fensation : autrement il seroit impossible de distinguer le souvenir de la senfation, d'avec la sensation : aussi l'auteur se fauve par un à peu près; mais une fituation d'organes, qui n'est qu'à peu près la même, ne doit pas produire le même effet; » - « & il est donc évident, dit Helvétius, que se resfouvenir c'est sentir. » — « Il y a cette dissérence, répond Rousseau, que la mémoire produit une sensarion semblable & non pas le sentiment; & cette discerence encore que la caule n'est pas la même. »

L'auteur ayant posé son principe se croit en droit de conclure ainsi: « Je dis donc que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances, les convenances ou les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, que consistent toutes les opérations de l'esprit : or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même. Tout se réduit donc à sensibilité physique même affirmé qu'apres avoir légérement affirmé qu'apres avoir légérement affirmé qu'apres de la consideration de la consid

vue

tres-

que

ion:

enía-

l'orinté-

le de

feul

nfibiation

a mé-

**feroit** 

i fen-

ation

rême,

- 11 &

e ref-

e pro

e fen-

cause

croit

ic que

apper-

ces ou

objets

ons de

donc à

s'écrie

qu'ap-

percevoir & comparer font la même chose l'auteur conclut en grand appareil, que juger c'est sentir. La conclusion me paroît claire, mais c'est de l'antécédent qu'il s'agir. « Helvétius répete sa conclusion d'une autre manière & dit. " La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots de diverses langues ne défignent jamais que des objets, ou les rapports de ces objets avec nous & entr'eux, tout l'esprit consequemment consile à comparer, & nos sensations & nos idées; c'est-à-dire, à voir les ressemblances & dissérences, les convenances & les disconvenances qu'elles ont entr'elles : or , comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même, ou du moins le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger. " Rousseau oppose à cette conclusion, une distinction si lumineuse, qu'elle sustit pour éclaireir irréplicablement cette queftion. Appencevoir les objets , dit-il, c'eft SENTIR : appercevoir les rapports, c'est Juger. Ce peu de mots n'a pas besoin de commentaire. Ils établiffent clairement nos deux Puissances, comme le dit Helvétius, mais l'une passive qui reçoit les impressions, & l'autre active qui examine ces impressions, voit leurs rapports, les combine & les juge.

Je me suis un peu étendu sur ces notes parce que de l'aveu d'Helvétius, elles contiennent les plus fortes objections contre ses principes. Je supprime cependant des dévéloppemens intéressans qui prouvent l'esprit observateur & logicien de J. J., ainsi que la fausseté du juge-

E 4

ment que son adversaire portoit de hi ; en difant ; j'eftime fort fon eloquence & fort peu fa philosophie on nonconco my sino find

Je poursuis. Dans son second discours, Helve tius avance: que nous ne concevons u que les idées analogues aux nôtres, que nous n'avons d'estime sentie que pour cette espece d'ides & delà cette haute opinion que chacun eft! pour ainfi dire, forcé d'avoir de foi-même, & qu'il appelle, la nécessité de nous estimer pre férablement aux autres. Mais, ajoute-t-il, on me dira que l'on voit quelques gens reconnoltre dans les autres plus d'esprit qu'en eux Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aven, & cet aven est d'une belle ame: cependant ils n'ont pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une estime sur parole; ils ne font que donner à l'opinion publique, la preférence sur la leur, & convenir que ces personnes font plus estimées, sans être intérieurement convaincues qu'elles foient plus effimables. " - " Cela n'est pas vrai, répond brusquement Rousseau; j'ai long-temps médité sur un sujet, & j'en ai tiré quelques vues avec toute l'attention que j'étois capable d'y mettre Je communique ce même sujet à un autre homme, & durant notre entretien, je vois fortit du cerveau de cet homme, des foules d'ides neuves, & de grandes vues sur ce sujet qui m'en avoit fourni si peu. Je ne suis pas assez stupide pour ne pas sentir l'avantage de ses vues & de ses idées fur les miennes. Je suis donc force de sentir intérieurement que cet homme à plus d'esprit que moi, & de lui accorder dans

fo de

far pri COI de

CO

J. . les . fair C

veti

& 0

fong fort doù pond Font a per

J. J. ferup s'en f qu'un l'hom

adulte Hel l'espr: les fer en

u fa

ta'y

lvé-

e les

vons

ees.

eft

e, &

pre

, on

nnoi-

eux.

es en

ame:

ouent

ils ne

a pre-

s per-

térieu-

is effi-

répond

médité

es avec

mettre

re hom-

s fortir

d'idées

rui m'en

Aupide

res & de

ne force

omine a

der dans

mon cœur , une estime sentie supérieure à cette que j'ai pour moi, tel fut le jugement que Philippe fecond porta de l'esprit d'Alonzo-Perez, & qui fit que celui-ci s'estima perdu n " Ce n'est peut-être qu'en vivant loin des sociétés, dit Helvétius, qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure. fans avoir habituellement présent à l'esprit le principe & l'utilité publiques; sans avoir une connoissance profonde des véritables intérêts de ce public & par conséquent de la morale & de la politique: » — « A ce compte ; répond J. J., il n'y a de véritable probité que chez les Philosophes: ma foi, ils font bien de s'en faire compliment les uns aux autres.

Conséquemment au principe précédent, Helvétius dit que, « Fontenelle définissoit le mensonge: Taire une vérité que l'on doit. Un homme
sort du lit d'une semme, il rencontre le mari:
d'où venez-vous? lui dit celui-ci: que lui repondre? lui doit-on alors la vérité? non, dit
Fontenelle, parce qu'alors la vérité n'est utile
à personne. » — « Plaisant exemple l s'écrie
J. J., comme si celui qui ne se fait point un
scrupule de coucher avec la semme d'autrui,
s'en seroit un de dire un mensonge. Il se peut
qu'un adultere soit obligé de mentir; mais
l'homme de bien ne veut être ni menteur ni
adultere.

Helvétius faisant l'apologie du luxe, porte l'esprit de paradoxe au point de dire, « que les femmes galantes, dans un sens politique,

E 5

font plus utiles à l'état que les femmes fages, n Rousseau répond : l'une soulage des gens qui soussent, l'autre favorise des gens qui veulent s'enrichir. En excitant l'industrie des artisans du luxe, elle en augmente le nombre : en faifant la fortune de deux ou trois, elle en excite vingt à prendre un état où ils resteront misérables. Elle multiplie les sujets dans les professions inutiles : elle les fait manquer dans les professions nécessaires.

Dans une autre occasion, Helvétius remarquant que l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité & non de son esprit, Rousseau dit : a ce n'est point cela, mais c'est qu'en premier lieu la probité est indispensable, & non l'esprit; & qu'en second lieu il dépend de nous d'être d'honnêtes gens, & non pas de

0 1

n d

n t

n co

n fit

n bi

» coi

n vei

n roi

n gle

n la

» la p

n troi

o grat

s'il 1

ne n

perfe

tiend

drai

je m'

térêt

27

gens d'esprit. »

On m'apporte avec beaucoup de mystere, un ouvrage tout nouveau intitulé: Le Dessin de l'Amérique: au premier coup-d'œil, cette production me paroît ingénieuse, & piquante. Je vous en rendrai compte dans ma premiere lettre.

Pour égayer cette lettre qui vous paroîtra peut-être un peu trop pleine de métaphysique, je vous transcrirai, Monsieur, une lettre fort plaisante d'une ancienne danseuse de l'opéra; (Mlle. Saron, surnommée à juste titte l'Impudique) c'est une espece de plaidoyer burlesque sur ce qu'un Notaire veut lui faire rendre une somme de 1500 livres qu'il se repent trop tard de lui avoir prêtée. Il s'étoit adressé à un Commissaire de police à qui la sigurante a écrit en ces termes.

. 11

[W]

ent

ans

ai-

ex-

ont

pro

s les

mar-

re le

prit.

c'eft

able,

pend

as des

stere,

Deftin

cette

nte.Je

lettre.

aroîtra

aphyfi-

e lettre

de l'o-

te titre

er bur-

ire ren-

repent

adresse

igurante

» Je voudrois bien déférer à votre conseil : n j'en fais cas, mais cela n'est pas possible. n & mon Adonis qui est un homme de loi sait n que, de tout ce que j'ai, rien ne m'apparn tient plus que mes faveurs. Le Roi retient n une partie de mes rentes pour payer les im n pôts, des gens de mauvaise-foi se disputent » le reste; mais Sa Majesté ne se réserve rien , fur les premiers, & la chicane n'y peut morn dre. J'ai le droit incontestable d'en disposer n librement, & par conséquent de les donner » où de les vendre. On interdit ceux qui pron diguent leur bien au premier venu; on les n traite de fous : je ne suis pas folle; vous n conviendrez, après avoir vu le personnage. » que rien ne pouvoit m'exciter à la généro-» sité. Au moins doit-on recueillir le plaisir du " bienfait. with a dans dans de rainelle reproduction

" J'ai done vendu ce que je ne pouvois ac-» corder gratuitement : rien ne manque à la » vente, & tous les Notaires de Paris y au-» roient passé qu'elle ne seroit pas mieux en ren gle. Ils m'ont appris qu'il falloit trois points : n la chose, le prix & le consentement : j'ai livré » la premiere, je retiens le second, quant au n troisieme, son portrait donc l'acquéreur m'a gratifié en répond. Je fuis prêt à le rendre s'il me croit dédommagée de ce cadeau : je ne me suis nullement trouvé satisfaite de sa personne, à bien plus forte raison, ne me tiendra t-il pas lieu de réalité. Quand je voudrai être généreuse, je choifirai mieux. Ainsi je m'humilie en avouant bonnement que l'intérêt seul m'a guidée. Je préfere pour mon E 6

» amour-propre que l'on m'accuse plutôt de » cupidité que de mauvais goût. Je m'en rap. » porte donc à votre jugement, Monsieur, & » à l'équité du Magistrat que je respecte. C'est » une dérisson que la prétention de ce petit » Notaire; une misérable chicane, & j'espere » que ses confreres le remettront dans les bons

» principes. » as Albaian secion relies of a

Madame la Comtesse de Harcourt donne dans Paris un exemple bien éclarant de la force de l'amour conjugal. La mort lui enleva son mari en 1769. Cette tendre épouse entiérement livrée à sa vive douleur, s'est appliquée à imaginer tous les moyens de l'entretenir. Elle 1 fait élever dans l'église de Notre Dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Le Moyne, & s'y est fait représenter elle-même dans l'attitude la plus douloureuse. Non contente de ce lugubre tribut, elle a fait jeter en cire la figure en grand du Comte, elle l'a fait revetir de la robe de chambre dont ils se servoit & l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où elle avoit coutume de coucher. Plusieurs fois, chaque jour, elle va s'enfermer dans ce triffe lieu, pour s'entretenir avec cette image muette, & de la constance de son amour, & de l'amertume de ses regrets, mano 55 miono am lie come fais collens as rome (a Maire do fa

performe, a bien plus force railon, no tar

tiendra tell par lien de géalité. Ocunci le vout-

dra etre Borer cules je chodina micane Aind

emburaltie en avouant bennement mie Nin-

terêt feul m'a guidée. Je préfixe meur mon

1

J

P

E

11

Q

PI

Q

PI

tade

rap-

r, & C'est

petit

ipere

bons

of a

dans

ce de

mari

nt li-

ima-

Elle 2

, à la

lée de

A fait

a plus

re ui-

ire en

de la

l'a fait

où elle

, cha-

e lieu,

tte, &

'amer-

n li's

EGID

111.9

19151

VERS de M. Roman à Mademoiselle \*\*\* qui, en cueillant des roses, s'étoit engagée à donner à l'auteur toutes les épines.

Oui, je compte fur ton ferment; and auf A mon espoir, rien ne s'oppose: Dès que je te vois une rose, Je dis : une épine m'attend. Une épine est bien peu de chose: Mais c'est beaucoup pour un amant, Un rien d'une amante adorée, metal s ella Eft plus flatteur, plus précieux 1999 is no L Que ce nom, ce rang, ces aleux Dont la grandeur est énivrée. I moq in ? L'amour à tout ajoute un prix. On vit la belle Cytheree on san san san san Sous la chaumière d'Adonis Oublier Chypre & l'Empirée. 20813 1900 Voilà cependant bien des jours Dienx! sil Où rien n'a scelle nos amours. Où tu dis n'avoir point de roses; J'irai l'observer de plus près: Tous les amans font des furers; even most Je dénicherai quelque chofe. Pour trouver l'objet de mes vœux; 21 2000 Il ne faut pas que je devine; sin used nu Je fais ce proverbe fi vieux usva'b arbnarq Point de rose sans une épine. Et d'abord, j'en suis très-certain, Il est deux roses sur ton tein Que tu permets peu que l'on touche; Plus bas, il en est sur ta bouche Qui font rivales du carmin. Plus bas, fur deux monceaux d'albâtre

A côté d'un nœud de rubans, Sont deux boutonnets attrayans. Boutonnets que l'on idolâtre, Faits pour les levres des amans, Plus bas, il est une autre rose Où l'amour dans ses doux loisirs, Puise le suc dont il compose Des erre je La vraie essence des plaisirs. Je dis : une Sur cette role purpurine, idillo soid and Je dois jetter mon dévolu; Elle a surement son épine; parla noir nu J'en ai pour garant ta vertu, mont le suid fill Lorfque le Dieu de l'hyménée, Qui pour l'amour se gêne peu, Viendra dans ce magique lieu Faire une moifion fortunée; En ce moment, rappelle-toi mundo si suo? Quel arrangement est le nôtre : 25 1640 La rose à lui, l'épine à moi boases stieve Dieux! s'il alloit malgre ta foi , 'n non 40 Se faifir de l'une & de l'autre! Je suis dans un cruel effroi. Pour nous foustraire à sa rapine; Pour retrancher à ses ébats, interdences et Sous le feuillage à la fourdine Un beau marin ne puis-je pas 1111 2n II Prendre d'avance mon épine.

(

de

tre

tor

teui

tif;

mie

peti

lori

tem

rach

peti

ferva

de L

grap

férie

écrit

mais

l'aut

tion

lorfq

Amb

tre a

office

#### L'ASTRONOMIE DE L'AMOUR.

Livrez-vous à l'Astronomie,
Buffon, la Lande & d'Alembert!
Dans les beaux yeux de ma Julie,
Pour moi je vois le ciel ouvert;
Sans aller sur mer & sur terre,

Du soleil chercher le degré,
Dans mon réduit tout à mon gré,
Je parcours un double hémisphere,
Et je n'observe tout au plus
Que le passage de Vénus.

13th

R.

N

### De Paris, le premier Janvier 1780.

C'EST un manege affez plaisant à Paris, de voir le même ouvrage paroître & disparoître en vingt-quatre heures. Il semble que l'autorité soit d'accord avec les libraires ou l'auteur, pour leur procurer un débit plus lucratif; & le public s'y prête affurément de fon mieux. On regardoit affez indifféremment une petite brochure de M. Caron de Beaumarchais, lorsqu'elle parut, il y a huit jours : depuis ce temps elle est sévérement défendue, on se l'arrache des mains, & on la paie le double. Cette petite brochure, qui a le titre imposant, d'Observations sur le mémoire justificatif de la Cour de Londres, dédiée à la Patrie, avec cette épigraphe : Facit indignatio versum; est en effet sérieusement, & souvent assez vigoureusement écrite. Je passe sous filence quelques termes, quelques plaisanteries triviales & déplacées; mais sans cela, en eut-on cru Beaumarchais l'auteur ? amb en pu

Notre ministere y est assez mal-traité; la nation Angloise durement apostrophée, mais, lorsqu'il est question du Vicomte de Stormont, Ambassadeur d'Angleterre en France, dont notre armateur François a reçu les plus mauvais ostices auprès du gouvernement, on sent, à

no

ég

ch

lio

not

les:

tou

, 37

n ti

n ti

nn

n re

n m

n af

n te

n tes

n me

n la

2)

tri

me

dée

avo

Sr.

çois

mai

nou

l'Inc

Fran

de I

paffa

tua

l'atro

l'aigreur des expressions, la bile recuite qui fermente dans le sein de Beaumarchais. On se persuade de toute son indignation & de sa haîne, au récit qu'il fait des contrariétés que ses entreprises de commerce maritime ont épronvées par les plaintes de ce malveillant ambassadeur. Pour vous donner une idée de cet écrit maintenant très-rare, je vais vous en

analyser quelques pages.

. Il caractérise ainst, le poste d'Ambassadeur » Il est recu parmi les Rois d'entretenir à grands frais, les uns chez les autres, des fastueux inquisiteurs, dont le vrai mérite est autant de bien éclairer ce qu'on fait dans le pays de leur résidence, que d'y répandre sans scrupule le plus fausses notions des événemens, lorsque cette fausseté peut être utile à leurs auguste commettans. ... " Il entre en matiere. » S'I étoit de mon plan de traiter le fond de la question qui divise aujourd'hui les deux cours, je n'aurois nul besoin d'établir par les fais particuliers qui me concernent, que, nonseulement nos Ministres ont montre plus d'égards qu'ils n'en devoient à l'Angleterre, à la nature des liaisons subsistantes.... C'est par des faits nationaux & connus de l'Europe entiere, que je ferois évanouir le reproche de perfidie, tant de fois appliqué dans ce mémoire justificatif, à la conduite de la France.... Et effet, quelle est donc la nation qui prétent aujourd'hui nous souiller du soupçon de per fidie, en réclamant avec tant d'assurance à l'honneur & la foi des traités? N'est-ce pa cette même nation Angloise; injuste enver

nous par système, & dont la morale à notre égard a toujours été rensermée dans cette maxime applaudie mille sois à Londres, dans la bouche du grand politique Chatam: si nous voulions être justes envers la France & l'Espagne, nous aurions trop à restituer. Les assoiblir ou les combattre est notre unique loi, la base de tous nos succès?

n N'est-ce pas ce même peuple dont les ourrages & les usurpations n'ont jamais eu d'aun tres bornes que celles de ses ponvoirs; qui nous a toujours fait la guerre sans la décla-» rer; qui, après avoir, en 1754, assassiné Jumonville, Officier François, au milieu d'une n assemblée convoquée en Canada pour arrên ter des conventions de paix & fixer des limites, à sans aucun objet même apparent, commencé la guerre de 1755, en pleine paix par n la prise inopinée de 500 de nos vaisseaux.... n » N'est-ce pas cette même nation usurpatrice, pour qui la paix la plus solemnellement jurée, n'est jamais qu'une treve accordée à son épuisement,... qui, dès 1774, avoit souffert que son Commandant, le Sr. Macnémara, fit enlever un vaisseau François du commerce de Nantes, qu'on n'a jamais rendu? qui, dans l'année 1776, après nous avoir outragés de toute façon dans l'Inde, infulta fur le Gange trois vaisseaux François, la Ste. Anne, la Catherine & l'Isle de France, & fit tirer sur eux à boulets, au passage de Calcuta, brisa nos manœuvres, tua ou blessa nos matelots, & couronnant l'atrocité par la dérision, leur envoya sur

qui In se le sa que

ont illant ée de ous en

adeur.
grandsux inant de
le leur
ule les
orsque

» S'il de la cours, es faits

ugustes

lus d'é-

c'est par cope en-

memoire e... En prétend

de per

e enver

n le champ des chirurgiens pour panfer le n bleffés? outrage dont tous les commercans n de l'Inde irrités & consternés, n'out cesse

n de demander justice & vengeance au Roi de

22

99

n 1

77 I

n 1

n t1 n N

n te

, ju

, C

, l'é

n c'e

, un

n pre

n né

11 A

pré

Api

des ci

2

" France. &c. &c. " s and mo and to and and

n N'est-ce pas un marin de cette nation que » désigne le Capitaine Marchequais de Bor-» deaux, arrêté en Mars 1777, à 130 lieues n de la côte de France, lorsqu'il déclare, n qu'on lui a tiré huit coups de canons à bou-» let, brifé toutes ses manœuvres, & que même n après avoir envoyé quatre hommes & sonse n cond, faire viser ses passe-ports, & prouver » qu'ils étoient en regle, il n'en a pas moins n vu paffer fur fon bord les fcélérats, vu cre n ver fes ballots, bouleverser tout son navire; » le piller, l'emmener prisonnier, & le me » nir, lui fixieme, à leur bord, tant qu'il leur n a plu de lui voir avaler le poison de l'infulie, n & des plus groffiers outrages? .... &c. &c. n " n Nos Greffes d'Amirautes font remplis de n pareilles plaintes & déclarations faites et » 1776 & 77, contre les Anglois, ce peuple que, » si loyal en ses procédés, qui nous accuse que n » aujourd'hui de persidie l » p 1776 & 77, contre les Anglois, ce peuple » aujourd'hui de perfidie l'h, statte noall de

ontre " Ils nous enlevoient donc nos navires mar-» chands à l'attérage même de nos isles lls l'a par poursuivoient leurs ennemis jusques sur nos rès-in côtes, & les y canonoient de si près, que sorte; les boulets portoient à terre; & ils ne sai iscatif no sorte par des bor lans l'andées entières aux représentations que le ache ne commandans de nos frégates venoient leur nont, les faire de l'indécence de leurs procédés, te reproductions que le commandans de nos frégates venoient leur nont, les faire de l'indécence de leurs procédés, te reproductions que les chemps de l'indécence de leurs procédés, te reproductions que les chemps de l'indécence de leurs procédés, te reproductions que les chemps de l'indécence de leurs procédés, te reproductions que les chemps de l'indécence de leurs procédés, te reproductions de l'indécence de leurs procédés que l'indécence de l'indécen

, moin le Chevalier de Boissier, qui ne pou-, vant retenir fon indignation, fe crut obligé " de châtier cette insolence auprès de l'isle à " Vache, en désemparant à coups redoublés n une frégate angloise, & la forçant de se n retirer dans le plus mauvais état à la Jamaique. n's a man me allaupal sava consisiv

erile

ercans

ceffé

oi de

810

n que

Bor-

lieues

clare,

à bou-

même

son se

rouver

moins

vu cre

avite

e reter

il leur

nfulte;

&c. n

plis de ites es

" Ils tiroient à boulets fur des navires enn trés dans les ports de France; témoin. .... , Ne portoient-ils pas l'outrage au point de n tenter de brûler des vaisseaux américains n jusques dans nos bassins? Insulte constatée à " Cherbourg, & qu'on ne put attribuer à l'étourderie d'aucun parriculier ; puisque n c'étoit une corvette du Roi, Capitaine en n uniforme, & parti de Jersey par ordre exp près de la Cour, avec promesse de 300 guinées, s'il exécutoit son insultant projet, &c. » » A qui donc l'écrivain du Mémoire justificatif, prétend-il donner le change en Europe?... » Après un tableau affez frappant des motifs & les circonstances de la révolution de l'Améripeuple que, par lequel Beaumarchais veut prouver accuse que notre cour n'y est entrée pour rien, mais que le Vicomte Stormont, contre la vérité, es mar-contre ses lumieres, & contre sa conscience, fles. Ils d'a pas cessé d'envoyer à sa cour des exposés sur nos très-insidieux, très-faux de la conduite de la

in

rit

le

de

fai

ble

dép

tres

n n

n fe

n fo

n pe

n lu

écri

l'im

terve

fion

décla est ab

11

je vo

resse

nistres, qu'il appelle très-complaisans Ministres, l'excès de condescendance qu'ils ont eue pour les criailleries, les plaintes & les fausses délations de cet Ambassadeur, dont l'objet étoit de désoler notre commerce. « De cet abominable état des choses, dit-il, il résulte que la violence avec laquelle on rend l'armateur premiere victime des querelles entre les Rois, ne peut laisser dans son cœur qu'une haine invétérée.... » J'avoue avec plaisir que voyant la fottise incurable du Ministere anglois, qui prétendoit affervir l'Amérique par l'oppression, & l'Angleterre par l'Amérique; j'ai osé prévoir que; fans l'intervention d'aucun gouvernement, ni des colosses maritimes qu'ils soudoient, l'humiliation de l'orgueilleuse Angleterre, pourroit bien être avant peu, l'ouvrage de ces vils poltrons si dédaignés, de l'autre continent, aidés de quelques vaisseaux marchands ignorés, partis de celui-ci. J'avoue donc que j'ai ofé donner par mes discours, ma écrits & mon exemple, le premier branle au courage de nos armateurs, &c., Mais cei meneroit trop loin : je vais terminer cet extrait, qui pourroit en avoir besoin d'un luimême. Voilà pourtant encore une citation a Etren ranienne, (permettez-moi cette expression, à étren moi qui trouve ici Stormonienne) & je ne voudrois pas vous en priver.

De la Lorsque le Vicomte de Stormont résidoit peu de » à Paris, & qu'il s'y débitoit un mensong en loi » politique, une fausse nouvelle un peu sa une con » cheuse pour les Américains; on se souvien bons non encore que le mot des Députés du Congrès part i " interrogés par tout le monde, étoit constam-" ment : Ne croyez pas cela, Monsieur, c'est du n STORMONT tout pur. noploup accept aldered as

iftres,

pour

dela-

étoit

mina-

que la

ir pre-

ois, ne

ne in-

voyant

s, qui

reffion,

sé pré-

ouver-

ils fou-

Angle-

ouvrage l'autre

x marue donc

s , mes

anle au

ais ceci

cet exl'un lui-

ation coffion,

ne vou-

Ma réflexion, Monfieur, n'étoit pas trop insensée, relativement à l'apparition & disparition de cette brochure, puisque j'en ignore le motif : mais en ce moment , je ne vois plus de contradiction dans cette marche, & voici le fait. M. le Duc de C. \*\*\* & le Duc de P. \*\*\* blessés très-sûrement de quelques expressions déplacées & injustes de M. de B. . . . entr'autres, lorsqu'il dit : n Mais mon courage ren naissoit, quand je pensois.... que ma patrie n seroit vengée de l'abaissement auquel on l'avois n soumise, en fixant par le Traité de 1763 le n petit nombre de vaisseaux qu'on daignoit encore n lui souffrir, &c. n Ces deux Ducs, dis-je, ont écrit à M. de Vergennes pour se plaindre de l'impertinence de l'écrivain. Sur quoi est intervenu arrêt du Conseil; qui porte suppression de la brochure en question, la Cour y déclare que cette derniere affertion de l'auteur eft absolument fause.

Il faut bien qu'au renouvellement de l'année e vous parle d'Almanachs: voyons d'abord les Etrennes d'Apollon; j'y vais glaner quelques etrennes pour vous. Ce petit ouvrage annuel, parut pour la premiere fois en 1777, il intéresse par les variétés qu'il rassemble avec assez résidoit peu de suite, pour être pris & repris de loin mensonge en loin, toujours avec quelque plaisir. C'est peu sa une collection d'anecdotes, d'historiettes, de souvien bons mots, de reparties, de poésies, la plu-Congrès part ignorées, à ce qu'assure l'éditeur, de la

u

0

oi

ai

ou

ni

an

ide

le

it (

ef

bo

fac

01

opic

l'c

fing

ervo

e tra

bulag

oiffo

ongue

ie, a

on de

pein

argne

res d

ches.

iguani

nent p

Des v

part de Mrs. d'Arnaud, le Bret, Feutry, le Mierre, Maréchal, le Suire, &c. tous contribuables pour quelque plat de leur métier.

" L'élégant Fléchier étoit fils d'un fabricant de chandelles. Un Prélat de Cour, tout sier de sa naissance, sit sentir à l'Evêque de Nissa qu'il étoit fort supris qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parens pour le placer sur le siege épiscopal. Fléchier sortant à regret de simplicité ordinaire, dit à son confrere : « Avec » cette maniere de penser, je crains que se vous étiez ne ce que je suis, vous n'eussie » fait des chandelles. »

» Le Régent de France demandoit à Fonts nelle quel jugement il falloit porter des ouvrages en vers?... Monseigneur, « dites tou-» jours qu'ils sont mauvais, & sur cent si » vous ne vous tromperez pas deux. »

» Quelqu'un exhortoit l'abbé de St. Pierre la veille de sa mort, à dire un mot à cen qui l'entouroient. Il répondit : « Un mourant » hien peu de chose à dire, quand il ne par

» ni par foiblesse ni par vanité. »

"L'abbé de Voisenon a conservé son humen gaie jusqu'au dernier instant. Peu de tem avant sa mort, il se sit apporter son cercue de plomb qu'il avoit déjà fait préparer : « Voi donc, dit-il, ma derniere rédingotte? » & s tournant vers un de ses laquais dont il avoi eu quelquesois sujet de se plaindre: l'espen ajouta-t-il, qu'il ne te prendra pas envie me voler celle-là? »

» Louis XVI parcourt souvent la galerie & la appartemens du château de Versailles sans sui

try, le

is con-

métier.

brican

fier de

Nifme

é de la

fur le

et de fi

: u Avec

s que f

n'eussie

Fonte

des ou

ites tou-

cent foi

. Pierre

t à ceu

ourant

ne par

humeu

de tem

cercue

: u Voil

? n & 1

t il avo

: Jesper

envie

lerie &

fans fui

77

fans gardes. Ce jeune Monarque a même outume de sortir quelquefois dans l'aprèslinée, fuivi de fon valet de chambre, & monte ufqu'à des quatriemes étages chercher & feourir des familles infortunées qui font bien oin de se douter du rang suprême de leur bienaiteur. Un garde du corps le voyant fortir un our seul, le suivit de loin. D'autres se joimirent à lui, ainfi que plufieurs Seigneurs, & ans la crainte qu'il ne lui arrivat quelqu'acident, ils l'attendirent à la porte de la maison. e Roi en fortant s'en voyant entoure, leur it d'un air agréable : « Parbleu, Messieurs, il est bien fingulier que je ne puisse aller en bonne fortune, sans que tout le monde le fache! » noto nonsi padhuas.M

On a cru jusqu'à présent que J. J. Rousseau opioit de la musique uniquement pour vivrel l'on a été dans l'erreur. Ce grand homme fingulier à la vérité, mais si vertueux, conrvoit soigneusement les petites sommes que e travail lui rapportoit, & s'en servoit pour pulager des personnes honnètes dont il conoissoit les pressans besoins. Tout se sait à la ongue. Ce secret, si bien gardé pendant sa ie, a transpiré depuis sa mort. C'est un sleuon de plus à ajouter à sa couronne. J. J. ayant peine de quoi vivre, a donc, à force d'éargnes, trouvé le moyen d'empêcher les aues de mourir. Peut-on citer à présent ces ches, qui abondans de tout, même en proiguant tout, donnent difficilement, & seuletent pour faire rougir ceux qui recoivent. Des gens, dignes de foi, affurent que Rouf-

fur

tre

mag

les

cret

Le

le 3

où i

lefqu

ne so

été (

magi

ne p

blanc

entr'e

preuv

Le

Tourr

réter

m'un

Prince

necou

as po

Voil

ont l'

ait dé

ne per

erai 1

ue ce

laupeo

eft à sa

étoit :

eil a c

Tome

TO

feau dans sa derniere retraite, prenoit soin d'une bonne semme du village, & qu'on a trouvé cette pauvre semme, acceablée de la mort de J. J. à genoux devant le tombean de son biensaiteur. Les personnes qui l'ou prise sur le fait, lui ayant demandé pourquoi elle étoit à genoux : "Hélas! dit-elle, " je " pleure & je prie. — Mais, ma bonne, M. Roui" seau n'étoit point catholique: — il m'a sain se du bien : je pleure & je prie. " Ce sur avec toutes les peines du monde qu'on arracha de la tombe cette bonne semme qui sondoit en larmes, on la retrouve sur les premières épreuves de la gravure où M. Moreau a consigné le tombeau de ce Philosophe.

M. Rousseau faisoit ordinairement plusieus airs sur les mêmes paroles. Il donnoit aisément l'un de ces airs, mais personne au monde n'auroit pu l'engager à céder celui qu'il avoit

adopté pour lui.

Parlons maintenant d'une affaire dont vous ferez d'autant plus étonné, qu'on la croyon affoupie, & qu'elle prend une tournure traférieuse: mais pour vous la rendre intelligible, ou du moins la rappeller à votre mémoire, je vais remonter à sa source.

M. Bastard, conseiller d'état & chancelle de la maison de M. le Comte d'Artois, avoi pour premier commis un nommé Le Bel, qu'i a fait mettre à la Bastille le 16 Décembre 1778 comme falsissicateur, concussionnaire, &c. L. Bel, ayant demandé à être jugé légalement sur la plainte portée par le Procureur généra le 29 Mars 1779, des falsissications, ratures surcharges

furcharges & furtaxes, pratiquées fur des lettres expédiées, & fur des ades de foi & hommage, en la chancelorie du Prince; & d'après les informations faites fur ladite plainte Decret de prife de corps a été décerné contre Le Bel, qui en conséquence fut transféré le 30 Mai dans les prisons de la conciergerie, où il a fubi plusieurs interrogatoires, dans lesquels il pretend avoir prouvé : 1000 staling

1º. Que les falfifications qu'on lui impute ne sont que des corrections. 2°. Qu'elles ont été ordonnées par M. le Chancelier. 3°. Que ce magistrat en a touché seul le produit. 4°. Qu'on ne peut à cet égard lui opposer l'invraisemblance d'un fait constaté par des pieces liées entr'elles, de maniere à former le corps de

preuves les plus lumineufes.

Le Parlement, la grande Chambre & la Tournelle affemblées, viennent en effet de déreter M. Bastard d'assigné pour être oui, ainsi m'un nomme Pyron, agent des affaires du Prince, & quelques autres. M. le Fehvre d'Anecourt étoit le rapporteur, mais n'opinoit

as pour le décret.

foin

ona

le la

beau

l'ou

rquoi

n je Rouf

a fait

avec

ha de

oit en

épreu-

nfigne

lufieur

fément

monde il avou

nt vou

croyou

re tres-

ntelligi-

mémoi

nancelie is, avoi

Bel, qu'i

ore 1778

Voilà, Monfieur, où en est cette affaire, ont l'importance du personnage & des délits, ait désirer à tout Paris d'en voir l'issue. Sans ne permettre d'autre réflexion, je vous donerai seulement comme une simple citation, ue ce M. Bastard étoit très-lié avec le fameux alement et à fon rapport, dit-on, (car j'avois cru que et à fon rapport, dit-on, (car j'avois cru que et à celui de M. Lambert) que le conratures il a cassé l'arrêt de Lally. A propos de ce furcharge

Tome IX. fameux procès, dont la révision a été renvoyée au Parlement de Rouen, il ne faut pas vous laisser ignorer que M. d'Eprémenil, conseiller aux enquêtes & qui, fort jeune encore, s'est acquis une réputation méritée par son éloquence, s'est chargé de plaider la cause du Parlement de Paris, auprès de celui de Rouen, où il doit se rendre incessamment: M. de Lally, lui-même, parlera contre lui & désendra la mémoire de son Pere.

Vers faits sous le nom de Madame du Châtela & adressés à M. de Forcalquier qui avoit en voyé à cette Dame une pagode tenant un himisphere.

Ce gros Chinois en tout differe
Du François qui me l'a donné;
Son ventre en tonne est saçonné;
Et votre taille est bien légere:
Il a l'air de s'extasser
En admirant notre hémisphere;
Vous aimez à vous égayer
Pour le moins sur la race entiere;
Que Dieu s'avisa d'y créer.

Le col penché, clignant des yeux, Il rit aux anges d'un fot rire: Vous avez de l'esprit comme eux; Je le crois & je l'entends dire.

Peut-être en vous parlant ainfi, C'est vous donner trop de louanges; Mais il se pourroit bien aussi Que je sais trop d'honneur aux anges.

Ces vers ne sont point connus, & n'ont mais été imprimés.

urieuse

e Brog

e M.

# LIVROGNE PRUDENT,

vee

laif-

aux

s'eft

it de

oit se

iême,

ire de

hâtelet

oit en-

un he

234151

n nuis

raca,

pour

Flioy

mi'l 100

rillab t

peim

109) IS

W 52 9

Meder

ges.

& n'ont

Call

Par M. Pons de Verdun.

Francœur dans une taverne, Ayant bu trop de vin pur, De nuit gagnant sa cazerne Donna du front contre un mur: Oh, oh! celui-ci me berne! Mais nous allons voir beau jeu; Ami tu fauras dans peu de la ami amo con omi Comme un dragon se gouverne; Cornes de bouc! & foudain Ne respirant que vengeance, Francœur fait le fabre en main Des prodiges de vaillance: Mais au dernier coup pouffé, Son acier se rompt en quatre; isod model la Ceffons, dit-il, de nous battre; Le Poltron est cuirassé, and common de ob silimi

### De Versailles, le 3 Janvier 1780.

Si dans l'accueil que le Roi a fait à M. le Comte d'Estaing, on a reconnu l'homme sensible aux belles actions, le Prince attaché aux bons serviteurs, & l'ami des braves désenseurs le la patrie, l'excellence de son cœur n'a as moins éclaté. Ses repliques & ses réslexions nt souvent annoncé un sage & toujours un somme de bon sens. Son intégrité déconcerte urieusement nos gens de parti. M. le Comte e Broglio a voulu dénigrer les opérations e M. le Comte d'Estaing. Qui, lui a dit

le Roi, il a eu tort en effet de me conserva mes vaisseaux & ses équipages qu'il me ramene en bon état, & vous qui n'avez fait que paroûre en Alsace, vous m'avez fait déserter plus de vingt mille hommes. On sait combien M. le Comte de Broglio, bien dissérent du Maréchal son frere, d'ailleurs brave militaire & négociateur adroit, est peu aimé à cause de son extrême dureté & de ses emportemens.

Madame de Laval, dont le nom annonce l'une des plus anciennes familles du Royaume, s'est présentée pour être reçue Dame pour accompagner Madame. Cette place lui avoit été comme promise : elle n'a pu l'obtenir, parce qu'elle est sille de M. de Boulogne, ancien trésorier de l'extraordinaire des guerres, & par conséquent n'est pas de qualité. M. de Laval, son beau-pere, premier gentilhomme de Monsseur, a donné sa démission. Toute la samille de Montmorency jette les hauts cris. En estet, il est peu de nos meilleures familles qui ne soient un peu souillées par le sang impurmais doré de nos sinanciers.

## De Paris , le 5 Janvier 1780

Jo

C

Se

Bie

San

I

Roi

pref

din

du I

arrêt

de \*

à Bic

messe & lieu

pas di

factums

plus pa

faits le

erneui

oirs de

donnoit

ibets, 1

Le public de haut parage pour qui tou n'est qu'une superficie, a vu avec une sont d'étonnement que M. le Comte d'Estaing, s'voit faire sa cour aux neuf sœurs avec la mén aisance qu'il sait conquérir. Voici des ve qu'on vient de recueillir & qu'on trouve so ce nom glorieux dans une Encyclopédie pe vique d'un M. de Gaigne, ancien officier,

qui, par parenthese, la clique anti-Voltairienne qui subfifte toujours & à la tête de la quelle est l'Archéveque de Paris, a fait offrir une somme considérable pour l'engager à supprimer la dédicace qu'il a faite de cet ouvrage aux Mânes de Voltaire.

### PORTRAIT DE LOUIS XIV.

Aux traits éblouissans qui forment les Héros, Joignant mille vertus qui charment le repos, Ce Prince revêtu de la grandeur suprême, Sembloit à tous les yeux la devoir à lui même. Bienfaisant, Pere, ami, sans ceffer d'être Roi, Sans sceptre & sans aïeux, il eut donné la loi.

Un nommé Piat, substitut du Procureur du Roi, s'étant trouvé derniérement dans un cas pressant, s'est avisé de faire caca dans le jardin du Luxembourg. Pris sur le fait, les suisses du Palais groffiers & ivres, l'ont maltraité, arrêté & conduit au Gouverneur, le Marquis de \*\*, qui a menacé le substitut de l'envoyer à Bicêtre. Le particulier offensé & piqué, s'eft fait connoître & a été relaché fur la promesse qu'il a faite de se représenter en temps & lieu. Cette belle histoire de .... (on n'ofe qui tot pas dire, ) commençoit à s'engager par des une son salums respectifs. Piat crioit à sa dignité blessée stains, se plus par les mauvais traitemens que lui avoient c la men saits les suisses que par les menaces du gouterneur; le Marquis reclamoit moins les derouve soirs de sa place, que l'autorité qu'elle sui sopédie pu donnoit. Enfin tout le monde rioit, les quo officier, ilets, les épigrammes pleuvoient à travers des

vier 1780

rver

nene

oure

es de

A. le

échal négo-

e fon

nonce

aume,

ur ac-

oit été

, parce

ancien

res, & de La-

mine de

e la fa-

cris. En

illes qui g impur

mémoires imprimés, lorsqu'il est venu des ordres de Monsieur, (frere du Roi, propriétaire actuel du Luxembourg,) aux deux parties, de se tenir tranquilles & d'en rester là. Je citerai en chroniqueur sidele une des épigrammes qui coururent sur ce beau sujet. Elle m'a paru la meilleure & je la crois parodiée du poëte Scarron.

Or, admirez quel beau procès

Entre \*\*\* & Piat s'engrêne?

De quoi s'agit-il dans les faits?

Quel mal a fait Piat à \*\*\*?

Piat n'a pas pu se retenir:

\*\*\* est trop prompt à punir.

Mais que l'un des deux gagne ou perde,

Nous aurons tous bien du plaisir,

A leur voir manger de la M....de.

On a beaucoup parlé dans le temps, de ce goût de bergerie qui avoit gagné nos femmes. Le genre chansonnier s'en est emparé & enrichi, & l'on va chantant sur l'air du Vaudeville de la Rosiere: Chantez, dansez, amusez-vous, &c. ces jolis couplets.



Por Ce II f



01aire ries, e ci-

ramm'a e du

101 2,100 naile i de ce

emmes. & en-Vau-, amu-

chan-

fet '

Il faut encor fentir fon coeur: 31 2 , 3m201

F 4

L'ame, à la cour, est engourdie. Loin du monde, au milieu des champs; Nise interroge enfin ses sens.

C'est pour aimer, c'est pour sentir, Que Nise vint dans ces retraites, Elle y trouva près du plaisir L'amour couché sous nos coudrettes. Depuis bien du temps à la Cour, On ne revoyoit plus l'amour.

01

qu

da

let

len

&

gne

tion

A

n'er

de p

man

ton,

fort

com

put.! à me

res p

verra

enfin

mans

riftrat

m'il :

a mo

omme

viété,

Miss n'avoir pas dix-neus ans;
Mais il avoir en récompense
Un reint sleuri, des yeux brillans
D'amour, de joie & d'espérance;
Un cœur.... quel bien que celui-la!
Nise le vir & soupira,

Ce que Nicette vit encor; Amour n'en a pas fait mystere; Miss lui parut un trésor; En lui prouvant à sa maniere; Que pour l'amour un grand Seigneur Ne vaut pas un simple Pasteur.

Un certain Chevalier de Patis, joli homme, fort bien né du reste, mais qui sait tirer part de ses avantages auprès des semmes, s'el avisé, ces jours ci, de se procurer cinq cers louis d'une maniere toute naturelle parmi les Messieurs. Une sameuse cantatrice la Dame Neuschatel, laquelle sait l'agrément de tous les concerts de la Capitale, & qui avoit pou lui des bontes, avoit aussi besoin de cette somme, & ne pouvant se la procurer, san

engager des effets de prix, elle pria le trèsprévenant Chevalier de vouloir bien se charger de ce soin pour elle. En même temps elle lui remet une très-belle paire de girandolles fines que celui-ci va placer, mais dont il ne reparle plus. On est inquiet deux trois jours ; on lui en demande des nouvelles : il répond qu'on verra cela, & qu'il y fonge. Cependant le Sr. Pasquier (fils du fameux Conseiller au Parlement de ce nom) qui vivoir en titre avec la Dame, l'invite à se trouver le lendemain à un concert qu'il donne chez lui; & comme elle arrive sans diamans, il témoigne sa surprise, & plus il trouve de discrétion, plus il cherche à pénétrer le mystere. A la fin on lui dit le fin mot. Le Sr. Pasquier n'en fait ni une ni deux, demande sa voiture & vole comme un trait chez le Lieutenant de police, le Sr. Le Noir. Le Chevalier, mandé le lendemain à la police, prend un ton, répond par la phrase ordinaire, qu'il est fort étonné qu'on mande à la police un homme comme lui, qui n'est ni boue, ni lanterne, ni put.!... — On lui répond que tout cela est à merveille; mais qu'on lui donne deux heures pour arranger cette affaire, finon qu'on verra.... Au bout des deux heures, il paroît enfin avec un Jouaillier, porteur des diamans, & qui offre de les remettre au Maistrat, pourvu qu'on lui rende 6000 livres la Dame qu'il a déjà avancées dessus. Il s'en falloit de de tous a moitié que le Chevalier de Paris n'eût la voit pour ces sortes d'opérations, est serve de cette de

homme,

rer parti

s , s'ell

ing cens

parmi le

rer fan

fous la direction & au bénéfice (dit la critique) de la police, ce Magistrat prononça que le Jouaillier, pour sa peine de prêter sur gages fans mission, seroit tenu de se remplir de la moitié qui manquoit, en billets signés du jeune dégourdi qui ne les paiera peut-être jamais, & que les diamans seroient rendus à la propriétaire. Cette aventure, très-propre à prémunir les femmes contre l'honnêteté apparente de certains hommes au doux sourire & aux belles manieres, ne laisse pas de faire quelque tort au Chevalier de Paris, & de divertir les curieux, aux dépens des êtres brillans de ce monde, qui aiment beaucoup à attraper les femmes & les marchands.

#### De Paris, le 8 Janvier 1780.

10

lil

la

tic

n'y

rec

qui

dar

No

nift

mo

ligio

n'au & 1 roie

parc

de p

rend

tiers

de F

pays roien

lation

ger le

eut re

avoit

partic

éié pr

payân

décrie

tifans

LE destin de l'Amérique, ou Dialogues pittoresques, dans lesquels on développe la cause des événemens actuels, la politique & les intérêts des Puissances de l'Europe, relativement à cette guerre, & les suites qu'elle devroit avoir pour le bonheur de l'humanité, est un ouvrage rempli à la fois de bonne plaisanterie, de vues politiques & de philosophie. Les interlocuteurs sont: S. M. B., Lord North, Lord Weymouth, le Duc de Richmond, Lord Germaine, Lord Bute, Lord Sandwich, M. Sthevens, l'Ambassadeur des Etats Généraux; M. de Simolin, un Envoyé de la Cou de France , un Marchand d'Amsterdam , des Secretaires, des faiseurs de projets, un Philosophe.

t vole comme un frait chez le Lieuteannt

Dans le second dialogue entre le Roi, le Lord North & le Lord Weymouth, ce der clésias que)

e le

ages

le la

eune

nais.

pro-

pré-

appa-

re &

quel-

diver-

ans de

er les

1780.

pitto-

use des

rêts des

e giler-

le bon-

pli à la

litiques

font:

le Duc

e Lord

5 Etats.

e la Cour es Sécre-

phe.

Roi, le

ce der-

nier fait un éloge mérité de notre Ministre de la marine.... " Mais, ajoute-t-il, il sera toujours impossible à la France de soutenir, sans liberté nationale, une guerre maritime, dont la base porte nécessairement sur le crédit national, qui ne peut exister sans liberté. Or il n'y a pas d'apparence que la nation françoise recouvre ses droits. Il y a quelques années qu'un de ses Contrôleurs-généraux me jetta dans une peur terrible. Il coupoit dans le vif. Nous étions perdus, s'il fût resté dans le ministere. Ce patriote enthousiaste n'alloit à rien moins qu'à établir une liberté générale de religion & d'industrie. Combien cette opération n'auroit-elle pas attiré d'hommes industrieux & même de matelots en France, où ils auroient gagné plus qu'ailleurs, & dépensé moins, parce que le pays produit toutes les choses de premiere nécessité, & tant de choses qui rendent la vie agréable! Que d'opulens rentiers, dont les capitaux font dans les fonds de France, seroient alles demeurer dans ce pays de fées! Combien les effets royaux n'auroient-ils pas augmenté la masse de la circulation! Alors, au-lieu de verser chez l'étranger les intérêts de ses dettes, la France les eût répandus dans le même fein où elles les avoit puises; & les nations voifines, dont les particuliers avoient prêté à la France, eussent de prises pour dupes. Mais heureusement nous payâmes dans ce pays tant d'écrivains pour décrier ce dangereux Ministre, tant de courisans pour le perdre auprès du Roi, tant d'éclésiastiques pour soulever le peuple, que le

F 6

pauvre Turgot n'a pas tenu plus long-temps que tous les Ministres qui veulent le bien de leur patrie. Quel crédit la liberté civile & religieuse n'eût-elle pas donné à la France, & quel malheur c'eût été pour l'Angleterre!

Les dialogues ne pouvant être analysés fans perdre ce qu'ils ont de plus piquant, & les bornes d'une lettre m'obligeant de resferrer cet extrait, je transcrirai en entier le dialogue qui termine la brochure. C'est un philosophe qui s'entretient avec le Lord North.

h

in

li

de

ma

que

le

tou

les

nem

trali

enne droi

de t

de l'

- Lo

l'Efp

que !

cepte

eron

Le

Le Philosophe. Vous avez, Milord, dédaigné souvent mes avis salutaires. Je vous aurois abandonné dans la situation désespérante où vos sunesses conseils viennent de réduire l'Angleterre, si mon amour pour la patrie ne l'emportoit sur l'amour-propre philosophique.

Lord North. Au moins nous aurons la confolation de terrasser nos ennemis dans un beau mémoire justificatif que nous allons faire circuler dans toutes les Cours de l'Europe.

Le Philosophe. A quoi cela peut-il servir!

Lord North. Que devions-nous faire, tandis
qu'ils s'efforcent de nous noircir dans tous les
pays.

Le Philosophe. Nous taire & nous battre.

Lord North. Votre génie, Monsieur, a percè les prosondeurs des sciences les plus abstrates: vous avez, dans des écrits immortels, jugé le Roi & la nation, les hommes & les choses; daignez développer, avec la franchise qui vous est naturelle, vos idées sur la guerre présente.

emps

n de

L re-

, &

e! n

lyses

t, &

entier

C'est

Lord

laigne

aurois

te où

e l'em-

la con-

n beau

re cir-

fervir!

tandis

ous les

a perce

abstrai-

nortels,

s & les

a guerre

Le Philosophe. Je vous l'ai dit, il y a longtemps, Mylord; elle est barbare & dénaturée, & les auteurs ont trahi leur Roi, leur patrie, l'humanité. Il est cependant un moyen de sauver notre honneur dans cette crise périlleuse: que dis-je? Il sauve à la fois notre honneur & nos intérêts.

Lord North. Quel est ce précieux moyen? Vous avez excité toute ma curiosité; je suis impatient de le connoître.

Le Philosophe. Commencer par proclamer l'indépendance des treize Colonies révoltées, de la Floride & du Canada.

Lord North. Est-ce là votre beau projet?

Le Philosophe. Ensuite, renoncez, d'une maniere non moins solemnelle, à la Jamaïque, aux Barbades & à toutes nos Isles sous le vent.

Lord North. Vous perdez la tête!

Le Philosophe. Quand nous aurons déclaré tous ces pays indépendans, fait alliance avec les habitans, qu'ils auront établi leur gouvernement sur une base serme, & que leur neutralité les mettra à l'abri de l'invasion de nos ennemis; nous proclamerons, avec le même droit & la même solemnité, l'indépendance de tous les établissemens des autres nations de l'Europe en Amérique.

Lord North. Mais si les Colons, sujets de l'Espagne & de la France, refusent la liberté que nous leur offrirons, que faudra-t-il faire?

Le Philosophe. Nous les forcerons de l'accepter; nos anciens co-sujets les Américains seront nos amis ou resteront neutres. Avec les forces que nous employons actuellement contre les insurgens, rassemblées & dirigées contre la Martinique, St. Domingue, la Grenade, Cuba, le Perou, le Mexique, la Louisiane, &c.... nous pouvons nous promettre des succès d'autant plus faciles, que ces pays ont des motifs bien plus puissans de secouer le joug que n'en ont eu nos colonies; ce parti est le seul qui nous reste: toute ma crainte est qu'il ne soit même trop tard d'y avoir recours; & que les François, les Espagnols & nos colonies révoltées ne nous chassent entiérement de l'autre hémisphere.

p

b

e

CE

er

fe

dr

eff

co

fut

fica

que

Per

glo

des

tiér fent

troi

des

gnez

nier

prod

cont

gate

qu'il

un v

un c

Lord North. Mais le Portugal, la Hollande, & même le Danemarck, ne mériteroient pas de partager le sort des François & des Espa-

gnols. It son samor i is somedied xis , w

Le Philosophe. Aussi ne les attaquerions nous pas. Lorsque l'Amérique Angloise, Es pagnole & Françoise seroit libre; nous proposerions aux Hollandois, aux Portugais & aux Danois, ou de rendre également leurs propres colonies indépendantes, ou de renoncer à la liberté de commerce dans tous les pays que nous aurions affranchis. Il est vrai qu'il seroit difficile de les affujettir à cette derniere alternative; mais la crainte de voir leurs colonies s'avancer d'elles-mêmes à l'indépendance par l'exemple des autres ne contribueroit pas peu à les déterminer à un sacrifice, qui seroit amplement racheté par le commerce libre avec toutes les colonies des autres peuples. La Hollande consentiroit d'autant plus volontiers à cette proposition, que

ce petit pays ne peut fournir qu'à ses dépens, des habitans pour former & entretenir des colonies agricoles, éloignées

Lord North. Ce projet présente de beaux côtés; avouez-moi cependant, qu'il n'est guere philosophe d'égorger les hommes pour leur

faire accepter la liberté, and she and institut on

Le Philosophe. Je doute qu'en portant la liberté aux habitans des établiffemens étrangers en Amérique, il soit nécessaire d'en venir à ces cruelles extrêmités. On pourroit frapper en Europe des coups, dont l'effet se feroit fentir dans les pays, que l'on voudroit rendre libres. Après tout, le bien de l'humanité est préférable à celui d'une nation. Il s'agit de couper pour toujours la racine des guerres futures, & je ne vois pas de moyen plus efficace. Depuis deux cens ans le fang ne coule que pour des misérables intérêts de commerce. Pendant bien des fiecles encore, le fang Anglois, François, Américain rougira la furface des mers, si l'Amérique ne devient pas entiérement libre : une haine invétérée, un ressentiment implacable ne cessera d'armer ces trois nations & de causer, à chaque instant, des embrasemens généraux & affreux. Daignez seulement vous rappeller une des dernieres scenes que cette malheureuse guerre a produites. Mettez vous devant les yeux la rencontre de notre frégate le Quebec avec la frégate Françoise la Surveillante. Je ne sache pas qu'il y ait de spectacle plus intéressant pour un vrai philosophe, plus attendrissant pour un cœur sensible. Figurez-vous deux hommes

ment rigées Gre-Louinettre pays couer

s; ce te ma d d'y es Efnous ere. lande, nt pas Espa-

erionsle, Ellis progais &
renonous les
eft vrai
à cette
de voir
à l'inne conun fapar le

nies des

oit d'au-

n, que

1

1

d

V

P

n

ne

êt

ré

Br

év

à e

de

tric

not

te,

ner

ter

Cor

1

fiafn

ďun

font

levé

téme

également vaillans, qui respectent peut-être leur mérite réciproque, brulant de fureur & de rage à la vue l'un de l'autre, pour un futile point d'honneur national. Ils sont à peu près égaux en force ; ils ne peuvent guere se promettre de l'avantage l'un sur l'autre : ile ne laissent pas de lancer le feu, le fer & la mort : vovez-les au milieu d'une foule de corps étendus fans vie, mutilés, ou rendant le dernier foupir : rappellez-vous, combien ces frêles machines ont coûté de foin à la mere qui les allaita, aux maîtres qui ont per fectionné leurs facultés intellectuelles ou phyfigues, à la patrie qui veilla à leur défense. pensez à présent que les fruits amers de la victoire ne seront que pour des ambitieur qui n'ont point partagé le péril : en vain chercherions-nous à le diffimuler : les Francois voient dans ces affreux momens, la mon d'un œil aussi sec que les Anglois. La soif de vanger leurs anciennes injures, leur inspire autant d'acharnement que l'animofité nationale peut nous en inspirer contr'eux : jusqu'à quand les malheureux humains victimes insensées de leurs folies, iront-ils gaîment à la mort pour fervir l'ambition ou la vaine gloire de quelques chefs de nations, que fouvent même ils n'ont jamais vus? Ecoutez, Milord, quand les nations ne pourront plus disputer sur les mers que d'industrie & d'émulation, ne verrez-vous pas disparoître les germes empoisonnés, féconds & fans cesse renaissans de cet horrible état qui rend l'homme le plus grand ennemi de l'homme? En un

mot, si la paix perpétuelle pouvoit être plus que le rêve des hommes de bien quel événement pourroit l'accelerer davantage que l'indépendance des deux Amériques? Si vous ne pouvez éteindre la rage d'avoir des colonies transportez en dans les terres incultes de votre propre pays ; & avant de répandre votre population au-dehors, voyez, fi audedans, elle eft auff foriffante qu'elle peut l'èrre. Bornons-nous aux limites que la nature nous a fixées; tous nos efforts pour foutenir notre puissance extérieure ne peuvent plus êire que les convulsions de la mort.

Lord North, Ainfi votre projet feroit de réduire noure Empire à l'Ise de la Grande-Bretagnes S insumonionical sol sundo

ut-être

eur &

our un

à peu

guere

re : ile

r & la

ile de

endant

ombien

n à la

nt per-

u phy-

efense :

de la

bitieux

n vain

s Fran-

la mort

soif de

infpire

natio-

x : jus-

victimes

ment à

vaine

rue fou-

coutez.

ont plus

& d'e-

sître les

ns cesse

d l'hom-

En un

Le Philosophe. Oui, Milord, la nature a évidemment forme chaque Isle pour le fuffire à elle-même, & être le fiege de la liberté, & la Grande-Bretagne, qui est la plus grande de toutes, peut être le modele & la protectrice des autres. Ainfi l'Irlande devroit ne nous être attachée que par une alliance étroite, à laquelle sa situation & son intérêt l'engagent affez, Ainfi nous devrions abandonner Minorque & forcer les Espagnols à quitter l'Isle Majorque & les François l'Isle de Corfe. is muldue, du elt de

Lord North. Votre projet respire l'enthousasme d'un honnête homme, d'un bon patriote, d'un ami de l'humanité. Mais les temps ne sont pas encore murs pour un projet si relevé. Je vous avouerai même que votre systême s'offre sous un air de grandeur qui m'en

lu

ın

ai

ve

n

ur

les

ľu

Dui

J

pai

eto

as

éfa

erm

l'éto

rerf

ébu

le la ectu

lace

Corn

age

es p

LA

rinc

u'il

er a

je n'ose vous proposer les récompenses publiques que vos talens mériteroient.

Le Philosophe. Je ne veux rien. Je n'attends pas même les applaudissemens du siecle present. Mon cœur me dit que j'aurai l'aveu de toutes les ames libres & sensibles & le sus

On reproche à M. Sédaine d'avoir employé le langage du dix-huirieme fiecle, dans un sujet charmant qu'il vient de donner au théâtre: c'est le tableau touchant des mœurs antiques, dont la scene est tirée du fabliau d'Aucassin & Nicolette.

L'amour du Damoiseau pour une fille in connue, son emprisonnement & la fuite de Nicolette, qui, enfermée comme lui, parvient à rompre ses chaînes, sont les principaux incidens des deux premiers actes. Au troisieme Aucassin recouvre sa liberté; & pendant les orgies d'une cour pléniere, il s'enfuit avec un Pâtre, qui lui indique la re traite de son amie. On poursuit les deux amans, ou les retrouve dans une forêt voifine; & au moment où, entourés de soldats, ils croient devoir être sépares pour jamais, c'est alors qu'ils se voient réunis pour toujours. La musique, qui est de Gretry, re pond parfaitement à la douceur & à la naiveté du sujet : on a sur-tout distingué l'ariente du Pâtre, qui est effectivement une des plus agréables tournures de chant qui se rencontre dans les meilleures productions de ce mélodieux compositeur. En général, cette piece a

plu, mais c'est sur-tout à la cour qu'on l'a maniment & vivement applaudie. Je n'en diai pas autant d'Agis, tragédie dont on parle avec éloge depuis plus de trois ans, & qui en moins de trois heures est tombée à plat fur le théâtre de LL. MM. En esset, il y a les hardiesses insoutenables; & je m'appuie l'un exemple:

Amiral Les conemis les plus polifices et

Dui, de la mort d'un Roi ne s'épouvante pas.

J'avouerai tant qu'on voudra que c'est un spartiate qui parle, mais en ce cas, qu'il etourne à Lacédémone, & qu'il n'écorche as nos oreilles à Versailles. L'auteur doit se ésaire de cette rudesse de morale qui l'a déserminé dans le choix de ce sujet, il est plein l'étosse du côté des idées & de ners dans sa ressistant. On l'appelle Legnau. C'est son ébut dans la carriere dramatique, Messieurs e la comédie Françoise fort enchantés de la esture des premieres scenes de sa piece, le slacerent dans un fauteuil, près du buste de Corneille qui orne leur soyer. Ce petit aréoge, comme vous le voyez, a ses rangs & es places tout aussi bien que l'académie.

De Versailles , le 9 Janvier 1780.

LA pauvre Demoiselle Mayon que le jeune Prince de Carignan a épousée à St. Malo, & pu'il a laissé enceinte, étant obligé de retourter auprès du Roi de Sardaigne qui l'a rede-

fement nies pu

a'attends cle préaveu de c le suf-

employé s un futhéâtre: ntiques, caffin &

fille infuite de it, parprincites. Au & penil s'enes deux rêt voifoldats, jamais, our toury, réla nai-

l'ariette les plus ncontre e mélopiece a mandé à cette occasion, est dans le plus violent désespoir. Il paroit que son mariage sen eassé. Il avoit été précédemment question du mir Mile, de Bourbon à ce Prince.

On est étonné de la fermeté avec laquelle notre jeune Monarque résiste aux suggessions adroites par lesquelles on cherche à détruit la confiance extrême qu'il a dans le Vice Amiral. Les ennemis les plus puissans qu'ait M d'Estaing, sont de la maison de Noailles. On prétend que cela provient de l'influence de l'Archevêque de Paris sur cette illustre famille & des liaisons intimes du Prélat avec un cetain Ministre, qu'on sait bien n'être pas dans le cœur, l'ami du Conquérant de la Grenade.

ma

écr

feu

M.

lagi

l'éc

J

tres

lin

don

Bea

17

Cho

n te

n ti

» L

n m

p te

n n

n d'

n de

Tout le monde connoît l'ancienne histoire qui fait M. le Comte fils d'un Serrurier : on l'a fouvent répétée à la Cour depuis son retour : M. de Maurepas, ennuyé d'entendre souvent cette fable dont on lui rebattoit les oreilles à dessein, répondit derniérement à l'un des organes de la calomnie, par ce vers sonnu:

S'il n'est du sang des dieux, il mérite d'en être.

corene dans un fenceuil, près du

Committee von the ve

On prétend que M. de Beaumarchais a requ du Ministère une gratification de 1000 écus pour sa gentille réponse à l'éloquent manifeste du Roi d'Angleterre. Il falloit un couplet à cette occasion, on a fait celui-ci:

En vérité, cher Beaumarchais, J'aime te voir à ton pupitre Discuter & te rendre arbitre

Entre l'Anglois & le François;

Honneur soit fait à ta balance;

Entre nous tu vaux un trésor,

Prends les intérêts de la France,

Elle te paie au poids de l'or.

M. le Comte de Buckley que le Sr. Beaumarchais a jugé à propos d'apostropher dans son écrit supprimé sur la demande de Mrs. de Choiseul & de Prassin, vient d'écrire à ce sujet à M. de Vergennes une lettre sulminante dans laquelle il demande justice & punition contre l'écrivain banquier.

## De Paris, le 15 Janvier 1780.

a league meneral e

Je crois devoir configner ici les deux lettres de Mrs. les Ducs de Choiseul & de Praslin à M. le Comte de Vergennes, qui ont donné lieu à la suppression du Mémoire de Beaumarchais. Elles sont l'une & l'autre du 17 Décembre 1779. Voici celle du Duc de Choiseul.

» J'ai reçu, Monsseur, de la part de l'aun teur, un écrit, ayant pour titre: Observan tions sur le Mémoire justificatif de la Cour de
n Londres: on assure, Monsseur, que ce Mén moire vous a été lu; l'on ne peut pas doun ter, par la maniere dont il se publie, qu'il
n ne soit autorisé par le Gouvernement. C'est
n'après cette opinion que je pense, que
n vous trouverez naturel que j'aie l'honneur
n de vous faire observer, qu'il se trouve dans

dus violage fen

laquelle gestions détruire le Vicens qu'ait Noailles, uence de

un cerpas dans Grenade, histoire rier: on fon re-

e famille

tendre fi ttoit les nt à l'un vers f

n être.

is a reçu oo écus nt maniun couci:

do south

» cet écrit une fausseté de fait & de bon sens, » sur laquelle il est juste, décent & même

» politique d'éclaireir authentiquement le Ro

0

al

27

CI

M

de

fa

ap

CO

2)

l'e

n'i

on

ma

qui

der

&

tio

mo

pou

cro

que

fes

écri

au I

vole

pect

buei

cont

n L

» & le public. »

» M. de Beaumarchais, à la page 35 de » fon Mémoire, après avoir fait le tableau

» vraiment touchant, & jusqu'à ce moment

» inconnu de l'Europe entiere, des anxiets » qui le desséchoient d'infomnies; après avoir

» peint les soupçons, l'inquiétude & les re

» proches de la France, de l'Amérique & de » l'Angleterre, dont il étoit la victime, de

» qu'il a vu renaître fon courage, quand i

» a pensé que sa patrie seroit vengée de l'a

» baissement auquel on l'avoit soumise, et

» fixant par le traité de 1763, le petit nom » bre de vaisseaux qu'on daignoit encore li

» fouffrir.»

» C'est cette assertion fausse & absurde que » je prends, Monsieur, la liberté de von

» dénoncer. »

» Vous conne ssez le traité de 1763, vou

» favez que, dans le fait, rien n'est si dému » de vérité & de vraisemblance, que ce qu'of

» avancer affirmativement M. de Beaumar

» chais : fi vous vous êtes fait rendre compte

» de la négociation de ce traité, qui doit êm

» dans vos bureaux, vous aurez vu, que d » fut l'Angleterre, qui la premiere proposal

» paix à la France, & que malgré ses succès

» elle respectoit trop la grandeur du Roi

» pour imaginer de lui proposer une condi

" tion auffi humiliante."

» Le Ministre de la marine ne peut pa

on fens, & même t le Roi

e 35 de tableau, moment anxiètés rès avoir 2 les reue & de ime, dit quand il e de l'a-

ctit nomncore lui urde que de vous

nise , en

fi dénue ce qu'ofe Beaumare e compte doit être , que ce ropofa le s fuccès du Roi ne condi

peut pa

ignorer que la plus grande partie des vaiffeaux, employés dans la guerre actuelle; ont été donnés gratuitement au Roi en 1762 par les différens corps & communautés de fon royaume, & qu'ils ont été construits, aussi-tôt après la paix, en 1763.»

" Ainsi, il ne peut y avoir aucune difficulté de publier la fausseté du fait avancé par M. deBeaumarchais: mais j'aurai l'honneur de vous observer, Monsieur, que ce fait faux, consigné dans un écrit, qu'on suppose approuvé par le Ministère, peut avoir des

conféquences dangereules. »

» La premiere seroit que le Roi fût dans l'erreur sur un fait de cette importance. S. M. n'ignore pas, sans doute, que ses Ministres ont connoissance du Mémoire de M. de Beaumarchais; naturellement, elle doit croire que ce qui est dit dans ce Mémoire, sur le dernier traité, est vrai : son cœur noble & sensible est sûrement peiné d'une condition de ce traité aussi humiliante pour la mémoire du feu Roi, & aussi déshonorante pour la nation, dont il est Souverain. Je crois, Monsieur, qu'il est juste & instant que vous détrompiez S. M. en mettant sous ses yeux la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ose même desirer, que vous disiez au Roi, que quelque soumis que je fusse aux volontés du feu Roi, par devoir & par respect, il n'auroit pas été en moi de contribuer par ma fignature, à un article aussi contraire à l'honneur de son regne. » » L'affertion positive de M. de Beaumarn chais peut faire craindre un autre dange, n fi elle n'étoit pas pulvérisée dans son prin n cipe, par l'autorité du Roi, avec la plu n grande authenticité.

» Vous favez, Monfieur, que la prévoyance » est une des qualités des plus essentielles et

V 91190 50

j

ti

(

C

8

P

di

i

j

pa

fo

VE

fo

le

lu

33

ďi

pa

pa

qui

To

n politique. n

» Quelques formidables que soient les son » ces du Roi; quelque grand que soit le pou-» voir & l'influence de S. M. en Europe; que » que talent qu'on puisse avoir pour conduin » sa puissance respectable; le sort des arms » dépend de tant de hasards, que l'on éprouv » quelquesois des malheurs, même, en sin » vant les projets les plus habilement com » binés. »

p bines. . » Je suis bien éloigné de craindre des rever » dans la guerre actuelle; mais qui peut répor » dre des événemens dans une autre guerre » Et si ces événemens conduisoient au delir » au besoin de rechercher la paix; les Ar v glois, qui, à Gertruidenberg, n'ont pa » pense à limiter les forces de la France, qu n en 1763 n'ont pas même eu en imagination » la hardiesse de faire une telle proposition » ne seroient-ils pas autorisés, d'après un M » moire avoué par le Ministre de France » d'avancer comme prétention , cette con » tion de paix, sans craindre de révolter » Ministres & une Nation, qui auroit imagil » d'elle-même de paffer sous le joug. Je vo » demande pardon, Monsieur, de m'être étend » aussi longuement sur cet objet je n'ai l » me refuser à l'intérêt que je dois y prendre » & j'ai cru que, lorsque M. de Beaumarchais » faisoit part à l'Europe de ses sentimens sur » les différends de l'Angleterre & de l'Amé-» rique, & de sa volonté de soutenir l'hon-» neur & le droit de la Couronne de France, » je pouvois vous confier mon sentiment sur » un fait qui intéresse la gloire du seu Roi, » lorsque j'avois l'honneur d'être son Ministre.»

J'ai celui d'être, &c.

danger

on prin-

la plu

epar la

voyance elles en

les for

t le pou

pe; quel

conduin

es arme

éprouv

, en sui

ent com

nienor

les rever

ut repor

e guerre

au delir

; les An

n'ont pa

ance, qu

agination

opolition

ès un M

e France

ette cond

volter le

oit imagin

g. Je vou

être étend

je n'ai p

y prendre

Voici celle du Duc de Prassin.

ola Granle-Breinene deigna sencor " J'ai reçu, Monsieur, il y a quelques jours, une petite brochure, qui a pour titre, Observations, &c. par Pierre Augustin Caron de Beaumarchais. Je n'y ai d'abord fait aucune attention, parce que je m'occupe rarement de la lecture des brochures. & sur-tout de celles qui sont relatives à la politique: mais le bruit que celle-ci a fait dans le public, a excité ma curiofité, & j'aurois peine à vous exprimer à quel point j'ai été surpris d'y trouver, page 35 le paffage fuivant: mais mon courage renaifsoit, quand je pensois que ma patrie seroit vengée de l'abaissement, auquel on l'avoit soumise en fixant, par le traité de 1763, le petit nombre de vaisseaux qu'on daignoit lui fouffrir. »

"Si cet écrit, Monsieur, étoit l'ouvrage d'un particulier, sans mission, qui ne s'est pas donné la peine de lire le traité dont il parle, j'aurois méprisé l'assertion erronée qui s'y trouve: mais il passe dans le monde Tome 1X. pour être publié sous l'autorité du Gouver, nement : dès-lors, on doit croire qu'il ne contient que des vérités; & la part que j'ai eue à ce traité, ne me permet pas de voir avec indifférence l'article que je viens de rapporter, qui intéresse à la fois mon honneur, celui de la nation, & la mémoire du feu Roi.

t

d

fe

ét

CE

Ы

fu

éte

chi

Fra

ind

les

fair

plus

ou i

tabl

ils r

voie

y i

voie

ils n'

" J'a

" Vous favez certainement, Monsieur, que » dans le traité de Paris, il n'y a aucun arti-» cle qui fixe le petit nombre de vaisseaux que » la Grande-Bretagne daigne encore souffit » à la France; que même dans tout ce traité, » qui n'a point d'article fecret, il n'y a na " un seul mot dont on puisse tirer une induc » tion de cette nature; & si vous vouler » vous faire représenter toute la négociation, » vous verrez qu'une pareille clause n'a ja » mais été proposée. Les Ministres Anglois » avec qui nous avons traité, connoissoient » tout l'avantage de leur position, & ils on » très-bien su se prévaloir de nos pertes & » de nos malheurs, pour demander des con-» ditions de paix proportionnées à leurs suc » cès, mais, Monsieur, c'est une justice qui » je leur dois, ils pensoient noblement, » ils favoient les égards qui font dûs à d » grandes Puissances; ils n'ont jamais hasard » des propositions insultantes, & j'ose dir » qu'ils me connoissoient assez, pour prévoi » la maniere dont j'y aurois répondu; j'ajou » terai encore que le feu Roi, qui favoi » foutenir la dignité de sa personne, & l'in » dépendance de sa couronne, n'auroit jamai Ouver. ru'il ne art que pas de e viens ois mon némoire

ur, que un artiaux que fouffrit e traite, 'y a pas e inducs voulez ociation, e n'a ja Anglois, oisToient & ils on pertes & des conleurs fuc Africe que ment, & dûs à d is hasard j'ose dir ir prévoi permis à aucun de ses Ministres, de mettre fous ses yeux une clause si étrange. La paix. étoit alors desirée par tout le royaume; on alloit même jusqu'à la regarder comme nécessaire, mais je puis attester qu'elle n'auroit jamais été faite, si nos ennemis l'avoient mise au prix de notre honneur. »

" Au furplus, Monsieur, cette prétendue limitation de nos forces maritimes, démentie par tous les actes de ce traité, & par toute la négociation, l'est encore aux yeux de tout l'univers par le seul fait du rétablissement de notre marine. Il est notoire qu'elle étoit presque anéantie en 1763; & depuis cette époque l'on n'a cessé de travailler publiquement dans nos ports, à la remettre sur le pied le plus respectable où elle ait été depuis le commencement de la Monarchie. Quand j'ai quitté ce département . la France avoit déjà soixante quatre vaisseaux, indépendamment de ceux qui étoient sur les chantiers, & toutes les matieres nécessaires pour en construire dix à douze de plus, & environ cinquante groffes frégates ou corvettes. Les Anglois voyoient ce rétablissement d'un œil inquiet & jaloux, mais ils n'en ont jamais porté de plainte; ils savoient bien qu'ils n'avoient pas le droit de 'y opposer; & on peut croire que s'ils avoient été autorisés par le traité de Paris, qui favoi avoient ete autorités par le traité de Paris, u; j'ajou ils n'auroient pas négligé de faire valoir un qui favoi atre si utile & si glorieux. »

e, & l'in » J'ai peut-être trop étendu mes observaroit jama ions sur un article, dont l'erreur se décele

" d'elle-même; mais, Monsieur, occupant " aujourd'hui la place qui m'a été consiée au. " trefois, vous êtes plus fait qu'un autre pour " fentir & pour approuver mes motifs; & je " crois que vous penserez comme moi, qu'il " est de la justice & de la dignité du Roi de " faire désavouer publiquement l'article que " je lui dénonce : je ne craindrai pas même " de dire, qu'il doit cette satisfaction à la mé. " moire de son grand-pere, à l'honneur de " sa couronne, & à celui de la nation qu'il " gouverne."

" J'espere, Monsieur, que vous voudrez " bien mettre sous les yeux de S. M. ma juste " & respectueuse réclamation, avec les titres

» sur lesquels elle est fondée, & me faire

» part des ordres qu'elle jugera à propos de

Am

Là-

Phil

P

» donner en conséquence. »

Sur un corfaire armé par des femelles, Vous vous flattiez en vain d'obtenir des succès: (149)

Anglois, tout ce qui tient aux belles,
Appartient de droit aux François.

#### ÉPIGRAMME.

Alix disoit à son époux Martin:

Dans notre bourg on doit élire un maire;

Tu le seras; car encor ce matin

Notre Curé l'a dit à ma commere;

Nos habitans ainsi l'ont résolu.

— C'est leur avis, mais ce n'est pas le nôtre;

J'aimerois mieux cent sois être cocu!

— Compere, eh bien! l'un n'empêche pas l'autre.

Par M. Pons de Verdun.

#### AUTRE.

Aminte & Philémon, époux depuis quatre ans,
Jeunes tous deux, n'ont point d'enfans:
Là-deffus grand procès intenté par Aminte.
Philémon fe défend, & cite fes travaux;
Mais la cour les met dos à dos:
Plaisant remede au sujet de la plainte.

Par M. Panis.

# Une Demoiselle considérant une Montre.

Comme elle bat! fon bruit imite

De mon cœur le palpitement.

L'aiguille approche du moment:

Ainsi le desir qui m'agite,

Me rapproche de mon amant!

Comme elle tourne lentement!

Ah! vers mon amant, ma pensée

Est mille sois plus empressée.

G 3

occupant fiée autre pour fs; & je noi, qu'il a Roi de ticle que as même à la ménneur de

ma juste les titres me faire ropos de

ement d

tion guil

bon & de vec goût sen don dant que bien de sauteurs M. Dou & & c. & dant eft du corfaire Londre

fucçes:

Mais dans ces instans pleins d'appas Qu'il me dira: je vous adore, Lente aiguille, ne tourne pas; Ou du moins soit plus lente encore.

Par M. Gai.

(

d

n's'

fo

la pé

dif

pa

na

ho

dir

non

on

rêt

oin

Par

uge

L

as !

ù l'

hev

ue

es :

En transcrivant cette intéressante petite piece de M. Mayer, je me dis ce que l'Abbé de St. Pierre se disoit à lui-même, en entendant un jour une semme aimable s'exprimer avec beaucoup de graces : « quel dommage, ditil, qu'elle n'écrive pas ce que je pense! »

Réponse à une Lettre dans laquelle il n'y avoit rien d'écrit.

» Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,

Ce billet doux, dont l'encre impure

N'a point profané la blancheur,

Et dont l'invisible écriture,

Echappant à mes yeux, se fait lire à mon cœur, Rien de plus éloquent souvent que le silence:

Vingt fois tes regards me l'ont dies.

Aussi de ce billet où tu n'as rien écrit,

Je sais ce qu'il saut que je pense,

Fut-il jamais un plus heureux moyen!

Qu'il sert bien ta délicatesse!

Et que je trouve de tendresse

Dans ce papier qui ne dit rien!

J'y vois tous les transports d'une ame qui s'épanche La pudeur ne vient pas contraindre tes aveux;

Et fans rougir par ce détour heureux, C..., à mon amour tu donnes carte blanche.

Par M. Imbert de Champreal.

Cette idée est charmante, remplie d'esprit, de sentiment, d'amour; que je plains l'être

froid qui n'y fera pas fensible!

Mardi dernier une de nos Lais, nommée Sainte Marie, voulut faire enlever ses meubles, d'un appartement qu'elle occupoit, sans en payer les loyers. Le garçon du propriétaire de la maison qui est un parfumeur, voulut l'en empêcher : l'amoureux de cette fille, qui lui avoit sûrement échauffé la tête, s'est mêlé de la querelle, & après plusieurs propos, il a tiré un coup de pistolet sur le garçon, qui n'a été blessé que légérement à l'épaule : il s'est fauvé auffi-tôt, & s'est retiré dans la maifon de Mlle. Allard, rue Sainte Anne; mais la populace l'ayant suivi, & s'étant attroupée, a entouré la porte cochere, & ne s'est dispersée que lorsque le coupable a été pris par la garde, qui l'a conduit chez le Lieutenant criminel, & de là en prison. Ce jeune homme s'appelle Perrin Desalmons, fils d'un firecteur d'artillerie de Metz. Il avoit été nomme par le Prince de Nassau, l'un des Coonels de sa légion, mais des affaires d'intéêt les ont brouillés; avant même d'avoir oint le corps, ils ont été en instance au Parlement, & je ne sais si leur procès est ugé.

Le Prince de Galles se trouvant, il n'y a as long-temps, dans une nombreuse société d'on parloit de Paul-Jones, demanda à l'Arhevêque de Cantorbery s'il ne croyoit point ue cet homme-là sût de la Province de Gales: Ma soi, Monseigneur, répondit le prélat,

aveux;

iche.

M. Gai.

tite piece

Abbé de

ntendan

ner avec

e, ditil,

n'y avoil

on coeur,

lence:

Champreal.

s'épanche

G 4

tout ce que je puis vous dire, c'est que par son nom de famille il me paroît Gallois; mais par ses actions, c'est un diable.

# LA CHASSE DANGEREUSE,

Imitation de Bion par M. Léonard.

Un jour, dans un épais bocage, Un enfant chassoit aux oiseaux, L'amour volant sous le feuillage, Se trouve pris dans les roseaux,

Oh! dit l'enfant, la belle proie!
(Jamais il n'avoit vu l'amour)
Il alloit palpitant de joie
Fondre sur lui comme un vautour.

L'amour rompt le piege & s'envole; L'enfant pleuroit : un vieux berger Prit en fouriant la parole : Il connoissoit l'oiseau léger,

Jeune imprudent! bénis sa fuite; Tu risquois tout à l'approcher: Le perfide aujourd'hui t'évite: Bientôt il viendra te chercher.

#### ROMANCE.

Aux genoux d'une maîtresse, Amour, dans ta folle ivresse, De ma crédule jeunesse J'ai vu s'enfuir les instans; Céde au moins à la sagesse Quelques jours de mon printemps!

par fon

par fes

SE.

PER A

TEO DEL

D . 976

tis is

Oui, d'un trop long esclavage La raifon qui me dégage M'avertit qu'il est un âge De renoncer à tes jeux, Et mon amante volage M'en avertit encor mieux.

Sans rivaux, fans jaloufie, Quand dans tes bras, ô Lesbie; Paffant doucement la vie, Seul j'étois aimé de toi, male jourear & Nul Monarque de l'Afie Ne fut heureux comme moi, 300 nomenas in Time hove! los million.

Quand dans ces yeux que j'adore. ... Mais, quoi ! l'aimerois-je encore ? Non, du feu qui me dévore, al mariab de Je sens s'affoiblir l'ardeur, Raifon, vertu, que j'implore, Rendez la paix à mon cœur.

called font was with while desifonds Tout ce qu'un amant fidele, mondage en Dans les transports de son zele; Peut dire & faire pour celle A qui son sort est lié, J'ai tout dit, tout fait pour elle, L'ingrate a tout oublié.

veillance en taveur di O Dieux, témoins de ma peine; Peut-être de l'inhumaine, profession sombait Craindrez-vous que je ne vienne Vous demander le retour!

Non, c'est assez que j'obtienne

Mais plus tendre, plus sincere,
Déjà je vois ma bergere,
Qui d'une erreur passagere,
Vient mériter le pardon,
Et sur son sein ma colere
Expire avec ma raison,

# De Versailles , le 18 Janvier 1780.

q

n

fc

M

qu

do

to

dé

de

gri

pou

d'A Iui

en i

M.

de l

tran mala

M. de Baud\*\*\*, maître des requêtes, riche, mais joueur & dissipé, vient d'être ensemé à Charenton comme sou. C'est une solie de distraction qui l'avoit saisi. En sortant de table chez M. le Garde des Sceaux, il lui étoit arrivé plusieurs sois de mettre des couverts d'or & d'argent dans sa poche.

Voilà la Duchesse de Mazarin, qui perdra 150,000 livres de rente par la réforme que M. Necker veut faire des fermiers généraux, qui ne sont que prête-noms des sonds, ou qui ne compensent point cet abus par l'assiduité au travail d'un nombre de ces derniers. Il en étoit un que le Sr. de Beaujeon, banquier de la cour du seu Roi protégeoit. Qu'on juge de l'étendu d'esprit de ce millionaire. Il se rend chez M. Necker pour solliciter sa bienveillance en saveur de son protégé. Le Ministre des sinances, qui n'en avoit pas la même opinion que le protecteur, sit cette question à ce dernier. Mais qui sera sa caution? Moi, repart le sinancier en frappant sa

grosse panse. Diable, lui dit le S. Necker, vous parlez comme Corneille. (le fameux Mo1.... de ce Poëte) Il survient alors du monde avec qui s'entretient le Ministre des finances. Beaujeon étonné du peu d'importance qu'on a mise à son moi, sort & rentre chez lui, en donnant tout au diable. — Eh bien, lui demanda son protégé fort inquiet de la réponse du Ministre...? Eh bien, repart Beaujeon avec humeur.... rien.... que diable voulez-vous que je dise à un homme qui m'a dit que je parle comme une Corneille. Le récit de cette anecdote toute récente a fait partir le Roi & toute la cour d'un grand éclat de rire aux dépens du pauvre Beaujeon.

Le Sr. Dumas, l'ancien gouverneur des isles de France & de Bourbon, est malade de chagrin depuis environ six semaines, des obstacles qu'il a éprouvés de la part du ministere pour son avancement. Il a été la dupe du Comte d'Aranda & des promesses que ce Ministre lui avoit faites de lui faire avoir de l'emploi, en sorte que M. d'Aranda, M. de Maurepas, M. de Vergennes, M. de Sartine & le Prince de Montbarrey, sont entiérement l'objet des transports de la sievre chaude qui dévore ce

malade. Our bot to growth his series?

C6 in Muse

Contaction of the contaction.

ramener a cite utene : je ven

meeting, a fig affecting few versioner

referred collection Peneral Infiliation

train at a stated out ages there,

de difle table etoit arerts d'or

1780.

, riche.

fermé à

oCT-

2.9

me que néraux, ou qui affiduité s. Il en oanquier on juge e. Il fe fa bien-

Le Mipas la

it cette

fa cau-

ppant fa

# De Paris, le 21 Janvier 1780

f

d

C

d

b

C

de

fc

ta

ne

le

Si

LA grande réforme dans les fermes a enfin vu le jour. Aujourd'hui tous les fermiers gé. néraux sont assemblés chez le directeur géné. ral des finances, qui est grandi de deux pouces depuis cette opération. On ne favoit s'il penchoit du côté des fermes ou des régies, il s'est mis des deux côtés. Il faut avouer cependant que les quarante fermiers généraux restans auront bien de la crédulité, s'ils s'attendent, par les nouveaux arrangemens, à tâter des profits du bail prochain. Au reste il y a encore loin d'ici à la répartition. M. Necker s'est fait honneur par sa rénonciation aux droits que ses prédécesseurs s'étoient attribués au renouvellement des baux. Les croupes sont fupprimées & bien des gens en souffriron dans leur fortune.

Minerve dicta jadis des loix somptuaires au bon Idomenée, Roi de Salente; la philosophie en inspire, de nos jours, à Gustave. Les réslexions de ce jeune Monarque, que j'ai sous les yeux, sont remplies d'humanité, de sagesse de politique. En recherchant les principales causes du luxe, il les trouve dans l'imitation; ce qui est vrai. Que fait-il pour soustraire sa nation à ce piege? il veut la ramener à elle-même; je veux dire, à se mœurs, à ses usages, à ses vêtemens naturels Ecoutons ce jeune Prince lui-même, s'entre tenir avec ses sujets. « Le luxe, en s'introduisant dans un pays pauvre, devient un

vrai sléau. On a tâché d'opposer des barrieres à ce mal. La nation assemblée a toujours parlé sur ce ton. Elle s'est occupée à fortifier ces barrieres par des monceaux de loix accumulées les unes sur les autres; mais tout a été inutile: & l'expérience atteste, que depuis 30 ans l'Etat s'occupe à réprimer le luxe dans les habillemens, & que depuis 30 ans on ne s'est occupé qu'à éluder les loix.

" Tant qu'on portera l'habillement des autres nations, on voudra les égaler en magnificence, & l'on suivra servilement toutes les modes. Le premier jeune homme ou la premiere marchande de modes qui en apportera une nouvelle, causera des révolutions perpétuelles dans l'habillement de la cour & de ville, & occasionnera non-seulement aux particuliers, mais même au corps de l'Etat une dépense énorme & d'autant plus fâcheuse. qu'en nuisant à la balance du commerce, elle est même humiliante pour l'esprit, quand on fait réflexion, qu'elle est peut-être l'invention de quelque jeune éventé de Paris, ou de quelque jeune folle, si elle ne l'est pas même de personnes, dont le métier est aussi agréa-

"Il faut donc couper le mal dans sa racine, & nous mettre dans l'impossibilité d'être des copies. En changeant pour toujours la forme de notre habillement, & en nous écartant entiérement de celui des pays étrangers, nous nous mettrons hors d'état de souhaiter, les superfluités dont nous sommes inondés.... Si l'on considere la bonne grate, il ne s'est

1780

a enfin ers gér génépouces 'il pencies, il ouer ceénéraux 'ils s'at-

reste il M. Nection aux attribués apes sont uffriront

iens, à

philosoave. Les que j'ai anité, de hant les uve dans at-il pour veut la

e, à fet naturels , s'entre n s'intro jamais trouvé d'habit plus mesquin & moins agréable à l'œil que celui que l'on porte aujourd'hui. J'en appelle à nos maîtres.... Pein-

tres, &c.

» Si l'on ne s'arrête qu'à la commodité & à la fanté, on conviendra aisément, qu'il n'y a point d'habillement plus incommode que ce lui qui serre toutes les parties du corps qu'il couvre, qu'on ne peut point boutonner, qui

b

r

C

e

ti

po

ef

pi

fé

fo

le

efp

pre

les

le

gra

qui

noi

il f

cro

des

ne garantit ni la poitrine, &c. »

» Si nous passons de l'habillement des hommes, à celui des femmes, nous les verrons placées à moitié nues parmi les frimats du Nord, leur gorge & la moitié de leurs dos découverts, leurs bras couverts de gans trèsminces, qui servent plus à conserver la peau, qu'à garantir du froid. D'immenses paniers, ferrant leur taille, pour laisser entrer sous leurs juppes tout le froid des plus rigoureux hivers : je n'ose porter mes regards plus loin, mais peut-être trouverions-nous des usages encore plus éloignés du climat où nous vivons.... Si donc en substituant à l'habit froid & incommode des hommes un habit plus chaud.... N'agirions-nous pas en gens fensés, qui n'adoptant que des idées à eux, ne voudront plus être serviles imitateurs des autres?... Le but que l'on se propose est grand.... J'entends cependant mille cris s'élever, je vois tous les préjugés s'armer. Quoi ? s'écria-t-on, changer? Pourquoi non...... Pierre I trouva des mœurs barbares :..... Il vouloit se rapprocher de l'Europe, pour avoir des mœurs & des arts : .... Il ne pouvoit que beaucoup

dité &
l'il n'y
lue celis qu'il
ler, qui
les homlerrons
lats du
lers dos
les trèsles peau,
ler fous
ler fous
ler fous
ler fous
ler fous

moins

peau, aniers, er fous rigouds plus us des ù nous l'habit habit a gens à eux, urs des grand.... je vois ia-t-on, trouva se rapmœurs aucoup

gagner en imitant les autres : peut-être gagnerons-nous à nous conserver ce que nous sommes.... Et il faut que cette nation ait un fonds de grandes qualités, pour n'avoir pas été totalement corrompue par 50 ans .... d'in-Auence étrangere.... Si Pierre 1 devoit extirper chez son peuple l'esprit national pour lui en infpirer un plus doux, plus éclairé, plus européen, s'il étoit forcé de leur dire : ne foyez plus Ruffes, foyez François, Allemands, Anglois, je crois qu'il est aussi essentiel pour nous de dire : sovez Suédois : sovez ce que vous étiez sous vos anciens Rois, braves, bons chrétiens. bons fujets, bons fils, bons époux, bons peres, bons citoyens; foyez en un mot, ce que cessent d'être les autres nations : prenez un esprit national, & j'ose dire qu'un habit national y contribue plus qu'on ne pense. Cela pourra paroître un paradoxe, mais l'expérience est encore ici un bon maître.... Vovez l'esprit d'union qui regne dans un régiment.... séparez-en un bataillon, donnez-lui un uniforme différent : vous ne tarderez pas à voir le changement que l'habit aura opéré fur les esprits depuis ce moment..... Permettez aux prêtres de prendre des habits féculiers, entre les momens destinés aux offices, comme ils le font en Angleterre, & vous verrez la gravité, la décence de leur état bientôt les quitter..... Que dira l'Europe?..... Elle nous applaudira : ... mais si parmi la foule, il se trouvoit des esprits affez légers pour croire une nation barbare, parce qu'elle porte des habits plus longs ou plus courts que les

leurs, je lui dirai : vous n'êtes point du dix huitieme siecle. La philosophie qui l'a voulu éclairer, en écartant les préjugés, n'est donc point venue jusqu'à vous? c'est cette philoso. phie, qui sait estimer tout ce qui est utile. que j'appelle à mon secours, non cette philosophie destructive, qui apprend à mépriser tout, à combattre la raison avec les armes du ridicule.... mais cette philosophie bienfaifante, qui en écartant les préjugés nuisibles. les petites considérations, qui viennent toujours traverser les grands biens, sait éclairer fur les choses utiles, & honorer par son suffrage les entreprises hardies; quand elles sont fondées sur l'utilité évidente, & j'ose croire que tel est le changement que je propose, &c....

17

77

33

7)

77

"

1)

1)

1)

n 1

n :

n ]

n 1

n c

Il est si rare, Monsieur, & si intéressant de voir sur le trône un jeune homme de trente-trois ans devenir le réformateur de sa nation, que je me suis livré avec plaisir, à transcrire ces réslexions, extraites d'une bro-

chure toute récente.

Nous avons une foule d'ouvrages sur les Anglois, leur constitution & leur pays: beaucoup de voyageurs vont de toutes les parties du monde éclairé, visiter cette nation; & la diversité des rapports qu'on en fait & des jugemens qu'on en porte, prouve qu'elle n'est pas encore bien connue. Voici un nouvel écrivain qui se présente pour l'apprécier. Celui-ci nous peint les Anglois comme les gens les plus ennuyés & les plus ennuyeux. Les dimanches sur-tout on s'ennuie fort en Angleterre soit à Londres, soit à la campa-

gne, s'il en faut croire notre auteur dans ce lu dix passage. « Les spectacles sont fermés les divoulu " manches, & ces mêmes jours, les caba-A donc hilofo-" rets & les tavernes ne s'ouvrent qu'aux utile. » pratiques à certaines heures & avec préte phi-" caution: tous jeux, danses, instrumens sont neprifer » interdits : les gazettes politiques, l'éternel s armes n aliment des Anglois font suspendues. Les bienfain péages établis aux barrieres sont tierces : isfibles, " & tout Londres est réduit, lorsqu'il fait nt tou-» beau, à courir le Parc, ou à se répandre éclairer " l'après-diner, depuis cinq jusqu'à neuf heufon fufn res, dans les guinguettes des environs, les font » s'abreuver tristement de thé ou de bierre, croire » fans parler à son voisin. C'est le plus beau , &c ... n » spectacle du monde, que de voir hommes, éressant » femmes, enfans se regarder tristement en mme de » cheminant, & bâillant ou affis les bras ar de sa n croisés dans leur salle auprès de la fenêtre aisir, à n fermée en tout temps, à compter les pasine bron fans. Les grandes fêtes de l'année, appor-» tent un renfort de tristesse qui désole l'étranfur les » ger. Les Anglois réuffissent à peindre les s : beaun Caricatures ou charges qui amusent tous les les par-» Etats : tant la vérité est sûre de plaire! nation; » Les estampes nouvelles à bâilleurs y sont fait & » achetées avec empressement. Les amans e qu'elle » bâillent auprès de leurs maîtresses; l'ivrogne un nou-» bâille le pot à la main; le prédicateur bâille pprécier. » avec fon auditoire : on a vu même au gimme les

> » de bâillemens. » C'est ainsi qu'avec quelques mauvaises plai-

> » bet le patient bâiller, avant que de faire

» le faut périlleux & l'affemblée faire chorus

inuyeux.

fort en

campa-

fanteries, un François qui ne sait pas manier d'autre arme que sa plume, croit avoir sourni son contingent à la désense de l'Etat. Il semble aux gens sensés que l'on pourroit cher. cher à battre, à humilier ces siers ennemis dans leur puissance politique, à faire courber devant les lys, la tête arrogante du léopard, sans essayer de jetter du ridicule sur des mœurs bien différentes des nôtres, mais au moins aussi estimables.

Ce nouvel ouvrage, intitulé : Observations sur Londres & ses environs, avec un Précis de la Constitution de l'Angleterre & de sa décadence, est de M. La Combe. Un journaliste en l'annonçant, fait une observation qui décele bien l'écrivain journalier périodique, qui n'a pas le temps de réfléchir, & que l'heure de la diftribution presse sans cesse. "La constitution » Britannique, dit-il magistralement, est un » chef-d'œuvre : tous les politiques le disent » Il n'y a qu'un petit inconvénient; c'est » qu'elle met le Roi de ce pays dans la né-» cessité de travailler toute l'année à corron-» pre ses sujets. La belle occupation pour un » Prince! » Voilà donc à la fois, une accu fation grave lancée devant le public, contre les loix, le Roi & le peuple d'Angleterre. Elle est très-injuste sans doute; mais si un Roi de la Grande-Bretagne pouvoit véritablement s'occuper à essayer de corrompre ses sujets, ne feroit-ce pas une preuve de l'excellence de la constitution, de la justesse de la balance qu'elle établit entre le pouvoir du Souverain & celui des sujets? Si de l'une ou de l'autre part, on

1

I

I

C

D

Br

manier r fourni

Il fem-

it cher.

ennemis re cour-

du léo.

cule fur

es, mais

Gervations

cis de la ence, eft

l'annonbien l'e

a pas le

e la dif-

Aitution

, est un

le disent.

it; c'est

is la ne-

corrom-

pour un

ne accu-

, contre

rre. Elle

1 Roi de

ent s'oc-

jets, ne

ice de la

ce qu'elle

n & celui

part, on

ne cherchoit point à détruire cet équilibre & à faire pencher la balance de son côté, tout le monde seroit heureux sans doute, & les choses iroient bien : c'est donc celui qui veut corrompre pour usurper un pouvoir illégitime, qui a tort; c'est celui-là qui trouble l'ordre à son propre détriment; & rien n'est plus absurde que de dire que cette prévarication est une nécessité.

#### LE MARI CONVAINCU D'INJUSTICE.

#### CONTE.

Un jour Damon se plaignoit avec seu De tout l'argent que dépensoit sa femme; Il ne cessoit de chapitrer la Dame Sur ses plaisirs, sa parure & son jeu. On conjecture aisément que la belle N'attendit pas la fin de ce sermon Pour esquisser le portrait de Damon, Portrait peu propre à flatter son modele; De part & d'autre, on s'échauffe, on s'aigrit, La voix s'éleve, & ce couple peu fage Pour confident prend tout le voifinage: Tant la dispute enflammoit leur esprit! Lubin l'apprend par la voix générale; Il court, il vole au logis des époux. » Ah! mes amis, dit-il, y fongez-vous? " Des gens bien nés font-ils un tel scandale? " Ce beau discours produisit son effet:

Chaque partie, étouffant sa colere, Devant Lubin veut raconter le fait. Bref! il est pris pour juge de l'affaire: Mais fans vouloir écouter le rapport;
Lubin conclut qu'ils avoient tous deux tort.
Faut-il gronder, dit-il à fa voisine,
L'époux qui cherche à conserver son bien?
Si d'un chiffon le resus vous chagrine,
Que ferez-vous, quand vous n'aurez plus rien?
Respectez donc le tuteur favorable
Qui fait veiller à tous vos intérêts:
Tel aujourd'hui veut avoir l'agréable,
Qui peut manquer du nécessaire après.

il di

F

ni Pa

m

pr.

ch

de

tra l'h

que

Ro

Fra

ren vill trai du cet

Pour ta conduite, elle est digne de blame, Dit au mari notre nouveau Caton; Quand on afflige une austi belle femme, On ne fauroit jamais avoit raison, Tu fais qu'amour nous vend cher ses services; Il veut de nous de coûteux facrifices: Tu l'éprouvas avant d'être lié: J'oublierois donc mes droits sur ma moitié, Et je croirois qu'elle est une maîtresse, Dont chaque nuit je paie la tendresse.... L'avis est bon, dit l'époux en fureur : Mais un écu, dans ma plus forte ivresse De mes Iris payoit chaque faveur; Celles-ci font d'une plus chere espece; Je les achete au moins un louis piece. Lors sa moitié lui dit d'un ton plus doux: Voyez jusqu'où la passion vous trouble! Est-ce ma faute? il ne tiendroit qu'à vous Que chaque fois ne vons coûtât qu'un double, ort.

en?

us rien?

me,

ervices;

oitié,

fe

2;

ux:

vous

double,

e!

### De Paris, le 27 Janvier 1780.

PARMI les ouvrages qui ont été publiés cet hiver, il en est quelques-uns qui méritent d'ê-tre distingués. De ce nombre sont les suivans:

Recherches sur les Initiations anciennes & modernes, par M. l'abbé Robin. L'auteur fait remonter très-haut ces mystérieuses cérémonies: il en place la naissance au temps où les vices & les crimes commencerent à habiter la terre; il n'y a sûrement pas d'origine plus ancienne dans le monde.

Les initiations modernes se bornent à la Franc-maconnerie. Ce n'est, selon l'auteur, ni à Salomon rebâtissant le temple de Jérusalem. ni à Godefroi de Bouillon, conquérant de la Palestine, que cette société doit sa naissance: mais par l'unité de but, la conformité des principes & la ressemblance des usages, il cherche à prouver qu'elle est une émanation de l'ancienne chevalerie. La plus ancienne trace de Franc-maçonnerie qu'il ait trouvée dans l'histoire, remonte à l'an 926. A cette époque, on voit en Angleterre Edwin, frere du Ro: Athelstan, former une grande loge à York. Il prétend que la Maconnerie n'est connue en France que depuis 1720. Spirit of same of a

Lettres d'un Voyageur Anglois. Ces lettres renferment une rapide notice des principales villes de l'Europe. On reconnoît à plusieurs traits que l'auteur (M. Sherlock) n'est point du pays dont il a adopté la langue pour écrire cet ouvrage. Les hommes, dit-il, ont par-tout du

lo

u

01

er

n

le

01

on

101

a 1 es

oir

k

ue

on u'A

mag

ours

ée a

e f

radi

rife

u fa

1 70

edar

L'

ar ]

e qu

onne

lime

e D

n v

ieté d

plaisir à parler mal de leur Souverain.... Ce principe est un peu britannique, ce jugement lit. téraire ne l'est pas moins : Jamais, s'écrietil à propos de Shakespear, la nature n'a produit un Poëte égal à lui ; Homere est celui qui s'en approche le plus, mais il en est encore bien loin. L'anecdote suivante prouve pourtant son respect pour les grands hommes de l'antiquité. » La meilleure maniere de donner une idée » de la supériorité de l'exécution grecque, est » de citer un fait. Le Laocoon a été trouvé » avec un feul bras. On a voulu lui en don-» ner un autre semblable, plusieurs artistes » ont effayé, & tous ont echoué; Michel. » Ange, le génie le plus hardi que l'Italie ait » eu, qui conçut l'idée de mettre le Pan-» théon dans l'air, & qui a fait le Dôme de » St. Pierre dans les mêmes dimensions, crut » pouvoir y réuffir; & après y avoir travaille » pendant deux ans, humilié & désespéré, il » rompit fon ouvrage en mille pieces. Gugliel-» mo della Porta disoit qu'en marbre il n'é-» toit pas possible de le faire, mais qu'il le » feroit en argille, comme on le voit au-" jourd'hui. "

Voici une anecdote de Swift que nous de vons au même écrivain. " Miledi Cartwright, » femme du Vice-Roi d'Irlande dans le temps n de Swift, lui disoit : l'air de ce pays-ci est » bon : Swift se jetta à genoux : de grace, » s'écria-t-il, ne dites pas cela en Angleterre,

» ou ils y mettront un impôt. »

Nouveaux mélanges de Poésies grecques, auxquels on a joint deux morceaux de littérature an-

loise : La vénération due aux anciens ; nos naîtres en plus d'un genre & peut-être les uteurs de toutes nos connoissances dont la ource primitive se perd dans l'obscurité des emps plus reculés encore, exigeroit que l'on nsevelit dans l'oubli, tout ce qu'ils ont fait le médiocre; nous devrions faire à cet égard omme le fils de Noé qui couvrit la nudité de on pere pendant fon fommeil. A quoi peut ous servir la description que Moschus fait de a pudeur d'Europe qui, au milieu des flots, es yeux levés au Ciel, s'occupe encore du oin de rabaisser sa robe que font voltiger cà là les Zéphirs folâtres?.... & le tableau ue trace Bion de la douleur de Vénus lorsque on amant expire & qui verse autant de larmes. u'Adonis verse de gouttes de sang?.... Quelle mage que celle de Héro dont les talons bien ournés offroient lorsqu'elle marchoit, la rose nuante avec le lys. (Mufée).... Il étoit aussi inutile e faire revivre le nom de Triphiodore, que de aduire ses ouvrages. Dans son poëme de la Prise de Troye, Helene vient écouter aux portes u sameux cheval, pour voir si elle reconnoîtra à voix, quelque grecque, en cas qu'il y en ait edans.

L'Académie Françoise devenue incomplette ar la mort de M. de Foncemagne, a acquis e quarantieme qui lui manquoit en la personne de M. de Chabanon. Après les com-limens d'usage répondus par M. le Marèchal e Duras, le récipiendaire a lu un discours n vers sur le traitement qu'on doit dans la soité aux méchans & aux frippons. M. de la Harpe

Ce printent literie til produit qui s'en loin, ion refitiquité, me idée une, est trouvé

en don-

artifles

Michel-

talie ait

e Pan-

ôme de s, crut ravaillé péré, il Gugliel-

il n'équ'il le oit au-

rwright, e temps vs-ci eft grace; leterre,

es, aux-

a fait ensuite une nouvelle démarche pour le réconcilier avec les mânes de Papa grand homme; il a lu des morceaux détachés d'un éloge en prose de Voltaire. Ce discours ren fermoit comme de raison, quelques traits de loge pour les gens en place & tout le monde a applaudi à celui qui regardoit notre di recteur des finances qu'on ne pouvoit louer dans un moment plus favorable que dans co lui-ci.

Voici la réponse que M. le Comte de Vers gennes a faite à la lettre de M. le Duc Prassin dont je vous ai envoyé la copie.

" C'est avec beaucoup de raison, M. Duc, que vous réclamez contre le passage » inséré dans l'écrit ayant pour titre : Observe » tions sur le Mémoire justificatif de la Cour » Londres, qui suppose une limitation du non » bre de vaisseaux que la France pourroit en » tretenir. Le Roi & son Conseil n'ont pas et » moins choqués de cette absurde & singulier » affertion, que vous vous en montrez offente » Quoique cet ouvrage soit d'un particulie » sans aucune mission, & qui a eu l'étourde » rie d'écrire d'après des préjugés populaires » fans prendre la peine de s'éclairer par

la

m

po

1

di

q

ili VC

ete

dit

H

po ufta

To

» lecture des actes du traité de 1763 aupre » des personnes qui auroient pu lui fournir de » lumieres fûres, & par conséquent que so » erreur ne puisse faire dogme & tirer à con

» séquence, S. M. a néamoins jugé devoire » détruire jusqu'à la trace. Je joins ici, M.I » Duc, une copie de l'arrêt que le Roi

n rendu dans fon Conseil ; j'espere qu'il vou n paroitt e pour le ca grand chés d'us ours rentraits d'éle monde notre divoit louer

te de Vere Duc de opie.

le passag

dans ce

la Cour de nome de la Cour de nome purroit en cont pas été finguliere rez offense particuliere l'étourde

populaires irer par la 63 aupre fournir de nt que so irer à con é devoir e ici, M.I le Roi e qu'il vou

» paroîtr

paroitra fatisfaifant & remplir tout ce que vous pouvez defirer. Well for us relieved " L'anecdote fuivante, tirée de l'Almanach litte-" ire m'a paru digne de vous être transmise. " Le voyage de Gustave III dans l'inte-" eur de la Suede, à la fin de 1772, fut marne par divers traits, les uns finguliers, les tres touchans. Tous peignent les fentimens peuple pour le Monarque. Lorfque le Roi connoissoit les environs de Swine Sund-Nor-" egien, le batelier Lars, le meme qui avoit ansporté sur la rive Suédoise les habitans de orvege, & dont le plus grand defir étoit de" pir le Souverain, fe présenta aussi devant & le harangua avec cette franchise qu'on pelle peut être familiarité dans les pays ou on n'approche pas des Rois. "Votre Majefte a passe trop près de mon habitation : pour qu'elle trouve mauvais que je lui fouhaite la bienvenue. J'ai amené avec moi ma fem-" me deux de mes fils & ma belle-fœur ." pour partager ma joie & le bonheur de la" voir : j'ofe efperer qu'elle le leur permettra." Monarque adoré de la Suede, ne vit dans discours qu'un vit empressement qui le flatta, quoique grand Roi, ou plutôt parce qu'il f, y repondit avec fon affabilite & fa fenlité ordinaires. Le Bateller, pendant qu'il woyoit chercher sa famille, continua d'en tenir le Prince. 11 y a long temps, lui ditil, que voire famille occupe le trone : y a trois cens ans que la mienne est en possession de l'emploi de Batelier du Sund stave lui demanda s'il comptoit laisser cet Tome 1X. H

emploi à son fils. " Sans doute ; répondit le » Batelier au Roi, l'ainé de ma maison a tou. » jours pris la rame, aussi-tôt que ses forces » le lui ont permis, pour arder son pere: la » rendu ce service au mien; mon fils me le » rend à son tour. " Le Souverain fit approcher l'enfant & le caressa. Les entrailles de pere s'émurent, & dans un moment d'enthou. hasme, il s'ecria : " Je mourrois content, s " je pouvois un jour rendre à Gustave l'hon. » neur & le plaisir qu'il me fait. Que n'aver » vous un fils que je puisse caresser à mon » tour. ,, Le Batelier Lars est venu à Stock. holm depuis la couche de la Reine. Le Roi l'a apperçu se promenant aux environs du château. Sa Majesté l'a reconnu; & se rappellant l'anecdote que nous venons de rapporter, elle a fait venir Lars & l'a conduit elle-même auprès du Prince royal. " Voilà mon fils, lui » a dit le Monarque! tu defirois lui rendre » les caresses que j'ai faites au tien; embrasse. n le. " Le Batelier est tombé à genoux & a imploré les bénédictions du Ciel sur le pere e Monirque adore de la Suedec, slif, el sur se la Suedec, slif, el sur le sur l

Cette autre anecdote forme la critique de ces loix qui mettent celui qui a l'idée de l'in fraction, dans le cas de mesurer la peine avec les avantages du délit; & il en est beaucou

m 

lle

ир

1

oin

mi

q

s di

ant

fit

fa

de cette nature, attimat as recente riogo

Il est d'usage en Angleterre de donner une récompense aux soldats ou à quelque particu lier que ce soit, qui prend un déserteur L'appétit de cette récompense fit concevoir derniérement à trois soldats d'un régiment, et Lome I.K.

ondit le

in a tou.

s forces

ere : j'ai

ls me le

t appro-

ailles do

enthou.

ntent, fi

ve l'hon-

e n'avez-

r à mon

à Stock-

Le Roi

irons du

e rappel-

apporter,

elle-même

n fils, lui

i rendre

embraffe.

oux & a

r le pere

elvlonaro

ritique de

e de l'in

eine avec

beaucoup

o riogovi

onner une

déserteur

concevoir

giment, er

Tome IX

de tirer au sort celui d'entr'eux qu'ils accusede tirer au sort celui d'entr'eux qu'ils accusemoient d'avoir déserté. Les deux qui surent
avorisés de la sortune, conduisirent leur camarade avec les sormalités ordinaires à l'Etatmajor. Le coupable supposé est condamné à
rois cens coups de verge. Le jour arrive où
l doit subir son jugement; mais après avoir
suré sur coups de fouet, il dénonça ses
amarades & raconta le fait tel qu'il étoit &
vec toutes ses circonstances. Le Commanant ordonne sur le champ qu'il soit remplacé
ar ses complices; & chacun d'eux partagea
ar tiers, le châtiment qu'on devoit insliger
m entier au soi-disant déserteur.

## Lettre fur la Coquette.m ub aribina'b

voyoit moins fouvent in mairrell

étoit toujours amouseux, de la count Je viens d'avoir une maladie qui m'a cruelment & très-long-temps inquiété; mais je favois pas ce que je viens d'apprendre en trant en convalescence; c'est que j'étois male d'un rhume fort à la mode, & gu'on aplle la coquette. l'avoue que je ne l'aurois pas pconné. Il n'est que les François pour donles noms les plus plaisans aux choses les pins plaisantes; car j'imagine que cette démination est de fraîche date; & je ne crois qu'on l'ait jamais trouvée dans les ouvradu favant Hippocrate. Je présume que le mier qui a donné ce nom, c'est quelque ant jaloux d'une coquette, qui se trouvant n fi tourmenté par sa maladie qu'il l'avoit été fa maîtresse , a cru devoir appeller son i

H 2

rhume, la coquetre; quoi qu'il en soit, je ne peux plus douter que cette dénomination n'existe réellement, car je viens d'être témoin d'une anecdore que je vais vous raconter.

Un jeune homme de Province avoit été for amoureux, éperduement amoureux d'une femme charmante, mais qui avoit bien au moins autant de coquetterie que de beauté : enfin son caractere étoit si fort connu , qu'on ne la nommoit plus autrement que la coquene Le jeune homme en étoit fort jaloux; & l'on sent que l'humeur de sa maîtresse a dû le met tre à de rudes épreuves. Quoique heurem avec elle, il fouffroit jour & nuit d'un amour dont il vouloit & ne pouvoit se guerir. I voyoit moins souvent sa maîtresse: il essavoi d'en dire du mal. Il se plaignoit toujours : mai il étoit toujours amoureux de la coquette car je vous ai dit que c'est ainsi qu'on la nom moit. A la fin, il résolut de recourir au gran spécifique, c'est-à-dire, à la fuite. Il est incor testable que c'est le remede le plus souvenin mais il n'est pas facile à prendre; il le pri il s'expatria pour venir à Paris : il avoit pr qu'on ne lui parlât plus de la coquette; n'osoit ouvrir aucune lettre, de peur d'y tro ver fon nom vil n'osoit presque regarder, peur de la trouver fous ses yeux, tant qu'il avoit souffert, avoit laisse dans son a une profonde terreur. Sought inn a ul

gli

par La Jui

lep

ort

a m

ir,

eup

Ipo

e fe

Il étoit enfin parvenu à y songer un p moins en approchant de Paris; il se flatte presque de l'avoir oubliée, lorsqu'en arriva il se trouva assez sérieusement malade. Il foit, je

nination e témoin

nter.

été fon

une fem-

au moins

ė; enfin

qu'on ne

coquette.

& Pon

û le met-

heurem

un amour

guerir. I

il effayor

ours: mai

coquette

on la nom

r au gran

eft incom

fouverait

il le prit

avoit pn

quette;

ur d'y tro

egarder,

e , tant

ns fon an

mayak w

ger un p

il fe flatti

i'en arriva

consoloit de cet accident, en fongeant au moins qu'il n'auroit plus à souffrir de sa maîrresse. Le lendemain comme il se plaignoit de sa maladie, & qu'il en expliquoit les symptômes. Savez-vous, lui dit-on, ce qui vous rend malade? c'est la coquette. A ce mot le pauvre garçon se trouva presque mal. Ah! bon Dieu . s'écria-t-il! le croyez-vous? — Je suis donc bien malheureux! Quoi! c'est encore elle : je ne pourrai donc jamais lui échapper! C'est donc en vain que j'aurai quitté mon pays pour la fuir. — Comment, lui dit-on, vous avez quitté votre pays pour la fuir! mais elle est à Paris. - Ciel , reprit le malade ! que m'apprenez-vous? elle est à Paris. — Affurément. - Et où, s'il vous plaît? - Parbleu, par-tout. - Oh! oui, je le crois; elle est oujours par-tout. Ah! je vois bien qu'il me faudra mourir. Alors on se prit à le rassurer, en lui disant qu'on n'en mouroit pas. L'imbroglio dura quelque temps encore; mais un mot âché le fit cesser. On s'apperçut que l'un parloit d'un rhume, & l'autre d'une maîtresse. a scene ne laissa pas que de m'amuser, moi qui aime la comédie, & qui en étois sevré epuis quelque temps. Enfin le jeune homme ortit d'erreur, un peu honteux pourtant de méprise. Il ne songe maintenant qu'à guéir, non fans avoir un peu pesté contre un euple, dont les étranges dénominations nous sposent à confondre un rhume avec une joe femme.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Un particulier se présenta avant-hier à la porte de l'opéra pour y prendre un billet; le concours étant sort nombreux, on lui vola sa bourse : il ne tarda pas à s'en appercevoir, & s'en plaignit tout haut. Les Officiers de police, dont le zele & l'habileté sont connus, se mirent sur le champ à faire les recherches convenables. Le voleur se voyant environné & sixé par des yeux pénétrans à exercés, jetta la bourse derrière lui; il su arrêté. On le trouva ceint de quatre vingtreize louis en or & porteur de bijoux. Il el constitué prisonnier.

En faisant des fouilles sur le bord du grant chemin de Clermont à Limoges, on a trouve à un pied de prosondeur dans la terre, plus fieurs urnes remplies d'ossemens & de cen dres. Ces urnes sont d'une terre très-sine à me sont point endommagées : la plus grande contenoit une médaille de cuivre que les paysants ont rompue pour voir si elle étoit d'or Auprès des mêmes urnes étoit un vase & une coupe qui paroissent avoir servi aux libations Par-tout où l'on a souillé dans le même champ on a trouvé des urnes de même espece. Il y a lieu de croire que cet endroit étoit dessint à la sépulture de quelques personnes d'une classe particuliere.

# LE TÉNIA OU VER SOLITAIRE

ÉPIGRAMME.

I

étoie

fort

Un jouvenceau du ténia rongé, A fon chevet tenoit sa mere en larmes, nier à la pillet ; le

lui vola

rcevoir.

iciers de

ont con-

e les revoyant

étrans & ii; il fu

re vingt-

ux. Il ef

du grant

a trouve

rre, plu-

de cen

ès-fine &

is grande

e les pay

étoit d'or

afe & une

libations

ne champ

ece. Il

oit destin

nes d'un

TAIRE

Un ami vient un jour qu'il est purgé,

Et veut savoir d'où naissent ces alarmes.

Ha! dit la mere, il court à son trépas,

Il fait des vers si longs, si longs, si plats.

L'ami répond : c'est là sa maladie!

Consolez-vous, allez, on n'en meurt pas:

Mille rimeurs sont dans le même cas,

Qui cependant sont tous encore en vie.

## LE SOUPER FING

pas d'aure Conden che Par le la seg

Un beau Chevaller d'industrie p supram 193 Damis, m'abordant un matin 1 1100 29 vitst Me dit : grondezmoi, je vous prie; si alon Je fuis un fieffe libertin, a apriliante ao di Lundi dernier avec florife; situs sau asid Je commence mon carnaval pde b obnetiO's La petite est fort à ma guife : 150 dibooxo nous entretenon-ladous siubnos si si ibraM. Mercredi, nouvelle fottife: Chez Rosette qui n'est pas mal, Pour mes beaux yeux la nappe est mise. Jeudi fuivant, chez la Marquife, Je fuis prié d'un souper fin : La je fable d'affez bon vin . Et mange une perdrix esquise. - Damis, wous êtes un menteur : 190 91000 Car jeudi paffé, journde fête ; vobio ob so Vous foupâtes cheziun traiteur es a estrollo Où l'on mange à dix fols par tête.

De Verfailles , le 31 Janvier 1780.

It y a deux jours que la ville & la Cour étoient dans la plus vive inquiétude sur le fort de la Grenade; nous sommes rassurés,

H 4

mais on étoit si persuade généralement, à parmi nos Ministres, que l'Amiral Parker avoir sait rentrer cette conquête sous la domination de l'Angleterre, que M. le Maréchal de Noalles, qui avoit un grand diner chez lui, sen privé du plaisir d'offrir à son monde un superbe morceau de sucrerie, représentant le fort de la Grenade qui devoit être l'ornement de son dessert.

te

C

aı

de

m h

a

tô

m

ď

de

à

fo

la

ш

re

2-1

fu

far

au

tre

ma

on

gle

Cette nouvelle venue de Londres n'avoit pas d'autre fondement que les lettres où Parker marque qu'il se propose de faire des tentatives pour reprendre les Isles, dont les François se sont rendus maîtres.

Nos Ministres n'en disent mot, mais ils ont bien une autre puce à l'oreille. Des lettres d'Oftende d'abord & peu après un courier expédié par un de nos amis de Londres, où nous entretenons fort cher des gens qui nous marquent ce que les papiers Anglois difent à bon marché, nous ont appris de très-fâcheuses nouvelles, indépendamment des prises immenses faires sur les Espagnols par Rodnei, Il y a à parier que lui & les vents ont difpersé, pris & détruit une bonne partie de l'es cadre de Dom Gaston, de celle de Langara & de Cordova qui auront été fuccessivement offertes à ses coups. On parie deux contre un que delà il aura été faire à Gibraltar ce qu'il aura voulu.

La nouvelle réforme d'une partie de la maifon du Roi a porté l'effroi dans le reste. Le grand commun est dans la désolation. Ce nombreux troupeau de valets a peur de manquer de pâture, mais vingt millions d'hommes qui le nourrissent, y ont plus de droit que lui.

De tous les actes de courage que nos faftes présentent depuis quelque temps, celuiei n'est pas le moins curieux. M. Duvivier, Commissaire des guerres, âgé de quarante cinq ans, vient d'épouser Madame Denis, niece de M. de Voltaire. Je ne la garantis pas nubile, mais je puis affurer qu'elle a pour le moins soixante-huit bonnes années, & soixantehuit livres de chair superflu. Cette vieille folle a caché son mariage à toute sa famille. Aussitôt que l'Abbé Mignot, son frere, qui demeuroit avec elle l'a appris, il s'est séparé d'elle. On affure qu'elle a donné, par contrat de mariage, la plus grande partie de son bien à son généreux époux, qui par reconnoissance a déjà fait lit à part.

# De Versailles , le 4 Février 1780.

Nous sommes entiérement rassurés sur le sont de la Grenade, dont on avoit annoncé la prise. L'Amiral Parker a fait effectivement une tentative contre cette isse, mais il a été repoussé avec une perte considérable. C'estadire que nous sommes encore à peu près sur nos pieds en Amérique, mais il reste à savoir si nous pourrons long-temps y résister aux forces que les Anglois y envoient. Nos trembleurs sont d'autant plus inquiets qu'ils remarquent l'adresse avec laquelle nos ennemis ont toujours réussi à nous devancer. Les Anglois ont plus d'une sois même donné le change

H 5

ment, & ker avoir minution le Noail. lui, seff e un fuentant h

où Pardes tenles Fran-

is ils ont

s lettres

rnement

dres, où qui nous difent à s-facheurifes imRodnei, ont dife de l'efLangara
fivement contre un

e la maireste. Le Ce nomde man;

ce qu'il

à nos espions, & nous en avons une preuve récente dans l'affaire d'Irlande. Ce n'est que depuis peu de jours que leurs rapports nous ôtent l'espoir de faire réussir certains grands projets en ce royaume. Il paroît que le ministere Anglois a imposé efficacement les mains fur les têtes exaltées que St. Patrice protege: toutes les assemblées des volontaires libres n'aboutiront qu'à une liberté précaire . & leurs volontés céderont toujours à celles des chefs qui ont vendu les leurs. Présentement d'ailleurs, quelque divisé qu'on y puisse être pour une cause particuliere & intestine, nous fommes certains qu'on n'y fera pas moins réuni pour la cause commune. Il s'est élevé quelques troubles en Ecosse; on a prétendu que nous y avions part; nous en pourrions profiter, mais nous ne pouvons compter fur aucun des amis que nous nous flattons d'avoir dans les pays foumis aux léopards.

1

ti

n

q

n

de

m

Ele

Va

Do

San

Ho

cho

M. le Vicomte de Noailles a gagné en amivant ici un pari considérable qu'il avoit sat avec le Prince des Asturies; il s'agissoit de saire en huit jours la route de Paris, le Colonela mis quatorze heures du moins & a été payésus le champ par l'Ambassadeur & en or. A propos d'or on a remarqué qu'une vieille fille de cirquante-deux ans a porté au dernier emprunt 1500 louis d'or frappès en 1732 & encore

tout neufs.

Nos politiques de Cour sont un peu de routés sur le compte de M. de Sartine & de M. d'Estaing qui paroissent se maintenir également dans l'estime du Roi. Le Comte d'Estains

preuve

r'est que

rts nous

is grands

e le mi.

les mains

protege:

es libres

aire, &

elles des

entement

uisse être

ne, nous

as moins

est élevé

prétendu

ourrions

mpter fur

as d'avoir

é en arri-

avoit fait

it de faire

Colonel a

payefu

A propo

le de cin-

emprun

& encore

peu de

ine & de

nir egale

e d'Estaine

a des partifans distingués & le gros du public nour lui, mais M. de Sartine est Ministre & a infiniment plus d'esprit, d'adresse, d'amabilité & de ce qu'on appelle manège de Cour; que son antagoniste. Il seroit donc fort possible que M. de Sartine, tout en comblant d'éloges M. d'Estaing, le sit rester sans emploi pour la campagne prochaine. J'ai oublié de vous conter ce trait entre ces deux Messieurs : lorsque M. d'Estaing peu après son retour fut travailler chez le Ministre, il hii dit avec fon ton brusque ordinaire : " Monsieur, si je m'étois amusé à faire la guerre aux Anglois avec de l'intrigue, nous serions encore à Savannah, & j'y serois fur mes jambes. - Oui, Monsieur, lui répondit le Serpent, (c'est ainfi que les Courtifans désignent M. de Sartine) non-feulement vous y feriez, mais vous feriez dedans. » Le Comte d'Estaing, altéré du farcafme, leva le fiege & partit. de la characte si

Voilà le d'Estaing de la France,
Elogé, couronné, de la cabale atteint...
Va, ma Patrie, en tout, tu n'es qu'une catin,
Dont on paie toujours trop cher la jouissance,
Sans en jouir, ce point est toujours entendu,

Honoré de l'éclat dont il s'est révêtu , est de l'éclat dont il s'est révêtu .

Qui n'a vecu que pour la gloire

Ces vers qui sentent l'humeur & quelque chose de plus, sont attribués au Comte d'Estaing.

des partifans cultingués & le gros du public 1980; 1980; le 6 Ministre & Ministre & Ministre & Maniment plus d'alpeir, d'adresse, d'amabi-

0

li

fu

de

n

tr

cr

Le

ľo

l'A

pa

&

cei

8

uni E

pou l'ét

plus

M.

tion

de a

d'ex

plan

DANS les guerres précédentes le peuple payoit tranquillement les impôts, & fans tron s'inquiéter des événemens, attendoit tranquil lement une victoire pour la chanter, le retout d'un Général vainqueur pour le célébrer. of fa difgrace pour l'accabler d'epigrammes. La nation est maintenant bien plus occupée de fes intérêts; chacun témoigne l'empressement le plus vif pour apprendre ce qui se passe. & la vivacité de notre imagination devançant les fuccès, en fabrique les relations, suppose les détails les plus vraisemblables & décrit ce qu'elle desire, comme si l'événement avoit dejà rempli nos vœux. Des narrations fauss mais concertées avec la plus grande adresse, des écrits politiques où l'on reconnoît toute la légéreté & l'esprit qui caractérisent le peuple françois, ont remplacé les chansons & les épigrammes auxquelles la fage modération de notre ministere fournit peu d'occasions en prouvant que l'on peut avoir des succès & ménaget l'effusion du sang. Les plumes qui jusqu'ici paroissoient n'être point destinées à tracer des ouvrages sérieux, ont fait des traités de po litique, des histoires suivies, des differtations profondes fur les affaires présentes : elles on trouvé des lecteurs dont on ne pensoit pas que ces objets dussent jamais captiver l'attention Le génie de la nation est toujours le même, mais un nouveau degré d'attachement pour les maîtres, inspiré par la sagesse de leur administration, a dirigé tous les regards vers les affaires publiques, la tendre sollicitude d'un pere pour le bonheur de ses enfans, rappelle toujours ceux-ci au soin de leurs propres intérêts, qu'ils sont souvent portés à négliger.

1780

appei e

peuple

ins trop

ranquil-

retour

rer, or

mes. La

ipée de

effement !

paffe.

vançant

décni

nt avoit

adreffe,

oît toute

le peu-

ns & les

ation de

en prou-

menaget

ju'ici pa-

acer des

s de po

ertations

elles on

t pas que

attention.

pour ses

eur admi-

Au milieu des productions politiques dont nous avons eu, cet hiver, un grand nombre, on a vu fleurir également tous les genres de littérature. Je continuerai à vous entretenir successivement & avec la concision que vous desirez de ces fruits divers de la fertilité de nos écrivains, qui se laissent quelquesquis entraîner au-delà des bornes qui leur sont prescrites.

On vient de faire sortir de la presse une Leure circulaire des Etats-unis de l'Amérique, où l'on trouve le tableau de l'état des sinances de l'Amérique; elle annonce la résolution prise par le Congrès de retirer son papier-monnoie, & les moyens sûrs qu'il doit employer pour cette opération.

On a traduit de l'Anglois l'Histoire de l'origine & des progrès du Gouvernement des Provinces-unies, du Danemarck, de la Suede, de la Russie & de la Pologne jusqu'en 1777. Cet ouvrage a pour objet de développer les ressources & l'état actuel des Gouvernemens du Nord.

Aucunes circonstances ne pouvoient être plus favorables au débit du grand ouvrage que M. Robinet a entrepris sous le titre de Dictionnaire universel des Sciences, morale, politique, de diplomatique, &c. Collection où se trouvent d'excellens articles, mais qui n'offre aucun plan, aucun système suivi, & qui, comme

beaucoup d'autres, embrassant un grand nombre d'objets, n'en remplit parfaitement aucun. Les dix & onzieme volumes viennent d'être publiés & ne renserment encore que la fin de la lettre B. & le commencement de la lettre C.

Les Nouvelles Considérations sur St. Domingue, en réponse à celles de M. Hilliard d'Auberteuil, sont desirer que celui-ci continue ses travaux, mais l'intérêt de sa santé ayant suc cédé à celui de ses plaisirs, ce jeune écrivain se trouve sans cesse interrompu dans sa course littéraire.

Je ne dois point oublier une estampe nouvelle, intitulée: Le Génie tutélaire de la France délivrant l'Amérique du joug de l'Angleterre.

t

1

P

fe

fe

0

du

1'A

CO

ce

11e.

L'a

ran

St.

cor

mêi

L'Indication des Ouvrages & Pieces de Législation relatives à la faisse des bâtimens neutres, est un manuel utile à la majeure partie de nos concitoyens: le patriotifme a répandu extremement parmi nous le goût du commerce, de puis qu'il s'en est ouvert de nouvelles branches par la révolution de l'Amérique septentrionale,

La nouvelle traduction de l'Histoire univerfelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, composée en Anglois, par une société de gens de leures, se continue avec assez de succès. On en est au tome dixieme. Ce volume renferme une période de l'histoire des Lacédémoniens & offre des détails intéressans sur les loix de Lycurgue. « Ces loix n'eurent pas moins d'influence sur les semmes de Sparte que sur les hommes. Les Lacédémoniennes respiroient autant que leurs époux l'amour de la patrie, & savoient mépriser tout ce qui tient au luxe.

On disoit à l'une d'elles : Vous êtee les seules semmes de la Grece qui commandiez à vos maris : — aussi, répondit-elle, sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.

Un ancien Professeur de philosophie vient de publier une Histoire véritable des temps fabuleux: ce seroit vainement qu'on chercheroit de la vérité & de la philosophie dans cette His-

toire véritable.

Le Dithyrambe auquel l'Académie françoise a décerné la palme, l'année derniere, étoit prédestiné à faire, de façon ou d'autre, du bruit dans le monde. Je vous ai communiqué, Monsieur, les pieces sur lesquelles M. de Saint-Péravi établit ses droits; je vous dois la réplique qui combat cette réclamation. Cette désense a été insérée ainsi, dans une de nos seuilles journalieres, espece d'arêne publique où les Wighs & les Toris peuvent combattre également & qui sans doute offrira bientôt de la part du revendicateur une nouvelle production à cet étrange procès.

"L'auteur du Dithyrambe couronné par l'Académie françoise, le 25 Août 1779, a eu communication de deux lettres imprimées à ce sujet, l'une dans un journal, intitulé: Letues Hollandoises; l'autre dans l'Année littéraire.
L'auteur de la premiere affirme que le Dithyrambe qui a remporté le prix, est de M. de
St. Péravi, & qu'il le lui a vu faire. La seconde lettre est de M. de St. Péravi lui-même
& n'est pas tout-à-fait si affirmative; il s'éleve
même contre cette assertion, & annonce seulement, qu'il a en esset envoyé un Dithy-

pe nou-

nd nom

t aucun.

it d'être

la fin de

lettre C.

omingue,

d'Auber-

inue ses

ecrivain

a courle

Légistateres, est de nos u extrêerce, debranches nerionale, e univere jusqu'à

fociété de e fuccès ame renacédémos fur les pas moins que fur

fpiroient a patrie, au luxe rambe à l'Académie françoise & que la mai. che, le plan, les idées sont les mêmes que dans la piece couronnée. Ni l'un ni l'autre de ces Messieurs ne prend la peine de prouver cette

identité par la moindre citation. »

n'avoit jamais entendu parler du Dithyrambe de M. de St. Péravi, ni d'aucun autre sur le même sujet, a cherché quel pouvoit être le prétexte de cette réclamation. Il s'est assuré qu'en esset il y avoit eu un Poème Dithyrambique, autre que le sien, & envoyé sous ce titre au concours. Il a conclu delà, que s'auteur des Lettres Hollandoises avoit cru apparemment qu'il ne pouvoit y avoir qu'un Dithyrambe au monde, & que ce ne pouvoit être que celui de M. de St. Péravi, quoique l'Académie n'en eût fait aucune mention. Il n'y a pas la moindre réponse à faire à cette manière de croire & de raisonner. »

n

a

de

po

de

fa

du

au

co

il

arı

VO

gua

Ma

ter

été

& 1

))

man

en .

Bota

il e

etoit ayar

**fepte** 

que

"Quant à M. de St. Péravi, qui aime mieux croire que l'on s'est rencontré avec lui sur la marche, le plan & les idées de son ouvrage, l'auteur du Dithyrambe couronné, très empressé de voir comment on se rencontre à ce point, ne peut que l'inviter, de la maniere la plus pressante, à imprimer son ouvrage tel qu'il a été envoyé à l'Académie & qu'il est resté dans les dépôts de cette compagnie. Le public ju-

gera de cette curieuse conformité.

Signé, L'AUTEUR du Dithyrambe couronne

La fin tragique du Capitaine Coock dans l'ille d'Owhie a paru généralement intéresser. Vous

me saurez gré sans doute, Monsieur, de vous transcrire les détails suivans sur la vie de cet homme célebre. do li cores de alla res 1918

" Le Capitaine Cook étoit ne en 1725 dans les environs de Newcastle de parens obscurs, & avoit commencé en conséquence par servir, soit aux mines de charbon, soit à la charrue : lorsqu'il eut atteint sa dix-huitieme année, quelqu'un eut la charité de le mettre en apprentissage chez un marchand de charbon de terre & il apprit sur les bâtimens qui transportent cette marchandise les premiers élémens de la navigation : de mousse-charbonnier, pasfant sur les vaisseaux du Roi & s'élevant graduellement par son propre mérite, il parvint au grade de Capitaine en pied? Il obtint le commandement de l'Endeavour, à bord duquel il partit de Depfort le (30 Juillet 1768, & arriva le 13 Avril suivant à l'isse Otaheite, voyez les relations de ses voyages) il navigua dans les mers du Sud jusqu'au mois de Mars 1770, & revint par Batavia en Angleterre, où il arriva le 12 Juillet 1771. Il avoit été accompagné dans ce voyage par M. Banks & le Docteur Solander. »

» En Novembre 1771 on lui donna le commandement du sloop du Roi la Résolution, & en Juin 1772, accompagné de deux célebres Botanistes (Mrs. le Docteur Foster & son fils) ll entreprit fon fecond voyage, dont l'objet étoit la découverte de l'hémisphere du Sud: ayant pénétré jusqu'au degré 71 de la latitude septentrionale; ne trouvant plus devant lui que des vastes isles de glace qui ne permet-

ii fur la age, l'auempresse e point,

la mari dans la

es Mef.

er cette

nné qui

yrambe

e sur le

être le

A affuré

ithyram.

fous ce

que l'au-

ru appa-

un Di-

pouvoit

quoique

ntion. I

à cette

me mieux

e la plus tel qu'il refté dans ublic ju-

be conronné

dans l'ife Ter. Vous toient pas qu'il pénetrât plus loin; il revin fur ses pas & arriva à Plymouth le 20 Jullet 1775. Un an après il repartir de Plymout pour une troisseme tentative, & depuis qu'il avoit doublé le Cap de Bonne Espérance, per sonne n'en avoit reçu de nouvelles en Europe, lorsque celle de sa triste sin nous est parvente

par la voie de la Russie. »

" Le Capitaine Cook uniffoit à tous le talens qui distinguent les hommes de fa pro fession, toutes les qualités, toutes les venus qui inspirent l'affection & le respect : on ra porte de lui, qu'étant très-jeune encore, de ses amis le pria d'être parrein de sa file ce qu'il accepta en difant qu'il feroit un jou fa femme de sa filleule. Quoique, vu le genne de vie qu'il avoit embrassé, il y eût peu d'a parence qu'il fût jamais à même de tenir p role : cette espece d'engagement lui parut facre que lorsque l'enfant eut atteint la qui zaine il l'épousa; il disoit à ce sujet à le amis, lorsqu'il partoit pour un nouveau voya ge, que le printemps de sa vie avoit été on geux, fon été pénible, mais qu'il laissoit d Angleterre un fond de joie & de bonhen pour embellir fon automne. "

g

fa

0

01

le

qu C

8

un

eff

le

pe

dar

Lie

tro

le

for

qu'

lier

qu'i

"Jamais marin n'entendit mieux que lui maniere de conserver dans des voyages de long cours, & son vaisseau en bon état & son équipage en bonne santé; avec ce qu'il appelloit son régime, il avoit trouvé le secret dans son second voyage (qui avoit été de trois ans & dix-huit jours, dans lequel il avoit parcouru tous les climats, du degré 52 de

latitude septentrionale au septante unieme de latitude méridionale) il avoit, disons-nous, trouvé
le secret de ne perdre qu'un seul homme de 118
dont son équipage étoit formé: encore est-il
certain, que ce matelot en partant avoit la
poitrine attaquée: on voit par la lettre du
Capitaine Clerke qu'il en avoit été de même
dans le cours de son dernier voyage; il mande
que les équipages sont en parsaite santé. »

" A l'égard du fuccès de ses voyages & de ses tentatives, il n'a pas encore répondu complétement au vœu des géographes & des négocians : ce qui peut faire espérer que son successeur sera plus heureux, c'est que l'on fait que quelques isles voisines du Kamptschatka ont ouvert depuis trois ou quatre ans deux ou trois petites branches de commerce avec les côtes, septentrionales de l'Amérique & que le trajet est peu considérable : le Capitaine Clerke qui succede au commandement en chef. & paroît déterminé à suivre l'entreprise, est un officier rempli de talens, & généralement estimé: il avoit servi comme volontaire dans le premier voyage que le Capitaine Cook appelloit son tour du monde : il l'avoit accompagné dans le fecond, & en avoit reçu le grade de Lieutenant : son protecteur en partant pour le troisieme avoit demandé & obtenu pour lui le commandement du sloop la Discovery, en sorte que le Capitaine Clerke a vu tout ce qu'a vu le Capitaine Cook, & paroît fingulièrement propre à réparer sa perte, autant qu'il est possible de la réparer. de peu de prix aux yeux de cerranc

etat & for qu'il apple fecret eté de le la voi

ré 52 de

if revin

20 Jul.

Plymoun puis qu'il

ince, per

n Europe.

parvenue

tous les

le fa pro

les venu

: on rap

core, un

it un jou

u le genre

t peu d'ap

tenir pa

i parut f

it la quin

ujet a k

eau voya

it été on

laissoit a

bonheu

que lui l

o Engl

### LE PRIX DU TEMPS.

er

ne

at

íp il

av

en

nai

as

em

el

dr

1

M.

im

ap

de

olus

com

77

rien

lim

noi

(+

l'une

cendr vain chire

Glycere, nos beaux jours se passent comme un songe. La vie est un éclair qui brille & qui s'ensuir, Et des biens passagers que notre erreur poursuit;

Hors le plaisir, tout est mensonge.

Sans cesse tourmentés du besoin d'être heureux,

Profitons des instans que le destin nous laisse;

Bientôt la trifte vieillesse Viendra glacer nos feux,

Et fermer pour jamais nos coeurs à la tendresse, Glycere, hélas! ce penser est affreux.

Eh bien! trompons le fort : que la parque inhumaine Tourne dans les plaisirs le suscau de nos jours; Et si la faulx du temps vient rompre notre chaine, Qu'elle nous frappe unis dans le sein des amoun

Succombant sous le poids de la félicité.
Si nous sentons finir le charme de la vie;
Nous nous réveillerons dans l'immortalité.

flenereprife, eff

anomoler base

#### De Paris, le 12 Février 1780.

Christilla Morra

L'HOMME sensible pleure à l'écart ses amis, & ne s'en applaudit qu'avec lui-même; le philosophe ne hait point, ne calomnie point, ne médit pas même; il se taît, ou rend justice pour tout éloge. C'est ce digne emploique M. le Preux remplit envers M. Bernard de Jussieu, dont il nous retrace la vie simple, active, & constamment dévouée à l'instruction & à l'utilité de ses semblables : ce qualités vraiment philosophiques eussent été de peu de prix aux yeux de certains philosophiques

hes (\*) dont l'industrieuse philosophie ne onfacre leur fouple éloquence qu'à l'éloge es grands, qu'ils ont le fecret admirable de endre de très petits perfonnages man jugenent de ceux qui s'en rapportent à eux. Que aroît en effet Mylord Maréchal dans l'éloge spiègle qu'on en a fair & qu'on ne peut atnbuer qu'à la dérission, à l'ignorance ou à aveuglement? un vieillard minutieux, indifféent sur tout, plein de qualités respectables mais envoyant des Indulgences à la douraine ceux qui l'ont ensuite loué. Ce n'étoit donc as fans raison qu'on se demandoit dans le emps, si cette apologie, indigne d'un homme el que Milord, n'étoit point une censure droitement masquée du titre d'éloge. 1 65 9313

Il n'en est pas ainsi de l'hommage que rend M. le Preux à la mémoire de M. de Jussieu: l'impartialité, l'exactitude & la clarte nous appellent les talens & les vertus estimables de ce citoyen, digne de notre reconnoissance plus que de nos regrets, puisque sa mort, comme le dit M. le Preux d'après la Fon-

aine, fut le foir d'un beau jour sibre stillidine?

"L'enfance de Bernard de Justieu, n'eut in d'extraordinaire; point de ces éclairs l'imagination, point de ces efforts de mêmoire qui étonnent, font naître l'idée d'un

P S.

fuit, ourfuit;

ureux, aiffe;

ndresse.

jours; re chaine, es amoun,

5160 th

ne is tr

n sahali

ier 1780.

fes amis, nême; le nie point, rend jufe emploi Bernard

vie fimle à l'info les : ce ffent été philoso

<sup>(\*)</sup> Il en est qui versent une larme sur le tombeau d'une amie, qui arrosent des poisons les plus amets, la tendre d'hommes véritablement grands, & qui sous le vain prétexte d'un hommage à des manes regrettées, déchirent leur mémoire par les plus caustiques épigrammes.

ot

n

01

22

la

P

ng e l

oi

it

on Im

ie

ara

P

art ota

vio

res

oit rriv

ous

e q

ndiv

d

es ?

nco

uffi es,

prodige, annonçant beaucoup pour le moment, promettant davantage pour l'avenir & ne laissant le plus souvent que des estal. rances trompées.... A peine avoit-il terminé fon cours de philosophie, il fut engagé par son frere Antoine de Justieu, à le suivre dans un voyage entrepris pour examiner les plantes des Pyrénées, de l'Espagne & du Portugal. Ce voyage amena le goût de la botanique & de l'histoire naturelle; tout ce qui frappa fes yeux dans ce genre de connoissance fut faisi avidement... A son retour, il songea alors à se dévouer à la pratique de la mé. decine; mais il n'avoit pris conseil que du desir d'être utile. Quand il eut fondé l'exercice de cette profession, il se jugea lui-même, & ne tarda pas à y renoncer.... Il trouva chez lui un obstacle insurmontable, un fond de fensibilité, tel, qu'il ne pouvoit voir de malades fans le devenir lui-même.... On sent ici de reste, qu'il ne s'agit pas de cette senfibilité d'emprunt, toujours aux ordres de l'intérêr ou de la politique... Je parle de cette sensibilité vraie, profonde, qui fait presque toujours le tourment de l'ame, qu'il faudroit appeller la sympatie du dehors, parce qu'elle nous fait trouver nos maux, comme austi nos plaisirs, hors de nous-mêmes.... Vaillant remplissoit avec éclat la place de démonstrateur des plantes au jardin du Roi; averti par l'âge & par les infirmités de choisir un successeur, il présenta B. de Jussieu, à qui la place sut accordée..... Le jardin des plantes s'étoit relsenti des infirmités de Vaillant; il prit un aurele mol'avenir, des espè. termine gage par ivre dans s plante ortugal... otanique ii frappa lance fut 1 fongea la mé. que du e l'exerlui-me-Il trouva un fond voir de On sent ette sende l'in de cette presque faudroit qu'elle ussi nos nt rem-Arateur ar l'âge cesseur, ace fut

toit res-

un au

e aspect; ce fut, pour ainsi, une création ouvelle; M. de Justieu, âgé alors de vingtng ans, fembloit avoir porté toutes les pasons de son âge sur ce seul objet.... » " M. de Juffieu, fait pour se recommander la postérité par des productions intéressans, eut le tort de ne presque rien publier.... pensoit à cet égard comme nos peres, qui byoient un danger réel à imprimer dans la ngue du pays ce qui a trait à la pratique la médecine... Il donna en 1739 un méoire sur la plante appellée Pillulaire. Ce qui it le mérite de ce mémoire, c'est la précion & la clarté du Ayle, c'est une exactitude mirable dans les détails; c'est dans l'anatoie de cette plante ce coup d'œil fûr, qui a ractérisé, dans l'anatomie humaine, Vinssou Petit; c'est la découverte intéressante des rries sexuelles de cette plante dont aucun traniste ne s'étoit douté avant lui..... Si nous vions sous les yeux tous les individus, prores à former la chaîne naturelle dont M. de Meu avoit l'idée; peut-être, il se trouveon que par des gradations insensibles, en rivant au bout de la chaîne des êtres que ous offre le regne végétal, on auroit tout qu'il faut pour distinguer d'une maniere técise la derniere plante d'avec le premier dividu du regne animal. Le Polype seroit-il dernier animal & la premiere des plans?.... Combien de chaînons nous manquent acore pour compléter la chaîne que M. de ufieu, avec l'immensité de ses connoissan, es, n'a fait qu'entrevoir! après cela, s'éton-

nera con qu'il fe fût dégouté de tous ce systèmes imagines pour la commodité des phy. ficiens.... & fi peu utiles au progrès de la fcien ce ? auffi ; lorfque le fublime citoyen de Ge neve le fit consulter sur le système qu'il devoir embraffer pour l'étude de la botanique, M. de Justien répondit : qu'il se contente d'observe les plantes avec les caractères que la nature lui prefente, il est impossible qu'un parel homme étudie ainsi la botanique & ne nou

apprenne pas quelque chole: " onio sham sl

M. de Juffieu faifoit tous les ans des les borifations aux environs de Paris : il appre noit à fes éleves à lire dans le grand livre d la nature; c'étoit un spectacle intéressant voir la patience avec laquelle ce grand main faifoit epeler, pour ainfi dire ; les nove dans cette fcience; la bonte particuliere ave laquelle il accueilloit le premier vehu, pouvoit laiffer à l'indiferetion même que désespoir de se rendre jamais importune. Of se permettoit quelquefois d'user de superche rie; on lui présentoit les plantes munices toutes les façons, des plantes etrangeres me lees avec les plantes qu'on venoit de cuellir M. de Juffieu, nommoit tout d'un coup le plantes fous le maique, & avec aurant d modeffie que de complaifance.... Auffi lorique Linne vint faire un voyage en France, o fait que rebuté de la même fraude fon mo fut! if n'y a que Dieu on notre maitre, M. Juffieu, qui puisse ainsi reconnoître des plat tes; aut Deus, aut Magifter nofter Juffieu... M. de Juffieu s'étoit fait une loi qui arra

eoit b

& de n

n me

lées fa

ort oh

amais a

ue la 1

le nous

notre

e peut

ii que

lus d'a

ues an

loi; da

ù toute

cour

ier d'ê

t que d

ie des

" Une

orta le

ouce qu

I faste

ble, ur

l'egard

Chaque

eft pa

en est 1

ces er

ffés l'ex

me ann

ment ri

e prêtei

ce aussi Tome I Ces hy.

ien

Ge.

Voit

. de

rver

ture

arei nou

SI

Her.

pre

re de

of Te

naine

vice

ave

apin,

ue k

e. 0

erche

ees d

s me

reillir

up le

ant d

orlan

e, 0

mo mo

M. d

9 plat

Teu...

arrai

goit bien tout le monde, celle de tout dire de ne rien réclamer, & quand par hafard, n mettoit en œuvre quelques unes de fes. lées fans lui en faire l'hommage, il oublioit ort obligeamment que ces idées lui eussentamais appartenues. Il avoit coutume de dire : ue la vérité perce, il importe fort peu par qui le nous arrive : le mot qui convient si fort notre nature, que l'orgueil du demi favant e peut articuler, ce mot je ne fais, étoit cei que M. de Justieu sembloit prononcer avec lus d'affurance.... Il a donné pendant quelues années des leçons de botanique au feu oi; dans un pays comme celui de la cour, toutes les professions se changent en celle courtifan, il auroit fallu quelquefois ouier d'être botaniste : mais M. de Jussieu ne que des plantes, où d'autres n'auroient vu ie des moyens d'aller à la fortune.... " Une feconde atraque d'apoplexie l'emorta le 6 Novembre 1777.... fa fin fut aussi ouce que l'avoit été tout le cours de sa vie. faste, nulle foiblesse, une patience admible, une expression touchante de sensibilité legard de ceux qui l'approchoient, &c... " Chaque état, Monsieur, a ses véterans; il eft parmi les soldats, parmi les marins, en est parmi les empoisonneurs : le dernier ces endormeurs, dont on a fait ces jours les l'exécution, étoit dans sa soixante-sepme année. Il n'a témoigné dans cet affreux ment ni foiblesse, ni même de répugnance prêter aux effrayans préparatifs d'un supce aussi barbare que celui du feu, précédé geo Tome IX.

de la rupture de tous ses membres. Tous ces exemples n'en imposent point : la bande de ces ennemis de la société s'accroît de jour en jour, & se répand dans toutes les différentes provinces du royaume. Cette déclaration trèsinquiétante a, dit-on, été faite par la femme d'un des exécutés, dans l'espoir d'obtenir sa grace. Cette méchante créature, que vous avez peut-être vue cent fois dans nos rues de Paris, avoit adopté depuis long-temps l'habit d'amazone, pour débiter des chansons, dont elle racloit auffi durement les airs fur fon violon, qu'elle les chantoit aigrement. Néanmoins la fingularité du personnage arrêtoit les passans, & la faisoit souvent appeller dans les maifons; elle vit dans son métier tant de facilités de corriger la fortune, qu'elle as tarda pas à administrer, par-ci par-là, de cent poudre dont on affoupit fi promptement for monde; mais le fuccès aveugle bientôt et nous enhardissant : étant entrée chez un mar chand de vin, qu'elle trouva seul, elle s mit dans la tête de l'endormir & de vuide fon comptoir : tout cela fut fait en un mo ment ; malheureusement une jeune fille qu étoit dans une falle voisine, & qui voyo tout à travers la porte vitrée, fit un cri d frayeur; l'empoisonneuse ne balance pas, dan l'espérance de cacher son crime, elle résou d'en commettre un second plus horrible en core, elle affaffine cette pauvre enfant, s'enfuit. C'est alors qu'elle a été arrêtée. Quell mesois activité prodigieuse dans la végétation du cœu ment; l'i humain! quelle prompte progression dans celle u, dit Tome IX.

de ce fripo latric

Il: fiter préca Une a fervé ques ( gu'aill touiou aux af homm fons d de célé familia ble dar homma che, d avoit p failles, nomme cour, & la dénor de chami e plus dire, fente po parlant en parla re, car ces

de

en

ites

res-

nme

r sa

vous

s de nabit

dont

fon

leanit les

dans

nt de e 16

cett

it for

ôt et

mar

lle f vuide

n mo

le qu

voyo

cri d , dan

résou

ole en

nt, Quell

1 cœu

de cette scélerate, elle est dans le même jour friponne, empoisonneuse, meurtriere & délatrice de ses complices....

Il arrive souvent que les filoux savent profiter de la méfiance même qui multiplie les précautions pour se garantir de leurs pieges. Une aventure récente prouve ce que j'ai observé plusieurs fois, que l'on reconnoît jusques dans les escroqueries plus fréquentes ici qu'ailleurs, le caractere de la nation qui mêle toujours le plaisant au férieux, l'épigramme aux affaires même d'intérêt. M. de la Roche. homme riche, allié à nos plus opulentes maisons de finance, & qui a acquis une espece de célébrité par l'originalité qu'il affecte & la familiarité qu'elle seule peut rendre supportable dans le fanctuaire, où chacun dépose les hommages les plus respectueux, M. de la Roche, dis je, Gentilhomme ordinaire du Roi. avoit pris pour aller faire son service à Verfailles, une de ces chaises à deux que l'on nomme, en langage distingué, voitures de la our, & à qui l'on donne, en jargon trivial. a dénomination d'un vase d'ignominie, d'un pot de chambre. Un homme dont l'extérieur etoit e plus propre à prévenir en sa faveur, c'estdire, de bonne mine & bien vêtu, se préente pour être le second. On chemine en arlant de choses indifférentes. Je veux dire n parlant d'un côté & en écoutant de l'aure, car M. de la Roche jase volontiers, quelmefois avec esprit, mais toujours longuenent; l'inconnu offre du tabac : je vous remers celle, dit le gentilhomme, depuis l'histoire des

I 2

endormeurs je ne prends plus de tabac ; j'ai cepen. dant une affez belle boîte, comme vous le voyez. c'est un présent du feu Roi. En disant cela, il tiroit de sa poche une fort belle tabatiere où étoit le portrait de Louis XV, entouré de diamans. On examine la boîte, on l'admire: le propriétaire la remet dans sa poche, la voiture arrive, & M. de la Roche monte au château. Une réminiscence du temps, où il prenoit encore du tabac, un geste involontaire dirige la main du bon gentilhomme vers la poche, où jadis la tabatiere étoit logée: il ne la fent plus; sa main tremblante visite les recoins de la poche; il ne s'y trouve qu'un méchant papier sur lequel ces mots étoient traces avec un crayon: quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatiere. M. de la Roche furieux fait retentir le château de ses plaintes, mais on ne peut les écouter sans rire. & on dit même que le secrétaire, qui a dressé l'ordre au Lieutenant de police pour faire chercher le filou, rioit en écrivant.

Je vous ai communiqué dans le temps, & les journaux l'ont répété depuis, ce qui s'étoit passé lors de la réception de M. de Chabanon à l'Académie françoise, je ne vous dirai donc qu'en passant que son discours n'a pas sait grande sensation. On dit affez méchamment que la premiere place vacante chez ces immortels ne peut échapper à Gardel ou à Noverre, maîtres de ballets. Pour vous faire sentir la critique de ce nouveau choix, il faut vous dire que M. de Ch. est un des meilleurs violons de la capitale, & l'on prétend que la

répui fembre polé Convous de la tention de condicion de c

l'éléga donno dans t grande brillant

des ro

bes à

tine,

nufact

belles

goût fi quins gue, c de trav trie fra

Vous d veaux in grand in cette ca réputation qu'il s'est acquise dans la musique semble mieux fondée que celle qu'on lui a sup-

posée dans la littérature.

70

3 ,

il

de

e:

oi-

au

ıil

oners

ée :

ı'un

ient pas

. de

ı de

fans

qui

, &

etoit

anon

donc

fait

ment

im-

No-

e fen-

faut

Heurs

iue la

Ce démon de littérature gagne, comme vous le voyez, tous les états. Nos marchands de la rue St. Denis n'y ont pas moins de prétentions, que les musiciens & les danseurs de cette capitale. L'un d'eux vient, non pas d'écrire, mais de faire imprimer une lettre politico-morale, par laquelle il prétend rappeller nos Dames à leur véritable parure, dont la base, selon lui, est la richesse des étoffes, & la quantité qu'on en emploie. « La mode des robes à la Polonoise, dit-il, celle des robes à la lévite, dont la forme est si enfantine, a fait tomber absolument toutes nos manufactures où se fabriquoient autrefois ces belles étoffes, qui, à la richesse de la matiere, réunissoient la perfection du travail l'élégance & la majesté du dessein, & qui donnoient tant de célébrité à nos fabriques dans toutes les parties de l'univers. Si nos grandes Dames, si celles qui jouissent d'une brillante fortune continuent à se livrer à ce goût si bizarre pour des habillemens aussi mesquins que ceux qui sont aujourd'hui en vogue, c'en est fait pour toujours d'une branche de travail qui faisoit tant d'honneur à l'industrie françoise, &c. &c. »

Si vous aimez la variété des spectacles, vous devez voir de bon œil les deux nouveaux théâtres qu'il est question d'ajouter au grand nombre que nous en avons déjà dans cette capitale. Vous savez qu'outre les trois

grands spectacles, où l'on voit des tragédies: des diames, des comédies, des opéra-comiques & larmoyans, des pieces italiennes & françoises, de grands opéra françois, des opéra Italiens, des fragmens, des ballen tragi-pantomimes historiques, il y en a aux Boulevards un nombre étonnant; favoir, les grands danseurs du Roi, l'ambigu comique, les éleves pour la danse de l'opéra, & les varietés amusantes. On vient d'obtenir le privilege d'un nouveau spectacle à Chaillot, où l'on en construit présentement la salle : comme elle fera placée hors des barrieres, il fera permis à ce nouveau directeur, de faire jouer toutes les pieces de la comédie françoise, italienne, & de l'opéra-comique, qu'il voudra. L'ouverture s'en fera au commencement de l'été. Le privilege d'un autre spectacle, qu'on sollicite vivement, & qui n'est pas encore obtenu, a pour objet ce qu'étoient dans leur principe les petits comédiens de bois.

Un Abbe, libertin de profession, que je ne lon dos vous nommeral point, très-constant compagnon de plaisir du Marquis de V., s'avisa dernièrement de vouloir rire aux dépens de quatre ble & drôlesses qui sont à la suite de la légion de la Gourdan, & à qui il en vouloit. En ambaire, revant au Vauxhall, il s'entendit aisément avec des roués de la bonne classe de sa connoissant entrecon de vouloit de retour de la veille (de sa terre) & comme de toit de retour de la veille (de sa terre) & comme de qu'il étoit dans le Vauxhall. Voilà nos sille ger le pen l'air, qui demandent s'il a ramené sa sem de les comme de les

qua que per. Vau n A n m n y Mart même coche cheva à l'hô pent; dent est-il? à ces des fer per.) ient le de l'am lon do coup d qui laif ble & coquine prife, r pardons entrecor quis de

(La

es,

CO-

nes

des

ets

aux

les

les

ietes

d'un

en

ens

rmis

utes

nne,

ver-

. Le

icité

u, a

ncipe

je ne

gnon

niere-

uatre

on de

arri

iffan

arqui

e) 8

fille

a fem

Bon

(La bonne bourde!) " Enfin l'Abbe dir aux quatres élues, qui font des plus dans le genre. que le Marquis l'a charge de les inviter à souper. (Cétoit l'ordinaire, tous les jours de Vauxhall, avant le mariage de ce Marquis.) a Ainst, leur dit il, après le Vauxhall, vous n monterez dans vos voitures, & vous vous " y rendrez. " La Urbain, la petite Beze, la Martin, la Chouchou, toutes coquines de la même force, y font bientôt montées, & fouette cocher, (elles indiquent peu exactement.) Les chevaux les emportent, & la voiture s'arrête à l'hôtel du Marquis de N. Les valets frappent; on ouvre. Les femmes (filles) demandent tout uniment au luisse : le Marquis y est-il? \_\_ Oui, Mesdames, (peu accoutumé à ces sortes de visites, il les prenoit pour des femmes de qualité qu'on attendoit à fouper.) Elles montent comme des folles, traverient les appartemens en chantant à haute voix: de l'amour tout subit les loix; & arrivées au falon donnent, en criant eh Marquis, un grand coup de pied dans la porte qui s'ouvre, & qui laisse voir à une compagnie très-honorable & très-nombreuse un groupe de quatre oquines, qui s'appercevant bientôt de la méprise, restent sottes comme des paniers. u Mille pardons, Mefficure, Mefflames, d'une voix entrecoupée; nous croyions être chez le Marquis de V. " La Marquise de N. ne favoit, comme dit le proverbe, à quelle sauce manger le poisson, parce que son mari affectoit le les combler d'honnêteres, pour jouir enore mieux de leur embarras. Enfin elles pren-

I 4

nent le parti de se congédier elles mêmes, à retournent chacune chez elle, l'estomac vuide & le cœur gros. Cette aventure, qui se répandit le lendemain, sit beaucoup rire. Mais l'Abbé n'ose plus retourner aux Vauxhall, où les quatre friponnes ont complotté de lui ar racher les yeux.

n v rendrez, n La Urbain, la poute Bere, la

### De Paris, le 19 Fevrier 1780.

même force, y font blemet montees, & fouette M. de Sartine paroît toujours faire bon vifage, mais on le croit plus chancelant que jamais, depuis que le Duc de Chartres est paryenu, dit-on, à mettre contre lui la Reine & le Comte d'Artois. Ce dernier à ce qu'on assure, a parlé si vivement au Ministre de la marine, qu'il lui a forcé la main par rapport à notre brave Bougainville, auquel il a di rendre son ancienneté. Il y a eu ces jours d chez ce M. de Bougainville un diner, qui afait du bruit, & auquel on a donné le nom de diner des mécontens. Il étoit composé entr'autres du Duc de Chartres, du Comte d'Estaing & du Prince de Nassau. Aucun des convives ne s'y est trouvé qui ne fût ennemi mortel de M. de Sartine, lequel n'a pu même être servi de se anciennes mouches, dont il a conserve l'usage car on avoit pris la précaution de faire fortil tous les domestiques. Il étoit plaisant de s'ap percevoir combien ce petit événement a in quiété le Ministre de la marine. Les fréquente visites qu'il a faites à l'Archevêque de Paris lequel intrigue & opere plus que M. de Sar tine, ont effraye la cabale; mais il est si rule

fi ac

génés 177

d'une tant longue équiv plupa plus les co parce Pourt

en tra

n Trelle, labour cet, M vendre dreffer & en 1 wendre de Francecevra

" Do

St. Char

fi adroit, que je ne serois point surpris de le voir emporter fur tous les adversaires.

Annonces, affiches & avis divers ou Journal genéral de France. Du Vendredi 31 Décembre

AND THE PROPERTY OF THE PARTY O

8

ide

ré-

ais

Où ar-

1 15

7 11

80.

ind.

bon

que

par-

ne &

u'on

de la

port a dû

urs-ci

a fait

m de

utres

& du

ne s'y

M. de

de fes

1 fage

forti

e s'ap

a in

uente

Paris

le Sar

i ruie

On s'est permis. Monsieur, sous ce titre d'une de nos feuilles hebdomadaires & en imitant sa maniere & son style, de répandre une longue kyrielle de méchancetés plus ou moins equivoques, plus ou moins ordurieres fur la plupart de nos femmes & filles du monde les plus connues. Cela ne peut guere amuser que les concitoyens de ces louables personnes. parce qu'elles en sont plus ou moins célèbres. Pourtant, à cause de la singularité, je vous en transcrirai quelques articles.

#### Biens Seigneuriaux à vendre.

demoura, such Tro Mayer " Terres & grands fiels, dans l'isle Macquerelle, partie en bois taillis, partie en terres labourables, appartenans à Miles. Mify, Doucet, Montauban, St. Yves & Defribes, à vendre en totalité ou par portions égales. S'adresser aux propriétaires, rue des Cordeliers & en leur absence à Madame Gourdan.»

» Fiefs & Châteaux des Deux-Portes, à vendre par licitation, & payables en monnoie de France, ou en monnoie de l'Empire. On recevra de l'argent de toutes mains. S'adresser Mlle. Rosalie, dite le Vasseur.

» Domaine de la Folie dans le Marquisat de St. Chamond; favoir, Maison, dite le Museum-

M

cal

dra

fau

300

de

bot

ľHô

Dlle

Bou

plus

mois

à fa

toufl

moife

dama

felle !

de la

nay,

à la j

E 10

, T

bre bla

genre

& les

99

99

Lupanar, & dépendances avec vieux moulins à eau & à vent, plusieurs arpens de prés, à la vérité très fauchés, point de vignes, mais beaucoup de terres plus labourées que labourables, à vendre à l'enchere. S'adresser à la Marquise de St. C\*\*\* en son hôtel, Boulevard du Temple, & en son absence, au Sr. d'Ar.... dit Bac. d'ambassade, au Prophete Jérémie, à l'Estrapade le matin, & l'après-midi, rue Vuide-Gousset, à l'Emprunteur. »

#### Biens en voture à vendre ou à louer.

n Quatre grands Quartiers d'héritage à vendre, avec une très-grande entrée fort fréquentée sur le devant & une porte bâtarde sur le derriere qui l'est presque autant. S'adresser à Mlle. Porcin à toute heure du jour, en sa demeure, rue Trousse-Vache, excepté depuis six heures du soir jusqu'à huit, qu'elle travaille aux Thuilleries.

"Grand & magnifique terrein, dit le Troud'Enfer, propre à faire un haras de jeunes chevaux. S'adresser à Madame Molé, rue Jean Pain-mollet, aux Vaches-Suisses, qui le sera voir avec la plus grande facilité.

" Plusieurs Arpens de marais, propres pour des pâtures, mais sans garantie d'hommes ni d'animaux, à cause des sondrieres. S'adresser à Mlles. Crépeaux, Bigottini, Coulon & Puysieux, à l'Académie Royale de musique. "

on immensité, charges & offices d'Intendans des

lins

+ à

nais

ou-

à la

ou-

au

Pro-

, &

run-

ven-

fre-

e fur

esser sa

epuis tra-

Froueunes

Jean

e fera

s pour

reffer

z Puy-

ze, VII

ns des

Menus, rapportant l'impossible, outre les droits casuels, à vendre : la maison, comme on voudra. S'adresser pour la maison, à Madame Bussault, & pour les Intendances à son mari, ancien marchand de soie, & aux Srs. Papillon de la Ferté, Mareschaux-Desentelles & Bourboulon, sur le pavé de Paris.

### Maisons ou Appartemens à louer.

.. Les fept Pèchés mortels., favoir :

rate and place dor date lesion

"Plusieurs grands & beaux appartemens à l'Hôpital général, vacant par la retraite des Dlles. Granville, Soucke & Raucourt. S'adresser aux anciennes Locataires, rue de la Bourbe, à la Levrette & au besoin, un peu plus haut. "

" Portion de lit à louer pour le premier du mois prochain. S'adresser à Mlle Violette, ou à sa femme de chambre, rue Verte, à la Pantousle, & dans peu à l'Hôtel-Dieu.,

"Petit appartement au cinquieme en samoise, à troquer contre un au premier, en
damas de trois couleurs. S'adresser à Mademoiselle Ste. Marie, ouvriere en tours de lit, rue
de la nouvelle Halle, & chez Madame Delaunay, rue des Petits-Champs, où elle travaille
à la journée.,

### Ventes de Meubles & Effets, ogolio

bre blanc représentant Mile. Contat, d'un beau genre & pouvant servir de modele, si les pieds & les mains étoient du même auteur.

troquer contro un office d'Avocat

16

Pomone, grand comme nature, sur deux pieds quatre pouces de large. Elle est peinte offrant ses prémices au Dieu des jardins. La taille du Dieu, quoique colossale, ne paroît pas proportionnée.,

» Beau Tableau représentant Danaé recevant une pluie d'or dans le tonneau des Da-

naïdes, S'adresser à Mlle. Duthé.,

"Les sept Péchés mortels, savoir : l'Avarice, représentée par Mlle. Amenaïde; la Paresse, par Mlle. Beaupré; la Colere, par Mlle. Luzy; la Luxure, par Mlle. la Guerre; la Gourmandise, par Mlle. Urbin; l'Orgueil, par Mlle. Thevenet; l'Envie, par Mlle. Béze. Ce tableau est frappant par la ressemblance. "Deux Fauteuils à bascule de l'invention du Marquis de V. également commodes pour les deux sexes, à vendre. S'adresser à M, le Marquis de B. & en son absence au Comédien Clairval. On les voit le matin chez le Sr. Peixotto, Banquier, rue des Juiss, à l'Avarice. Le Sr. Michu, dite la Dlle. Michu, est chargé de les saire voir. "

### Charges, Offices ou Rentes à vendre.

algradornoi si i

College à vendre forcement. On pourroit la troquer contre un office d'Avocat consultant du Palais Royal. S'adresser au Sr. Dupiro, substitut du Procureur du Roi de la Grenade, rue des Aveugles, à la Bonne-Foi. On observe qu'on ne pourra traiter qu'au comptant

les d du vo du V St. Fi

Vent

après la Sal

leur co

» enco » baife espere suite. St. Juli

,, U 12000 chambr dite Ni au Gal

» Tr à M. le chez le les deniers étant réservés pour faire les frais du voyage. — Office de Mouchard, à la suite du Vauxhall. S'adresser à Mile. Dorval, rue St. Fiacre, à la Truye.,

t

1

.

2.

a.

ar

e; il,

ze.

. 27

ion

nuc

le

ien

kot-Le

de

rand t la

iro, ade

ob

tant

### Vente de Chevaux, Equipages & autres Effets.

"Berline Angloise, Chevaux & Equipages après le départ de Mile. du Fayel l'ainée pour la Salpétriere.

", Deux jolis poulains égaux, parvenus à leur croissance. S'adresser à Mlle Frécourt, & pour le prix à Madame sa mere au cinquieme arbre de la grande allée du Palais Royal. "

"Très-beau Perroquet vert, qui ne sait n encore dire que Montez, Monsieur, payez, n baisez mon cœur, & allez-vous-en; "mais on espere qu'il en apprendra davantage par la suite. Prix un louis. Chez Mlle. Felix, rue St. Julien le pauvre, à l'Enseigne du Babillard.,

### Effets perdus ou trouvés.

" Une très-belle paire de Girandolles. Prix 12000 liv. perdue dans la falle de la grandechambre du Palais, par Mlle. Neuf-chatel, dite Niniche. S'adresser au Chevalier de Paris, au Galant escroc, rue du Hasard.

### Livres nouveaux.

» Traité de l'Usure & de la Léssine, dédié à M. le Duc de C. par le Duc de P. Se trouve thez le Curé de St. Eustache.,

deux sexes. Nouvelle édition, revue & corrigée par les Duchesses de M. & de V. commentée par Madame B. de S. dédiée à la Comtesse de G. par les sujets de l'Académie Royale de musique, à Lampsaque, & se trouve à Paris, chez la Dlle. Justine-Sil... à la Souplesse, rue de la Truanderie.,

M. de Senac, Fermier général, rue Merderet.

,, Essai sur la mauvaise plaisanterie & sur l'abus des calembours, dédié aux Marquis de Bievre, Louvois & Champcenetz, mis en ordre par le Marquis de Puget, Avocat général du Caveau, rue des Boulangers, à la Faim.,

" Nouveau Traité sur le point d'honneur, à l'usage des valeureux, composé pour l'instruction de ceux qui tournent le dos & qui desirent vivre long-temps, dédié au Marquis de St. P. rue du Brave, à l'Epée de bois.

"L'Art de faire de l'esprit & d'y mêler celui des autres, par Mile. Arnoult, rue des Deux-Portes, à la Ménagerie. Nota. On voit aussi au même endroit un morceau d'Histoire naturelle. C'est une mâchoire de Requin, d'une grandeur esfroyable, mais les dents n'en sont point parfaitement conservées. C'est à vendre ou à troquer.

"L'Art de composer sa figure & de rétrécir sa bouche aux dépens du reste. Un volume in-12, petit format, papier d'Hollande. S'adresser à Mlle. Bouton-de-Rose, rue Bethisy, à la Grimace.

», Traité d'Oftéologie, ou le Squelette des

Grace à l'Au rue d

appart defirer ment of fon aife dant le

felle St qui lui » Le maladie fon tale qui man

» La un mor épreuve

mais ét

" La francs. intérêts ment po " La

achetera foient. I plâtreux » La

faveurs

Graces, par Mile. Guimard, rue de la Planche, l'Arbre fec. "

" Traité des Passions, par Mlle. Justine, nue de Sodôme, au Bien-venu.,

#### Demandes particulieres.

"Un locataire qui occupe un très-grand appartement sur le devant chez Mile. Furcy, desireroit y faire par entreprise un retranchement ou des cloisons, pour y être moins à son aise. Il se tiendra seul sur le derriere pendant les réparations.

"Un particulier possesser de la Demoiselle Ste. Marie l'ainée, desireroit un maître qui lui apprît à parler & à ne rien prendre.

" Le Docteur Césan, Médecin, traitant les maladies vénériennes, offre pour preuves de son talent, de faire visiter la Dlle. Rostend, qui marche & agit comme si elle n'avoit jamais été attaquée de ce mal."

» La Dile. la Forest offre de donner, pour un morceau de pain, les Ruines de Palmyre,

épreuve retouchée. »

» La Dlle. Baltasar desireroit emprunter six francs. Elle donneroit une galanterie pour les intérêts, & son pere & sa mere en nantissement pour le principal. »

» La Dlle. Vestris prévient le public qu'elle achetera tous les sisses, à quelque prix qu'ils soient. Elle demeure toujours rue de Champ-

plâtreux. »

les

or.

m.

male

à à ou-

1

t.,,

fur

de

or-

ral

1. ,,

ur.

inf-

qui

uis

. ,,

êler

des

voit

pire

une

ont

idre

La

tre-

ıme

ref-

des

» La Dlle. Renard propose de mettre ses saveurs en loterie, sa délicatesse répugnant à

ruiner tous ses amans, pour soutenir son état de fille du monde. La quinzaine de ses saveurs sera divisée en cinq lots, qui écherront aux numéros sortis de la roue de fortune. Le gagnant aura un terne nocturne, & de plus à souper, & pourra donner des coupons à qui bon lui semblera. Les billets seront de douze livres, & seront garantis par le Docteur Préval. La Dile. Renard les délivrera elle-même aux amateurs tous les matins, rue du puits qui parle, au buisson ardent, & dans la grande allée du palais royal, depuis une heure jusqu'à deux heures après midi & minuit, »

### Annonces diverfes.

» La fociété royale de médecine propose; pour prix de l'année prochaîne, deux médailles d'or de la valeur de 1200 livres chacune. La premiere sera adjugée au meilleur mémoire sur les maladies des Dlles. Cléophile, d'Ervieux, & la seconde au meilleur mémoire sur l'Epizootie, nommée par les savans Furor Amoris Anti-Physici, dont les Dlles. Raucourt, Soucke, Sophie, Agnès, Denis & Colombe ont insecté la capitale. Ces mémoires devront contenir les remedes nécessaires; & attendu la nature extraordinaire & opiniâtre de ces maladies, tous les savans, tant regnicoles qu'étrangers sont invités à concourir. »

fans succès, un ours Africain. Cet animal est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'un poil extraordinairement long & touffu. Il ne

fe nou une grand no Couche a que

fonctio

mâcho

» M duels, alloit e au'eût veille dévoue Le pier feffion de la c long-te Guerre fubitem des bo roient Dlle. 1 offrir d rot. Je: s'eft en

la paix

deux co

tat

irs

u-

int

er.

lui

es,

La

na-

le,

du

eux

fe;

ail-

ne.

oire

Er-

fur

7110-

irt,

nbe

ont

ndu

ces

u'é-

er,

est

l'un

ne

se nourrit que de chair humaine, & il en fait une grande consommation tous les jours. »

n On peut voir chez la Dlle. Bianchi, dite Argentine, rue de l'Amant jaloux, un squetette injecté, qui marche, mange, digere & couche comme une personne naturelle. Il n'y a que la tête & le cœur qui ne sont point de sonction; il parle italien, bégaie le françois, mâchote l'anglois, & n'écorche personne.

#### 

radigation for spelitacion is may a

n Malgré la rigueur des loix contre les duels, l'amour, qui ne connoît point de loix. alloit enfanglanter les boulevards, & quel qu'eût été le vainqueur, la France étoit à la veille de faire une perte irréparable, fans le dévouement de Mile. Montauban. Voici le fait. Le pierrot du fameux Nicolet, qui est en posfession de faire depuis long temps les délices de la capitale, étoit auffi en possession depuis long temps du cœur & du fit de la Dile. la Guerre, lorsque cette nouvelle Hélene s'est subitement éprise du célebre Jeannor, le Pâris des boulevards. Les deux rivaux se prépamient à en venir aux mains, lorsque la Dlle. Montauban est venue genereusement offrir de se charger de la consolation du piertot. Jeannot, après avoir un peu balancé; s'est enfin résigné. Il a embrassé son rival : la paix s'est rétablie, & l'on assure que les deux couples amoureux ne se quittent plus. » on maken 9 and the

Cintelligence, a coupé le unban-auque

### e nouvrit que de cia humaine, & il en fune grande como selsas segons des jours. m

Jourd'hui le Fat puni & l'Impertinent. Le sieur la Rive remplira les deux rôles.

" Les comédiens Italiens donneront aujour d'hui la premiere représentation de la Counifanne amoureuse, au profit du Sr. Julien, qui va quitter le spectacle."

» Aux boulevards. Les différentes troupes donneront relâche pour le fervice de la

" Malere 'la rieueur des .28 .28 .28 " Louis e

Le bel hôtel du Duc de Choiseul vient d'être vendu à une compagnie d'entrepreneurs. La manie de percer des rues gagne de plus en plus. On en percera une au milieu du superbe jardin de cet hôtel, une à travers l'hôpital des Quinze-vingt, une à l'hôtel de Longue-ville, où est la manufacture générale du tabac, une à l'ancien hôtel de Conti, une à l'ancien hôtel d'Aligre; ensin, Monsieur, l'on perce par-tout; nos plaisans disent que Paris va devenir comme un crible, & les gens sensés répondent que, puisque la rage de bâtir a tant écarté les limites de cette ville monstrueuse, il est juste qu'on la vuide dans le milieu.

Le bailli de la Tour, au dernier bal de l'opéra, a payé fort cher quelques idées charnelles auxquelles il s'est abandonné. Une jolie coquine l'a accosté, l'a caressé & serré dans ses bras. Pendant ce temps un filou, qui étoit d'intelligence, a coupé le ruban auquel une

superbe a dispara est reste

M. le nne fois bien le oloire. nent sa Général Iphigénie gu'il ne L'acteur fanfare l'approç1 & rence d'honner les plus & la fal le Comte d être à le au mome couronne d'Estaing exprès a Chartres phe atter tous les niment q voit plus

nés par

che, mal

la valeur

superbe croix de diamans étoit suspendue. Il a disparu, la coquine s'est éclipsée, & le bailli

est resté avec ses regrets.

9

an:

eur

03

ur-

qui

oula

tre

La

en

rbe

ital

ue-

ta-

e à

'on

aris

en-

âtir

oni-

; le

lo

de

nar-

olie

lans

toit

M. le Comte d'Estaing a éprouvé, encore une fois à l'un de nos grands théâtres, combien le peuple François est enthousiaste de la gloire, & reconnoissant envers ceux qui prennent sa défense, & le soin de le venger. Ce Général étoit hier à l'opéra; on y donnoit Iphigénie. Il étoit vêtu d'une maniere si simple, qu'il ne fut remarqué qu'au quatrieme acte. L'afteur alloit entrer sur la scene, lorsqu'une fanfare de timballes & de trompettes annonce lapproche d'un guerrier. Les yeux cherchent & rencontrent en effet ce digne Chevalier d'honneur & de gloire; les applaudissemens les plus redoublés se joignent à la musique, & la salle retentit de ces cris flatteurs : Vive le Comte d'Estaing! Les acclamations sembloient être à leur comble; elles redoublerent encore au moment où Créon, au-lieu de présenter la couronne à Jason, la posa aux pieds du Comte Estaing, que le destin sembloit avoir tout exprès amené dans la loge de M. le Duc de Chartres, laquelle borde le théâtre. Ce triomphe attendrissant n'étoit nullement préparé, & tous les spectateurs y ont concourru si unaniment qu'on auroit dit que M. d'Estaing n'avoit plus d'ennemis, ou qu'ils étoient entraînés par le sentiment irrésistible qui nous arrathe, malgré nous-mêmes, un hommage pour a valeur & le patriotisme.

Des stanker alles de inchants soll

## ÉPITRE A THÉMIRE

relle avec les rentels.

th out of the Dans la paifible folitude Où la fortune m'a conduit Sans regrets, fans inquiétude: Rêvant le jour, dormant la nuit; De ma fugitive existence. J'appréciois le fonge vain: Et je mettois dans la balance Les deux tonneaux d'où le destin; A fon gré, fur le genre-humain Fait couler avec abondance, somil ... Du plaifir la douce vapeur Et l'onde amere du malheur : Je me difois : fans l'espérance Dont le rêve consolateur Vient ranimer notre courage Supporterions-nous l'esclavage Qui nous enchaîne à la douleur? Tranquille au port après l'orage . Loin de moi je voyois s'enfuir Les illusions du bel âge; Et si quelque doux souvenir Réveilloit mon ame affoupie, Si quelque impérieux desir Surmontoit ma mélancolie Je ne lui donnois qu'un foupir. Des grandeurs la vaine chimere Fuyoit comme l'ombre légere Cede aux premiers rayons du jour ; Et le fantôme de la gloire S'étoit disfipé fans retour. Des chastes filles de mémoire

Da Du Je o Les

Des Ecla

Ain: La Heu J'oui Boui

Ces
A la
D'un
Que
J'oul
Dont

Mên

Qui Se cl Et ce Eproi

De 1

Distil J'oub Mes Mais

Me ra Qui v Mon Je fer

Si par fois je fuivois la court an in Dans leur temple auguste & paisible! Du malheur d'être né fenfible . de nione l' Je cherchois à me confoler. Les pleurs qu'Erato fait couler. Ne font point mêlés d'amertume: Des beaux arts le flambeau divin Fclaire, & jamais ne confume. Ainfi je trompojs du destin La dure & bizarre influence : The san tall Heureux dans mon infouciance : 10 101100 l'oubliois ces hommes pervers Bouffis d'orgueil & d'infolence. Oui nous vantent leur bienfaisance. Même en nous furchargeant de fers. Ces tyrans, dont l'ingratitude A la vertu n'offre pour prix analement n'à D'une accablante fervitude. Oue les outrages du mépris. J'oubliois ces noirs fanatiques. Dont le zele est nourri de fiel. Qui dans leurs fureurs extatiques Se chargent de venger le ciel . Et ces êtres qui de l'envie. Eprouyant le tourment cruel ; De l'homicide calomnie Distillent le poison mortel; and in and il J'oubliois tout, hors ma patrie, Mes pénates, & mes amis. Mais quand ta voix enchanteresse Me rappelle en ces lieux chéris. Qui virent naître ma tendresse, ballet 9.1 Mon cœur s'envole auprès de toi; Je fens balancer ma fageffe

Et ma raison fuit loin de moi, sion sec la Je ne vois plus que ce bocage and ansil Témoin de mon premier foupir pullan el Soupir furtif, timide homage D'un cœur, étonné de sentir. Je vois cette grotte champêtre Inaccessible aux feux du jour, Où je reçus un nouvel être Quand tu cédas à mon amour, ou si ma Sur des fleurs j'y vois ma Thémire, Goûter les douceurs du sommeil, L'amour qui près d'elle foupire, Impatient de son réveil, En se jouant couvre de roses Son fein, qu'il voit croître & baiffer, Et fur ses levres demi closes, En tremblant ravit un baifer. Si Thémire est encor fidelle, Arrête amour! crains fon courroux, Tes plaifirs ne font plus pour elle, Je ne suis plus à ses genoux. Mais, fi la douce erreur d'un fonge, Donnoit le change à ses desirs, Amour, fais durer ce mensonge Pour éterniser ses plaisirs. Rêve au bonheur, ô, ma Thémire, Il n'en est plus pour ton amant. Son cœur que la douleur déchire, Se flétrit & meurt lentement. Depuis l'instant de ma naissance J'ai vu cinq lustres s'écouler, Le malheur laffoit ma constance Quand l'amour vint me consoler, Tu m'en as fait fentir l'ivresse,

Lt J'ai San Qu

Je :

Do

Tor De

At

Fortiùs ac Illi , férip Noc staba

CET the piece & qui puis que médie e titre La de Médie date a l'ancient qui dure

de l'hui

moindre

Et dans sa coupe enchanteresse la sont proper l'ai goûté le nechar des dieux le sont proper l'amour heureux managhille Qu'est-ce, hélas que notre existence à annu Donne des pleurs à mon destin proper l'airain.

Je n'en puis vaincre l'inclémence, le sant le tien, Thémire, est plus ferein, annu la ton bonheur il doit sourire.

Cueille les roses du plaisir, annu la managhille les roses du plaisir, annu loin de toi soupire l'annu le managhille pouvoir te les offrir, annu la managhille pouvoir le les offrir, annu la managhille pouvoir le les offrir, annu la managhille pouvoir te les offrir, annu la managhille pouvoir le les offrir, annu la managhille pouvoir la man

295 Taritte Par M. Col. .. 116

# De Paris; le 26 Février 17801

no mera rectua monologue du premier

Fortius ac melius magnas plerumque fecat resolution line in the li

Hor. Sat, X. L. I.

CETTE épigraphe indique l'objet d'une penie piece dont je dois vous rendre compte ;
à qui se distribue assez mystérieusement depuis quelques jours. C'est une sanglante comédie en trois actes & en vers, qui a pour
nitre Lassone, ou la séance de la Société Royale
de Médecine, dont l'institution de nouvelle
date a occasionné, parmi les membres de
l'ancienne faculté, tant & tant de rumeurs
qui durent encore. Il faut être vrai; l'amour
de l'humanité, qui n'est peut-être pas la
moindre des chimeres, n'est pas à coup sûr, le

ressort général qui excita le zele de Mrs. Vico. d'Azir & de Laffone, fondateurs de cet eta. bliffement. L'intérêt de l'un , l'ambition de l'autre ont probablement tout fait; mais, on est l'homme qui, parmi les hommes, n'agisse d'après ces principes? Dans une cour monar. chique, où chaque individu peut devenir petit Monarque, ne fût-ce que d'une province. d'une ville, d'un château, d'une tour, d'un hameau, d'une isle déserte; comment trouver extraordinaire qu'un médecin veuille auffi devenir le Monarque d'un petir état purgatif? Mais il a fallu s'attirer des sujets d'une republique libre; ce point étoit difficile, & notre médecin courtisan, n'y est parvenu qu'en falcinant les esprits, de l'attrait des récompenfes, des pensions, des hrevets & des honneurs; & sur-tout, en employant, à l'exemple de tous les imposeurs adroits, un fans tique collegue, dont le caractère ne me paroit pas indulgemment trace dans cette premiere scene monologue du premier acte.

Le dessein en est pris; je perds la faculté.

Comment arriverai-je à la célébrité?

Irai-je

D'un honneur sans profit portant le poids extrême,

Pour l'amour des humains me dévouer moi-même?

Pour cet honneur du moins mon ame n'est pas faite.

Je l'obtiendrai bien mieux.

par le nom vraiment beau

De riche dissequeur & d'opulent bourreau!

Sans argent en esset, que peut être la gloire?

Nos affaires déjà sont dans le meilleur train,

indique l'objet d'une ne-

Nous a
Du Min

Un Vicq e née: il blée, & fort un fa nouv

De m'
Quel hor
Comme
Dieu! qu
Viennent
C'est ce q

k fon i F.... as de le eur chei

Les a

Ambitieu es héros Il les nom Nous voi

(\*) Ce te le: mais la médec le vétérina la médec mal de qui

Tome I

Nous avons tout trompé, jusques au Souverain;

a. le

Dù

fe ir-

e-

e,

un ouuffi

if?

pu-

otre

faf-

en-

em-

ana-

papre-

0

1 910

sino

eme,

faite

t beau

b im

il. e

pulon

Nous

Un certain Fourcroy est à Vicq, ce que Vicq est à Lassone, c'est à-dire, son ame damnée: il précede les autres membres à l'assemblée, & trouve Vicq dans son cabinet. Celui-ci sort un instant, & Fourcroy s'applaudissant de la nouvelle cotterie, s'écrie:

De m'attacher à Vicq, oh! que bien il me prit!

Quel homme que ce Vicq! & qu'il a donc d'esprit!...

Comme en argent comptant ce cabinet abonde!...

Dieu! que de charlatans, pour piller le public,

Viennent payer en or la signature Vicq!

Cest ce qu'on ne sait pas......

Les autres membres arrivent à leur tour, k son introduits sur le mot du guet qui est F.... ou Jean François. Vicq ne manque as de les haranguer, d'exalter ses talens & sur ches.

Ambitieux foutiens du grand nom de Lassone....

s héros, les appuis du grand art d'Iatrique (\*)

l les nomme tous)

Nous voici donc enfin, avec lettres-patentes. . .

Tome IX.

K

<sup>\*)</sup> Ce terme est regardé comme Synonyme de médee: mais il dit plus : non-seulement il présente l'idée la médecine humaine, mais encore celle de la médee vétérinaire ou des bêtes de charge, & même celle la médecine que l'on peut employer à l'égard d'un mal de quelque espece qu'il soit.

Nous allons installer, dans ce jour solemnel, L'intérêt, le vrai dieu, contre ce vieux autel, Où des dieux surannés....

Cette grave assemblée se change tout à coup en espece de sarce très-plaisante par l'introduction de Lyonnois (\*) qui s'y présente inconnu. Vicq lui demande.

Après s'être déchaîné contre l'ignorant, le barbare traitement que Vicq employa dans le maladies de bestiaux, au secours desquels le gouvernement l'avoit envoyé dans les provinces méridionales, il se fait amener tous ses chiens qui étoient à la porte & se sai reconnoître pour Lyonnois. Ce n'est pas a sez pour lui d'apostropher tous les membres il campe un soussele à ce pauvre Fourcroy en lui disant:

» Et toi, reçois ceci sur ta face importune, » Pour m'ôter à la fois l'honneur & la fortune,

Lassone, le grand Archiâtre vient enfa

& s'e

" Mais

Méleva
De foin
Parvenu
Et j'y pa
Couronn
O d'Azy

A cet de la fo 'Abbé T

le vais d Et le rest

Peut-on A faire

L'opini puifq onc répo ls (bien On fait

part de et, & M

(\*) Parodie

<sup>(\*)</sup> Médecin de chiens.

& s'entretient avec de Vicq des difficultés que leur entreprise a éprouvées.

Mais vous favez comment nous avions intrigué!

"Avec peu de talens & de minces études, La fortune

à-

ne

ies

rs,

, 1

s les

ls le

pro

tou

e fai

as a

bres

rcroy

ne.

enfi

Méleva chez les grands, qui toujours occupés

De foins ou de plaifir, font aifément trompés.

Parvenu, j'ai fu plaire à ce monde magique,

Et j'y passe aujourd'hui pour un mérite unique.

Couronné des grandeurs je le fus par l'amour.

A cet entretien secret, succede l'assemblée de la société : on y propose de la part de l'Abbé Terray cette question :

Vice ouvre un autre papier

Peut-on des bleds nouveaux employer la farine; A faire un pain qui foit felon la médecine?

L'opinion ministérielle fait loi, bien entenu, puisque c'est celle de Lassone: chacun onc répond, cum Principe nostro; & M. Lassone is (bien haut) cum domino mon pere.

On fait ensuite l'ouverture de paquets qui iennent d'être remis par un courier. C'est de part de Bouvart, Saillant, Guerret, d'Art, & Maloet, renégats de ce tripot. Leur

Pastons plus claimentes; je vous quitte

<sup>(\*)</sup> Parodie plaisante de deux vers de Zaire. K 2

acte de renonciation vaut la peine d'être ici tout au long.

"A ces Messients du comité royal, En vain chercheroit-on à m'en faire dédire? De votre corps, Messieurs, Soudain je me retire; Et si vous demandez quelles sont mes raisons, En deux mots les voici: Guenet suit les fripons; Il suit les intrigans & doit à la décence, A l'honneur, à son corps, unique obéissance.

» L'intérêt, la cabale & les fombres détours Qui vous ont réuffi, lui déplurent toujours; Et comme il fit serment aux autels du mérite, De marcher droit toujours, pour toujours il vous quitte,

Vicq ouvre un autre papier; c'est de Maloet.

"Publier à grand bruit le bien qu'on prétend faire N'est pas, Messieurs, prouver que l'on en fait, Séduir par vos discours, je me vois à regret De vos crimes réels complice involontaire.

Ennemi né de tout forfait,

Maloet n'est pas votre affaire: in noitige I

Il ne fait point son dieu d'un sordide intérêt. L'honneur par-dessus tout, l'honneur est son idole

Et sa premiere volupté, au Count naid

Il la trouve dans l'équité; stiples sie no

Il la trouve en son cœur dont la paix le console Ce ton à votre égard doit passer pour frivole, Je me sers d'un langage à vous tous inconnu; Parlons plus clairement : je vous quitte & j'abjust Une société qui me rendoit parjure, Qui m'eût sait eublier jusqu'au nom de vertu, Je Je Et, J'en

& d lyfe copic Bour

» T De Que Tant Dut ! Je fu Je m Laffor La fac Mais Pour De vo Quand Loin d Pour v Mais d De cet Connoi Jamais

Lâches,

Tout ef

Je détefte à jamais la noirceur de vos brigues; Je renonce en ce jour à vous, à vos intrigues; Et, d'un cœur déformais mûrement consulté, J'embrasse avec transport, ma chere faculté.

ci

al,

re;

S;

utte.

de

faire

ait.

許力

idole

onfol

e,

u;

'abjure

U4

Ceci ne finiroit pas, je laisse Mrs. Saillant & d'Arcet de côté, & je termine cette analyse, déjà beaucoup trop allongée, pour vous copier cette lettre d'abjuration & d'adieu, de Bouvart,

#### A LA SOCIÉTÉ.

" Tant qu'à mes yeux un air d'utilité aplaup De votre chef masqua les entreprises; Que je n'y vis ni ruses ni furprises; Tant que le bien ou l'intérêt de l'art. Dut là-dessus imposer à Bouvart, Je fus à vous; & collegue fidele, Je m'efforçai de vous prouver mon zele. Lassone alors n'enfreignoit pas les loix, La faculté conservoit tous ses droits. Mais aujourd'hui que, comblant l'injustice Pour fatisfaire une infame avarice, De vos deffeins vous montrez la noirceur, Quand je vous vois fouler aux pieds l'honneur. Loin de rester avec vous dans la chaîne, Pour vous, je passe à la plus juste haine; Mais disons mieux, c'est au plus froid mépris, De cet aveu ne soyez pas surpris. Connoissez-moi, quelque loi qui l'ordonne Jamais Bouvart ne fera fous Lassone. Lâches, rampez à ses pieds absolus! Tout est fini ; je ne vous verrai plus.

K 3

Or, vous faurez, Monsieur, que ce Bou. vart ne vaut pas mieux, ou pour mieux dire vaut bien moins que tout autre : & certaine. ment la société de médecine sera toujours un contre-poison utile, (c'est le vrai mot) pour arrêter les progrès de l'esprit de corps plus dangereux encore ici qu'ailleurs. Dieu veuille pour les pauvres humains, qu'élevée foit par l'ambition, foit par le patriotisme, la société de médecine, en s'appliquant aux progrès de cet art, détruise les erreurs & les faux principes héréditaires dans plus d'une faculté; qu'autorisant peut-être, pour de l'argent, quelqu'empirique à mal arracher des dents ou à racler un peu trop les entrailles des sots, elle arrête les funestes effets d'un charlatanisme bien plus à craindre, puisqu'il se prefente sous la fourrure & dans un carrolle doré.

On soupçonne ce même Bouvart dont on connoît la bile aisée à s'enflammer, d'être l'auteur de ce libelle où il se trouve quel-

ques bonnes plaifanteries. In the bonnes and

Ne m'en voulez point, Monsieur, de vous avoir caché, jusques à ce jour, parce que je m'efforçois de la révoquer en doute, une bassesse dont j'ai rougi, dont le souvenir me révolte, & dont les circonstances allumeron votre colere & votre indignation. Oui, cette vilaine créature, cette moderne Xantippe cette indigne compagne du meilleur, du plu sensible des hommes, sans effroi pour l'imag imposante, que la tombe de J. J. offroit à se regards; sans égard pour les lieux attendri

fans q ble Va que d de Ro à fa v attach losoph roient odieux petite veillan femme qui, f toient d'elles a repli toujour

ne fera
Au i
il s'app
fervi e
quelque
France
périorit
maifon.
fufé de
John ét
& l'aut
claratio
faite, d

Si les

<sup>(\*)</sup> Sol

Ou-

re,

ne-

un

our

olus

ille

par

iete

de

rin-

ltė;

ent,

s ou

ots,

lata-

pre-

roffe

t on

'être

quel

M

vous

que

une

ir me

eron

cett

ippe

imag à se

endril

fans qu'elle habitoit avec lui, cette méprisa ble Vachine (\*) vient d'épouser un domestique du Marquis de Gérardin. Ce digne ami de Rousseau n'a rien négligé pour persuader à sa veuve, que les yeux de l'Europe entiere attachés fur elle par vénération pour le philosophe auguel elle appartenoit, l'accableroient d'affronts & de mépris, & qu'il étoit odieux de mésuser aussi indignement de sa petite fortune qu'elle ne devoit qu'à la bienveillance des amis de Rousseau : à cela, cette femme a répondu, qu'il étoit vingt Duchesses, qui, fans confidération pour leur rang, s'étoient mariées à des gens bien au-dessous d'elles : la différence qu'il y a, Madame, lui a replique M. de Gerardin, c'est qu'il sera toujours des Duchesses, & qu'il n'y a eu & ne sera peut être qu'un Jean-Jacques.

Au reste, l'homme est un assez bon sujet; il s'appelle John. M. de Gérardin s'en étant servi en Angleterre, & lui ayant reconnu quelques bonnes qualités, l'avoit amené en France, & lui avoit donné une sorte de supériorité sur les gens & les ouvriers de sa maison. Le Curé d'Ermenonville, ayant resulé de faire le mariage, sous le prétexte que John étoit protestant, ils se sont retirés l'un & l'autre dans un village voisin, sur la déclaration formelle que M. de Gérardin avoit saite, de ne vouloir pas les sousserir chez lui.

Si les petits & les grands ont unanimement

<sup>(\*)</sup> Sobriquet que lui donnoit Voltaire.

blâmé l'alliance, dont je viens de vous rendre compte, il n'en a pas été ainsi de celle de notre vieux Maréchal. On a ri, clabaudé. louangé cette fingularité dans un homme de quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre ans. Pour moi, je le compare à Caton, qui, dans le même âge à peu près, se maria à une fille de quinze à dix-huit ans. Il y a pourtant cette différence, que, quoique ces deux vieillards se soient déterminés par des motifs tout semblables, ils different étrangement l'un & l'autre dans leur choix. Caton étoit vigoureux, il lui falloit des femmes pour le consoler du veuvage. Un matin, fon fils rencontra celle qui fortoit d'auprès de son pere, il lui en fit honte & des reproches.... Caton ne l'eût pas plutôt appris, qu'il choifit dans la lie du peuple une fille fans biens & fans nom, & l'é poufa. Au moins, notre vieux Duc a-t-il honoré sa couche d'une semme respectacle, dom la naissance & la réputation sont d'accord C'est Madame de Routh, âgée de quarantedeux ans, fille du Comte de Lavaux, Chambellan du Roi Stanislas, d'abord Chanoinesse, & depuis, veuve de M. de Routh Irlandois, mort pendant la derniere guerre à l'isle de France. Je vous donne ces détails, pour que vous ne confondiez pas, ainsi que partie du public, cette Dame, avec une autre certains Dame de Roux, qui étoit maîtresse du Ma réchal depuis nombre d'années.

Madame de Routh a quatre enfans, dont un fils est page de la chambre du Roi, & trois jeunes Demoiselles, qui demeuroien ave allo per attr con il ei exag à fa doua cent ne i cenc de M

gante la let suppo mettre bleau tion a

jouit

n Si tableau de la ton pe vérité long te je le tr au moi

carnaya

en.

elle

dé.

de

ans.

ans

fille

ette

ards

em-

l'au-

eux.

r du

celle

n fit

t pas

peu-

Z l'é-

l ho-

dont

cord.

ante-

dois.

le de r que

rie du rtaine

1 Ma

don

oi, &

roien

avec elle aux Tuilleries, où notre octogénaire alloit encore gaillardement & fouvent grimper cent marches pour la voir; quoiqu'on attribue la réfolution du Maréchal à des mécontentemens contre son fils; le Duc de F... il est pourtant certain qu'il n'a point du tout exagéré les dons qu'ils a affignés par contrat à sa nouvelle épouse. Vingt mille livres de douaire, dix mille livres de logement, & cent cinquante mille livres qu'il a reconnues ne me paroissent pas d'une grande munisicence; il est vrai, que sa qualité de veuve de Maréchal en France, entraînera la pension de 6000 livres & peut-être de 12000 dont jouit le Duc.

Il y a certainement beaucoup de nos élégantes qui ont affez de franchife pour écrire la lettre suivante : mais qu'elle soit vraie ou supposée, je ne dois pas moins vous la transmettre, soit comme pouvant former un tableau ressemblant, soit comme une production agréable de l'imagination.

# Lettre d'une jeune femme à son amie.

n Si tu veux avoir, ma bonne amie, un tableau parfait de l'ennui, de l'impatience & de la maussaderie personnisiés, envoie-moi ton peintre, & qu'il fasse mon portrait. En vérité j'en mourrai, si le carême dure encore long temps. Il n'a commencé que d'hier, & je le trouve si long! c'est un terrible passage au moins! le silence qui succede au bruit du carnaval, me paroît ressembler à celui du

notes coerrel no cry

tombeau. Quel bouleversement, grand Dien! on se couche & l'on dort la nuit. D'honneur, les veilles, le bal m'ont exténuée; ma poi. trine & mon estomac sont dans un état as. freux . & cependant je me trouve encore plus malade d'ennui que de fatigue. En vérité. je me meurs. Quel vuide insupportable, ce repos me fatigue horriblement, & ce filence me donne un mal de tête épouvantable. Oh! ce passage est trop brusque aussi. Je voudrois que la faison du carnaval ne fût pas la même par-tout. Je voudrois qu'il commençat dans un pays, au moment où il finit dans l'autre. Qu'en un mot, nous autres jolies femmes nous puissions, en voyageant à l'exemple des hirondelles, poursuivre le carnaval de climats en climats, comme elles poursuivent le printemps,

» Mais ce n'est point de cela que j'ai à t'entretenir. Mon mari s'est apperçu de mon ennui; tu n'imaginerois jamais le moyen dont il semble s'être avisé pour me guérir. Il paroît décidé à rester assiduement auprès de moi, à ne me plus quitter. Tu conviendras que cela n'arrive qu'à moi. Tu peux me rendre un service essentiel; & je l'attends de ton amitié, si tu veux me sauver la vie. Mon mari est le meilleur homme du monde; tu as de l'esprit; il a de la confiance en toi; voilà sur quoi je fonde mon espérance. Je te supplie de le voir, de causer avec lui; & sans avoir l'air d'être dans ma confidence, de lui parler de ce qui me touche. Tâche de le rendre raisonnable. Fais - lui entendre qu'après avoir passé les vingt-quatre heures sans voir

fon enti cela le n au g rude fante mot, heur ner l fenfil aujou main afin c aux I mande cédés. plus ( Encor cher n quoiqu ceur p leur n qu'il va

drid qui térielle & spéc paremm peint a

de fati

u!

ir.

01-

af-

ore

tė.

ce

nce

)h!

rois

eme

ans

tre.

lous

hi-

s en

mps.

ai à

mon

dont

pa-

s de

ren-

Mon Mon

ru as

fup-

de lui

e ren-

s voir

son mari, le voir tout-à-coup une journée entiere, peut avoir des suites fâcheuses; que cela peut faire à la tête d'une jeune personne le mal que le passage brusque du grand chaud au grand froid fait à la fante; qu'un choc aussi rude & aussi imprévu est dangereux pour une fanté aussi foible que la mienne; qu'en un mot, s'il faut que nous nous voyons plusieurs heures par jour, il tâche au moins d'en amener l'habitude par une gradation presque infensible. On peut se voir un quart d'heure aujourd'hui, quelques minutes de plus demain, & augmenter ainsi de jour en jour; afin de passer par degrés des courts momens aux longues heures. Tu vois que je ne demande que des choses raisonnables, des procédés. Enfin, ma chere amie, je n'espere plus qu'en toi. Agis pour moi, & réussis. Encore un mot, fais qu'il cesse de me reprocher mon goût pour les plaisus vifs & bruyans, quoiqu'il me les reproche avec toute la douceur possible; car, en vérité, c'est le meilleur mari du monde; & persuade-lui bien qu'il vaut encore mieux voir sa femme malade de fatigue, que mourante d'ennui.

# De Verfailles , le premier Mars 1780.

Suivant des lettres particulieres de Madrid qui ont échappé à la surveillance ministérielle, la cour y est fort aigrie contre nous & spécialement contre M. de Sartine, qu'apparemment le Comte d'Aranda n'aura pas peint avec des couleurs avantageuses. Le

K 6

premier mouvement du Ministre Espagnol. avoit été d'envoyer un courier à Versailles pour y demander justice de notre Ministre de la Marine, avec menace de renoncer à l'al. liance, mais on s'est un peu calme & on s'est borné à se plaindre fortement à notre Am. bassadeur à Madrid, du retard que M. de Sar. tine a apporté à la fortie d'Escadre de Dom Gaston du Port de Brest, on attribue à ce retard la défaite de Dom Langara, au secours duquel Dom Gaston n'avoit pu arriver assez tôt. M. de Sartine trouvera sans doute de belles & de bonnes raisons pour détruire cette accusation. En attendant, nos politiques les mieux instruits disent que notre gouverne. ment a renoncé à toute descente ou attaque contre l'Angleterre en Europe, parce que la Ruffie & quelques autres puissances viennent de menacer de prendre parti pour la nation Britannique, si on l'attaquoit dans son centre, voulant s'en tenir au contraire à la neutralité si la guerre actuelle étoit portée hors de l'Europe.

M. de Vergennes paroît fort mécontent de voir que tous les expédiens que sa politique a mis en usage, pour déterminer la République de Hollande à prendre parti contre l'Angleterre, n'ont pas produit leur effet & qu'il y a même à craindre que l'influence très-puifsante du Stadhouder, conseillé par l'habile Chevalier Yorck, ne fasse prendre une résolution toute opposée, dès que les forces maritimes de la République se trouveront sufficsamment augmentées, c'est à quoi ce Prince

fait plu con Fra fair

L l'hnn trop cond Il eff exem lation prêch cette lui en fans, consta fibles : nature rable c traitée bourfor vent do des êtr rang fo feres de foler da où les voient

hideuse

dont ils

fait travailler vivement. Nous ne sommes pas plus rassurés du côté de la Russie, quelque conte qu'on nous ait fait à ce sujet. Nos bons François adoptent tout ceux qu'on veut leur faire.

es

ıl-

eft

m-

ar-

ce

urs

ffez

de

ette

les

ene-

ique

e la

nent

tion

atre,

utrars de

nt de

tique

olique Ingle

u'il y

- puilhabile

refo

es mat fuffi-

Prince

### De Paris, le 4 Mars 1780.

terice quine falls our volute leuri fair

Lorsqu'il est question du bonheur de l'hnmanité, vous conviendrez qu'on ne peut trop publier les actions bienfaisantes qui la conduisent peu à peu vers ce but si désirable. Il est utile de transmettre aux Grands, des exemples dignes d'exciter leur généreuse émulation : car c'est en vain que la philosophie. prêche depuis long-temps son stérile langage; cette raisonneuse rivale de la religion, en lui enlevant ses hypocrites, parfois bienfaisans, en a fait autant d'égoistes effrontés. constamment insensibles à la pitié & inaccessibles à l'émotion si douce des sentimens de la nature. De sorte que la portion la plus misérable de l'humanité n'a jamais été ni plus maltraitée, ni plus délaissée que dans ce siecle de boursoufflure philosophique. Combien ne doivent donc pas paroître grands & respectables. des êtres, dont la fortune, le mérite & le rang sont l'apanage, qui, pénétrés des miseres de cette classe de citoyens, vont la consoler dans les asyles dégoûtans & pestiférés, où les uns portent des chaînes, où les autres voient voltiger sans cesse autour d'eux l'image hideuse de la mort prête à frapper l'agonisant ont ils partagent le grabât! Monsieur & Ma-

dame Necker, ont visité ces jours passés les hôpitaux & les prisons de cette capitale, Sé. rieusement occupés des moyens de procurer aux malheureux, que les foiblesses ou les maux de l'humanité v conduisent, une exis. tence qui ne fasse pas rougir leurs semblables. ils ont voulu voir de leurs yeux & de très. près, ce que le grand nombre n'ose envisager que de très-loin à travers les murs épais dont ces lieux sont enclos. Leur bourse fut géné. reusement distribuée, & leur ame vivement affectée d'un spectacle qui révolte les sens, La Conciergerie manquoit depuis long-temps d'une infirmerie, faute d'un terrein commode: Monsieur & Madame Necker ont obtenu un emplacement convenable dont le chapitre de la Ste. Chapelle étoit propriétaire. Leur sollicitude ne se bornera pas là; leur grand point de vue est d'opérer dans nos hôpitaux une réforme d'autant plus facile & nécessaire, que les revenus immenses de ces maisons devroient fuffire au foulagement continuel d'un bien plus grand nombre de malades qu'on n'y en reçoit. Mais, quoique bien instruits, bien perfuadés que les maux qu'ils y ont vu, n'étoient pour la plupart, que la fuite inévitable d'une administration lâche & corrompue dans ces maisons de mépris & d'indifférence, ils ont fenti la nécessité de démontrer, par des expériences attentivement faites & clairement exposées, que le mal n'étoit pas sans remede & que l'économie n'excluoit aucunement le bons effets du zele & de l'humanité. C'est c qu'a entrepris de prouver Madame Necker

de on cei mo C'e prin tuti c'eff teno

vou.

bell font nume N'eft réfor maiso voir i mes e une m groffie rompu non fa desiren nés ; ... imprati depense qu'ils e Sa Majo de cent soignés : toutes 1

bliffemer

21

es

if-

S,

ger

ont

nė-

ent

ens.

mps

de:

un

e de

fol-

noint

une

, que

oient

plus

n re-

per-

toient

d'une

15 Ces

is ont

expe-

nt ex

mede

ent les

ecker

en formant le pieux établissement d'un Hospice de Charité, pour les pauvres malades, auxquels on donne tous les secours & tous les soins nécessaires, moyennant la modique dépense de moins de dix-sept sols par jour pour chacun. C'est une chose touchante de lire, dans un imprimé qui se distribue, les motifs de cette institution, & d'en voir les regles édifiantes: mais, c'est Madame Necker elle-même qu'il faut entendre; l'accent de-la vérité qu'elle emploie, vous donnera l'idée la plus intéressante de sa belle ame & de son bon cœur.....

» Les hôpitaux, ces monumens d'humanité font devenus en plusieurs endroits, des monumens d'indifférence & presque de barbarie. N'est-il donc pas nécessaire de travailler à une réforme, & de chercher à établir dans ces maisons plus d'ordre & d'économie? peut-on voir sans être ému de compassion, des hommes entassés dans un même lit, abandonnés à une mal-propreté qui révolte les fens les plus groffiers, & contraints à respirer un air corrompu qui détruit l'effet de tous les remedes? non fans doute, & toutes les ames sensibles desirent avec ardeur de soulager ces infortunes;..... les plus beaux projets sont souvent impraticables,... & pour mieux connoître la dépense des hôpitaux & le genre de soins qu'ils exigent, l'on a entrepris, par ordre de Sa Majesté, de faire l'essai d'un petit hôpital de cent & vingt malades, seuls dans un lit, soignés avec la plus grande propreté, & avec toutes les attentions nécessaires à leur rétabiffement; placés dans des salles bien aérées,

fans odeur & fans bruit; ..... nourris avec les alimens les plus falutaires, & traités avec les drogues les mieux choisies; l'on a rempli toutes ces conditions d'une maniere satisfaisante, & après une épreuve de plus d'une année, l'on s'est convaincu que la journée d'un malade coûte un peu moins de dix-sept sous.... Cette maison, située près de la bartiere de Sévre, est en bon air : le jardin asser vaste est séparé en trois parties. Jatdin des plantes, jardin potager, & promenade des convalescens. »

Enfin, Monsieur, pour terminer par les paroles de Madame Necker, elle-même: « L'on est surpris de la tranquillité, du silence & de l'harmonie qui regnent dans cet hôpital, & cent quarante personnes bien gouvernées, causent moins de bruit & d'incommodité qu'un petit nombre de domestiques dans une maison

Vous savez, Monsieur, que M. d'Eprémenil, Conseiller au Parlement de Paris, & le jeune Comte de Lally, sont tous les deux à Rouen pour y plaider leur cause eux-mêmes, Cet aste de courage & de dévouement filial de la part du jeune homme, en le supposant parfaitement désintéresse, porte au plus haut degré d'intérêt l'attention universelle; d'un autre côté, les talens connus de son adversaire attirent un concours prodigieux. Certes, c'est un spectacle assez nouveau pour nous en esset, que de voir descendre dans la même arêne un militaire & un magistrat. Comme cette cause, déjà si célebre, va devenir de

plu je j la p plai moi lesqu cont rit,

tier , Paris mais Conf décap fon a pere. Roue rieux porter comm l'audie clusion de per Mémoir der pa pourro connois Allen, n'étoit ont été autres, mune a

que leu

plus en plus intéressante aux yeux de l'Europe je pense que vous me verrez, avec plaisir, la prendre dans son principe. Le sujet de la plaidoierie actuelle, tire sa source des Mémoires justificatifs du Général Lally, dans lesquels il avoit inséré plusieurs imputations contre son dénonciateur le Sr. Duval de Leyrit, Gouverneur-Marchand de Pondichery,

pour la Compagnie des Indes.

h

ii-

ne

ée

ept

ar-

Tez

des des

les 'on

de

. &

es, u'un

ison

éme-& le

ux à

êmes.

filial

ofant

haut

d'un

ertes

nous

même

Comme

nir de

M. Depresmenil, son neveu & son heritier, alors Avocat du Roi au Châtelet de Paris, n'attaqua point le Genéral Lally vivant. mais aujourd'hui, ce même M. Depresménil, Conseiller au Parlement, attaque le Général, décapité depuis treize ans, & demande raison au jeune Comte, des allégations de son pere. Sa requête, présentée au Parlement de Rouen, a suspendu le rapport, qu'un laborieux travail avoit mis M. Mouchard, rapporteur du procès du Général, en état de commencer. Les parties ont déjà comparu à l'audience : M. Depresménil a pris ses conclusions, « quant au jeune Comte de Lally. de persister à demander la suppression des Mémoires de son pere, se réservant à demander par la fuite la suppression de ceux qu'il pourroit produire & qui parviendroient à fa connoissance. Quant à MM. de Chaponay, Allen, Gadeville & Poully; de déclarer qu'il n'étoit pas leur adversaire. Quant à ceux qui ont été décharges, tels que MM. Rochette & autres, il a déclaré que sa cause étoit commune avec eux; qu'il faisoit des vœux pour que leur innocence remportat un triomphe

plus durable. Quant à M. de Fumel; nonfeulement il a fait les mêmes vœux pour lui,
mais il invoque son témoignage, comme celui
d'un officier respectable, fait pour juger sainement la conduite qui a été tenue dans l'Inde, & pour attester que M. de Leyrit n'avoit
pas en un seul approbateur, & que M. de
Lally n'avoit pas en un seul censeur, qui ne
fut inviolablement attaché au service du Roi.
Quant à M. d'Aché, il se propose d'ajouter
une palme à sa couronne & d'adoucir par-là,
la fatalité de ce vice-amiral de France, rappellé en jugement, après douze années, par
l'événement le plus inattendu, &c. »

Vous voyez, Monsieur, que le plan de M. Depresménil est vaste, & qu'il ne se borne pas à la seule désense de son oncle, mais qu'il entreprend aussi celle des témoins, censeurs & accusateurs, enfin celle de tous ceux qui ont été entendus contre le Général. Si le Comte de Lally répond à ce plan, l'importance de ce second examen, donnera sans doute à cette affaire, autant de célébrité qu'elle en eût dans son origine, & que celle de l'Amiral Keppel

vient d'avoir tout récemment.

Revenons à notre Parlement de Paris, dont un des membres, M. de St. Maurice, paroît menacé de la perte de son Etat & de sa sor tune : sa cour va rendre un jugement sur le procès qui est intenté à ce Conseiller par les héritiers du riche M. Boucher, qui l'a institué son légataire universel. Cette succession forme un objet d'environ trois millions. La discussion roule sur le reproche qu'on fait à M. & de de véci dife pagrine par l'ireftit en m

charg

LA Roi a parmi rite, parvent les gr danges ancien l'attiro! jeux d' fieur & étoit fo & le pi & les ti pourtan temps 1 heureux

& d'auti

Ú

i-

n-

oit de

ne

oi.

là,

par

de

orne

qu'il

s &

ont

omte

e de

cette

dans

eppel

dont

paroit

a for

fur le

par les

infti

ceffion

ns. Li

fait

M. de St. Maurice, d'avoir épousé sciemment & par des vues pleines d'avidité, la bâtarde de M. Boucher, son oncle, qu'il avoit eue de la fille d'un jardinier, avec laquelle il a vécu jusqu'à la mort. Les preuves de bâtardise paroissent complettes, elles sont accompagnées de circonstances, qui, bien établies, ne pourroient saire que beaucoup de tort au magistrat. Il est même vraisemblable, que si, par l'événement du procès, il étoit obligé de restituer l'héritage aux ayant-droit, il seroit en même temps sorcé de se démettre de sa charge.

## De Versailles, le 12 Mars 1780.

zoiga enfin à demander le billat.

cuacum en fit aurant, mais cet a La grandissime promotion militaire que le Roi a faire, occasionne beaucoup de plaintes parmi les officiers anciens & d'un vrai mérite, qui remarquent que nombre de nouveaux parvenus leur sont préférés sans avoir passé par les grades ordinaires. Le Chevalier de Rabodanges, ne devant son avancement qu'à une ancienne amitié du Roi, étant page, ce Prince l'attiroit auprès de lui pour jouer à divers jeux d'enfans & sur-tout aux barres avec Monseur & M. le Comte d'Artois, le jeune page étoit fort alerte à ce jeu. Le Roi le défendoit & le protegeoit contre les tours, les humeurs & les tricheries des Princes ses freres, il avoit pourtant été oublié & seroit resté encore longtemps Lieutenant de Cavalerie, si le hasard heureux n'eut voulu qu'en parlant des choses & d'autres devant le Roi, le Chevalier de

Rabodanges fut nomme. S. M. se rappella son ancienne amitié, sit venir M. de Rabodanges, & depuis ce moment il est devenu, comme vous voyez, très-rapidement, Capitaine de Cavalerie, Colonel d'Infanterie & au-

jourd'hui Maréchal-de-camp.

Une de ces nuits sur la table de Pharaon. chez M. le Duc d'Orléans, c'est-à-dire, chez Madame de Montesson, son épouse, on a enlevé de dessus la table un billet au porteur de mille écus. Le nomme Noël, banquier, ne voyant plus son billet, fut fort agité & ne savoit trop comment s'y prendre; il se détermina enfin à demander le billet. Le Comte de Coigny vuida ses poches, & demanda que chacun en fît autant, mais cet avis ne fut pas suivi. M. le Duc d'Orléans fit appeller le lendemain M. le Noir, Lieutenant général de Police, pour lui dénoncer le fait & l'a chargé de découvrir le filou. Le magistrat lui a dit: » J'y donnerai mes soins, Monseigneur, mais » on s'expose à plus que cela, quand on » recoit chez soi mauvaise compagnie, même » des coquins & des escrocs connus. »

Comme on voit que le grand réformateur momens. Necker porte sa main sur tout, on croit qu'il parcour ne respectera pas plus le Clergé, & qu'au-lieu d'accepter le don gratuit ordinaire cette année, il exigera que les biens ecclésiastiques contribuent comme tous les autres de la nation. Cela seroit fort raisonnable, mais c'est une affaire bien délicate. Il est vrai que n'éprou parmi le vant point d'obstacles dans l'affaire des hôpit que n'eprou proposer laux, il a lieu de s'enhardir. M. Necker n'ego proposer

cie, rien catio viniste, peuvo nité, cile a quelque

auprè

M. guerre chant faux, auffi tr feigner tremen Irlando nous, les aide de mur Amériq momen parcour n'estime roît que multiplie cun fem les dém parmi le ou un lla

00-

nu.

api-

au-

on,

hez

en-

teur , ne

ne eter-

omte

que

e fut er le

al de

narge

dit:

mais

d on

même

nateur

t qu'il

u-lieu

nnee,

con-

nation.

A une

eprou

hôpi

cie, dit-on, à la sourdine (mais je n'en sais rien positivement ) pour obtenir la révocacation de l'Edit modicatif qui rend aux Calvinistes, les droits de citoyens, dont ils ne neuvent être prives fans injustice & inhumanite, mais c'est encore une victoire bien difficile auprès du Parlement de Paris, auprès de quelques Parlemens des Provinces & fur-tout auprès de notre St. Clergé de France. la paix à tout prix. On se rappelle que

# De Verfailles, le 15 Mars 1780.

M. de Vergennes continue à faire la petite querre aux ennemis de la France, en cherchant des alliés au milieu d'eux-mêmes. Il est faux, disent ses partisans, que l'Irlande soit aufi tranquille que les Anglois s'en flattent ou feignent de le croire. Mais moi qui vois autrement je pense que les Ecossois comme les Irlandois feront leurs affaires fans fe lier avec nous, & si même ils le vouloient, comment les aider suffisamment d'argent, de troupes & de munitions? Ce n'est pas aussi facile qu'en Amérique septentrionale, & on a manqué le moment en tâtonnant lorsque Paul Jones a parcouru ces côtes. Au reste, je n'aime ni restime de tels amis & de tels moyens. Il patoit que ceux qu'acquerront nos ennemis se multiplieront en proportion des nôtres. Chaun semble se regarder, & épier, pour diriger les démarches, le moment où l'on trouvera parmi les combattans actuels un ami puissant hôpi ou un ennemi affoibli. Il a été question de r négo proposer une treve, parce qu'on avoit ap-

paremment promis au Roi de faire de grandes choies, fi on avoit seulement le remps de res. pirer. Il est vrai que ces Anglois sont de terribles gens! Par mes lettres de Madrid je vois que le Roi est las de la guerre que le Prince des Afturies n'a jamais cesse de blâmer. Il n'est pas plus notre ami que le Stadhouder. On prétend que S. M. Catholique a eu une vision par laquelle elle a été avertie de faire bientôt la paix à tout prix. On se rappelle que c'est une vision qui l'a aussi déterminée à rétablir l'inquisition. Les temps des Princes qui en imposoient à leurs sujets est passe. C'est le contraire qu'on peut à ce moment observer à la Cour d'Espagne, où les Anglois ont un pari très-fort. Pendant que ces fins politiques remuent la verge du catholicisme, nous sommes à la veille de révérer le bonnet de quelque successeur de Luther. La fille ainée de la Thiare a envie de jouir de son douaire à l'avance. Il est toujours grandement question de l'abdication du Roi de Pologne. Nos Miniftres doivent avoir requ de Londres des lettres où on leur offre un pari considérable de cinq contre un pour la prise de l'Isle de France avant le mois de Mai prochain.

On se persuade de plus en plus que le Clerge fera aussi opéré par M. Necker. Si j'étois ce directeur, je ferois ordonner à ce corps moins riche en effet qu'il le paroît, de rembourset en vingt années la totalité de ses dettes sans en créer de nouvelles; ce à quoi on l'a fans cesse très abusivement autorisé. On verroi bientôt ses vastes domaines retourner dans les

main roit inflic tant. cuifir par c héber blime

de mu careff rà ( Paris, débarr les en *fuperb* pris de

Voi

11

que no des exe eccléfia Le Che gentilho perdu , Carnaval Ce parti tifier à i l'Eglis Mais ner , c' es

-1°

r-

Dis

ce

eft

On

tôt

'eft

blir

im-

on-

àla

parti

re-

mes

lque

e la

re à

ftion

bnif-

ttres

cind

rance

000

lerge

is ce

moins

ourset

s fans

rerroi

ins le

mains séculieres, & le Gouvernement ne pouroit être accusé que d'avoir fait un acte de justice. Notre luxe d'économie va en augmentant. Le Roi de France n'aura plus même un cuisinier pour sa personne, & devra être traité par celui de la Reine. Nos Princes seront aussi hébergés par leurs épouses. Tout cela est sublime.

Il falloit bien que notre Académie Royale de musique, notre opéra, éprouvât aussi une caresse économique. Cette entreprise coûtoit ; à 600 mille francs à l'Hôtel-de-Ville de Paris, c'est-à-dire, au Roi. M. Necker l'en débarrasse: Mrs. les Acteurs & Danseurs seront les entrepreneurs, & dans peu ce spectacle superbe retombera dans le désordre & le mépris dont M. de Vismes l'avoit relevé.

# De Paris, le 17 Mars 1780.

coros; male ce co decrete n'emp

Vous n'apprendrez pas sans étonnement, que notre siecle anti-croyant sournisse encore des exemples d'une vocation subite à l'Etat ecclésiastique, parmi nos courtisans mêmes. Le Chevalier de la Châtre, frere du premier gentilhomme de Monsseur, s'est jetté à corpsperdu, pendant les jours les plus bruyans du sanaval, dans le Séminaire de St. Magloire. Ce parti paroît surieux; il a, depuis, fait notifier à sa famille qu'il est décidé à se vouer à l'Eglise.

Mais ce qui ne doit pas moins vous étonner, c'est l'audace d'un manœuvre, dont la résolution téméraire vient d'occasionner la

scene la plus scandaleuse dans la salle du Pa lais. Ce manœuvre est un Maçon, créancier de 18000 livres de M. Anj.... Conseiller au Parlement; ennuyé probablement de ne pouvoir avoir accès dans le cabinet du Magistrat, il est venu le chercher dans le fanctuaire même de la justice, pour lui de. mander son paiement, au moment où revêtu de sa robe il sortoit de sièger sur les lys. Le pauvre diable fut, comme on peut l'imaginer, fort mal accueilli de son débiteur, & la réponse du Magistrat ne lui parut ni obligeante, ni fatisfaifante. Au moins fut-elle repliquée de deux soufflets & de quelque chose de plus, en présence de l'Huissier de la Chambre, qui, malgré les ordres de l'offensé, laissa échapper cet impudent brutal; on l'a décrété de prise de corps; mais ce ce décret n'empêche pas le préjugé françois d'avoir son plein effet envers un Magistrat tout comme un autre; ainsi M. le Conseiller sera contraint de vendre sa charge.

Une fatale passion de la célébrité vient de couvrir d'humiliation un jeune auteur, dès son début. Soit esprit de paradoxe, soit amour de la vérité, M. l'abbé d'Espagnac s'est avisé d'emboucher le clairon de la satyre, & de fronder avec aigreur & suffisance, l'opinion généralement adoptée sur Suger & son siecle. M. Sautereau a d'abord combattu sa critique par quelques réslexions sensées & très-modérées, auxquelles le pétulant abbé s'est hâté de répondre du ton le plus tranchant & de l'air le plus triomphant. On s'attendoit à la replique; mais inutilement. Des ordres supérieurs

abbolors
Fran
de 1
depu
comment

riet

litte

de I

feur détrait , der , que

nes &

" rép " trui " las ! " tou

" fam

" Voi " livro " ques " fessio " quel

" donc " vien " imag " qu'il " brûle

" les;
" ges:
Tome

Pa

er

il-

de

du

le

de-

êtu

Le

ier,

re-

nte, e de

, en

mal-

r cet e de

s le

vers

M. le

arge.

nt de

ur de

avile

& de

inion

fiecle.

itique

node-

hâte

& de

àla

Supe-

rieurs

rieurs ont tout-à-coup absorbé cette discussion littéraire, en défendant aux auteurs du Journal de Paris de parler à l'avenir de Suger. Notre abbé, ravi de ce petit triomphe, s'est cru dèslors le premier, le seul historiographe de la France. Il ne s'attendoit pas au coup de patte de la censure frélonique, dont le droit, acquis depuis long-temps, est d'appuyer sur les petits comme sur les grands, sa verge de redressement littéraire : c'est à la faveur de ce droit redoutable, si redouté dans l'abbé des Fontaines & depuis dans Fréron, que l'abbé Royon vient de se déclarer le zélé soutien & défenseur de Suger, & le sévere correcteur de son détracteur... " Eh! quel est donc, se deman-" dera-t-on fans doute, avec étonnement, , quel est cet astre nouveau!... Ce critique " fameux qui prétend renverser l'édifice des " réputations les mieux consolidées, & dé-" truire tous nos monumens historiques? Hé-, las! Monsieur, c'est un jeune homme encore , tout couvert de la poussiere des écoles!.... "Voilà le généreux réformateur, qui veut livrer au mépris & à l'exécration publi-, ques, tous ceux que nous étions en pof-, lession d'admirer & de respecter. Et dans , quelles archives secretes & inconnues a-t-il " donc déterré les nouvelles anecdotes qu'il , vient révéler à l'univers étonné? Dans son , imagination, Monsieur, c'est le seul guide " qu'il veut suivre dans l'étude de l'histoire : ... "brûlez, dit-il, toutes vos anciennes anna-" les; elles ne sont qu'un amas de menson-» ges : brûlez tous vos historiens modernes, Tome IX.

,, {

, F

" le

" n

" de

relev

Roy

durer

» Je

" ceti

n fois

n latir

o com

bien

Il le

" Su

pilate pagna

lolop

à la

Ne fat

toute

perien

M. I'A

caffez

voulez

momen

un gen

formels

» E

chos fideles des premieres impostures. Moi ", feul, armé du flambeau de la critique; moi , feul, j'ai fu percer la nuit des temps les " plus reculés,... fouiller la vérité dans les , tombeaux, dans le cœur des hommes qui " ont disparu depuis 600 ans, &c., A propos d'une citation faussement traduite dans le prérendu éloge de Suger, l'abbé Royou dir plaifamment : " M. l'abbé d'Esp.... est sujet à ces » fortes de méprises, faute de lire le latin cou-", ramment. ", Sur une autre citation tronquée, l'abbé Royou dit plus gravement : « Je ne re-" procherai point à l'abbé d'Esp.... d'avoir ma-" lignement supprimé ces paroles : Solum, &c... " Cette criminelle supercherie & tant d'autres , alterations dont fon ouvrage abonde, font " indignes de lui. Non, il n'est pas coupable , de ces lâches calomnies. On abuse de sa " jeunesse... Un compilateur perfide l'aura se ", duit... Il est plus à plaindre qu'à blâmer.» Mais cet abbé Royou fait ce que disoit Sosie:

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pillule.

& plus loin, il porte à notre jeune abbé des bottes d'autant plus vives, qu'elles lui donnent le ridicule d'être un prête-nom, ou l'accablent de l'injurieuse imputation de calomniateur. L'abbé d'Esp... alléguant pour raison de l'ascendant que Suger avoit pris sur le cœur du Roi, " que sa figure avoit dans tous, ses traits une mobilité extrême qui lui prè, toit à tous les instans le visage dont il avoit, besoin. , Ah! certes, s'écrie le journalisse

" ce seroit un grand prodige, que cette extrê-" me & plaifante mobilité de la figure de Su-" ger, dont les témoins oculaires ne se feroient " point apperçus, & qui auroit séduit six Papes " consecutifs, tous les Cardinaux romains, " les légats, tous les faints & grands person-" nages de France, les Souverains & Prélats " étrangers, &c. &c. tous également pénétrés " de vénération pour Suger. " Après avoir relevé plusieurs citations infideles, l'abbé Royou indigné, s'écrie durement, mais trèsdurement : " A ces citations, que répondre? » Je ne réponds point en françois, parce que " cette langue n'offre point d'expressions à la n fois affez fortes & affez décentes, main en n latin, je lui dirai: Mentiris impudentissimė!..., » Et vous citez encore, sur la foi de votre compilateur, Duchesne, 4 pages.... Eh! bien, il y a ici quatre, dirois-je le mot.... Il le faut bien, quatre mensonges.,, " Sur le premier article le fourbe de compilateur a dit à ce malheureux abbé d'Efpagnac, jouet & victime des impostures phi-

pilateur a dit à ce malheureux abbé d'Espagnac, jouet & victime des impostures philosophiques, il lui a dit : Notez hardiment à la marge le Chap. 11 de Duchesne...

Ne faut-il pas que le compilateur ait abjuré toute pudeur, pour abuser ainsi de l'inexpérience de l'abbé d'Espagnac? Croyez-moi, M. l'Abbé; votre compilateur vous perd; cassez aux gages ce traître.... si vous no voulez pas vous exposer à recevoir à tout moment des mortifications honteuses pour un gentilhomme, c'est-à-dire, des démentis

formels.

Oi'

oi

es

les

qui

POS

-910

lai-

ces

cou-

iee,

re-

ma-

&c...

utres

font

pable

de la

ra fe-

ner. n

Sofie:

be des

ri don

nu l'ac

calom

raifor

fur le

ns tou

lui pre

il avoi

rnaliste

Enfin, après une longue & véhémente ré. futation de la critique de l'abbé d'Espagnac. l'abbé Royou se résume ainsi : " Cependant. ne reprochons point à l'abbé d'Espagnac les calomnies dont il a noirci Suger. Non ce n'est pas le fils d'un des plus loyaux Chevaliers de France; non, ce n'est pas le neveu d'un des plus grands Magistrats du Royaume; non. ce n'est point le coopérateur d'un des plus faints Archevêques de l'Eglise; non, ce n'est pas un homme qui vit sous les yeux de l'Athanase françois, & entouré de l'élite du Clergé de France, qui auroit ofé dénaturer les faits, tronquer les textes, faire de fausses citations, débiter des injures & des calomnies contre les plus faints personnages. Je l'ai déjà dit, c'est un fourbe de compilateur, &c. &c.,

Ce n'est pas seulement les Abbés littérateurs qui éprouvent des remontrances & des viciffitudes humiliantes: ceux, qui, pour parler la langue de l'écriture, embouchent la tromi pette sacrée, courent les mêmes risques. Nous en avons un exemple dans l'abbé Coster, Ex-Jésuite, qui s'étoit acquis beaucoup de vogue dans les Missions dont il avoit été chargé, & qui touchant déjà le but glorieux qu'il s'étoit proposé, s'est vu désagréablement échouer au port même. Après avoir prêché, avec quel que succès, le carême dernier aux Quinze vingts, il a, cette année, fait bâiller à l Cour, au point qu'après quatre Sermons o l'a fait remplacer par le Pere Elisée, Carme dont les talens sont généralement applaudi

M. le Maréchal de Richelieu vient de fair

de de pas Mar

thala

ner (

leme

letud

Dans 1
L'
C'
Ou

D'

Ma N'e

Qu

Voilà foriers; pointem de quitt inconnu

de ce fin

ė.

¢,

ıt,

es .

ce

ers

un

on,

olus

i'est

tha-

erge

aits,

ons,

dit,

tera-

k des

r par-

trom

Nous

, Ex-

vogue

gé, &

uer au

: quel

Duinze

er à l

ions of

Carme

plaudi

de fair

un prosélyte, en M. le Comte de Mailly-d'Aucourt, âgé de 75 ans, Lieutenant-Général des
armées du Roi, pere de Madame la Marquise
de Voyer d'Argenson, & de M. le Duc de
Mailly. Ce vieillard voyant son fils sans enfans & ne voulant pas, dit-il, laisser éteindre
sa branche, épouse Mlle. de Narbonne, fille
de la Comtesse de ce nom, Dame d'Atours
de Madame Adélaïde. Cette union ne prête
pas moins à la plaisanterie que celle du vieux
Maréchal, au sujet de laquelle on a fait l'Epithalame suivant que je n'ai garde de vous donner comme bien saillante en poésie, mais seulement, comme le fruit de quelque Muse, valétudinaire ainsi que le patron.

D'un Patriarche renommé

Dans l'Isle de Paphos, & les champs de Bellone.

L'hymen vient d'être consommé:

C'est un fait, dont Paris s'étonne,

Qui n'en est pas moins constaté.

D'accord; répond la Maréchalle;

Mais ce Phénomene vivant

N'est qu'une aurore boréale.

Qui va passer comme le vent.

Voilà M. Bertin, à l'instar des autres tréforiers; c'est-à-dire, réduit aux simples appointemens de 25,000 livres. Il perd son droit de quittance & tous les autres revenants-bon, inconnus, mais à coup sûr immenses, si l'on en juge par l'état considérable de la maison de ce sinancier, & sur-tout par les sommes extravagantes qu'il a répandues parmi nos cour-

L 3

m

ra

fer

ne

de

plu

cro

en (

jeur & d

un g

prêci

comp

lever

trance

pour

tite n

s'en d

elle cl

dans n

unies;

dose di

banque

res, foe

Et ce

Ion féd

premier

plus lâc

ble des

gonfle v

m'il s'at

bon pere nourricier; aussi le public, qui applaudit infiniment à la réduction de tous ces casuels dont il regorgeoit, ne plaint-il que ces pauvres diablesses qui y participoient.

Il s'instruit au Parlement un procès qui pré. pare des gorge-chaudes à ceux qui font quelque cas des histoires scandaleuses. Un médecin de Montargis, nomme Beaufort, & M. Dolmont, Lieutenant général de la même ville, s'accusent réciproquement d'avoir porté atteinte à leurs droits matrimoniaux. Le Lieutenant général a porté plainte contre sa femme, & affigné des témoins pour prouver ses liaisons licentieuses avec le mèdecin, qui l'accuse lui-même d'avoir convole dans les bras de la Dame-Médecine. On apperçoit un si grand rapprochement dans les deux plaintes, qu'il tient du Roman, mais les détails y sont si bien circonstanciés qu'on a peine à les croire apocriphes: la maniere dont les faits sont narrés approche tant de l'obscénité, que je n'ose me permettre de les analyser. Si l'on ne juge comme une excuse, pour la femme du médecin, le desir qu'elle a dû concevoir de se venger; il se trouvera dans les griess une parfaite égalité, d'où il résulte un imbrogliq si plaisant, que les juges ne verront peut être d'autre moyen que de regarder les par ties comme nos recevables, ou du moins que de les renvoyer hors de Cour.

Si je parcours les différens âges de notre fragile espece, je n'en vois aucun qui ne soi souillé de quelque crime abominable. L'âg le

ap-

ces

que

ore-

uel-

ecin

Dol-

ille,

at-

eute-

nme,

liai-

l'ac-

bras

un si

ntes,

font

croire

font

rue je

on ne

me du

oir de

efs une

nbroglio

peut

es par

moins

notre

ne foi

. L'ag

mûr peut s'excuser sur la vigueur du tempérament, fur la chaleur du fang; la vieillesse sur son insensibilité, sur la dépravation de ses. sens; mais l'enfance, l'adolescence, la jeunesse même, comment la concevoir capable de ces crimes révoltans, qui font frémir les plus déterminés? c'est ce qu'il faut pourtant croire, d'après le nouvel exemple effravant. sur lequel le Parlement vient de prononcer. en confirmation d'une sentence de Lyon. Une jeune fille de quinze ans favorifée de la taille & de la figure la plus agréable fut séduite par un greffier de cette ville. Cette liaison déplut aux honnêtes parens de cette fille, qui la prêcherent de leur mieux; mais elle n'en tint compte, & continua sa petite intrigue : la sévérité, succédant nécessairement aux remontrances, ses parens voulurent la contenir; & pour se soustraire à leur autorité, cette petite malheureuse concut le barbare projet de s'en délivrer en les empoisonnant. En effer, elle choisit un de ces jours, consacrés encore dans nos Provinces à l'assemblage des familles unies; elle jetta dans la marmitte une forte dose d'arsenic, & sit du repas commun, un banquet de mort pour ses peres, meres, fretes, sœurs, oncle & tante qui s'y trouverent. lt ce qu'il arriva de plus atroce, c'est que on séducteur, chez qui elle se sauva, fut le premier qui la dénonça. Cette perfidie est du plus lâche, du plus infame, du plus exécrable des hommes. Ces détails, Monsieur, ont onslé votre cœur sans l'attendrir : hé bien ! p'il s'attendrisse donc au récit touchant de

L 4

cette aventure, cruelle à la vérité, & néan-

Une fille aimable, distinguée par des talens & de la beauté, quoiqu'elle ne fur plus dans la premiere jeunesse, nommée Marthe Ray, fortoit de Covent-Garden, un des spectacles de Londres : elle alloit avec une de ses amies réjoindre sa voiture; un homme l'approche, la tire par le bras pour l'obliger à tourner la tête de son côté; & dans l'instant de ce mouvement, il lui appuie un pistolet sur le crâne, qu'il lui fait sauter; de l'autre main il se tire à lui-même un coup que la précipitation ou le mouvement de la foule rend inutile ; aulieu de fuir, il se précipite sur le cadavre de sa victime, en criant aux spectateurs, avec le ton du désespoir; suez-moi, tuez-moi; au nom de Dieu, tuez-moi... Au-lieu de le tuer, on l'a faisi, mené en prison; & bientôt après, fur une procedure aifée à instruire, on l'a condamné à être pendu, & livré aux chirurgiens pour être diffequé; espece de second fupplice que la loi ajoute pour l'imagination, contre les assassins. Celui-là se nommoit Hackequet de mort pour les ne les parenes, tre-

following, oncle for rame wai say trouverent.

ce qu'il, arriva de plus, avogo, e est que

o Reduced our firm of the second of the second

enior cui la dénonca. Ceire persolle est du

marie en plus infome, du plus essents

the hommes (es détaits, Montret : jens

t name voice committees and a rest of the

ll samendille donc an core concinant de

de B votre Londi excep pertin bien t forces euffen temps fes, p

jourd'h

ce qui

tion do

nom E

n Il

dans le

an-

ens

ans ay, de

nies

he,

er la nou-

ane,

tire n ou

; au-

avec

; au

tuer,

pres,

on l'a

hirur-

econd

ation

Hack-

Lettres au très-honorable citoyen & armateur françois Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais. Au sujet de ses observations sur le mémoire justificatif de la Cour de Londres.

Memini, vetus est, de Scurra multo facilins Divitem, quam patrem familias sieri posse. Cic. pro Quint.

> A Paris & a New-Yorck, & ne se trouve pas par-tout 1780,

#### Lettre premiere.

"Vous sortiez donc des orgies, M. Caron de Beaumarchais, lorsque vous expectorâtes votre dernier maniseste contre la Cour de Londres! Car tout le monde convient, sans excepter vos anciens amis, que c'est un impertinent & absurde papelardage. Ils ont eu bien tort de vous abandonner à vos propres sorces dans une occasion où des auxiliaires eusent pu se faire plus d'honneur qu'en 1773, temps auquel on créa des scenes si scandaleuses, pour vous en faire le paillasse."

» Mais, mon cher armateur, ainsi va le monde. Il s'agissoit alors d'eux-mêmes, aujourd'hui il ne s'agit que de vous; & qui est-te qui sait mieux que vous, que chez la nation dont vous dites être l'ensant gâté, le pro-

nom Ego est la seule réalité? »-

» Il y a peut-être eu un peu de perfidie dans leur abandon. Les véritables peres de

ces superbes cantons, dont on ne soutient pas même la lecture aujourd'hui, étonnés de la fortune qu'avoient faite leurs enfans, n'ont pas été fâchés qu'on vous soupçonnât de n'en être que le geai ridicule. Les connoisseurs avoient déjà remarqué, dans les mémoires de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, des touches très-disparates; mais comme tout le monde n'a pas le tact également sin, ce n'est que depuis votre derniere pancarte, que tout le monde s'est réuni à dire, que vous n'avez été qu'un misérable verdon, qui, à force de tamponner un nid d'emprunt, a voulu faire croire aux autres oiseaux, qu'il a la chaleur d'un pere de famille. »

" Quant à vous, qui ne vous doutez de rien, qui vous croyez réellement un homme important, qui avez pensé de bonne soi que les Danig,.. les le Br... le Gen... de Broch... & autres experts en libelles, à force d'écrire sous votre nom, s'étoient identisses avec vous, je ne suis point surpris que vous ayez entrepris la tâche difficile de combattre le nerveux mémoire de la Cour de Londres: je suis même persuadé que, quelqu'avare que vous soyez, vous avez trouvé plus de charmes à être cité dans ce mémoire, quoique nigro apice, qu'à recevoir cent barriques de maquereaux du cap

Coode, en troc de vos fusils. »

» Mais qu'il vous ait été permis, non pas de déraisonner (c'est votre métier) non pas d'imprimer (puisque vous avez le privilege exclusif de déshonorer l'Imprimerie) mais de semer aux pieds des passans, dans les promen'a hoi brii infa dan que

qui

mên

n

cl

VC

protein prefl ceux citoy avoir roit-comm

d'être eu au demair

Lettre

milian

ger ai

" D dites, excuser querelle d'eux au 11

le

nt

en

ITS

de

les

le

'eft

out

vez

de

aire

leur

z de

mme

que

ch...

crire

ous,

ntre-

veux

nême

yez,

e cité

qu'à

u cap

n pas

n pas

vilege

ais de

rome.

nades, dans les rues, les types de vos extravagances; voilà ce qui étonneroit, si quelque chose pouvoit surprendre dans le pays que vous habitez. »

"L'on ne peut douter que vos observations n'aient eu l'attache du ministere, puisque deux hommes d'Etat, qui, au milieu de leur retraite brillent d'un éclat personnel, qui est l'effet infaillible de la consistance qu'ils ont acquise dans toute l'Europe, l'assurent positivement, que le fait n'a pas été dénié dans la réponse qui leur a été faite, & que d'ailleurs l'arrêt même qui supprime votre insipide écrit, le prouve."

"En effet, comment dans un pays où les presses sont esclaves, où l'on voit souvent ceux qui ont acheté le droit de désendre les citoyens, interdits de leurs sonctions, pour avoir voulu les remplir avez zele, supprimeroit-on les assertions d'un obscur particulier, comme absurdes, comme fausses, comme humiliantes pour toute la nation, sans lui insliger aucune peine, sans même lui enjoindre d'être plus circonspect à l'avenir, s'il n'y avoit en au moins de la surprisse & de l'intrigue? A demain mon cher enfant gâté."

Lettre seconde, à M. Caron de Beaumarchais.

"Dans votre premier motif d'écrire vous dites, Monsieur l'armateur, que ce qui peut excuser un particulier de s'immiscer dans les querelles des Souverains, c'est lorsque l'un d'eux appelle lui-même ce particulier en juge-

L 6

ment dans des memoires justificatifs, adresses

au public, dont il fait partie, »

" Mais lorsque le Roi d'Angleterre a soumis sa querelle au jugement du monde impartial, pensez-vous de bonne soi, qu'il ait entendu vous comprendre dans la classe de ses juges? Vous faites bien partie de ce public, dont Horace a dit:

d

B

L

V

qu

po

lev

de

fi i

cul

hon

ven

cule

peri

une

que

VOS

font

aux 1

tes d

peine

pirate

prend

lage d

France

» ( litė, a

" de 1'

Et malignum Spernite vulgus.

mais comment pourroit-on vous immatriculer dans le public impartial, à l'égard de la couronne & de la nation Britanniques? vous qui avez notoirement exercé à Londres le métier d'espion à gages? vous qui au milieu d'une nation généreuse avez lié des trames avec des hommes déclarés traîtres à leur patrie? vous qui avez glorieusement accepté, dans cette occasion, & dignement rempli ce joli rôle, pour lequel la nature semble vous avoir sormé, puisqu'il vous réussit en politique, comme en amour? Autant vaudroit-il dire, que la Cour de Londres veut être jugée par ses ennemis déclarés. »

» Pour vous guérir de votre jugeo-manie, ayez la bonté de faire un simple retour sur les qualités que vous prenez : quant à celle de citoyen françois, quoique le nom françois soit aujourd'hui un nom ennemi pour l'Angleterre, je suis persuadé qu'il est encore des citoyens en France, dont la Cour de Londres ne récuseroit pas le jugement. Mais un armateur, un corsaire, un pirate qui veu être le juge de la conduite d'une nation qu'il

a cherché à trahir & à dépouiller , qu'il vous droit voir exterminée d'un pôle à l'autre, dans l'espoir de s'enrichir de quelques-unes de ses dépouilles; en vérité, Monsieur Caron de Beaumarchais, vous supposez à la Cour de Londres des idées bien sublimes sur le pouvoir de la justice, & vous l'honorez bien plus que vous ne pensez, en lui prêtant l'intention de vous admettre au tribunal où elle a porté fa cause »

les

ou-

ar-

en-

fes

lic,

culer

cou-

s qui

etier

d'une

c des

vous

cette

rôle,

r for-

com-

, que

ar fes

manie, ur fur

à celle

rançois

'Angle-

re des e Lon

lais un ii veu

on qu'i

». Quant à moi qui ai des idées moins relevées fur la docilité des hommes à la voix de la justice, qui sais qu'en Angleterre on est fi fort familiarisé avec l'opinion, que les récusations appartiennent au droit naturel, qu'un homme accusé a la faculté de récuser successivement jusqu'à trente cinq jurés, sans articuler d'autre motif, sinon qu'ils lui déplaisent, permettez-moi de vous expliquer quelquesunes des causes de récusation que je remarque en vous : ce petit examen pourra servir à vos politiques dans d'autres occasions. »

» Il existe entre les nations commerçantes de l'Europe, des conventions générales, qui font partie du droit des gens : elles défendent aux nations neutres de porter aux belligérantes des marchandises de contrebande, sous peine contre les colporteurs de passer pour pirates; sous le nom de contrebande on comprend toute espece de munition qui sert à l'ulage de la guerre, soit offensive soit défensive. »

" Or, M. Caron, au milieu de la neutralité, au moins simulée, qui existoit entre la France & l'Angleterre, vous avez envoyé à

Mrs. les insurgens tout ce que vous avez pu de poudre & d'armes : le droit des gens vous

déclare donc pirate.

" Il y a plus; quoiqu'à proprement parler un homme ne puisse guere être considéré comme pouvant se rendre coupable de haute trahison envers un Etat à l'égard duquel il est étranger, cependant la législation angloise regarde, traite, & punit comme tel, tout corsaire qui affiste ses sujets rebelles, & leur sournit des secours propres à les maintenir dans la rébellion, ou qui exerceroit envers la nation angloise d'autres actes d'hostilité, avant qu'ils ne sussemble un publiquement autorisés entre elle & sa nation."

» Ainsi, Monsieur l'Armateur, votre procès seroit tout fait, d'après vos aveux, à Londres, si vous ossez y reparoître, & il ne vous resteroit qu'à recommander votre ame à

Dieu, fi vous y croyez. »

» Il est difficile de penser, que le Roi de la Grande-Bretagne ait entendu, dans son maniseste, appeller en jugement un homme que Lord Manssield enverroit à Tyburn. Je vous souhaite une bonne santé, en attendant la représentation. A demain, le second motif d'écrire. »

## Troisieme Lettre à M. de Beaumarchais.

", S'IL est reçu, dites-vous, parmi les Rois » d'entretenir à grands frais, les uns chez les

» autres, de fastueux inquisiteurs, dont le vrai

» mérite est autant de bien éclairer ce qu'on » fait dans le pays de leur résidence, que d'y n n n

n t

qu'à
177
des
birue

d'y r
des é
quell

39

mais voir moins dans le des vo

on n'a ne fait on n'a en a con

pas ma

us

er

ré

eft

re-

ur-

ans

na-

ant

en-

pro-

, à

il ne me à

oi de

ma-

que vous

la re-

f d'e-

s Rois

ez les

le vrai

qu'on

ue d'y

répandre sans scrupule les plus sausses notions des événemens, lorsque cette fausseté peut nêtre utile à leurs augustes commettans, au moins n'avoit on pas encore vu chez aucun peuple un magnifique ambassadeur pousser la dissimulation de son état, jusqu'à en imposer nême à son pays dans ses dépêches ministrielles, pour augmenter la mésintelligence n'entre les nations, ou pour accroître sa confistance & préparer son avancement.,

" Quel style, M. Caron! ce n'est donc qu'à vos méchancetés qu'on applaudissoit en 1773 & 1774? Car il est impossible de donner des éloges à une diction qui n'annonce ni l'habitude d'écrire, ni la science de la langue. "

" Donc le vrai mérite est autant de bien éclairer ce qu'on fait dans le pays de leur résidence, que d'y répondre sans scrupule les plus fausses notions des événemens! quelle construction de phrase! quelle application des mots!

"Le mérite d'un ambassadeur n'est pas d'éclairer ce qu'on fait dans le pays de sa résidence, mais de donner le change sur sa maniere de voir ce qui s'y passe : son vrai mérite est moins d'observer les événemens que de lire dans les têtes, & de voir les choses au travers des voiles dont on les couvre : & à cet égard vous conviendrez que Milord Stormont n'a pas mal rempli sa tache.,

on n'a jamais dit cela, M. de Beaumarchais; on ne fait même pas ce que vous voulez dire: on n'a pas une notion d'un événement, mais on en a connoissance, parce qu'un événement est in-

dépendant des opérations de notre esprit, & qu'une notion est une idée que l'esprit seul a formée; telle est la notion de la persidie, de

ti

tr

da

da

à

dit

de

cho

la

l'ac

teu

les .

de i

fes .

mer

prits

préc

mont

tion ,

été c

nister

oppos

auroi

au M

d'autre

plique

mieux

Qu

" L

myster

,, (

la fottife , &c. ,,

"Voici donc ce que vous avez voulu dire, je pense; le mérite d'un ambassadeur est de désigurer, quand il le croit nécessaire, dans le pays de sa résidence, les événemens qui se passent audehors. Si ce n'est pas cela, vous êtes absolument inintelligible.,

,, Voici qui est plus clair. Vous prétendez que Milord Stormont, en imposoit à sa cour sur les faits dont il l'informoit, dans la vue d'accroître sa consistance personnelle de pré-

parer fon avancement. ,,

" On sent qu'il est impossible à un particulier de démentir littéralement une pareille affertion, & que vous avez pu la hafarder impunément. Mais jusqu'à ce que vous en rapportiez la preuve, permettez-moi de la combattre par ce genre de raisonnement qui, établissant une liaison intime entre un fait inconnu, jette fur celui-ci une lumiere presqu'irrésistible. Il n'y a pas de peuple dans l'univers qui soit mieux informé de ce qui se passe audehors que le peuple anglois, parce que, de tous les ordres qui le composent il se détache & se répand perpétuellement dans tous les pays, des hommes riches, actifs, & vigilans, qui sans aucun caractere public éclairent ceux qui en ont un, & démentiroient leurs instructions, s'ils en donnoient de fausses.,

"Dans ce pays où il y a toujours deux partis qui semblent vouloir ébranler la consti&

a

de

re,

efi-

ays

au-

olu-

adez

cour

vue

pré-

ticu-

reille

arder

is en

de la

t qui,

it in-

fqu'ir-

nivers

le au-

ie, de

étache

us les

gilans,

it ceux

instruc-

s deux

confti-

tution, & la foutiennent par leurs efforts contraires, comment un Ambassadeur oseroit-il, dans des temps critiques, faire donner sa cour dans le faux, se rendre coupable d'inattention à distinguer le vrai, ou donner, comme vous dites, au faux l'air & la figure du vrai.,

"Toute l'Europe n'a-t-elle pas été témoin de l'aigreur avec laquelle l'opposition reprochoit au ministere les causes & les suites de la guerre américaine? de son obstination à l'accuser d'en être le seul auteur? de la hauteur avec laquelle elle le rendoit garant de ses suites? de son ardeur à y mettre un terme? de son affectation à ménager la France dans ses discours, à disculper ses intentions, à blâmer même sa neutralité en politique.

"Et au milieu de cette commotion des esprits, qui pendant un temps sembloit être le précurseur de celle de l'Etat, Milord Stormont auroit osé donner à sa cour, à sa nation, de saux avis? & sa conduite n'auroit pas été censurée! & il auroit osé aspirer au ministere! & il n'auroit pas rencontré la vive opposition des Wighs; & la nation en gros auroit applaudi à l'élévation de ce Seigneur au Ministere! "

"Oh! M. Caron, si vous n'avez pas eu d'autres motifs d'écrire que ceux que vous expliquez avec tant de noblesse, vous auriez mieux fait de vous taire.,

Quatrieme Lettre à M. de Beaumarchais,

"LA politique, comme la religion, a ses mysteres. Il n'appartient qu'aux Hièrophantes

P

d

di

qu

Bi

fai

qu

lo

va

Pie

pou

plir

que

de

œuv

à l'I

aure

par !

falles

qu'il

un p

pour

Courie

, I

doit p

duite d

contra

mêlent

de les dévoiler aux initiés; & vous eussiez été cousu dans un sac & jetté dans le Tibre, mon cher Flamine, si à Rome vous aviez osé communiquer aux profanes les livres Sybillins,

politique, comme vous, a pu avancer comme axiome, qu'il est reconnu, que dans toute querelle

le tort est tout entier à l'agresseur.,

"Qu'est-ce qui constitue l'agression en politique? Lorsque le Roi de Prusse envahit la Saxe, que dit-il pour justifier la conduite que les Beaumarchais de ce temps-là cherchoient à noircir? De deux hommes, dont l'un leve le bras pour assommer l'autre, mais qui tombe lui-même sous le ser de son agile adversaire, avant que le sien n'ait achevé son demi-cercle, lequel est l'agresseur? Voilà le problème qu'il proposa au monde politique, & qu'il sut, comme vous ne l'ignorez pas, assez glorieusement résoudre.,

" Laissons donc là l'expédition de Pondichery, à laquelle d'ailleurs celle de la Floride

peut servir de pendant.,

"Mais pour faire enrager les Anglois, voilà, Monsieur le Citoyen, ce que vous devriez faire; c'est d'éteindre dans votre nation le goût du luxe oriental; c'est de faire des loix somptuaires à l'égard de toutes les productions de l'Inde, de créer chez vous, ou d'y déterrer des matieres premieres, supérieures à celles que l'Europe lui envie, & susceptibles d'une fabrication aussi belle & aussi solide; c'est de persuader, d'abord à vos compatriotes (ce qui ne sera pas bien difficile)

ete

mon

om-

S. 1

fond

mme

erelle

po-

it la

e que

oient

leve

ombe

faire.

i-cer-

blême

I fut,

ieuse.

Pondi-

loride

glois,

ous de-

nation

ire des

s pro-

us, ou fupė-

ie, &

& auffi

os com-

ifficile)

puis à toute l'Europe (ce qui sera un peu plus mal-aisé) que la France renferme les richesses du monde entier.,

"De cette maniere, sans armer des escadres, sans faire périr des légions, sans reconquérir Chandernagor, sans chasser le pavillons Britannique des côtes Malabares, vous serez faire banqueroute à la Compagnie angloise qui ne pouvant plus servir de ressource à Milord North, entraînera celle de la nation rivale.

"L'entreprise est digne du patriotisme de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais; vous pouviez ouvrir une souscription, elle se rempliroit sûrement avec le même succès que celle que vous proposez aux amateurs des matrices de Baskerville; pour la nouvelle édition des œuvres de Voltaire qui ne s'étoit pas attendu à l'honneur de passer par vos mains; & vous aurez encore occasion de vous faire célébrer par le Gazetier Bi-Pontain, & par ce suret des salles de Westminster, qui sur les deux louis qu'il exprime de chacun de ses abonnés, fait, un peu sorcément, une remise de 36 livres pour avoir la permission de se faire appeller le Courier de l'Europe à Paris.,

## Cinquieme Lettre à M. de Beaumarchais.

crance ouvrois fes ports au

"DANS un écrit purement politique on ne doit pas se permettre d'examiner ce que la conduite des Princes peut avoir de conforme ou de contraire à la justice rigoureuse, lorsqu'ils se mêlent des dissentions intérieures de leurs voir

sins. Comme la raison d'Etat est, en politique; leur loi suprême, indiscrétement voudroit-on assujettir les mouvemens qu'elle détermine, aux regles dictées par la seule équité naturelle.

"

3)

n (

n a

n 1

n la

n g

n la

n di

n ei

n ui

n n'

n de

n in

n fai

n à

n de

n gra

n fioi

n pat

n de

n pas

n fait

ac

n gloi

jet, de

M. le

la face

inconnu un moi

» Q

"

"Pourquoi, lorsque les Provinces-unies se souleverent contre leur prince légitime, les autres puissances ne réprimerent-elles pas cette insurrection, propre à affoiblir par son exemple les liens de l'obéissance dans tout homme qui est dans ceux de la sujétion? Pourquoi? C'est que les Monarques Espagnols étoient devenus trop puissans, & n'avoient plus, en Europe, que des rivaux, des jaloux, & des ennemis. Pourquoi, lorsqu'il y a précisément deux siecles, la moitié de la paisible France se souleva contre son Prince, Elisabeth envoya-t-elle des slottes au secours des révoltés? parce qu'on avoit négligé de lui restituer Calais?,

"Oui, M. Caron, ç'a été une très-grande indiscrétion de vous ériger en apologiste dans cette occasion, parce que vous avez pu réveiller de vigoureux censeurs. Il faut vous entendre vous-même : cela est curieux. "

" Pourquoi demandez - vous, l'Angleterre " n'osa - t - elle pas se plaindre de ce que la " France ouvroit ses ports aux insurgens Amé-

» ricains?

" C'est que, dites-vous, elle savoit bien » que la question qui soulevoit ses colonies,

» ne pouvoit pas s'affimiler à ces mouvemens » féditieux que le fuccès même ne justifie point,

» & que le Prince a droit de punir dans des

» Royaumes plus absolus.,,

que;

t-on

aux

le. "

es se

, les

cette

exem-

mme

quoi ?

nt de-

, en

k des ément

rance

h en-

révol-

stituer

grande

e dans

pu ré.

t vous

due la

s Ame-

it bien

lonies,

vemens e point,

ans des

. 99

" C'est que le nom générique de Roi, dont , la latitude est si étendue, qu'aucun de ceux , qui s'en honorent, n'a un état, un fort, un pouvoir, ni des droits semblables; c'est , que ce nom si difficile à porter, ayant une » acception absolument différente dans les pays n soumis au gouvernement d'un seul, tels que n la paisible Monarchie françoise, & dans les gouvernemens mixtes & turbulens, tels que n la Royal-Aristo-Démocratie angloise; l'acte qui, n du Languedoc ou de l'Alface à la France, » eût été justement regardé chez nous comme » un crime de lese-Majesté au premier chef, n'étoit en Angleterre qu'une simple question » de droit soumise à l'examen de tout libre " individu. ..

" C'est que le resus, de par le Roi, de la faire justice à l'Amérique & le redressement à coups de canons de ses longs griefs, y devoient être envisagés comme un des plus grands abus du pouvoir, comme la subver- sion totale des loix constitutives, & l'usur- pation la plus dangereuse pour un Prince de la maison de Brunswick; car il ne devoit pas oublier, qu'un pareil soulévement avoit fait passer la couronne en sa maison, mais à condition de la porter comme King, Anglois, & non à la manière du Roi de France., "Quel indigeste assemblage d'idées sans ob-

"Quel indigeste assemblage d'idées sans objet, de mots sans idées! il faut convenir avec M. le Duc de Choiseul, que vous avez fait de la face des affaires un tableau jusqu'à ce moment-ci inconnu. Pour un homme desséché d'insomnie, c'est

m morceau bien gras. »

térê

d'eu

trait

failli

autr

27

conc

dout

time

indiv

objet

ble d

fans

ne s'a

& de

anglo

fon R

Bretag

du par

miles

auffi é

moins

narque

nés de

n S'

parlem

Coloni ale .

res Co.

oient.

» En

wi dan

e retra

woit é

possession que l'autre les traitoit d'une infurrection évidente contre le pouvoir législatif, cela n'étonnera pas même les Elementaires en

politique. »

» Dans le fait, on peut appliquer avec affez de justesse aux diverses portions de l'Empire britannique, ce que Platon disoit de la Grece. La Grece, dit-il, n'est dans un véritable état de guerre, que lorsqu'elle est attaquée par des ennemis étrangers, ou lorsqu'elle porte chez eux les armes. Mais lorsque des Grecs se soulevent contre des Grecs. la nature qui les a rendus freres, ne perd pas ses droits; cette insurrection n'est qu'une maladie, dont les effets sont moins des hostilités, que les agitations d'une fievre. Cependant de ce que les Anglois sont disposés à légitimer leurs débats les plus vifs, de ce qu'il y entre beaucoup plus d'entêtement que de haine, il n'en faut pas conclure, que la constitution angloise soit sans principe de subordination : cette même constitution qui semble à M. Caron si bizarre, est celle qui paroissoit à Ciceron la plus conforme aux intérêts d'une société d'hommes qui ont de l'estime pour eux-mêmes : le pouvoir législatif y réfide dans l'affemblée de trois ordres diffincts, & comme indépendans l'un de l'au-. tre, le Roi, les Lords, & les Communes."

» Ces trois agents étant remués par des in-

it en

le fe

d'o-

, il

jus-

néri-

e in-

latif,

es en a si s

affez

npire rece.

tat de

nemis armes.

Grecs.

as fes

, dont agita-

s An-

ats les p plus

it pas

it fans

consti-

e, eft

forme

ui ont

r legif-

ordres

ierets différens, il doit en réfulter que, fi l'un d'eux vouloit tenter quelque chose de conmaire au bien général, il rencontreroit infailliblement la puissance négative des deux autres. a en annum A enother eso en M

" Mais aussi lorsque les trois pouvoirs ont concouru à la formation d'un acte, il est sans doute émané d'une autorité suffisante & légiime. & forme par conféquent pour tous les individus, vivans sous cette constitution, un obiet de soumission auquel il leur est impossible de se soustraire, de leur autorité privée. fans devenir rebelle à l'autorité publique. Il ne s'agit plus alors que du pouvoir coactif, & de la force exécutrice, que la constitution angloise met toute entiere entre les mains de fon Roi; d'où il suit qu'un Roi de la Grande-Bretagne, qui met à exécution un acte émané du parlement Britannique, dans les terres foumiles à sa couronne, exerce un pouvoir tout aufi étendu, tout aufi considérable, & au moins auffi respectable, que l'est celui du Moarque le plus absolu à l'égard des actes émais de fa seule autorité. De lobusque sa imp

" S'il étoit quelqu'un qui put contester au arlement Britannique la suprematie sur les Colonies angloifes dans l'Amérique feptentrioale, la notoriété des faits, la naissance de es Colonies, & leur progrès le contredioient, which so constut

" En effet, de tous les peuples de l'Europe, le l'aumi dans les derniers fiecles ont exercé le droit
unes. "
le retrait fur ce continent transmarin, qui
des inwoit échappé au partage des trois fils de Noé, les Anglois seuls ont sondé seur posfession sur un titre qui n'outrage point le droit naturel, la cession que les indigenes leur en ont faite. »

» Mais ces colons Américains, en quit tant les côtes d'Angleterre, font-ils devenus les maîtres de rompre les liens qui les attachoient à leur mere patrie? Ou, si leur transplantation a pu leur donner cette faculté, quel devoit être le cas où il leur sur permis de l'exercer? Voilà, si je ne me trompe, le

nœud de la question. »

" Observez d'abord, que de toutes les Co lonies angloises qui ont formé des établissemens fur les côtes de l'Amérique septentrionale celle de la Nouvelle-Plimouth est la seule qui par les accidens qui accompagnerent sa navi gation, eut pu se regarder comme rendue la liberté naturelle. Poussée par le mauvai temps dans un endroit, qui se trouvoit hon de l'étendue qui lui avoit été affignée, & for cée par la rigueur de la faison (on touchoi à la mi-Novembre) à s'arrêter dans un lie qui ne dépendoit d'aucune nation & puissan ce, elle eût pu, ce semble, sans bleffer au cune loi connue, se croire entiérement inde pendante. Cependant le premier acte qu'el fit, dans cet état de liberté absolue, fut d se soumettre à la constitution Britannique, de se reconnoître sujette de la Courons d'Angleterre. " angu sel anot se

manuelles autres Colonies, même celle qui, comme Neu-haven, n'eurent dans principe ni charte ni concession, se sont de

vouée

vou

gen

veri

le 1

tion.

n'eft

fifte

mun

27

*focié* 

azite

divife

tique ceffe

boîte

tous l

me de

apper

& ne

foins (

léparéi

trie po

individ

a com

ection

artie

contre

afurred

ité, d

rotecti.

n Ne

ardieffe

vez 1

Tome

pol-

droit

ar en

quit-

venus

atta-

tranf-

culté.

permis

pe, le

es Co-

emens

onale

le qui

navi

ndue

auvai

it hor

&z for

ouchoi

un lier

puissan

ffer au

at inde

qu'ell

fut d

que,

ouronn

e celle

dans

font d

voue

vouées à la même sujétion; & les nombreuses générations qui, sous la protection de ce gouvernement, sont sorties des premiers colons, se sont transmis de peres en fils les obligations qui naissent du serment de sidélité, qui n'est que le sceau de ce traité primitif qui subsisse entre tous les individus d'une même communauté, & la personne de l'Etat. »

"Comme tous les membres d'une même société sont naturellement égaux, ce qui les agite le plus, lorsque quelqu'acte d'autorité divise les esprits, c'est la question problémanque; quel est le point où l'usage du pouvoir cesse d'être légitime? Cette question est la boîte de Pandore, d'où sont sortis presque tous les maux qui affligent l'espece humaine."

" Cependant tout homme qui, dans le calme des passions, veut consulter sa raison, appercevra que les sociétés n'ont été formées. & ne subsistent que par le sentiment des beloins & des craintes des individus qui n'ont leparement ni affez de force ni affez d'indusme pour vivre feuls. Il s'enfuit que chaque ndividu a intérêt de se soumettre aux loix de communauté dont il attend sureté & protetion : il s'ensuit encore , que lorsqu'une artie des volontés particulieres se souleve contre les réfultats de la communauté, cette durrection semble réunir au manque de fidéne, de l'ingratitude pour les services & la l'orfque le trône rotection paffes."

» Ne faisons point d'application; mais la ardiesse est le propre de l'ignorance, & vous vez, Monsieur l'apologiste, singulièrement Tome IX.

n'a

un

&

les

mei

que

giff

S'et

furr

il pa

loni

com

Gou

femb

tenue

blées

comp

repré

feil d

mune

dant,

julqu'a

lee p

elle

contre

ortan

us affe

gard a

Arce ? >

n A

iendra

nême l

manifesté ces deux qualités qui résident essen tiellement dans yous, en prétendant justifier la conduite de vos prétendus amis, Mrs. les insurgens, par l'exemple de la révolution qui a mis la maison de Brunswick sur le trône d'Angleterre. Hé quoi! parce qu'il aura plu à Jacques II, dont les ancêtres avoient été appelles d'Ecosse en Angleterre par un acte parlementaire, de déserter ses Etats en 1688. le parlement Britannique n'auroit pas pu pour voir à la vacance du trône, sans ressembler au congrès Américain, qui veut briser le sceptre dans la main d'un Prince qui l'honore, & auquel tous ses membres ont fait serment de fidelité? Quel est l'homme instruit qui ne sache que le parlement Britannique est dans la possession immémoriale de pouvoir changer l'ordre de la succession à la couronne qu'il a exercé ce pouvoir sous Henri II Henri VII, Henri VIII, Marie, & Elisabeth qu'il existe un statut, du regne de cette des niere, qui déclare criminel de haute trahifo quiconque oseroit soutenir le contraire e Angleterre? qu'à sa mort, ce sut par un ad du parlement que Jacques, Roi d'Ecosse, su appellé, à la couronne? que sous Charles II il y eut contre le Duc d'Yorck un bill d'es clusion, dont personne ne contesta le droit mais seulement le motif ? qu'enfin le parl ment ne se détermina à templacer Jacques que lorsque le trône fut devenu vacant p sa désertion? Sa retraite hors du royaum n'équivaloit elle pas à une véritable abdic tion? S'il en eût été autrement, les Polone

effen.

Clifier

s. les

n qui trône

plu à

té ape par-

1688.

pour-

embler

iser le

onore,

erment

qui ne

at dans

chan-

ronne

ori II

Sabethi

tte der

trahifor

aire el

un ad

offe, fu

arles II

sill d'ex

e droit

le park

acques

cant p

royaum

abdic

Polono

i ome

n'auroient donc pas pu, en 1574, se donnée un Roi, après la désertion de Henri de Valois, & Batori n'auroit été qu'un usurpateur? »

"Telle est la constitution britannique, que les deux chambres du parlement ont notoirement le pouvoir de déférer la couronne, parce que c'est dans elles que réside le pouvoir législatif. In al se maille que réside le pouvoir législatif. In al se maille que reside pouvoir les

" En est-il de même du congrès Américain? Sétoit-il avisé, jusqu'au moment de son insurrection, de prétendre à la législation? N'estpas notoire, que les conflitutions des Colonies ont dépendu, depuis leur origine, des commissions données par la couronne aux Gouverneurs; sous l'autorité desquels les aflemblées provinciales étoient convoquées & tenues? que quoique la forme de ces affemblées fût modelée fur celle de la mere-patrie. composées qu'elles étoient d'un Gouverneur représentant la personne du Roi, d'un Conseil d'état représentant la Chambre des Communes, leur compétence ne s'étendoit cependant pas au-delà des réglemens provisoires ulqu'aux troubles qui firent suspendre l'affemi lée provinciale de New Yorck? que jusques elles n'avoient dans aucun temps réclame contre les statuts VII & VIII de Guillaume III portant, que toute loi, tout réglement, fais par u assemblées , contrairement à ceux faits à leur and dans la métropole, feroient nuls & fans de son confespondant doit être reffreint \$ m

n'Après cela, M. Caron de Beaumarchais nendra nous dire dans un écrit, qui n'est pas nême bouffon, que le Roi d'Angleserre mille

q

gı

dr

na

qu

tra

lan

tou

533

culi

que

l'an

& 0

fonr

04 0

com

ce n

été

Colo

que

celle

.))

tranç

pre a

fait da

rique

mtion.

non-fe

y aut

que l'e

aisoit.

soit pas oublier, qu'un pareil soulevement evoit sais passer la couronne en sa maison! s

sup Sixjeme lettre à M. de Beaumarchais.

du parlement out notoire-

La logique du droit des gens n'est pas celle des corsaires, Monsieur l'armateur : de ce qu'un Etat peut, au milieu de la neutralité, recevoir dans ses ports les vaisseaux de deux nations belligérentes; il ne s'ensuir pas qu'il puisse à son tour, & sans violer cette neutralité, porter à l'une ou à l'autre les objets qui peuvent lui rendre les événemens de la guerre favorables.

- Tout comme il vous étoit permis, dites-vous, de visiter le port de Dantzie, par la raison que les vuisseaux Dantzicois étoient reçus dans les ports de France sib vous étou auffi permis de porter vous poudre & was fufils à Bofton ou à Charletown: parce que les vaisseaux Bostoniens & Carolinient étoient reçus dans les ports de France, Hideux parologisme! parce que vous supposez précisement ce qui est en question, c'est à dire, non seulement l'indépendance y mais encore l'éta de paix dans les Colonies Angloifes. Il ne peut èrre permis à deux nations commercantes de le porter réciproquement toutes fortes de mar chandifes, que lorsqu'elles sont l'une & l'au tre en paix ; des que l'une d'elle tombe dans l'état de guerre avec un riers, le commerce de son correspondant doit être restreint à soi egard aux feuls objets quil ne fervent poin à l'ulage de la guerre, son offentive son de fehiare. Voila la loi des nations voila lu

avout

21 00

al a

Magui

A pas

r : de

ralite.

deux

qu'il

eutra-

ets qui

guerre

-vous,

que les

ports de

er votte

letown;

roliniens

ux pa-

précisé-

e non-

re l'étai

ne peul

intes de

de mar

& Pau

be dans

mmerc

nt à for

nt poin

foit de

voila fu

quoi est établi le droit de visite des navires neutres. Lorsque les Provinces Unies sirent la guerre à l'Espagne, elles prétendirent que le droit des gens les autorisoit à déclarer de bonne prise tout vaisseau, sans distinction de nation, qui seroit pris faisant voile pour quelque port d'Espagne; on ne condamna point cette conduite, qui en 1689 servit de base au traité de Whitehal entre l'Anglererre & la Hollande, pour déclarer d'avance de bonne prise tout vaisseau destiné pour les ports de France. »

" Il y a même quelque chose de partique par l'acte du parlement Britannique de l'an 1660, il est désendu, sous peine de saisse.

culier à l'égard des Colonies angloifes, c'est que par l'acte du parlement Britannique de l'an 1660, il est désendu, sous peine de saisse & de confiscation des vaisseaux, à toute personne née hors des Etats du Roi d'Angleterre, ou qui ne sera pas naturalisée, de saire aucun commerce direct dans ces mêmes Colonies; ce n'est pas tout, c'est que ce réglement a été adopté dans tous les Etats qui ont des Colonies. Ainsi la qualité la moins odieuse que vous puissiez prendre, M. Caron, c'est celle de contrebandier.

"C'est celle aussi que le gouvernement françois a reconnue dans vous, de votre propre aveu, puisqu'en convenant que vous avez sait dans les Colonies belligérantes de l'Amérique, des envois d'habits, d'armes & de mumitions de toute espece, vous ajoutez que non-seulement l'administration a resusé de vous y autoriser, malgré les vives sollicitations que l'envie de piller, comme vous dites, vous faisoit multiplier, mais qu'à la fin de 1776,

M 3

100

90 2

des

17

taur

1 10

lui c

qu'e

attril

dites

cours

branle

armat

ques

tento

au-lie

efferv

vous

discré

dune

VOUS 1

être c

" ]

3)

3)

elle mit un embargo général fur les neuf gros vaisseaux que vous aviez en l'adresse de faire charger pour l'Amérique : elle eur rougi fans doute d'être foupconnée de connivence avec l'instrument, le facteur d'une contrebande d'an tant plus évidente que vous avouez avoir été le Caron d'un grand nombre d'Officiers françois, que l'espoir d'une meilleure fortune poulfoit dans vos barques. La conduite de cene même adminiaration, qui permit au Come de Bulkley, dont vous donneriez, fi cela étoit poffible à un homme comme vous, une idée défavorable, d'aller offrir ses services à sa patrie , condamne hautement la votre , & ne décele dans vous qu'un avide armateur. & un meprifable embaucheur. " HOMESTIMOS Sh A

us la faut pourtant vous rendre justice: quoi que vos talens reconnus pour l'espionnage aient fait penser à plusieurs intéresses dans vos armemens, qu'une intelligence secrete avec la Cour de Londres vous avoit indemnisé des risques de la mer, & que même leurs conjectures paroissoient justifiées par les liaisons de l'honorable Comte de Marcou... votre ami, avec M Ridel, cette imputation choque trop toutes les probabilités, pour lui donner de l'existence ailleurs que dans le cataogue de vos projets.

the des envois d'habits, d'armes & de mu-

of legicuscur i aciditation a refute de vous

le l'envie de paler, comme vous dices, vous

## an Septieme lettre à M. de Beaumarchais, illustre de l'organisme contraire à pour

"Il en est de l'ambition comme de la sois des richesses. " de la sois de la s

Crescit indulgens sibi dirus hydrops
Nec sitim pellit, nist causa morbi
Fugerit vents, & aquosus albo
Corpore languor.

gros

faire

fans

avec

-flatte

ir ete

fran-

poul-

cette

Comte

eteit

idée

sa pa-

& ne

& un

20 2

: quoi-

nnage

dans

ecrette

indem-

e leurs

es liai-

n cho-

e cata-

Hab III

ruslad m Nola "En 1774, vous prétendiez être le refnaurateur de la magistrature, qui auroit bien à rougir & du personnage, & des motifs qui lui donnerent de la célébrité, s'il étoit vrai qu'elle vous dut fon resour. "

"Maintenant vous voudriez qu'on vous attribuât la restauration de la marine; vous dites positivement: j'ai osé donner par mes discours, mes écrits, & mon exemple, le premier banle au courage de nos fabriquans & de nos umateurs, "

» Mais telle est la différence des deux époques, qu'en 1774 les honnêtes gens se contentoient de gémir en silence sur vos lauriers; au-lieu qu'aujourd'hui se parti, qui, dans son effervescence, s'étoit fait une triste ressource de vos prouesses, se réunit à ceux-là pour vous honnir, parce que votre orgueilleuse indiscrétion a offensé la vanité de tous. »

" Il faut, en effet, être l'enfant bien gâté dune nation, pour ofer lui dire, avant moi, wous vous êtes laisse donner le fouet, & ne pas être corrigé de cette espiéglerie."

M 4

d

in

ce

la

fer

me

fig

ne

&

tac

tag

feu

des

rep

de :

vou

pliq L

pou

pren fait

dreft d'un

Mon

2mis

très-i

Vous

philo

lenfib

dêtre

un te

plaifa

"Il ne vous reste plus maintenant qu'à justifier votre prévoyance, en achevant l'humiliation de l'orgueilleuse Angleterre; & pour consommer votre fortune, à mêler un peu de tabac soporisque avec celui de la Virginie & du Mariland, asin d'endormir les Francolins de l'Amérique, qui se plaignent d'avoir été rasés de trop près par le barbier de Séville; vous convertirez ensuite Nantes, Bordeaux & Marseille en autant de cabarets, dont vous serez le pourvoyeur, comme vous l'annoncez très-noblement à la page 35 de votre écrit austere & brusquement jetté."

» Par tous ces succès vous vérifierez à merveille la petite pensée de Cicéron que j'ai en l'honneur de vous exposer en commençant.

Memini, vetus est, de Scurra multo facilius Divitem, quam patrem familias sieri posse.

Signé ULRICH SCHNIER, Politique des treize Cantons.

Le premier Janvier de l'année Bissextile 1780.

De Paris , le 25 Mars 1780

La grande nouvelle du jour est le changement de direction à l'opèra; M. de Vismes a ensin reçu ses lettres de congé; & c'est le Breton qu'on remet à la tête de ce tripot. La ville ne sera plus chargée que du paiement des pensions des acteurs retirés, qui se montent à ceut douze mille livres; le Roi donne ceut

cinquante mille livres par lan y & le magafin immense des menus plaisirs, qui contient ; à ce qu'on prétend, au moins huit mille habite? la plupart en étoffes & matieres précieuses, fera ouvert à la nouvelle administration. Au moyen de cet arrangement, l'académie de mufique ira jouer tant à Verfailles qu'à Fontainebleau à ses frais, chaque fois qu'on le voudra : le Roi ne four ira que les décorations & les lumières. Les bénéfices que ce fpectacle aura faits au bout de l'année, seront partagés au pro rata, entre les acteurs & les danseurs : si vous me demandez, qui répondra des pertes, s'il y en a, je vous ferai la même réponse que m'a faite un des chefs de la bande : Monfieur, il n'y en aura pas. Je doute que vous foyez plus content que moi de cette réplique, il faut cependant vous en tenir la ini

Les membres du Parlement étant les feuls pour qui M. d'Epremenil ait fait imprimer son premier plaidoyer; les seuls, auxquels il l'ait fait remettre, en prenant la précaution de n'adreffer au Greffier en chef que le nombre firich d'un exemplaire pour chacun d'eux? Je erois. Monfieur, vous rendre fervice, ainfi qu'à vos imison de vous faire connoître ca moreau tressinteressam qui placeuM. d'Epremenil au rang de tous les Orateurs modernes estimés. Vous reconnoîtrez dans fon éloquence une philosophie, pleine de fagesse, de nerf & de lensibilité , de majeste , de franchise , digne detre conque, & fur-tout d'être imitée dans m temps où l'enflure oratoire, où le flyfe plaifant & ridicule devient ... One dis fet.

MS

qu'à l'hupour
eu de
nie &
colins
ir été
eville;
deaux
t vous

à merj'ai eu çant.

Indintis

q eun

ecrit

fall Filte

olitique s.

s 1780

80.

changelimes a A le Bre-La ville des penontent à nne cen est le seul écouté dans le sanchiaire de la justice. Après avoir déclaré ses conclusions à la cour, M. du Val-d'Epremenil débute ainsi:

17

po

ďh

ch

plu

ma

fen

àm

fait

fuis

hon

ce,

lable

four

l'hoi

de v

vrira

dis ,

doit

doit

juffic

12-1-0

battre

Ma t

linter

temps

tende

bouch

demar

ros 1

vous

Repor

Yous i

33

" Si j'avois su composer avec l'honneur négliger les droits de la nature, étouffer en moi-même l'horreur de l'injustice, & pâlir aux apparences d'un crédit usurpé, on ne m'entendroit pas, elevant vers vous ma voix inconnue dans ce palais, braver pour la mémoire de l'un des miens, les efforts d'un parti dechaîné depuis quinze ans contre les loix le connois les maximes de ce parti que rien n'étonne, ses moyens, ses agens, ses ressources, ses espérances; je les connois; & je sens ma foiblesse; mais je connois aussi votre equité, yos lumieres, votre courage, il raffure le mien Je parois seul, mais le succès de ma demande importe à ma patrie. Qui, Messieurs, j'ole le dire; dans l'etrange procès où l'on me force d'intervenir, la Majesté Royale est compromise, la puissance des loix est affoiblie, l'autorité des magistrats foulée aux pieds la soi des arrêts anéantie, la tranquillité de nos provinces facrifiée, l'existence de nos colonies mise au hasard, la voix de l'Asse & de l'Eu rope comptées pour rien, fi la vôtre ne fait pas tout rentrer dans l'ordre. Ajouterai je à ces grands intérêts à ces noms chers & venérables, l'honneur du mien? c'est lui que je défends, c'est lui qui m'autorise, qui m'amene en ces lieux; mais à peine est-ce lui qui m'oc cupe. Que n'est-il permis en France, comme autrefois à Rome, d'accuser hautement les pre varicateurs publics l'aurois, Messieurs, de

July

à la

eur.

r en

raux

nten-

ncon-

noire

i de-

x. Je

n n'e-

irces,

ns ma

quite,

mien.

mande

force

mpro-

l'auto-

la foi

os pro-

olonies

e l'Eu-

ne fait

a1:18 2

& ve

que je

amene

i m'oc

comme

les pre

rs de

1763, sans aurre vue que le bien de l'Etat. poursuivi dans un homme qui trouve aujourd'hui des partisans, le plus avare, le plus làche, le plus coupable, mais heureusement le plus mal-adroit des traîtres.... Je parois seul; mais l'ombre du vertueux citoyen que je défends, du frere de mon pere, va combattre ames côtes. Soyez certains, Messieurs, qu'elle fait dejà trembler mon adversaire. Non, je ne fuis pas feul, les vertus éprouvées de cet homme irreprochable, son zele, sa prevoyance, sa constance inouie, sa patience inebranlable, son immuable sidélité, son héroïque foumiffion, fa magnanimité, voilà, Meffieurs, l'honorable cortege qui m'accompagne auprès de vous, & l'unique rempart dont je me couvrirai contre les ennemis de ma caufe; je le dis, je l'espere : leur parti, s'il se montre, doit enfin s'humilier , leur crédit , s'il existe , doit enfin expirer aux pieds du trône de la juffice. »

"Me reprochera-t on d'aller trop loin? Dita-t-on que je forme une chimere pour la combattre? Me demandera-t-on où je vois ce parti?
Ma réponse est aisée. Je le vois dans.... dans
l'intervention des usages, dans le choix du
temps, dans les lettres surprises.... Vous m'entendez, Messieurs: le respect me serme ici la
bouche, mais la vérité est satisfaite. Vous me
demandez où je vois ce parti? Je le vois dans
vos lettres, je le vois dans vos mémoires,
vous qu'on me donne pour adversaire, vous....
Répondez, qu'est-ce qu'une lettre, signée de
vous & publiée au No. 14 du quatrieme vo-

M 6

lume du Courier de l'Europe?.... Quelqu'un écrit que vous faites imprimer?.... Comment vous lez-vous que j'interprete la défense expresse, faite à Paris, le 18 Mars 1779, d'y réimprimer le mémoire à... imprimé depuis à Rouen? Que signifie?.... Il faut le dire, & c'est vous qui m'y force. Ce memoire est un libelle :.... cette lettre en est un autre.... Dans cette lettre vous dites.... que votre pere a succombé,... qu'on l'a égorgé : ce font vos propres termes. Dans le mémoire, vous allez beaucoup plus loin, vous .... attaquez .... vous outragez... vous accablez... & vous le faites impunément : dans ce mémoire, vous.... traitez.... & vous le faites impunément : dans ce memoire, vous dites.... vous dires .... & vous le faires impunément : enfin dans ce mémoire, tous les témoins sont des parjures, tous les juges sont des bourreaux : oui , quand quarante juges, membres depuis trente ans pour la plupart, d'une Cour souveraine; quarante quatre magistrats, dont la voix unanime a condamné le Comte de Lally, ont été ses bourreaux, avoient intérieurement juré sa mon, l'avoient mise en système! si cela est, où suir? où se cacher? Dans quel désert faut-il, ou releguer de pareils monftres, ou courir se détober au pouvoir de leur ligue épouvantable?... Mais en un mot, vous l'avez dit, & vous l'a vez dit impunément...... Je n'applaudirai pas, non il n'est pas possible que j'applaudise; mais du moins je pardonne au file religieux qui fe voue à la défense d'un pere .... la nature l'entraîne, la justice l'excuse; ..., mais ce qu'on

rend noti défe l'évi pas fendi malh fon p inno larme de fe mer, tre le ne fai ple d Ap précif ion o jeune plaind me de Franço rope,

les liv

dévore

duisez

& trou

dans fa Et lor

Lally (

jour à

vre en

nos vill

rend à la nature, ne doit jamais faire oublier les notions les plus communes de la morale. Pour défendre son pere, il ne faut pas combattre l'évidence, pour défendre son pere, il ne faut pas calomnier la vertu la plus pure ! pour défendre son pere, il ne faut pas insulter aux malheurs de toute une colonie; pour défendre fon pere, il ne faut pas outrager vingt familles innocentes & paifibles, fonner injustement l'alarme dans son pays, aliener le cœur du Ron, de ses plus fideles serviteurs, foulever, armer, autant qu'il est en soi, les citoyens contre les magistrats; pour défendre son pere, il ne faut pas Erostrate nouveau, brûler le temple de la justice en rior e el promo nom en el pere

t

le,

٨

IS

te

C

0.

ez

us.

tes

al-

us.

re,

les

ua.

out.

ateon-

our-

ort, uir

re-

ero e2...

L'a

dirai

iffe;

x qui

ture

lu'on

Après avoir fait d'une maniere noble & précise, le tableau de la sage administration de ion oncle, (M. de Leyrit,) a allez, dit-il, jeune ennemi d'une cause trop sûre, j'ose vous plaindre d'avoir troublé les manes de cet homme de bien : allez, & questionnez tous les François, écrivez en Asie, recherchez en Europe, interpellez la Compagnie, feuilletez tous les livres, adreffez-vous à tous les Ministres? devorez toutes les correspondances, & produifez contre mon oncle un feul témoignage & trouvez-en un seul pour celui que la nature, dans fa rigueur, vous condamne à défendre. Et lorsqu'il peint les suites & la venue de Lally dans l'Inde!... n Arrivée défastreuse! jour à jamais fatal! ô jour que devoient suivre en Afie la honte de nos armes, & le renversement de notre pavillon, la subversion de nos villes. l'anéantiflement de notre commer-

ce, la tuine & la dispersion de cent mille la diens, nos allies ou nos fujets, l'oppression. la misere, la famine, la mort, l'abandon à l'ennemi, pire que la mort, la captivité, l'expulsion de tous nos citoyens; je passerai sous filence les intrigues funestes qui vous marquent dans nos annales, jour lamentable l mais qui m'empêchera de peindre, avec toute la force que l'honneur & la nature ajoutent à la vérité. les maux fans nombre que vous avez produits. Qui m'en empêchera, Messieurs? Un seul homme le pouvoit.... Mon adversaire.... &c. Je ne dirai plus que deux mors. Le Come de Lally a dit dans ses mémoires, à chaque page, que mon oncle avoit perdu Pondichery; le défenseur du Comte de Lally répete que mon oncle a perdu Pondichery. Je prétends cette allégation calomnieuse : il est de mon devoir de l'anéantir : il est d'un homme juste de la rétracter. Voilà mes deux mots...... Pensez-y bien : éluder mes instances . c'est compromettre la mémoire de votre pere! peutêtre aussi ne plus les éluder, c'est encore la compromettre; je le sais, j'en conviens, vous êtes serré de près, & ce n'est pas ma faute, vous avez trop tardé..... Mais je vous prie de croire que la vérité seule me fera quitter mon poste.,, Après avoir paraphrase la lettre que le jeune Lally écrivit au Comte de Vergennes, & qu'il fit configner dans le Courier de l'Europe. a Abregeons ce commentaire, ditil, il me fatigue. Je vous estime affez pour croire qu'il vous fatigue plus que moi Vous devez être importuné de la lumiere qui se leve

(ur cant Des dit t Volt laisse veux pron piece avez ces il chafa Et ve Meffi meur pour res ju fincer incori tous font ( M. de

(\*) I par bien Marquis citer le interven Val d'E dénonce

ils fe for

la pol

cherche

1,

2

15

nt

ui

ce

ė,

1...

lu

ZC.

nte

ue

y;

ue

nds

non

ifte

WC

'eft

eut-

la

ous

ute.

prie itter

Ver-

urier

dit-

DOUT

lous level fur vos ecrits. .... Cependant, dit-il, en retracant tout ce qui peut rassurer son adversaire:... Des grands l'ont soutenu, des flatteurs l'ont fervi, des écrivains celebres l'ont prône; on dit même que les derniers soupirs de M. de Voltaire ont été pour sa cause..... Je lui laisse avec plaisir ce protecteur à qui les désaveux ne coûtoient rien ; qui , de son cabinet, prononçoit sur les affaires sans connoître les pieces, fans avoir lu les informations. Vous les avez ces pieces, vous les lirez, Messieurs, ces informations : la justice est affise sur l'échafaud du Comte de Lally, je fuis tranquille. Et vers la tombe de M. de Voltaire, le dirai-je, Messieurs, ne vais-je pas entendre des clameurs s'élever contre moi? N'importe, j'aurai pour moi le suffrage des peres sages, des meres judicieuses, des époux vertueux, des amis finceres, des auteurs ciroyens, des magistrats incorruptibles, des Souverains prevoyans, de tous ceux, en un mot pour qui les mœurs sont encore quelque chose: Vers la tombe de M. de Voltaire, s'avance à pas lents, mais furs, la posterité, qui, dans l'écrivain le plus vante cherchera vainement l'homme de bien. (\*) N'a-t-il louviens meme un peustard de voire precept

<sup>(\*)</sup> Il faut convenir que ce jugement sera trouvé juste par bien des gens. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M, le Marquis de Vil.... s'en soit scandalisé, au point d'exciter le Président d'Hormoi, petir cousin de Voltaire, à intervenir avec lui contre l'allégation prononcée par M. du Val d'Eprémenil. Le Parlement leur ayant déclaré qu'il dénonceroit les ouvrages de Voltaire, s'ils bronchoient, ils se sont désistés.

pas dit, au reste, que tout le monde avoit droit de tuer le Comre de Lally, hors le bourreau? Si j'entends bien la langue, ou cette phrase est dénuée de sens, ou il faut la regarder comme l'arrêt du Comte de Lally ? En effet, un homme que tout le monde a droit de tuer, doit-il pour cela être tué par tout le monde? Qui peut faire parler la vengeance publique? Les juges. Qui doit l'exécuter?.... je ne le dirai pas.... Je m'abstiendrai de prononcer ce nom qui fait fremir.... Mais en fin, expliquez-yous...je vous le demande pour la derniere fois, persistez-vous dans les imputations de M. de Lally contre mon oncle? Pefez ma question.... Encore un mot c'est le dernier : ce mot est d'un ancien que l'afped des courtifans n'auroit pas déconcerté, ce mot ne sera donc pas déplacé dans notre cause.... J'apporte dans le pan de ma robe la paix ou la guerre, Choifissez, &c. &c. n Il y a de beaux traits, Monsieur, dans l'interpellation qu'il fait aux Magistrats; il les enflamme de l'amour de la justice, du courage nécessaire pour la rendre, en dépit de toute confideration, mais cela m'entraîneroit trop loin; je me souviens même un peu tard de votre précepte tant de fois répété, brevitas & diversitas.

De Paris, le premier Avril 1780,

ENFIN les Mois, poëme en douze chants, viennent de paroître in 410. & in-12. Le premier pour fatisfaire les Bibliomanes, l'in-12 pour contenter la curiosité des lecteurs, Ce

poër prôn tant blic qu'ui l'hon pren à fai dicul dans le ho d'en nomb

vend 01 die ir dame by , 8 & dif retire ces co jouée! femen aux t couru premie à la fo partici blic le *fentati* teurs faut l' ainsi q nt

Ir-

te

ir-

En

Dit

le

ce

340

0.

en

our

nu-

e?

eft

al-

te,

tre

alx

de

noi

do

ire.

ra

me

pte

80.

nts,

pre-

-12

Co

poème, Monsieur, a en le sort des ouvrages prônés avant leur naissance. M. Roucher l'avoit tant lu, ses amis l'avoient tant vanté, le public étoit si impatient, qu'il ne falloit pas moins qu'un ches d'œuvre pour soutenir l'idée que l'homme qui attend pour juger, auroit pu en prendre, & que ses admirateurs cherchoient à faire naître. Le nascitur ridiculus mus, le ridicule accouchement de la montagne a eu lieu dans toute sa plénitude, mais l'auteur a en le bonheur ou l'adresse, comme on voudra, d'en placer avant sa publication le plus grand nombre d'exemplaires. Sans cette précaution, qui n'est pas si gauche, je doute qu'il en ent vendu beaucoup.

On a donné au Théâtre Italien une comédie intitulée Cécile, & tirée du Roman de Madame Riccoboni, ou Letres de Milady Catef. by . &c... mais la piece n'a fait que paroître & disparoître. L'auteur a pris le parti de la retirer. J'ai toujours remarque que les pieces composées pour des théâtres particuliers, jouées & reçues à la Cour avec applaudifsement, comme celle-ci, reussissoient rarement aux théâtres de Paris. Jamais piece n'a été courue avec moins d'envie de la fiffler. La premiere représentation appartenoit de droit à la société de l'auteur, qui (sur son théâtre particulier) y jouoit un grand rôle. Le public le savoit & s'est tû. La seconde représentation étoit destinée sans doute aux amateurs du spectacle, & la piece a été jugée. Il taut l'avouer, le second acte est charmant, ainsi que la premiere & deuxieme scene du

troisieme acte. J'imagine que si l'auteur reduisoit sa piece en deux actes, elle pourroit encore plaire au public. Cet auteur est Madame de Montesson, connue par son esprit & son goût, & encore plus par son mariage avec Monseigneur le Duc d'Orléans.

La coquetterie des femmes se décele en tout; elles veulent plaire; & delà cette attention constante à tout parer, pour attirer. Mais ne croyez pas qu'elles fe bornent à bien former un nœud, à bien poler un pouffe, i bien grouper les pans d'une robe ; leur talent le plus merveilleux est de donner à leurs productions une annonce enchanteresse qui fasse quelques dupes; & je vous avoue que je l'ai été comme un autre, d'une brochure qui paroît depuis peu de jours. Cette nouveaut qu'on attribue à Madame de Beauliarnois & a fon teinturier M. Dorat eft paree du titre seducteur , de l'Abeylard supposé, ou le Sentiment à l'épreuve, avec cette épigraphe fi digne en effet d'Abeylard ; Qu'ai-je oime que soi-même? he bien, Monsieur, cet Abeylard suppose, cette Epreuve du sentiment, cette épigraphe, tout cela fe réduit à 200 pages de grands mots, de jolies phrases, de petites idées qui composent un Roman p fonde sur une plaifanterie incroyable, invraisemblable, insoutenable. D'abord, cet Abeylard n'est ici qu'un titre de dérision qui ne désigne autre chose qu'un Castrat : & ce castrat supposé, est un jeune Marquis de vingt ans si miraculeuse ment doué de scrupule & de retenue, envers une jeune veuve de dix-huit ans qu'il idolà-

re, c de sa nourr fe, qu Fulber fenfibl fiftero peut 1 paroît fe fait ment ( que M qu'elle comme ou'elle gue de tôt div Volner que fu ries de marie; graphe même porter fon ép au mor per, il " & n preu " croy

" me

» ferai

" votre

ė

H

2.

å

ec

41

en

at-

er.

ien

ent

ro-

iffe

je

qui

üte

115

- du

le

e fi

que

Sup-

phe,

inds

qui plai-

ute-

u'un

hole

un

eule-

vers

dola-

ne, qu'au plus fort de sa passion, aux pieds de sa maîtresse, & jusques entre ses bras, il nourrit la perfuasion où est sa tendre Comresle qu'un jaloux de Venife lui ravir, ce que Fulbert ravit a ce pauvre Abeylard. L'homme fenfible, l'homme aime, l'homme aimant resisteroit à de pareilles épreuves!... Ah! qui neut le croire, ne connoît point l'amour. Il paroît pourtant que Madame de Beauharnois le fait gloire d'un aussi sublime désintéressement charnel, dans fa Comtesse d'Olnange que M. Dorat dans son Marquis de Rosebelle. qu'elle aime de la meilleure foi du monde comme dit l'épigraphe, pour lui-même, puisqu'elle le croit abeylardifé. L'intrigue affez lonque de ces deux modernes innocens est bientôt divulguée par une certaine Baronne de Volneuil, dont la jaloufe mechancete provoque fur leur compte, les ris & les plaisantenes des focietés de Paris. Néanmoins on les marie; & pour ne point démentir cette épigraphe toute angélique, la Comresse se refuse même aux doux tête à tête qui ne peuvent porter qu'un trouble inutile dans les fens de son époux : le foir même de leur alliance . an moment où il se propose de la détromper, il en reçoit ce billet. « Je suis à vous. « « ne vis que pour vous en donner des preuves; mais la plus forte de toutes, & croyez qu'elle m'est bien penible, c'est de me priver de nos tête à tête, helas! fi remplis de douceurs, jusqu'au jour où je ferai certaine que mon sentiment suffit à votre cœur, & ne reveille point vos re-

y te

n &

n dé

» ce

, UI

» pr

n Tui

» d'u

n fe

n nui

" des

» rav

» em

n que

, dre

" voh

n tout " tre;

" orne

» arriv

" mag n les p

" dre

" lufio

a WN

" caffo

" petit w dans

" vinite

" fleurs

" voilé

» Il en

p jette w Elle-n

s grets fur votre fort ... &cc. " Voilà, fans contredit, du sentiment à l'épreuve,

Madame de Beauharnois a eu la noble en vie de nous faire le portrait du beau ideal; mais ce tableau n'est ni celui des cercles brillans où elle vit, ni celui qui convient à fon pinceau: son esprit a souvent des graces, & des détails pleins d'agrément; mais pour éleyer les ames jusqu'à l'admiration d'un sentiment qui leur est étranger, pour les attacher par les scenes animées de l'amour, il faut transpirer de sensibilité, ce qui n'arrive guere a nos Dames du bel air.

Vous lirez avec plaisir le joli conte qui

suppose l'aventure malheureuse du Marquis de Rosebelle; les situations sont piquantes, le dénouement intéressant. « Venise en fut le thés

» tre. Il y avoit déjà un mois qu'il y étoit p arrivé, lorsqu'il fut invité à une fête que

" l'on donnoit pour luis Une promenade en

» gondole la termina; & il alloit fortir de la » sienne, lorsque le Gondolier qui la condui-

n soit, le tirant à l'écart, avec beaucoup de

» précaution, lui remit une lettre, dont le

» Ayle auroit tourné une tête moins vive &

» moins jeune que la sienne : elle étoit écrite » en traits de feu, & l'amour qu'on y expri-

n moit passa tout-à-coup dans son ame. Sans

» être connu de lui, on l'avoit vu, on l'a-

» doroit, on brûloit du desir de l'en assurer;

» &, s'il vouloit s'abandonner au Gondolier » porteur de la lettre, dès le lendemain cet

» homme feroit fon conducteur.

Rosebelle trop ardent pour balancer at:

ns

n-

13

ile

00

&

le-

ni-

ner

aut

ere

מט'פ

qui

de

iea-

toit

que

en.

e la

dui-

p de

at le

e &

crite

xpri-

Sans

L'a.

irer;

olier

a cet

200

r at:

tendit avec toute l'impatience de l'amour " & lorsqu'on vint le prendre, il en avoit , dejà les transports, les alarmes, sur-tout , cette confiance aveugle qui le caractérise. " Une Gondole superbe l'attendoit : il s'y , précipita; & après une heure, qui lui pan rut un siecle, la Gondole s'arrêta au pied , d'un jardin enchante, le plus magnifique qui , fe fut jamais offert à ses regards. Une belle » nuit d'été le rendoir plus agréable encore; " des voix douces y formoient un concert " ravissant; enfin une forte d'extase s'étoit » emparée de fon ame & de ses sens, lors-» que deux femmes masquées vinrent le prendre & le conduisirent vers un château aussi » voluptueusement décoré que le reste. Parn tout son chiffre étoit entrelacé avec un au-" tre; & une enfilade de pieces toujours plus w ornées à melure qu'il avançoit, le firent " arriver à une dernière qui les surpassoit en » magnificence. On l'y laissa seul; on ferma » les portes sur sui; & il commença à crain-» dre que son espoir même ne sût qu'une ildevoir il le permettre , noilul «

"Néanmoins ce lieu étoit magnifique; des cassolettes de parsums y sumoient devant un petit autel de l'amour. Il invoque le Dieu; dans ce moment l'autel disparoît; une di"vinité le remplace, jeune, couronnée de seleurs: sa taille étoit céleste, son visage voilé, sa voix & sa démarche tremblantes.

"Il en approche, la serre dans ses bras, se jette à ses genoux, la rassure en l'offençant.

"Elle-même entraînée, vole au devant de sa

» défaite..... Auprès de ce qu'on aime, on

" oublie l'univers, foi-même & tous les dans gers : ils n'avoient pas seulement songé à » en prévoir, lorsqu'avec des cris affreux, les portes s'enfoncent. Des femmes éplorées » cherchent inutilement à retenir un homme » furieux : ce ne pouvoit être qu'un époux. » & cet époux étoit vieux & jaloux.... » Sa femme, l'être le plus charmant, fre » mit à fa vue, & ne fremit que pour Ro-» sebelle, qui s'étoit jetté sur son épée pour n la défendre. Des hommes armés sont prêts n de le faisir; elle ne doute point que mal-» gre son courage il ne soit force de succom-» ber au nombre : elle fe précipite au-devant » des coups, l'en garantit & l'éloigne de ceur qui l'attaquent. Alors la rage de son épour redouble; le barbare la saisit, & d'une main " faire pour le crime, la poignarde aux yeur " de son amant; elle expire en lui tendam " les bras. Il se précipite sur son épée pour » la suivre ; on le désarme, & l'on prend n foin de les jours; mais hélas! ce ne fu " (l'amour devoit-il le permettre) que pour » changer.... A ces mots le Duc suspendit fa » narration. Eh bien! continuez donc lui di " Madame de Volneuil! je meurs d'impatience » Eh bien!... eh bien, Madame, pour chau-

Pour vous mettre sous les yeux quelques uns des traits dans lesquels on croit reconnotre la teinte facile & plaisante de M. Dorat,

» ger Hercule en Abeylard. Voilà qui est tout à » fait douloureux, interrompit froidement Ma je cho dre. v affe

n d'O n épo n elle

n eu i n jam n étoi n le 1

» roit
» pro

» D'al » qu'u » qu'i

» rent » qu'e » feme

n nier natu La

laquell verfair tendre viveme & décenêteté rêntes

ont att Paffant il les a

a fait c

ac

n-

es

29

me

IX,

re-

Ro-

our

rêts

nal-

om-

vant

eux

MOUI

nain

reur

dant

DOUT

rend

fut

pour

dit fa

ni dit

ence.

chan-

out-2

it Ma

laues

nnoi

orat,

je choisis celui-ci qui le décele à s'y meprendre. a Flora étoit fort jeune, très-blonde , affez naive, extrêmement jolie, fur-tout y quand elle n'étoit pas auprès de Madame " d'Olnange. Elle venoit d'être mariée. Son , époux lui paroissoit bien vieux ; cependant n elle s'étoit efforcée de l'aimer ; il n'y avoit pas n eu moyen; pour cela, il auroit fallu ne le n jamais regarder, ne le pas entendre; & il n étoit toujours à ses côtes, grondant depuis » le matin jusqu'au soir; tant que la nuit du-» roit faisant de mauvais rêves, & des ren proches à son réveil : jusques dans ses insomn nies son champ de bataille étoit les infidélités. " D'abord elle n'y entendoit rien. Qu'est-ce » qu'une infidélité, lui demandoit-elle ? lorf-» qu'il l'eût instruite, ses soupçons hui paru-" rent injurieux : à fon tour elle y rêva ; & dès » qu'elle eût vu le Duc, elle y pensa sérieun sement. Il lui dit des galanteries à sa man niere : elle ne feignit point de rougir; tout naturellement elle fourit, man fine district sons

La maniere imposante & pressante avec laquelle M. d'Eprémenil s'étoit présenté l'adversaire du Comre de Lally, faisoit desirer d'entendre ce jeune homme à son tour. Sa réponse a vivement intéressé en sa faveur. Le ton serme & décent, qu'il a mis dans sa désense; l'honnèteté avec laquelle il a répondu aux dissérentes interpellations de M. d'Eprémenil, lui ont attiré l'admiration générale des audireurs. Passant ensuite aux saits relatifs à son pere, il les a peints d'une saçon si touchante qu'il a sait couler les larmes de toute l'assemblée,

composée des différents ordres de la nation. Mais le spectacle le plus beau, le plus glorieux pour ce jeune orateur, a été le nombreux concours qui s'est pressé de l'entourer au sortir de l'audience, pour le féliciter, & n'envisageant que lui dans leurs vœux, désirer le succès de la cause qu'il désend.

Ses conclusions ont été, à ce qu'il plut à la Cour supprimer le premier plaidoyer de M. Duval d'Eprémenil, le déclarer non recevable dans son intervention, le condamner à tous les dépens & à 12000 livres de dommages & intérêts applicables au pain des prisonniers de la conciergerie de Rouen; ordonner que l'arrêt à intervenir sera imprime & affiché par-tout où besoin sera, aux dépens du dit Sieur d'Eprémenil, &c.

## n surelle eun valle Dumbiger britte vone alle une ...

A combien de gens cette leçon devroit être faite? mais qui peut la mériter davantage que ce Jeannot, cet histrion de la foire, ce Sapajoux des boulevards? le voilà donc banni par Thalie! malgré son impudence, malgré les sots & les catins, la faine partie du public a jugé & répudié ce misérable Bamboche, cet Eustache pointu, en un mot, ce Jeannot. Le Comité des Italiens s'étant assemblé la veille de la clôture, on y délibéra le renvoi du Sieur Volange; & par un motif d'humanité & de reconnoissance, les Comédiens lui offrirent la somme de cent louis, en considération des recettes extravagantes que ses débuts avoient occasionnés.

occa feigi mag il di der teme décla dre d eft-il dégra cluse deux une p la ren ce; n bien rire 8

tous s

chanso

L'I M quelque qu'elle des Pui à faire l Ruffe. U S. Péte léclarati remiere lonne be lotre adr le pour

Tome 1

0-

n.

er

8

fi-

1

de

ce-

rà

ma-

On-

mer affi-

du-

37 16

ap o

être

que Sa-

banni

re les

ublic

e. Le

veille

oi du

ite &

rirent

on des

voient

onnes.

occasionnes. M. Jeannot, toujours avantageux? feignit d'envisager cette offre comme un hommage à ses talens; il trancha du défintéressé; il dit fort plaisamment qu'on pouvoit lui garder cette somme pour l'ajouter aux appointemens qu'il auroit l'année prochaine. Sur la déclaration qu'on lui fit, que c'étoit à prendre ou à laisser, il empocha, & décampa. Où eft-il allé? vous l'imaginez bien; chez fon dégraisseur, chez Malter ( successeur de l'Ecluse) qui, au risque des événemens lui donne deux mille écus. Son début est annoncé par une piece nouvelle qui, dit-on, a pour titre, la rentrée de Jeannoi : on s'en engoue d'avance; mais voilà deux factions bien décidées, bien difficiles à concilier : les uns veulent rire & claquer, les autres bâiller & honnir; tous s'amuseront pourtant; mais comme la chanson le dit; chacun a son ton, son allure.

# De Versailles , le 5 Avril 1780.

L'IMPÉRATRICE de Russie a fait, il y a quelque temps, déclarer à nous & à l'Espagne qu'elle regarderoit comme son ennemie celle les Puissances belligérantes qui s'obstineroit à faire la visite des bâtimens portant pavillon Russe. Un courier expédié par notre Ministre IS. Pétersbourg, vient de nous apporter une léclaration dont le contenu analogue à cette remiere déclaration, mais motivée & positive, sonne beaucoup de tension d'esprit aux chess de notre administration. En annonçant qu'elle arte pour la protection de son commerce, l'Impone IX.

pératrice a fait proposer aux autres Puissances maritimes de l'Europe, de former une espece de ligue, pour défendre des intérêts opposées à ceux des Puissances actuellement en guerre. Cette ligue peut être considérée comme une troisieme partie dans la dispute, ou comme un tribunal prêt à faire respecter ses juge. mens. Sous cette apparence d'une neutralité armée, d'une confédération, qui ne déploie l'attirail effrayant de la guerre, que pour le maintien de la paix, ceux de nos politiques qui se peignent tout en noir, voient des étrangers, qui, arrivant sur la fin d'une querelle. v interviennent pour avoir part au butin ou pour opérer un raccommodement, dont les épices peuvent être cheres. Quand on s'arme pour la conservation de ses droits, disent-ils, il est difficile qu'on s'en tienne là, ou que du moins on n'étende ses prétentions à proportion du succès des premiers efforts conservateurs. A dire le vrai, je ne vois dans cet événement rien de plaisant pour nous, qui en ce moment ne sommes pas les plus forts. présente un coup-d'œil assez singulier, en confidérant d'un côté une Cour qui s'est félicitée d'avoir esquive un ennemi direct, & de l'autre un Ministere adroit qui a renoncé à l'éclat d'une grande alliance, pour tirer un parti peutêtre plus réel de l'amitié de celui avec qui on l'a empêché de la former : la premiere de ces Cours entrevoit maintenant quelque chose de plus qu'une armée auxiliaire à combattre, & l'autre trouve des avantages plus certains dans une réunion d'intérêts opposés

à ce ache proc infut peut de g leur marc l'Ang & qu differ Médi l'obje & qu y app rence l'Angl Ruffie géran dans entre céder mine c traînés rêt, é & gém leur pa capitau de pero de la nant ils

> fûrs de qu'elle

> > Le v

es

ce

ſės

re.

ine

me

ge-

lité

oie

e le

rues

ran-

lle,

ou

les

rme

ils.

e du

por-

Cerva-

eve-

n en

ts. Il

con-

l'au

l'éclat

peut-

ec qui

miere

relque

. com

ppolés

à ceux de son ennemi, que dans un secours acheté plus cher encore qui auroit peut-être procuré des victoires, mais qui pouvoit être insuffisant pour obtenir un succès décisis. On peut présumer quel sera l'effet des préparatifs de guerre de la Russie, en considérant que leur prétexte est la sûreté de ses vaisseaux marchands dont on a troublé la navigation; que l'Angleterre a toujours respecté son pavillon. & que les Espagnols au contraire, lui ont fait différens affronts; que le commerce de la Méditerranée paroît depuis quelque temps être l'objet principal de la follicitude de S. M. I. & que la France & l'Espagne peuvent seules y apporter des obstacles, soit par la concurrence foit autrement; que le commerce de l'Angleterre doit importer beaucoup plus à la Russie que celui des autres Puissances Belligérantes, & qu'enfin cette déclaration se fait dans le moment où les Hollandois pressés entre la France & l'Angleterre, obligés de ceder à l'influence d'un parti puissant qui domine dans l'intérieur de la République, & entraînés par l'évidence de leur véritable intérêt, étoient pourtant retenus par la crainte & gémissoient sous la dure alternative de voir leur pays dévasté, ou une forte partie de leurs capitaux confisquée, & dans les deux cas de perdre les avantages inestimables pour eux de la neutralité même pour laquelle maintenant ils peuvent s'armer fans risques, étant sûrs de s'arranger bientôt sur les discussions qu'elle pourra encore faire élever.

Le voyage très-prochain de l'Empereur dans

les Pays-Bas, le système que l'on sait être le fien, le desir qu'a ce Monarque d'étendre son commerce maritime par la Méditerranée, &c. ne laissant pas douter qu'il ne se rapproche de la confédération de neutralité; ses opérations & ce que l'on fait de ses dispositions secretes, prouvent assez que le but véritable ou à craindre de cette confédération ne fauroit nous être avantageux. Les vues du Roi de Prusse doivent certainement être différentes..... Depuis un siecle l'Europe n'a point présenté une carriere plus intéressante à ceux qui aiment les spéculations politiques; car je regarde la démarche actuelle de la Ruffie comme un premier pas qui doit amener un mouvement général, & des événemens que peu de personnes peut-être ont prévus.

Je suis bien étonné qu'avec le goût immémorial, qui domine la nation françoise, de tout chansonner, il ne se trouve point encore de collection des couplets anecdotiques, dans lesquels nous pourrions apprendre l'histoire à nos enfans. Cette fantaisse n'est pas à rejetter; ce seroit au moins tirer quelqu'avantages de nos ridicules. Voici pour commencer:

floient fous la dure alternative de vou

Le tour n'est pas mal-adroit,

Messieurs d'Angleterre;

Vous visitez le détroit

Au sein de la guerre;

Tandis que votre ennemi

Dans le port reste endormi;

La belle manœuvre au gué,

La belle manœuvre!

e

n

c.

le

a.

15

le

uoi

n-

nt

IX

ie

fie

un

ue

ne-

de

en-

es,

nif-

sà

an-

er:

Malgré nos mille canons,

Et notre Marine;

A nous mettre à la raifon

Le fort vous destine;

Neptune vous a promis,

D'être à vos ordres soumis;

Fortuné présage au gué,

Fortuné présage!

Vous avez des Amiraux
D'un fier caractère,
Que récompense en héros
Un peuple sévere;
Mais lorsqu'ils font un faux pas,
Vous mettez leur tête à bas;
Bonne politique, au gué,
Bonne politique!

Chez nous ce n'est pas égal,

L'usage est notoire;

Qui ne fait ni bien ni mal,

Se couvre de gloire;

D'Estaing s'est facrissé,

On dit qu'il est oublié:

Quelle différence au gué,

Quelle différence!

Nous partirons au printemps;

D'une humeur guerriere;

Pour revenir triomphans,

A notre ordinaire:

Sur le rivage Anglican,

Nous irons voir l'océan:

Belle promenade au gué,

Belle promenade!

Jose

L'ane

Je le

Ah! J

I

Rien ne manque cependant

Pour une victoire;

Le François noble & vaillant,

Afpire à la gloire:

Il appelle les combats,

Mais les chefs n'en veulent pas;

Voilà le mystere au gué,

Voilà le mystere!

Si je savois deviner,
Je pourrois vous dire,
Si l'Anglois doit dominer,
S'il aura l'empire:
Mais nous, si nous triomphons,
A bon droit nous chanterons,
La bonne avanture au gué,
La bonne avanture!

#### NOEL NOUVEAU.

ADRESSÉ A LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDICINE.

Sur l'Air : Tous les bourgeois de Châtres, &c.

Nons irons vola l'occen:

Par un droit incontestable

Acquité tous les ans,

Jesus doit dans l'étable

Recevoir nos présens;

De la société que l'on nomme Royale,

Les membres voulant tout avoir,

Sous le prétexte du devoir

Vinrent saire cabale.

Suivi de sa cohorte, somemoiq aliess. Prête à commandement, more alless Lassone ouvre la porte

Joseph court aussi-tôt, & se prend à lui dire;
Ici de quel ton entrez-vous?
Voyez, apprenez que chez nous
Il n'est point de Zaïre.

Pour déguiser sa honte,

Il présente son fils,

Et commence un long conte

De ses talens exquis;

L'ane l'interrompit : est-ce ainsi qu'on nous joue?

On sait, dit-il, depuis long-temps

Le goût, l'esprit & les talens

Ou'il a pris à Padoue.

drok such all ad

Lassone pour réponse

Comptant sur la faveur,

Avec emphase annonce

Qu'il est son successeur;

le le forme à plaisir, pour notre Souveraine:

Ah! s'écria Joseph surpris,

Outre le pere avoir le fils,

Grand Dieu, sauvez la Reine.

IE.

Vicq-d'Azir se présente,
Il ose se nommer
Le bœuf en épouvante
Croit qu'on va l'assommer:
Ah! Jesus, s'écrie-t-il, ce boucher m'embarrasse,
Au-lieu d'apporter guérison,
Il a, sans rime ni raison,
Exterminé ma race.

Après ce fecrétaire

Arrivent vingt élus,

L'âne fe mit à braire:

Soyez les biens venus;

Freres, je vous connois, vous êtes de ma clique; Ayant tous même qualité, Avec vous en fociété Nous ouvrirons boutique.

> Quelques-uns de la bande S'offensent du propos: Ça, dit-on, qu'on gourmande Ce Genéral des sots;

La Porte en vrai taquin va frapper sur la bête:
Mais l'âne aussi-tôt l'esquiva;
L'Alouette se trouvant-là,
Eut le coup sur la tête.

D'après cette méprife,

La Porte entre en fureur,

Et sur la bête grise

Veut venger son erreur:

Mais il s'amadoua, l'histoire ainsi l'expose; Car son coup n'étois pas perdu, Sur l'un ou l'autre individu, C'étoit la même chose.

Sachant qu'à même chance
Il pouvoit avoir part,
Chamseru, par prudence,
Court se mettre à l'écart;
Vicq-d'Azir l'a jadis tancé sur sa bétise,
Or, remarquez-en le prosit,
Fuir est le premier trait d'esprit
Qui le caractérise.

Toi !

Il épr

I

Poiffor

E P

Je vois

V D A cet exemple utile,

Jean Roy fentit fon cœur,

Et va comme un reptile,

Pour cacher fa frayeur:

Toi l'opprobre d'un oncle en tout recommandable;

Je t'apperçois, lui dit Jesus;

C'est donc pour tes cinq cens écus

Que tu te rends coupable?

De fon ingratitude
Thouret rougit alors;
Nul criminel n'élude
Le tourment des remords:
Il éprouvoit déjà cet utile supplice,
Lassone le voyant gémir,
Fait signe de le rassermir
Au doucereux Lassisse.

On n'avoit du meffage,
Point encor dit l'objet;
L'homme au plus long corfage
En avoit le projet;
Poiffonnier à Jesus s'adresse avec mystere
Et discourant tant mal que bien,
Parle beaucoup, n'éclaircit rien,
Comme à son ordinaire.

Dont ce marin parla,

Par un mot de sa bouche

Jesus le dévoila:

Je vois à fond, dit-il, votre fausse éloquence;

Vous êtes mauvais citoyen;

De n'avoir pas été doyen,

C'est pour tirer vengeance.

A travers le fens louche

N 5

La réponse équitable
De notre Rédempteur.
Fait retentir l'étable
D'un bruit murmurateur;

L'a troupe est ébranlée, à sortir on s'apprête:

Mais Vicq n'ayant pas fait sa main,

Craignant de perdre son butin,

D'un coup-d'œil les arrête.

Lorry crut qu'à Marie
Il falloit s'adresser;
D'une phrase sleurie
Il alloit l'encenser:

Mais Marie à l'instant l'arrêta sur la route;

Et lui dit d'un air virginal:

De votre compliment bannal

La fadeur me dégoûte.

Hallé prit la parole:

Mon oncle est insulté;

Il a fait son idole

De notre faculté.

De la foi des sermens, vous vous jouez sans honn; Lui dit Joseph avec pitié; Pourroit-on de votre amitié, Jamais faire aucun compte?

Poissonnier des perrière

Voulut argumenter:

Mais sa bouche ordinaire

Sur toujours tout gâter;

L'âne lui sit exprès cent questions subtiles;

Pour savoir positivement

Ce qui l'avoit si promptement

Fait partir pour les Isles,

Ils

Cert

Eh q

Je por

A

Ce trait a son mérite

Etoit bien appliqué;

Justieu s'en félicite,

C'est son gendre manqué;

Ils auroient, sans la dot, été dans la concorde:

Mais au calcul, leur double agent

Entr'eux, en homme intelligent,

Fit naître la discorde,

L'auteur de la rupture

Etoit l'Abbé Tessier;

Il paroît pour conclure

Et se justifier:

Certaine pension par eux m'étoit promise,

Or, ce pot de vin me manquant,

J'ai dû, pour être conséquent,

Renverser l'entreprise.

Ne perdant point la tête,
Dans tous ces vains débats,
Pour commencer sa quête,
Caille alonge le bras;
Eh quoi, lui dit Joseph, quêter jusqu'en l'étable!
Vous quêtez à la faculté
Et dans votre société;
Vous quêterez au diable.

De Jesus la pratique
Tenta Charles le Roi;
A l'âne il s'en explique,
Ah! procurez la moi;
Je pourrois vous offrir moitié de l'honoraire;
Grand merci, dit l'âne en courroux
A des laquais adressez-vous,
Ils sont mieux votre affaire,

onte;

Lassés de ces couleuvres

Qu'il falloit avaler,

Les membres, par leurs œuvres

Veulent se signaler;

Macquer veut commencer, l'âne le trouve étrange, Et lui dit: dans un lieu puant, Vous n'aviez qu'un pied seulement; Vos deux sont dans la sange,

Jefu.

Je fe

Celui-

Sa tête

J

S

I

Portant son spécifique,

Audry se présenta;

Sur un ton magnifique
En maître il le vanta:

Fi donc, lui dit Jesus, vous crachez du Mercure; Ce rob n'est qu'un leurre de plus, Vous l'exaltez pour les écus Que son débit procure.

Partageant cette offense,
Paulet vint réclamer:
Une telle fentence
Pourroit nous diffamer:

Tout ce qu'il vous plaira, lui dit aussi-tôt l'âne; Vous protégez un charlatan, Vous en recevez du comptant, Ce trafic vous condamne.

Sans craindre ce reproche
Bucquet montre fon front,
Et tire de sa poche
Un morceau de savon:

Voici contre l'eau forte un plus fûr antidote:

Ah! dit Jesus, laissons cela,

Je suis surpris de vous voir là;

Quittez cette marotte.

Geoffroy, croyant mieux faire,
Offrit fes hannetons;
Cet infecte vulgaire
Plait aux petits garçons;

Jefus connut l'avare au ton de sa parole,
Et desirant le renvoyer
Monsieur, dit-il, pour vous payer,
Je n'ai pas une obole.

L'appareil électrique
Fut offert par Mauduit;
De son effet magique
Il vanta le produit:
Je secoue, à mon gré, les humeurs ennemies;
Ah! dit le bœuf, faites toujours,
C'est-la sans doute un grand secours
Dans les épidémies.

Coquereau, comme un fage,
N'offrit rien de son chef,
Et mit tout en usage
Pour raccoler Joseph;
Celui-ci lui répond : vous me la baillez bonne;
Pour entrer dans votre bourbier,
Après Macquart & Colombier,
Ne comptez sur personne.

L'orgueil du petit homme

Soutint bien ce refus,

De quel coup qu'on l'affomme,

Il n'est pas plus confus;

Sa tête est si féconde en audace, en souplesse;

Jusqu'au moment qu'il la perdra,

Selon le cas il emploiera

L'astuce & la bassesse.

Ce raccoleur s'avance
D'un ton plus radouci,
Il fait la révérence
Au bœuf, à l'âne aussi:

Il nous faut des sujets, oh! vous serez des nôtres; Vous entrez bien dans nos projets; Nature vous sit exprès, Vous en valez bien d'autres.

A la premiere annonce,

Le bœuf refuse net,

On a même réponse

De la part du Baudet:

Mais en se ravisant, je suis prêt à vous suivre,

Dit le bœuf; mais auparavant

Qu'on chasse ce Normand

Car ensin je veux vivre.

Vous avez vu, dit l'âne,
Ma bonne volonté:
Mais de vous il émane
Certain Gas empesté;
Il m'a fait balancer, mais à tout je m'expose,
Comptant bien sans prévention,
Obtenir une pension,
C'est bien la moindre chose.

On traita d'impudence

Le marché du Baudet;

Un tas d'acteurs s'avance,

Disputant d'intérêt:

C'est moi, crioit chacun, qu'il faut qu'on pensionne, Tous ces gossers, de soif brûlans, Jettoient tant de cris différens Qu'on n'entendoit personne, Ils tr

poën vous fant quelo tée o

Je

ai di de fe fa co harm est p plus un retrancher traits des co blage le po dans de la

des fe

Les bergers à l'étable

Arrivoient à grands pas;

Ce bruit épouvantable

Fait tressaillir leurs bras:

Ils trouvent à la crêche une tourbe inquiette,

Craignant pour Marie & Jesus,

Ils chassent ces nouveaux intrus

A grands coups de houlette.

#### De Paris, le 8 Avril 1780.

que gase, fair l'opjet, d'un abret. Int

prefore toutes in trefficates: on

J'AI parcouru un peu plus attentivement le poëme des Mois, & il me vient le scrupule de vous en avoir parlé trop succinctement, pensant que j'aurois dû au moins vous en extraire quelques morceaux pour vous mettre à portée d'en juger par vous-même.

Je dois d'abord ajouter à ce que je vous ai dit de l'auteur, qu'il me paroît avoir moins de sentiment que de méchanisme dans ses vers; sa coupe est souvent réguliere, mais rarement harmonieuse; son style, parfois énergique, est pourtant pénible; son abondance prouve plus de mémoire que d'imagination; & si c'est un mérite de mettre à profit des richesses étrangeres, on ne peut trop applaudir M. Roucher d'avoir su approprier à son poëme divers traits des anciens, des modernes, & même des contemporains. A la vérité, cet assemblage n'est pas toujours heureux; il trouble le point de vue du lecteur, qui, n'envisageant dans un Poëme des Mois, que le tableau varié de la nature, rencontre tout-à-coup des tirades scientifiques, des transitions brusques qui

nne.

, At

, M

L

De l

La t

S'enf

L'em

La fe

Elle

en r

Des 1

Tous Dans

II

fe m

r'avis

ancie

pas j

La

l'enlevent à ses plaisirs. Janvier touchant au dernier terme de l'année, M. Roucher fe plaint de la rapidité du temps, de ses ravages, & des grands hommes qu'il a enlevés : de leur nombre est J. J. Rousseau; de là son éloge: & de son éloge, M. Roucher prend occasion de joindre à son ouvrage quatre lettres de ce vertueux Philosophe à M. de Malesherbes. Chaque mois fait l'objet d'un chant, suivi de remarques, de notes & de recherches relatives, & presque toutes intéressantes : on en distingue deux entr'autres, dont le fujet attache autant que la maniere solide dont elles sont traitées. M. Garat qui en est l'auteur, s'éleve, dans l'une, avec la plus noble énergie, contre le barbare esclavage des negres : dans l'autre, il parle avec beaucoup de philosophie & de fensibilité du divorce.

M. Roucher commence l'année au printemps; & il me semble tout naturel en effer; qu'un Poëte ne voie, dans le renouvellement de la nature, que l'époque du renouvellement de l'année. C'est donc la venue du printemps qui est le sujet du mois de Mars: la terre invoque le soleil:

*	Rends	à mes	foupirs	1e	printemps	mon	époux.
			le Dien		See Tamero	10 00	STATE OF

enameures, on ne beur fron applaudir M. Mor

Prends tes habits de fleurs, mon fils; prends la

nas confernocaused a

Qui pare tous les ans le sein de la nature: Va: la terre soupire, & ses flancs amoureux

t au

aint , &

leur

ge;

ision

e ce Cha-

re-

ves.

stin-

ache

font eve,

ntre

tre,

z de

orin-

ffet;

ment

ment

emps e in-

-11

X.

RE'I

850 · ind

ids la CED.

50

.

Attendent la rofée & tes germes heureux : " Mon fils, va la remplir de ton ame éthérée. " a clede l'appare est proposer à la latter la proposer de la De l'hymen créateur vient goûter les plaisirs : La terre, devant lui frémissant d'alégresse, S'enfle, bénit l'époux qu'imploroit sa tendresse, L'embrasse, le reçoit dans ses flancs entr'ouverts : La seve de la vie inonde l'univers. come transpolate at the distribute place come Elle monte, & s'apprête à jaillir en feuillage. muses has property addition Le printemps rappelle à M. R... la naissance du monde, & l'âge heureux qui la suivit : il en retrace le bonheur & l'innocence. the later when the property of the statement Tous amis, tous égaux, les mortels sans envie

Il revient à la faison qu'il chante, & se livre à la description de ce qu'elle fait renaître.

Dans un calme profond laissoient couler leur vie;

Tout germe devant lui, (le printemps) tout fe meut, tout s'avive. Or holor of no resmont

M. R..., à l'imitation du printemps qui l'avive la nature, r'avive par-ci par-là notre ancien langage : cette licence poétique n'a pas plu à tout le monde; c'est pure ingratitude.

La présence de Myrthé semble embellir à

fes yeux le spectacle de la campagne; dans fon enthousiasme, il s'écrie :....

" O, félicité pure

Ce sentiment est vrai, mais il est foiblement

développé.

Quelqu'étendues que soient les notes qui accompagnent le Poëme des Mois, on les parcourt néanmoins avec d'autant plus de plaisir, qu'elles ont le double objet d'instruire & d'amuser. La plupart agacent la curiosité par des anecdotes curieuses, des citations intéressantes, & des dissertations remplies de bon sens

& de philosophie.

M. R... observe jusqu'à nos jours, une variation successive dans l'époque du commencement de l'année. « Presque tous, dit-il, en parlant des Egyptiens & autres peuples de l'antiquité, l'enleverent à sa place naturelle: & nous-mêmes, lorsque plus éclairés, nous réformâmes notre calendrier, sîmes-nous autre chose qu'imiter le caprice de nos devanciers? Quelle raison légitime avons-nous pour commencer l'année dix jours après le solstice d'hiver? Ne seroit-il pas mieux de l'ouvrir au moment où le soleil recommence son cours? nil a bien raison.

» Mais où les premiers peuples montrerent beaucoup plus de sagesse, ce sut dans le choix des noms qu'ils donnerent aux différens mois. L'ensemble de ces noms étoit le tableau de l'année entiere, parce que chacun d'eux mar-

quoit ( ou les foleil t nous t les nor tous l'é rentes impr mois!.. ole, qu nois de & cette qu'ap nées , mene brouilla oluies c mi l'av Dieu de rue le 1 e souvi ifs des mencere » Ce l'amou onnifia in embl qu'ils ( constella ce que 1 mportar

" Les

ver & a

on donn

ns

ent

qui ar-

fir,

d'a-

des

lan-

ens

va-

ien-

en.

de

lle:

ous

au-

van-

our

ftice

r au

5 ? 0

rent

hoix

nois.

u de

mar-

moit ou la température ou les productions ou les travaux ou les fêtes que ramenoit le oleil toutes les fois qu'il changeoit de station: nous trouvons un reste de cette sagesse dans es noms des mois en Islande. Ils y désignent ous l'état du ciel ou de la terre à ces diffé-, entes époques : tant il est vrai que la nature imprime un caractere distinctif à chaque mois!.... On m'a fouvent demandé, par exemle, quelle différence je trouvois entre notre nois de Décembre, & notre mois de Janvier: & cette question m'a toujours étonné. Se peutqu'après avoir vécu un certain nombre d'années, on n'ait point observé que le premier mene ordinairement les grands vents, les rouillards épais, la neige, & sur-tout les duies qui nous inondent vers le solstice, & mi l'avoient fait confacrer par les Grecs au Dieu des grandes eaux, à Neptune; tandis me le suivant est celui des fortes gelées? On e souviendra long-temps que les froids excellis des années 1709, 1740 & 1766, commencerent en Janvier, & finirent avec lui. » » Ce fut le même esprit d'observation, uni l'amour de l'allégorie, qui dans l'Orient peronnifia chaque mois, & le fit représenter sous m emblême particulier..... Disons maintenant mils (les Orientaux) assignerent à chaque constellation un nom, symbole intelligible de te que le ciel ou la terre leur offroit de plus mportant. »

» Les agneaux naissent vers la fin de l'hiver & au commencement du printemps; ainsi en donna le nom de Bélier à la premiere consprès celle des agneaux; le second eut le non de Taureau. La chevre met bas vers la fin de Mai, & donne ordinairement deux petits cela fut suffisant pour désigner l'étoile de comois par deux Chevreaux, dont on a fait en suite les Gémeaux.

» Il sembloit que le soleil au mois de Juit reculât sur lui-même en abrégeant les jours delà le nom d'Ecrévisse donné à la constellation de ce mois. La suivante sur appellée Lion, cause des chaleurs violentes qu'on éprouve quand elle regne. La sixieme, sous la figure d'une Vierge, qui porte en sa main un bouque d'épis, marque le temps de la moisson.

"La parfaite égalité des jours & des muis au moment où le soleil sort du signe de le Vierge, sut désignée par la Balance. Les ma ladies, qui se multiplient vers le milieu d'automne, sirent donner, à la constellation d'Octobre, le nom de Scorpion. La chûte de seuilles, la campagne dépouillée de ses productions, le danger de souffrir des bêtes sa vages pendant l'hiver, tout invite à la chast en Novembre; & le signe où le soleil entra alors, prit le nom de Saginaire, d'Arche of de Chasseur.

"Celui de la Chevre, cet animal qui se pla à grimper de rocher en rocher, annonço aux hommes, que le soleil en Décembre parvenu au terme le plus bas de sa course commençoit à remonter vers le point le plu élevé de sa carriere. Ensin, le Verseau désign clairement la saison pluvieuse en Janvier; les Poù les

vous, avec l

On

qu'il i Bailly L'un e le fecc humain fentie " C

Péruvi l'or, dre l'ai nus à étoient le fonc greffion notre de leurs, gine de monde n'a été encore

" Or jourd'hu cilemen tivée; des Col

favoit e

nit de

non

fin de

etits

de ce

it en

Juir

ours

latio

ion,

ouve

figur

ouque

2)

nuits

de l

es ma

ieu d

llatio

ite de

s pro

es fau

chaff

entr

cher o

se pla

ionço

embre

ourle

le plu

défign

ier;

les Poissons, en Février, marquerent le temps où les poissons plus délicats & plus nombreux ramenent le plaisir de la pêche.

Ce système peut n'être pas nouveau pour vous, Monsieur, mais le ton de vraisemblance avec lequel M. R... l'explique, vous en rendra sans doute la lecture intéressante.

On ne peut rien de plus ingénieux que ce qu'il rapporte du système de Mrs. Paw & Bailly sur la charmante siction de l'âge d'or. L'un est plus spirituel que vraisemblable; mais le second, appuyé sur la connoissance du cœur humain, a tout l'enchantement d'une vérité sentie par soi-même.

"Quand j'observe, dit M. Paw, que les Péruviens avoient commencé par employer l'or, que de l'or ils etoient parvenus à sondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à sondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient venus à connoître le fer sans pouvoir le fondre; alors il me semble que si la progression de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs, que dans les époques de cet art, l'origine de la tradition sur les quatres âges du monde; de sorte que le siecle de l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or, »

" On peuploit jadis plus qu'on ne fait aujourd'hui, dit M. Bailly, on vivoit plus difficilement, parce que la terre étoit moins cultivée; delà, la nécessité d'envoyer au loin des Colonies, de chasser hors de l'habitation

nationale des essaims nombreux, comme sont encore de nos jours les abeilles..... La jeunesse bannie de son pays ne l'a point quitté fans douleur : ... ce n'étoit plus ce... cette terre où l'on avoit commencé à vivre, cette terre témoin des soins paternels, des jeux de l'enfance, où l'on avoit reçu les premieres impressions du plaisir & du bonheur. Les veux se tournoient sans cesse vers cette premiere patrie; & lorsque la jeunesse eut produit une génération nouvelle, on en parloit à ses enfans, on leur peignoit, on leur exagéroit tout ce qu'ils avoient perdu. Le goût du merveilleux n'a pas besoin de rien ajouter à ces peintures.... Les vieillards qui faisoient ces recits, ne manquoient pas d'ajouter que dans cette terre regrettée les fruits étoient plus beaux, meilleurs, les nourritures plus fucculentes & plus tendres; la falubrité de l'air y rendoit les corps plus fains & plus robuftes: on n'y étoit jamais malade. L'âge d'or, cette fable séduisante n'est donc que le souvenir confervé d'une patrie abandonnée, mais toujours chere. »

A Mlle. GIRARDIN, la cadette, Actrice de l'Opéra.

Quels accords ravissans & quelle mélodie! Suis-je dans le palais du dieu de l'harmonie? J'entends, je suis ravi des sons les plus brillans. Girardin, jeune encor, aux plus tendres accens Unit l'expression, le goût & la finesse, Un organe enchanteur, une exacte justesse,

Les to Et des Simpl Où tr Pathét Touch Dans ! Sévere Brillan Et touj Pourfu: Dévelo Médite Mais n Ne te Sans do Cepend Il faut Dire, r Il eft d Exigent Tant d'a Mais fu Jouis de

Vou s'est dit mais ce cachet temps,

Ravis 1'

ofit

eu-

itté

ette

ette

de

eres

eux

iere

une

en-

tout

reil-

ein-

re-

dans

plus

ccu-

air y

ftes:

cette

con-

ours

ce de

ns.

ens

Les tons touchans du cœur, a voix du fentiment? Et des secrets de l'art tout le raffinement. Simple & tendre en son chant, dans une paftorale. Où trouver son émule, & bien moins sa rivale? Pathétique à propos dans le récitatif, Touchante jusqu'aux pleurs dans un amour plaintif Dans le genre élevé majestueuse & siere. Sévere, impétueuse au feu de la colere, Brillante dans les airs qu'inspire la gaîté, Et toujours affervie au point de vérité. Poursuis, enfant gâté d'Euterpe & de Phalie, Développe ton ame, échauffe ton génie, Médite, approfondis, l'art n'est jamais borné: Mais malgré tes fuccès, avec fécurité Ne te repose pas sur de nombreux suffrages: Sans doute l'on te doit un tribut des hommages; Cependant pour aller à la perfection, Il faut des foins constans, de l'obstination, Dire, redire encor dix fois un seul passage: Il est des tours ingrats, dont le ton, l'assemblage Exigent plus d'étude & de réflexion; Tant d'art ne semble pas le fruit de ton jeune âge Mais sur toi la nature a versé ses bienfaits: Jouis de tous ses dons, augmente tes succès. Ravis l'ame & l'esprit, enchante notre oreille. Et sois à dix-sept ans des talens la merveille.

## De Verfailles , le 10 Avril 1780.

Vous ne le croiriez pas, après tout ce qui s'est dit & fait au commencement de ce regne, mais cela est pourtant : l'usage des lettres de cachet redevient en vogue depuis quelque temps, & les grands en obtiennent assez faci-

lement contre les petits qui leur déplaisent d'une maniere ou d'autre. Le Comte de Soye. court vient d'en obtenir une contre une charmante & fage fille de chambre de sa femme, dont son fils, Capitaine de cavalerie, s'est amouraché.

Le Comte B\*\* Génois de naissance, a été renfermé à la Bastille. Il avoit épousé une fille du Duc de C\*\*\*\*. Rentrant chez lui. il passe à l'appartement de sa femme & la trouve en fonction très-agréable avec un galant, Il tire son épée, mais la fureur rendant son bras tremblant, le coup ne fut porté que très-lègé. rement sur l'épaule de l'infidelle. Elle alla d'abord en consultation d'avocat & de parens. La famille aussi féconde en expédiens que puilfante à la Cour, fit d'abord répandre par-tout que M. de B\*\* étoit devenu visionnaire jusqu'à la folie, que sa chaste épouse en étoit la victime.... Et pour que le public n'en pût douter, une lettre de cachet l'a fait mettre en sûreté, pour sauver les jours trop exposés de Madame de B \*\*\*.

On fait un bruit de diable du foi-disant Comte de Paradès. Le public le voue à la potence & même à la roue. On fait à son sujet des contes de toutes les couleurs. Je ne doute pas que ce ne soit un imposteur, qu'il n'ait été sourbe & trompeur; mais il faut qu'il ait eu à faire avec un Ministre bien crédule, s'il est vrai qu'il lui ait successivement accroché deux millions. Je trouve d'ailleurs tant d'obscurité encore dans cette aventure, que je ne peux me permettre de vous en dire mon sentiment

fern faufi port alors

Es le fie fage, & to faut indéc du li point fainte des o voir; taines voit i quinzi nos y éclaire tice, ment ( riffe la en affe tans, c'eft c nuit, 1 fe raffe

particip Tom ent

ve-

ar-

ne.

s'eft

été

une lui,

uve

t. II

bras

lege.

d'a-

. La

puis-

-tout

julétoit

pût

re en

disant

à la

fujet doute

n'ait

'il ait

e, s'il

roche d'obs-

je ne n sen-

timent

fiment. On prétend qu'il est le même qui, enfermé à Lausanne il y a cinq ans pour de fausses lettres de change, se sauva de la tour portant son frere sur ses épaules. Il courur alors des réquisitions & un signalement dans toute la Suisse à ce sujet.

## De Paris, le 15 Avril 1780.

Est-1L bien férieux que nous soyons dans le fiecle de la Philosophie? de cette philosophie fage, qui purge tous les cerveaux de vertiges, & tous les cultes d'absurdités? J'ai vu!... faut-il vous le dire?... le spectacle le plus indécent, le plus incroyable, le plus indigne du lieu respectable où il se passoit. Ce n'est point une orgie, ce n'est point une cérémonie sainte; c'est.... une monstruosité. La licence des orgies étoit un attrait que je puis concevoir; l'allégorie mystique & ridicule de certaines cérémonies prétendues réligieuses, pouvoit intéresser la curiofité de nos Parisiens du quinzieme fiecle; mais qu'aujourd'hui, fous nos yeux, au centre de la Capitale du monde éclaire, dans l'enceinte du temple de la justice, dans le fanctuaire d'une Eglise spécialement destinée à recevoir nos Rois, on nourriffe la superstition groffiere de la populace, en affervissant la religion à des usages révoltans, c'est ce qu'on ne peut comprendre; & c'est ce qu'on voit pourtant. Jeudi saint à minuit, tous les convulsionnaires des alentours se rassemblent dans la Ste. Chapelle, pour y participer à l'influence miraculeuse de la vraie Tome 1X.

croix. En entrant dans ce temple, éclairé d'une seule lampe, on est troublé du spectacle humiliant qu'on y trouve, & des cris aigus qu'on v entend. Chacun de ces possédés est étendu par terre, entouré de forts du port ou porte. faix, qu'un ancien usage amene tous les ans. pour contenir les membres convulsifs de ces malheureux ou méchans infensés. Le Grand. Chantre arrive, & se place sous un petit dais destiné pour cette cérémonie : alors chacun d'eux est sais par cinq à six des forts & mis fur leurs épaules; l'un lui tient une jambe. l'autre un bras, l'un la tête, un autre les cheveux, & la victime est ainsi amenée à l'épreuve de la croix; mais au moment où le Prêtre va la poser sur la bouche du malade, alors surtout, ses cris, ses convulsions annoncent la plus grande fureur : on n'y a nul égard; & l'on réitere l'épreuve par trois fois, après les quelles on le reporte à sa place où il est étendu par terre comme auparavant, si ses sens n'ont pas repris quelque tranquillité. D'autres ne se faisoient point porter, & alloient tout bonnement à pied faire leur adoration; la plupart étoient affez tranquilles : une seule femme, dont la figure rubiconde prouvoit la meilleure fanté, m'a révolté par ses grimaces concertées au moment où s'inclinant pour baiser la croix, elle entroit tout-à-coup en convulsion, & jettoit les cris les plus perçans, ce petit manege duroit une ou deux minutes, après quoi, elle tomboit comme en extase, & s'inclinoit de nouveau pour toucher la croix, &c. Nos grandes Dames ne dédaignent pas la vue de ces

horrietoit ehan Montout ont cles; farce & qui rance jourd fur-to chargedans

Affu ployer grande aphe d

garde

» Da

Au nez Vint vi

n m'env

18

ii-

on

du

te-

ns,

ces

nd-

lais

cun

mis

be,

che-

uve

fur-

nt la

; &

s lef-

endu

n'ont

ne se

onneupart

mme, lleure

rteesi

eroix,

i, elle

oit de

s gran-

de ces

horreurs; plusieurs Duchesses & Marquises étoient là confondues parmi des valets, des charbonniers, des poissardes, & vous jugez, Monsieur, si ces Dames ont été régalées de tout ce que l'eau-de-vie, le tabac, les rots, &c. ont de parfums; mais on veut voir des miracles; & je ne doute point que ces pieuses farces, qui ont été l'origine de notre théâtre, & que nous reprochons si facilement à l'ignorance de nos peres, n'excitassent encore aujourd'hui une soule de partisans, dans un siecle sur-tout où le ridicule, les calembours & la charge sont tout, même en assaire importante; dans une capitale où Jeannot sait tripler la garde de nos spectacles, &c. &c.

- » Ci git qui ne feroit pas mort,
- " S'il avoit 'eu l'esprit du corps.

Assurément, Monsieur, on ne pouvoit employer moins de mots, pour dire une plus grande méchanceté. Ces deux vers sont l'épiaphe de M. du Couedic, Capitaine de vaisseaux.

### Lettre fur Voltaire.

» Dans le temps que pour me servir des apressions mêmes de Voltaire

La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vint visiter ce discur de bons mots,

a m'envoya de Londres le morceau suivant.

Stanton II ob hpor Sirecto, 221

l'effervescence inouie qui s'étoit emparée de toutes les têtes, il pleuvoit à Paris des torrens de vers à la louange du Patriarche de la Philosophie; un Corps illustre le proposoit pour sujet d'un prix public; il eût part de la dernière impiété d'oser alors contempler de près ce colosse de gloire : aujourd'hui que le volcan des panégyriques ne jette plus que de soibles étincelles, il peut être permis de saire entendre la voix tardive de la vérité.»

» Voltaire étoit d'une taille au-deffus de la moyenne, d'un tempérament sec, le visage maigre & le corps mince & délié. Il avoit l'eil ardent, vif & pénétrant. Il régnoit dans ses traits un air de plaisanterie, avec une teinte de malignité. La promptitude & la rapidité du mouvement de ses esprits animaux passoit toute expression. Il y avoit dans la constitution de son ame & de ses facultés intellectuelles une force prédominante, qui le portoit à faisir en tout le côté ridicule. Ce penchant à la plaifanterie étoit ce qui le rendoit sociable. Il fréquentoit les grands, pour étudier leurs folies & leurs vices, & pour faire provision d'anecdotes agréables propres à orner ses écrits, & à le mettre en état de tenir le dez de la conversation. Il réunissoit dans ses discours & dans ses manieres l'aisance d'Aristipe & l'elprit cynique de Diogene. »

" Il fut inconstant dans ses amitiés, si au cune de ses liaisons mérite ce nom, & il porta jusques dans le sond de sa retraite philosophique le caractere d'un courtisan; car il adora toujours le soleil levant, & prodigua l'encent

àc jufq cun Il a auff appa gu'il des lance cuta droit main vers pas ! d'une chari rienc lumie eman d'une 39 1 lité de de pro L'opin

le méi

de ces

impart

pompe

exager

nels. (

de gén

plus ag

Sublime

de

ens

hi-

our

er-

res

vol-

de

aire

e la

fage!

l'œil

s fes

einte té du

toute

n de

s une

sir en

plaiole. Il

rs fo-

vision

erits.

de la

urs &

z l'ef-

fi au

of ophi-

adora

eneen

à ceux qui montoient dans la roue de fortune. jufqu'à les suffoquer. Point d'assiette fixe, aucune tenue dans son caractere & sa conduite. Il avoit des accès de raison & de principes. auffi-bien que de caprice & de passion; la tête nette, l'imagination vive, le cœur, selon toute apparence, plutôt corrompu que fain, puifqu'il tournoit tout en dérisson. Il avoit de grandes prétentions à l'humanité & à la bienveillance pour ses semblables. Il conçut & exécuta plusieurs nobles entreprises en faveur des droits essentiels & des intérêts du genre humain. Mais, fi nous voyons les choses à travers le prisme moral, nous ne nous laisserons pas trop éblouir par ces couleurs éclatantes d'une vertu qui cherche le bien public; & la charité ni l'équité n'empêcheront pas l'expérience de nous apprendre que ces rayons de lumiere se trouvoient toujours mêlés avec les emanations impures d'une vanité excessive, & d'une avarice fans bornes."

» A la réputation qui lui étoit due en qualité de Poëte, il ambitionnoit de joindre celle de profond philosophe & d'excellent historien. L'opinion des savans a été fort partagée sur le mérite qu'il falloit lui accorder dans chacun de ces trois genres. Une critique judicieuse & impartiale tiendra ici le milieu entre les éloges pompeux que lui donnent ses amis, & les exagérations malignes de ses ennemis personnels. Comme Poëte, il avoit plus d'esprit que de génie, &, généralement parlant, il étoit plus agréable, & plus intéressant que grand & sublime. Sa versissication est sacile, coulante,

R 3

harmonieuse & pleine de charmes; ses descriptions sont vives & touchantes; il a peint plusieurs situations qui intéressent l'humanité, d'une maniere énergique & pathétique, & avec ce ton & cette fraîcheur de couleurs qui ne conviennent qu'à la nature & à la vérité. Ses tragédies, en général, sont excellentes. Sa Henriade est un beau morceau de poésie. Pour la Pucelle, malgré la richesse des détails, on doit la plonger dans le bourbier du Parnasse, »

" Il est fort singulier qu'avec une veine aussi riche & aussi abondante de plaisanterie & de gaîté, il n'ait pu faire aucune figure dans la comédie. Il n'étoit ni un profond, ni, & à beaucoup près, un ignorant Philosophe. On peut le ranger parmi les Métaphysiciens palsables & du second ordre. Pendant sa jeunesse il avoit fait quelques progrès dans la physique; il ne faut pas le regarder comme un historien médiocre, parce qu'il a défigure la vie & le regne de Pierre-le-Grand . & composé une mauvaise histoire de la Russie, car son fiecle de Louis XIV, & son effai sur l'his toire universelle, lui affurent une place di tinguée parmi les historiens de notre âge. Ses connoissances étoient étendues, il avoit la prodigieusement, & il possédoit supérieurement la littérature élégante & polie. Malgre tout cela, on dit qu'il étoit superficiel, & ce reproche peut être plus ou moins vrai; car li fon application à l'étude fut forte & affidue, la mobilité & l'inconstance de son esprit, ne lui permettoient pas de se fixer assez long-temps fur un sujet pour le couler à fond »

mé pu La où pre & c une avo fonir

nou

pas fes : jalo cun irrita nin , dre c effuy pêch des e trées que i regar vent il se la dif

» I consta

a fait

riere

rip.

plu-

une

: ce

COR-

tra-

Hen

ar la

doit

1

reine

terie

dans

i, &

. On

paf-

nesse

hyli-

e un

ire la

com-

, car

l'hile

e dil-

e. Ses

oit lu

ieure.

Malgre

&c ce

car fi

Tidue,

it, ne

temps

"Sa prose est grandement & justement estimée. Peu d'écrivains François l'égalent dans sa
pureté, l'élégance, la facilité, le sel attique.
La simplicité regne jusques dans ces phrases
où son esprit est le plus faillant, & son expression la plus ingénieuse. Il faut convenir,
& c'est une particularité remarquable, qu'avec
une imagination active, versatile & vive, il
avoir peu d'invention. Ses répétitions ne lui
sont pas d'honneur. Son grand art est de rajeunir de vieilles pensées, en leur donnant de
nouvelles formes, & souvent même il ne prend-

pas la peine de varier ses formes. »

» Nous voudrions bien tirer le rideau sur ses vices qui étoient assez frappans. Que cette jalousie de despote qui ne pouvoit souffrir aucun rival dans la gloire littéraire; que cette irritabilité maligne qui le faifoit gonfler de venin, comme un serpent qui fiffle, à la moindre critique & à la moindre contradiction qu'il essuyoit; que cette lâche dissimulation qui l'empêchoit d'avouer, & qui le portoit à répéter des erreurs quand elles lui avoient été démontrées de maniere à les rendre palpables; enfin, que toutes les choses qui le déparent, soient regardées avec compassion, si elles ne peuvent être ensévelies dans l'oubli. Actuellement il se repose des travaux de l'animosité & de la dispute, & il est à souhaiter que ce qu'il a fait dans la partie contentieuse de sa carnere meure avec lui. »

» Nous n'entrerons dans aucun détail circonstancié de son caractère & de sa conduite, par rapport à la religion & aux mœurs. Nous observerons seulement, que son opposition au christianisme étoit non-seulement indécente & malhonnête, mais qu'il l'a poussée jusqu'à un degré de chaleur, d'aigreur, d'amertume & de mauvaise soi, qu'on ne trouve dans les écrits d'aucuns déistes de nos jours. Quoiqu'il parut quelquesois chancelant, indécis & peu d'accord avec lui-même sur la Religion naturelle, il ne sut jamais entiché de la stupide manie de l'athéisme, »

#### Extrait de la Boite de Pandore.

Anglois & nous, nous vivions en paix, Mademoifelle Duthé avoit établi son domicile à Londres par un goût de préférence pour les soupirs sterlings sur les tournois; dès que la guerre a été déclarée, en bonne patriote elle est revenue en France, où elle continue à voir le peu d'Anglois qui y sont restés. Quelqu'un lui ayant fait des reproches, comme d'une espece de contradiction, vous vous trompez, répondit-elle, « je ne sus jamais plus » conséquente; qui voulez-vous donc que je » mette à contribution, si ce ne sont les en » nemis de ma patrie? »

M

Po

Ap

## COUPLETS A PHILIPPINE L\*\*\*.

Air de la Romance de Daphné.

Abusent sur les plaisirs;
Nous devons à ta présence

Des Haulieles que je puis estimer.

Cet attrait, cette influence Qui fait fixer nos defirs.

u

& un

&

les

u'il

eu

tu-

ide

les

Ma-

le à

les

e la

elle

ne à

mme

rom-

plus

ue le

s en-

\*\*\*

Ce qui plait & nous attire;
Séduit & charme nos sens;
Si tes yeux, belle Thémire,
T'affurent un doux empire,
Tu le dois à tes talens,

Vénus avoit à fa suite Les ris, les jeux, les amours; Mais par les graces conduite, C'est leur attrait, leur mérite Qui consacrent ses beaux jours.

Le dieu d'amour & sa mere T'ont vu naître pour aimer; Pour te rendre toujours chere, Ils t'ont donné l'art de plaire, Apollon l'art de charmer.

Par M. de Villebon.

nermun des i

ecuter los e

dans la fuirai

do cos Accevente qualitant étant arreal on

#### Cat attigate, cette infinence DESIRS. MES

J'aime à trouver fille à seize ans novice, Belle fans art, fimple fans artifice, a simbe? Craignant l'amour & defirant d'aimer. J'aime à trouver femme aimable & sensible; Qui daigne offrir à l'amitié paisible Des qualités que je puis estimer. J'aime à trouver ami fidele & fage Qui dans mes maux soutienne mon courage; Et dont la main daigne essuyer mes pleurs. J'aime à trouver dans un simple hermitage, Petit manoir, meubles fans étalage, Grand potager, petit jardin de fleurs. Voilà les biens pour lesquels je soupire; Vœu plus brillant n'est qu'erreur & délire: Des vains defirs naissent tous nos malheurs,

Par M. Columbot

## De Versailles, le 18 Avril 1780.

Welt que l'erreur s'un mpraent.

LES obstacles qu'a éprouvés M. Necker dans son opération contre les Receveurs généraux des finances, sont bien propres à de goûter les gens qui voudroient lui en suscitet dans la suite. Des représentations qu'on a faites au Roi, il est résulté qu'au lieu d'une simple réduction de moitié des charges, la totalité a été supprimée & remplacée par une régie que le directeur avoit projettée d'abord, mais qu'il avoit ensuite voulu modifier. Cependant les Princes du sang tiennent bon. Six eigneurs, de ces Receveurs généraux étant attachés aux es titres é

apana le R confe fait fo Cour, ner, d pas lo person Le Pri la fupp de Gra gré le d en sa fa rie, qu par an guerre charge 1

On n' radès, 8 et; défi vous en être le pl myftifi rois inte ranspirer. est que a détenti ore pour ecouvrir es person ompromis

Seigneur

apanages de ces Princes, ils prétendent que le Roi même ne peut y toucher fans leur consentement, & veulent le maintenir. Cela fait schisme ici, mais j'ai remarqué qu'à la Cour, les disputes entre celui qui peut donner, & ceux qui doivent recevoir ne durent pas long-temps. Voilà pourtant une foule de personnes qui ont à se plaindre de M Necker! Le Prince de Condé ne lui pardonnera point la suppression de tous les revenus de la charge de Grand-Maître de la maison du Roi, malgré le dédommagement de celle qui a été créée en fa faveur de Colonel général de l'infanterie, qui lui vaudra au moins 500 mille livres par an, d'autant plus que le Ministre de la guerre a distrait des prérogatives de cette charge la nomination des Colonels. Nos grands Seigneurs veulent avoir & droits & revenus.

On n'est encore occupé que du Comte Paradès, & les romans se multiplient à son suet; défiez-vous de tout ce que les gazettes yous en diront, mais croyez que c'est peuttre le plus habile imposteur qui a jamais réussi mystifier les gens en place. Il a déjà subi rois interrogatoires, dont on ne laisse rien ranspirer. Tout ce qui paroît vraisemblable, 'est que l'Impératrice de Russie a eu part à détention de ce prisonnier. Je ne sais enore pourquoi ni comment sa détention a fait écouvrir une intrigue très-combinée, & où ord, es personnages très-importans se trouvent ompromis. Il se pourroit très-bien que nos Six eigneurs, rougissant qu'un tel homme ait aussi saux es titres & de vieux parchemins, aient tâché!

80.

ker

gė.

de-

ites

fai-

une

1 to-

une

Ce-

d'accréditer le bruit qu'il les a volés, & qu'il n'est qu'un homme de la lie du peuple. Il n'est pas plus prouvé qu'il ait eu avec les Anglois les liaisons qu'on lui impute. En attendant il est à supposer que M. de Maurepas se mord bien les pouces de sa facilité à se laisser se. duire par l'esprit & les agrémens, & sur-tout la gaîté de la conversation. Par-là le Comte de Paradès, comme feu le Marquis de Pezai, avoit obtenu les bonnes graces, & ensuite toute la confiance du vieux Mentor. On a prédit que ce prisonnier mourra d'indigestion à la Bastille, & non sur la place publique, si toutefois il est bien décidé qu'il soit criminel.

#### LE CHEVEU BIEN EMPLOYÉ.

Songe à Madame la Baronne de Ker...

Au défaut du bonheur embrassons-en l'image, Rêvons : l'erreur a ses plaisirs : Et rêver quelquefois est un bien pour le sage. Un fonge, en nous trompant, amuse nos desirs, S'il ne détruit nos maux, du moins il les foulage, Et peut encor le jour occuper nos loifirs; Il offre aux malheureux les secours qu'il espere, A l'avare un trésor, aux héros leur chimere, Aux auteurs des succès, à Chloé des soupirs, A l'homme ambitieux l'idole qu'il revere; Pour les amans il a mille douceurs: Il peint à l'un la beauté qu'il adore, Moins prompte à s'armer de rigueurs; Pour l'autre il fait bien plus encore : Il énivre ses sens des plus tendres faveurs,

Heure J

J Que d

Ce Infenfi

Posé d De cœ Et par

J'allum Et petit

Je

QI Je fis a Et puis

A peine Que liv Je me Dans ce Eprouva Excita 1 A fourn Là, je Que le Près d'u Qui mêl Des am

Je vis d

Tout inf

Ingrate!

Heureux qui peut rêver! destin! je te rends grace;

Je te dois ce don précieux;

Jamais il ne me servit mieux

Que dans les doux instans que ma muse retrace,

Ce fut hier que, las de vos mépris, Insensible Ker..., ensin je sis usage

Du cheveu que je vous ai pris.

Posé dans un creuset, par différens replis

De cœurs entrelassés il présentoit l'image,

Et par un nœud d'amour ces cœurs sembloient unis.

J'allume mon sourreau... mais un peu trop je cause;

Et petit-à-petit vous sauriez mon secret;

Je veux bien vous dire l'effet;
Le procédé: c'est autre chose.
Après mon opération
Que je finis en diligence,
Je sis au dieu Morphée une invocation;

Et puis je m'endormis bercé par l'espérance, C'est l'opium de la raison.

A peine le sommeil serma-t-il ma paupiere
Que livré tout entier à l'erreur de mes sens;
Je me crus transporté sur un char de lumiere
Dans ce vaste jardin où la semme premiere,
Eprouvant de l'amour les desirs innocens,
Excita son mari, par mille soins pressans,
A sournir du plaisir l'attrayante carrière:
Là, je vis d'un coup-d'œil des groupes d'animaux
Que le besoin d'aimer unissoit de ses chaînes;
Près d'un torrent sougueux, de paisibles ruisseaux
Qui mêloient leur murmure aux brûlantes haleines,
Des amoureux zéphirs, aux chansons des oiseaux;
Je vis des bois, des sleurs, d'agréables sontaines:
Tout inspiroit l'amour, tout augmentoit mes peines.
Lagrate! loin de vous, rien n'adoucit mes maux.

Mais i

A mes

Et vos

J'étois

Sous u

Que je

Dont n

Crue

Pour

La v

Vo

Un f

Qui fe f

Et repoi

Une per

Deux ta

Grains c

Et cet a

Que con

Afin d'er

Pendant

Et par de

Se viren

Pour la 1

Quand u

Eft venu

Mais il a

Puif

Cou

Deu

Des

Qu

D

Tou

Trifte & penfif, j'errois dans un bocage Ouand tout-à-coup à travers un nuage, Une divinité m'apparut dans les airs: Elle n'arriva point au milieu des éclairs, Le tonnerre se tut, &, sans ombre d'orage, Le ciel resta paré des plus vives couleurs. Est-ce Vénus la déesse des cœurs, Qui vient pour embellir cet asyle sauvage! Eff-ce Pfyché ou fon amant volage, Ou bien Iris qui, servant les ardeurs Du souverain des dieux, fait un tendre message! Ciel! c'est Ker .... ah! quel heureux présage! Oui : c'étoit vous ; jugez de mes transports! Pour voler à vos pieds, je fais de vains efforts, De mes sens le plaisir m'avoit ôté l'usage. Je ne respire plus, je tombe évanoui. O retour furprenant, ô, bonheur inoui! C'est dans vos bras que recouvrant la vie, Je vois briller le plus beau jour! Est-il destin plus doux & plus digne d'envie! Je renaissois par les soins de l'amour. " Dissipe, cher amant, dissipe tes alarmes, " (Me dites-vous) tes malheurs sont finis, » Par les plus tendres nœuds nos cœurs vont être unis, » Du bonheur d'être aimé goûte enfin les charmes..... Je parus étonné.... " Cessez d'être surpris, » (Reprites-vous) " fi je te rends les armes, " De ta constante ardeur ton triomphe est le prix. " Tu ne me verras plus, insensible à ta flamme, " Me faire de tes maux de barbares plaisirs, " Tu ne ressens plus rien que n'éprouve mon ame, » Et mon cœur embrafé partage tes defirs. » A cet aveu charmant, je sens croître mon trouble,

Je cherche à voir mon fort écrit dans vos beaux yeux,

Mais je n'en puis donner : ils pétillent de feux; A mes tendres regards leur vif éclat redouble; Et vos soupirs brulans me pressent d'être heureux;

Tout disparoit pour moi dans la nature,
J'étois à vos genoux, je vole dans vos bras.
Sous un arbre chétif, sur un lit de verdure
Que je vis de trésors; dieux! que je vis d'appas
Dont même dans l'Olympe on ne se doute pas!
Cruelle! alors vous étiez trop émue

Cruelle! alors vous étiez trop émue Pour m'opposer les rigoureux remparts

D'une pudeur mal-entendue.

La volupté bravant ses vains égards.

Vous offrit sans voile à ma vue.

Ouel vif transport vint me saissr!

Un sein d'albâtre & formé par les graces; Qui se soutient sans art, qu'anime le desir Et repousse la main qui va pour le saisir; Une peau douce, unie & qui retient les traces

Des faveurs qu'on ofe y ravir;

Deux taches, il est vrai mais rondes & vermeilles;

Grains d'encens qu'amour offre à l'autel du plaisir;

Et cet autel charmant, où ce dieu fait ses veilles,

Que consacra Cypris.... mais, chut. Soyons discret;

Couvrons de baifers ces merveilles,
Afin d'en dérober à jamais le fecret.
Pendant cet examen, vous vous étiez pâmée:

١.

,

Deux fois vous comblâtes mes vœux, Et par deux fois aussi mes transports amoureux, Se virent partagés par votre ame égarée. Pour la troisseme, hélas! j'allois me voir heureux, Quand un maudit valer que la sievre quartaine

Puisse serrer la quarantaine, Est venu m'arracher à la plus chere erreur; Mais il a suspendu, non détrait mon bonheur; Pour m'adoucir votre rigueur,

Pemployerai du cheveu la vertu fouveraine,

Vous le voyez, la recette est certaine

Pour faire de Morphée un dieu consolateur.

## De Paris , le 21 Avril 1780.

sous un achre Chéiff, fine on lie de variaire

Les temps sont bien changes:... jugezen par la facilité avec laquelle on vient ici d'arranger l'aventure du monde la plus scandaleuse, & j'ose dire, la plus indécente. (\*)

Ces jours passés, un de nos grands Seigneurs revenoit de la campagne par le fauxbourg St. Antoine; son cocher appercevant un Prêtre qui alloit administrer le viatique, se disposa, selon l'usage, à arrêter la voiture : le maître met le nez à la portiere, & fe plaint du ralentissement de son train : le cocher lui dit ce qui l'y oblige; mais comme il eût été populaire de donner un figne de respect, non pas à un Dieu qu'on méconnoît, mais à un Prêtre qu'on méprise, le Prince ordonne qu'on fouette & qu'on vole. La voiture part, accroche le dais, culbute les gens qui le portent, & cause au Prêtre une chûte d'autant plus dangereuse qu'il fur renversé par le dais qui lui tomba sur la tête & le blessa. Le jeune Seigneur n'en perd pas un pas; il arrive : Madame sa mere apprend l'aventure; elle court

qu'on
le rega
pu en
tueuse
qu'un
vos ce
Répéte

font bi Céi lico , 1 de vie iours le dro raison Comte fa femi de jalo galante françoi lettre d'une p foin de attaqué tiges. font gal notre fi Ne ceff

Il n'y de hafar les plus fonçoit & les c

changes.

<sup>(\*)</sup> Car enfin, Montesquieu le dit lui-même; on n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies.

à Versailles en prévenir le Roi, qui, à ce qu'on dit, lui répondit sagement, que cela ne le regardoit pas, mais qui probablement n'aura pu ensuite résister aux alarmes de cette vertueuse mere, puisqu'il n'est résulté de tout ceci qu'un tort donné au cocher. Pauvre La Barre! vos cendres surent pourtant jettées au vent!.. Répétons donc d'après Voltaire:... Les temps

font bien changes....

0

'\$

ê-

6

le

nt

ui

té

on

un

OR

10-

nt',

an-

lui

Sei-

Ma-

urt

n'of-

leurs

Cesar, dans ses commentaires de Bello gallico, rapporte que les Gaulois avoient droit de vie & de mort sur leurs femmes. De nos jours ces mêmes Gaulois civilifés, ont à peine le droit de se plaindre d'elles; à plus forte raison, n'en ont-ils aucun de les punir. Le Comte de B., ayant soupçonné la fidélité de fa femme, s'est ofé permettre, dans un accès de jalousie, un traitement peu digne de la galanterie, ou pour mieux dire de la joberie françoise; il a été fourré à Vincennes par lettre de cachet. Pour lui éviter le ridicule d'une pareille réputation, ses parens ont pris soin de le faire passer pour sou, c'est-à-dire, attaqué de certaine maladie d'esprit ... de vertiges. Vous voyez combien ces précautions font galantes & charitables; avouez donc que notre fiecle & que notre fol font charmans. Ne cessons donc de dire : Les temps sont bien changes.... Lettering onto ab eachies est about

Il n'y a pas plus de trente ans que tout jeu de hasard étoit proscrit, poursuivi jusques dans les plus obscurs galeras de Paris; la garde enfonçoit les portes, saississoit tous les joueurs, & les conduisoit à Bicêtre: il faut convenir

auffi que ces noms finistres de lansquenet & de pharaon ne méritoient aucun ménagement: le peuple joueur est rusé; qu'a-t-il fait? Aulieu de ces noms barbares il a substitué les noms de belle & de bouillote; la severité de la police n'a pu leur réfister : elle a permis ces jeux, quoique tout aussi ruineux, mais à la condition que nos belles en auroient seules le privilege. Un jeune & riche Américain, nom. me Aucane, l'un de nos petits maîtres les plus élégans, & très répandu à ce titre dans le cercle de nos femmes galantes, s'est avisé, à leur exemple, d'établir ces jeux dans sa maison. & de les y maintenir malgré les défenses qui lui en ont été faites à diverses reprises; on vient de l'exiler à trente lieues de Paris. Jadis on l'eût mis à Bicêtre, avouez que cela est plus doux. Disons donc encore : Les temps son bien changes.

Peut-être le temps nous dévoilera-t-il un jour l'odieuse ou malheureuse cause d'un evenement suneste, dont l'Eglise de St. Roch vient d'être le triste théâtre. Quel spectacle plut douleureux en esset, pour des parens, pour des Prêtres, pour tout un public, de voir, au milieu d'une cérémonie religieuse, quarante huit jeunes vierges se débattre contre les attaques inattendues de la mort! Dimanche dernier, les ensans de cette paroisse, au nombre de septante, faisoient leur premiere communion; & chacun d'eux, à l'issue de la messe, se retira chez son pere & mere. L'après-dîner ils se rassemblerent à l'Eglise pour assister aux ossices d'usage. Les garçons étoient assis d'un

côte & blée a bonne dont r v avo **fecond** plufieu convul rang, effraya ne font ment c plongés jeunes : leur fai tous ce violente heureus les bon cident 1 fource être jar main ; affectées fujet, n gens n'o tous éto tres; pe

N'êtes l'abandon Tous fes concerté

les feule

quoi!...

côté & les filles de l'autre; foit qu'une affemiblée aussi édifiante eût excité la ferveur des bonnes ames, ou la curiofité de tant d'oififs dont regorge cette capitale, il est certain qu'il y avoit beaucoup de monde. On en étoit au second point du sermon, lorsque tout-à-coup plusieurs des jeunes filles tomberent dans des convulsions affreuses; le mal va de rang en rang, & présente, dans un instant, le plus effrayant tableau. Les parens s'alarment, & ne font qu'augmenter le trouble & le saisissement où les Prêtres & les affistans étoient plongés : cependant, on porte à la hâte ces jeunes victimes sur les degrés du portail, on leur fait respirer des eaux spiritueuses : mais tous ces secours étoient insuffisans contre les violentes crises de ces pauvres petites malheureuses; on les transporte chez elles, où les bons foins ont arrêté les progrès d'un accident si extraordinaire, si fatal, & dont la source est si peu connue, & ne le sera peutêtre jamais. Deux en sont mortes le lendemain; & les autres en sont plus ou moins affectées. On a débité mille conjectures à ce sujet, mais peu de vraisemblables : ces jeunes gens n'ont point fait de repas en commun; tous étoient à peu de distance les uns des autres; pourquoi ces infortunées ont-elles été les seules victimes de cette catastrophe? pourquoi!...

r

n

A

n

e-

nt

US

ur

т,

te-

ta-

er-

ore

iu-

ner

UX

un

N'êtes-vous pas stupefait, Monsseur, de l'abandon obscur dans lequel croupit Jeannor! Tous ses petits arrangemens ont été bien déconcertés: Mrs. les gentilshommes de la cham-

bre ont voulu le trouver bon, malgré lui, & l'ont gardé à l'essai dont il avoit tant sollicité l'ordre. Ah, pour le coup, la chanson a bien raison.

Pauvre Jeannot!

Franc Godenot!

Tu as enfin donné dans le panneau:

Et les deux mille écus d'appointemens chez Malter, & sa rentrée par une piece nouvelle, & les applaudissemens qui l'attendoient; tout cela est chu dans l'eau. Les battus ne paient donc

pas toujours l'amende!

La rentrée de l'opéra s'est faite par Asys, Je ne reviens point sur le jugement impartial que j'en ai porté, d'après l'impression pourtant incertaine d'une premiere représentation : je puis dire plus aujourd'hui, & en peu de mots: la Reine honora ce spectacle le jour de la remise de cet opéra, & s'en sut dès la fin du second acte. Il est peu d'épigrammes aussi sanglantes; mais pour que le poème arrangé à la moderne n'ait point de jalousse, voici le quatrain qui le juge.

Pauvre Atys, dis-moi, je te prie
Qui fut plus funeste à ton fort,
Ou Cybele pendant ta vie,
Ou Marmontel après ta mort?

M. le Franc de Pompignan, l'un des quarante de l'Académie françoise, est mort dans sa terre; l'infatigable M. le Mierre est sur les rangs pour son fauteuil. Les de l'êt fufées ferver du Ma

> Plu Plu Fun Ma

> > Sa

Et

D'u

Tu Tu Si I

Et v

L'ai Sont deu

Mais ce Dans un Votre fly

Et v Ma raifor

La louan

å

té

en

9

eż

e,

ut

)AC

ys.

ial

int

je

ts:

la

du

an-

1

le

11

91

1.0

12.

ins les Les amis ou ceux qui par vanité feignent de l'être, lâchent de temps à autre quelques fusées dans le monde, pour tâcher de s'y conferver une mémoire bruyante. Voici des vers du Marquis de Villette à La Harpe.

Celui que ta main dessina, (Voltaire)

Plus grand qu'Homere & qu'Euripide,

Plus grand que l'auteur de Cinna,

Fut long-temps ton maître & ton guide;

Mais héritier de ses crayons,

Tu l'es aussi de son génie;

Sa gloire a désarmé l'envie,

Et t'a couvert de ses rayons. (Si couvert qu'il en est imperteptible)

D'une touche brillante & fiere
Tu fais le peindre & l'égaler;
Tu confolerois de Voltaire,
Si l'on pouvoit s'en confoler. (Mrs. les Philosophes ne sont pas si inconsolables.)

Et voici la réponse de La Harpe. Comme ces gens-là puent avec leurs louanges!

Afrena compil d'artifice.

L'amour propre & votre Apollon

Sont deux grands enchanteurs dont le pouvoir m'alarme;

Sans doute on sait flatter dans le sacré vallon.

Mais ce n'est pas toujours avec autant de charme.

Dans un piege si doux on se laisse attirer;

Votre style séduit l'oreille qu'il caresse.

La louange est, dit-on, le nectar du permesse,

Et vous favez le préparer. Ma raison m'en désend : seule elle vous résiste : Vous avez aimé le héros,
Vous flattez le panégyrifte;
Mais le héros n'est plus; pour derniere faveur,
Le Ciel qui de ses dons le sit dépositaire,
Le Ciel ne voulut à Voltaire
Resuser rien qu'un successeur.
Ce grand homme en vos mains mit son seul héritage,
C'est l'objet adoré digne de votre hommage,
Dont ses soins paternels commençoient le bonheur,
Et vous jouissez de l'honneur
D'achever son plus bel ouvrage.

### EXTRAIT DE LA BOITE DE PANDORE,

Portrait au naturel de la décrépite Comtesse de B...

De ton lascif tempérament, Dont tu ne fus jamais maîtreffe. Lorfque tu fuis l'emportement, Tu feins qu'un excès de tendresse, Subjuguant ta délicatesse, Te fait céder au fentiment, Ce jargon rempli d'artifice, Pour séduire est trop apprêté: Connois ton cœur, rends-lui justices Vieilli fous l'empire du vice, Trop usé pour la volupté, Il n'a plus que ce goût factice Que produit la lubricitée autob à appig au de l' Sur tes fens, sa force invincible. Que tes ans semblent démentir Par les efforts d'un art pénible, Te prête encore un air fenfible, and and and

A I Mai Tes Tab Peig L'ab Qu'i Corr Répa L'od Que Lanc Ton Le v Tu t De t Et,

peu mécl de grand nen, je caustique & le déc du vice n physique. le malade

Tes e

Font

Cette

A l'âge où vient le répentir. Mais, quand, au milieu d'une orgie, Tes cyniques convulsions, Tableau raccourci de ta vie, Peignent en traits pleins d'infamie L'abus honteux des passions; Qu'un souffle impur de ton haleine, Corrompant l'air de ce festin, Répand par sa vapeur mal-saine, L'odeur du V.... & du vin; Oue par un regard clandestin, Lancé de ta droite à ta gauche, Ton œil provoque à la débauche Le vis-à-vis & le voisin, Tu triomphes de Messaline, De tes Bacchantes tour-à-tour; Et, crapuleuse libertine, Tes excès empreints sur ta mine Font rougir Bacchus & l'amour.

Cette vapeur de la boîte de Pandore est un peu méchante, mais aux grands maux il faut de grands remedes; où les calmans ne sont nen, je tiens, moi, qu'il faut appliquer les caustiques; la satyre, l'épigramme bien aiguë & le déchirant sarcasme sont les extirpateurs du vice moral, comme le vitriol l'est du vice physique. Ne pas les employer, c'est ménager le malade, & rendre son mal incurable.

plants enver den

## De Verfailles , le 23 Avril 1780.

A FIGE CONT WINDOW IN

Nos politiques affurent que l'ancien projet d'attaquer l'ennemi dans ses propres foyers, occupe de nouveau notre Ministere, & voici comment ils en arrangent l'exécution. M. le Comte d'Estaing demandé à grands cris par la Cour d'Espagne est allé à Madrid; il se rendra de là à Cadix où il trouvera une escadre de quarante vaisseaux, prête à recevoir ses ordres. Les vaisseaux que l'on arme à Toulon feront du nombre; de là il revient au plus vite qu'il peut à Brest avec ce beau cortege qu'augmenteront encore toutes les forces navales que contient ce port. Ensuite il partira, ayant fous lui Mrs. Duchaffault & de Bougainville & cinquante mille hommes de troupes de debarquement, qui seront transportés sur tous les corsaires & les bâtimens de toute espece que l'on rassemble. M. de Maillebois sera de cette expédition dont on assure que lui-même a rédigé le plan, & on voguera en Irlande, en Ecosse & en Angleterre, pour prendre co arrogans d'Anglois par tous les côtés, à peu près comme un criminel mutin que la Mare chaussée entoure. Tout ce beau plan paroit vain & comme un rêve aux autres politiques qui voient tout en noir. Ils y opposent 10. l'i nimitié qui regne entre le Comte d'Estaing & de très-grands personnages; l'insubordination du corps de la marine, quoique le Roi, et étant indigné, ait ordonné, qu'on cassat sans rémission le premier qui donneroit le moindre figne

figne
les Pu
de ne
confide
former
3°. La
s'exècu
les obi
de fe i
Angloi
ves, q
qu'ils
manque
treffe

& c'est

memen

M. J nom, p & par egard qu exile à temens qu'on n ciété de rir, & hâte à 1 ions po avoit la jolie & Accoutu men, la ancienne fon appa

renfermé Tome et

s,

ICI

le

la

n-

re

or-

on

îte

ug-

iles

ant

ille

dė-

ous

ece

de

ême

ide.

ces

peu

lare

aroll

ques

. l'i-

ng &

ation

i, en

fans

indre

figne

figne de désobéissance. 2°. La résolution que les Puissances neutres paroissent avoir prise de ne pas souffrir qu'il soit porté un coup trèsconsidérable à l'existence d'aucun des Etats qui forment en ce moment l'équilibre de l'Europe. 30. La lenteur avec laquelle nos opérations s'exécutent ordinairement, ce qui laisse à tous les obstacles, prévus & imprévus, le temps de se réunir. 4°. Les dispositions que sont les Anglois. Le contr'ordre donné à l'Amiral Graves, qui devoit aller en Amérique, les forces qu'ils rassemblent vers Plimouth. 50. Nous manquons un peu de matelots, mais la détresse des Espagnols est encore plus grande, & c'est la vraie cause du retard de leurs armemens de Cadix.

M. Joly de Fleury, auffi célebre par fon nom, par son sejour au Parlement Maupeou & par les gentillesses de Beaumarchais à son égard que par ses aventures galantes, avoit été exilé à cause de ses dettes, & de ses déportemens envers une certaine Baronne d'Ersthal qu'on nommoit la Baronne blanche dans la so! ciété des Roués. Cette femme vient de mourir, & l'ancien Procureur général est venu en hâte à Paris. Il a apparemment de bonnes raiions pour oublier la rigueur de fon ban. II avoit laisse à Paris une sienne femme trèsjolie & fort sensible aux plaisirs de l'amour. Accoutumée à ne plus sentir le joug de l'hymen, la petite Boule, (fi c'est le surnom de cette ancienne Procureuse générale,) s'est plainte de ion apparition fubite, & il a été de nouveau tentermé sur le champ dans la citadelle d'Arras. P Tome IX.

Quelqu'un s'avisa un de ces jours de débiter dans la galerie de Versailles, d'après le dit-on de Paris, que le Comte de Paradès avoit avoué ses complices, & alloit bientôt subir son jugement. Une semme de qualité se trouva mal à l'instant, & une heure après son mari fut arrêté. Comme cette aventure est encore équivoque, je ne sais que vous en dire, mais il paroît que la détention de ce bâtard de Paradès intrigue beaucoup de grands personnages.

# De Verfailles, le 25 Avril 1780.

M. de Vergennes paroît fort glorieux de la tournure que prennent les affaires de l'Europe, & il reçoit volontiers les complimens qu'on lui fait sur le parti qu'a pris la Russie, & sur celui des Hollandois. Ce seront eux, à ce que je crois, qui paieront les pots cassés. La Russie doit envoyer un nouveau Ministre ici, M. Francklin tient auprès de nos Ministres une conduite très-réservée. Il croit savoir qu'ils ont été au point de sacrifier les Américains. Cela n'a tenu qu'à un fil. Je prévois qu'ils se brouilleroient bien vîte avec la France, si l'Angleterre vouloit reconnoître leur indépendance. M. d'Aranda prétend que les Etats-unis ont fomenté des troubles dans le Mexique; ce seroit prématuré à eux. M. Adams proteste de leur innocence & assure qu'il faut s'en prendre aux Anglois. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'en pleine paix il y a quatre ou cinq ans, il y avoit à Londres deux Députés Mexicains & qui négoci la base riche secoue

Le j & ses sait êtr quitte venoit son rés même, de son arrange

La C fatal, d s'est bor au Roi raux de teur gér ou du Cour 8 répandre finances même c qu'elle e teuse, q il s'en roient ét rification chambre que fi m

chose,

cains qui ont été écoutés du gouvernement & qui pendant près de deux ans ont suivi une négociation pour un traité de commerce, dont la base étoit l'indépendance protégée de cette riche contrée de l'Amérique, qui brûle de

secouer le joug espagnol.

Le pauvre Comte de B.\*\*\* que sa semme & ses parens disent être sou, parce qu'il ne sait être cocu & se taire, n'en est point quitte pour être rensermé. Comme il ne convenoit pas à un sou d'être Colonel, on a donné son régiment au Chevalier de J.\*\*\*, celuimême, dit-on, qu'il avoit voulu tuer auprès de son insidelle épouse. Que dites-vous de cet

arrangement?

•

0.

la

e,

nc

ur

ue

uf-

ci,

me

ils

ins.

s fe

, fi

en-

unis

; ce

e de

ren-

ain,

cinq

lexi:

La Chambre des Comptes craignant le coup fatal, dont M. Necker auroit pu la frapper, s'est bornée à faire des remontrances de forme au Roi sur la suppression des Receveurs généraux des finances. Mais sur ce que le Directeur général qui tâche de préparer l'extinction ou du moins la grande réduction de cette Cour & de toutes celles du Royaume, fait tépandre qu'au moyen du nouvel ordre des finances, ces chambres deviennent inutiles & même onéreuses à l'Etat, la nôtre oppose: qu'elle est au contraire fort utile & peu coûteuse, que sans elle des Ministres infideles (& il s'en trouve au moins quelquefois) abusemient étrangement de leur place; que la vérification de tous les comptes à faire en la chambre, leur est un frein très-redoutable; que si même cette Compagnie coûte quelque chose, cela ne peut entrer en comparai-

P 2

son avec les dépradations ministérielles posfibles.

Le Marquis de Ch. \*\*\*, Maréchal de camp depuis 1761, n'ayant pas été compris dans la derniere promotion des Lieutenans généraux, a porté ses plaintes au Ministre de la guerre dans une lettre très-vive. Le Prince de Montbarrei lui a répondu qu'il n'avoit pas manqué de le mettre sur la liste, mais que le Roi l'en avoit rayé de sa main. Sur cette réponse M. Ch. \*\*\* a brûlé son uniforme & sa croix de St. Louis, a appellé son fils & lui a dit: Voici ce qui est arrivé... voyez ce que je sais, & si jamais il vous arrive de servir votre patrie, mon testament vous déshérite entiérement.... Ce trait ne tient pas trop de la légéreté françoise.

Un Baron du Bourg, Colonel en second du régiment de Monsieur, avoit été mis sur la liste de la derniere promotion des Colonels; mais le Roi ayant demandé au Ministre, si c'étoit un descendant de l'ancien Maréchal de ce nom, & ayant entendu que c'étoit le fils de M. Cromot, Surintendant des finances du Prince son frere, l'a rayé brusquement de sa main.

The state of the s

Préci de:

e original du

On 1

fystême eu lieu toutes peuven prunts, création geres.

Que fuire fo le moye charger veaux in Ou'il

destruction devant proprietation de qu'il proprietation le destruction de qu'il proprietation de qu'il qu'i

Une de qui ordor billets fa vice de l'1

#### COMPARAISON.

Précis de ce qui a été ordonné pour l'administration des finances dans les années 1716, 17, 18, 19 & 1720 d'une part, & en 1776, 77, 78, 79 & 1780 d'autre part; vérissé d'après les pieces originales, imprimées à la suite de l'Histoire du Système.

On lit dans l'histoire du fystème qu'avant qu'il ait eu lieu, on avoit épuisé toutes les ressources que peuvent procurer les emprunts, les loteries & les créations de rentes viagrees.

e

t-

ie oi

fe ix

t:

5,

£ ,

411

du

ste

ais

oit

m,

ro-

(OB

Que Law proposa enfaire son système comme le moyen d'éviter de surcharger l'Etat par de nouveaux impôts.

Qu'il fit envisager la destruction de tous les crédits particuliers comme devant produire l'augmentation de celui du Roi, qu'il propose de substituer à tous les autres.

Une déclaration du Roi qui ordonna que tous les billets faits pour le service de l'Etat seroient rapOn lira dans l'histoire du temps présent que M. Necker a épuisé toutes les ressources des emprunts, soteries & création de rentes viageres: Edits de 1776 « 1777, 1778 & 1779.

Qu'il a présenté son plan économique, comme le moyen d'éviter de surcharger l'Etat par de nouveaux impôts.

Qu'il a fait envisager la destruction des crédits intermédiaires, comme devant servir à l'accroissement de celui du Roi qu'il s'est proposé de substituer à tous les autres.

La déclaration du 7 Février 1779, portant que tous les brevets de penfion, ou autres dons seront portés & vérifiés, procura au commencement de 1716 le retardement de leurs paiemens.

Arrêt du Conseil d'Etat du 2 Mai 1716, qui permit à Law & Compagnie d'établir une banque publique sous le titre de Banque Cénérale.

Un an après, la banque générale fut réunie au tréfor Royal, & il fut ordonné que ses billets seroient reçus en paiement.

Arrêt du Conseil d'Etat du 10 Janvier 1779, qui ordonne que les traitans généraux d'affaires extraordinaires seront tenus de présenter & affirmer leurs comptes devant les Commissaires.

Arrêt du Conseil d'Etat du 27 Août 1779, qui casse & annulle le Bail de la Ferme Générale.

Arrêt du Conseil d'Etat du 12 Octobre 1779, pour faire cesser les fonctions de Receveurs Généraux rapportés pour en faire la vérification, a fait profiter au Roi du retard de paiement qui en a réfulté.

Arrêt du Confeil d'Etat. du 22 Septembre 1776, qui a permis à une compagnie d'établir une banque publique fous le tire de Caiffe d'Escompte; item arrêt du 7 Mars 1779.

Les billets de la Caiffe d'Escompte sont reçus dans toutes les caiffes du Roi & offerts en paiemens aux particuliers, quoique cela soit contraire à la condition de leur établissement,

Edit du Roi du mois de Novembre 1778, qui ordonne que les Trésoriers généraux & particuliers feront supprimés & tenus de présenter & affirmer leurs comptes devant les Commissaires.

Arrêt du Conseil du 9 Janvier 1780, qui détruit la Ferme générale.

Edit du Roi du mois d'Avril 1780, pour faire cesser la fonction des Receveurs généraux des Fide fin qu'il i bourfe ces, teur, quidat fur qu

Les conver banque

mois of avec protendant

été rega

ans con périeur ment g événem prévaloi feil, & citoient Public.

M. L: & banqu Il fut Co Il bou me, ruin fit faire

fe fauva.

de finances, & ordonner nances, & ordonner qu'il qu'il foit pourvu au remboursement de leurs offices, en récépissés au porteur, auffi-tôt après la liquidation qui en fera faite fur quittance de finances.

la

fi-

le

é.

at.

٥,

n-

11-

te

em

He

ins

loi

WX

ela

ıdi-

ent.

ois

qui

efo-

icu

s &

af-

de-

S.

du

de-

rale

mois

faire

s Re-

s Fi-

Les rescriptions furent converties en billets de banque.

on influer milia m

Déclaration du Roi du mois de Février 1720, avec préambules éloquens tendant à réprimer le luxe.

L'auteur du système a été regardé pendant deux ans comme un génie fupérieur; il se rendit hardiment garant de tous les événemens, ses opinions prévaloient dans le Confeil, & fes opérations excitoient l'enthousiasme du Public.

M. Law étoit étranger & banquier.

amerie tout com

Il fut Contrôleurgenéral.

Il bouleverfa le Royaume, ruina les particuliers, ht faire la banqueroute & &c. &c. ceminent dans les juines , non d'Her saus sì

fera pourvu au rembourfement après l'apurement & correction de leurs comptes, ce qui fera un délai de plus de 4 ans.

On peut conjecturer que les rescriptions étant décréditées, on voudra les remplacer par les billets de la Caisse d'Escompte.

Les préambules des nouveaux Edits font plus éloquens encore, ayant le même objet.

L'auteur du nouveau plan est encore regardé comme un génie supérieur; il n'héfite pas à garantir le fuccès de ce qu'il propose sans être dans le Conseil; il sait faire prévaloir ses opinions, & ses opérations ont trouvé jusqu'à ce moment des enthousiastes.

> M. Necker est étranger & banquier.

Il est Directeur general. Il bouleverse tout, il ruine les particuliers, &c.

mais de forglaten, & maduire de l'hobreu

M. de Maurepas étoit M. de Maurepas eff dans le Conseil, mais trop la tête du Conseil, ce n'eft jeune pour prévenir une que par sa sagesse, que le funeste carastrophe.

no cust inv co , exign

Le Parlement effrayé de l'établiffement de la banque, rendit le 12 Août 1718, un arrêt qui finit par défendre à tous étrangers même naturalisés, de s'immiscer en aucune maniere au maniement & à l'administration des deniers royaux, fous les peines portées par les ordonnances. Cet arrêt n'empêcha pas la catastrophe. mais il prouva que le Parlement l'avoit prévue & fut fa justification. Condeil; il fair faire order

Public peut espérer d'être préfervé d'une pareille ca. taffrophe.

M. Necker fuit la mê. me marche que Law: quelle feroit l'excufe du Parlement & du Minife. re, s'il en résultoit encore le même effet? Un arrêt du Confeil a permis l'établiffement d'une Caiffe d'Escompte pour les lettres de change; mais peut-il exister un papier monnoyé fans la fanction du Parlement ? 1100 208

perisure, il fe readichardi

ment garant de cous les

eroinico el , enamenso

rivalation dans le Cert

# De Paris , le 29 Avril 1780.

J'ENTENDS la plaisanterie tout comme un autre; je lis volontiers tous les pamphlets qui me tombent entre les mains : mais il y a loin d'un coup de patte à un coup de poignard. Pour vous, Monsieur, qu'un penchant tant foit peu malin, porte vers la satyre, jouissez d'une trouvaille de ce genre, faite tout recemment dans les ruines, non d'Herculanum, mais de Jérusalem, & traduite de l'hébreu par

un : fion 27 i'eto plor & je défar grand de la l'heu rions Adon fions leurs liers la têt de l'é " ] fees : rent . fens,

me fig comm édifice & elle tie qu lais, & toile p fus éto l'autre trois r

(\*) C

un amateur. Elle a pour titre : Suite de la vi-

fion du Prophete Daniël.

re

ê-

V :

du

te-

910

rêt

ľé-

iffe

let-

ais

oier

100

208

not the

2.1

375

80.

un

qui

loin

ard.

tant

ffez réum,

par

"Et le premier jour du mois de Nisam, j'étois couché sur les bords de l'Euphrate, déplorant dans mon cœur les malheurs de Sion; & je me flattois qu'un jour Jéhova laisseroit désarmer sa colere, que nous reverrions le grand sleuve Jourdain, qui a quarante-cinq pas de large, & le beau pays qui l'arrose; & que l'heureux temps reviendroit où nous pourrions encore égorger nos ennemis, comme Adonaï nous le prescrit, piller leurs possessions, comme il nous l'ordonne, massacrer leurs semmes & leurs filles, brûler des milliers de vieillards, & écraser sur la pierre la tête des petits ensans pour accomplir la loi de l'éternel."

"Et je me réjouissois de ces douces pensées: & tout d'un coup mes yeux se fermerent, & un doux sommeil s'empara de mes sens, & je m'endormis prosondément, & je me figurois être dans le palais de Babylone. Et comme je suis curieux, je parcourus ce vaste édifice, & j'entrai dans une grande Salle, (\*) & elle étoit partagée par le milieu & la partie qui étoit devant moi représentoit un Palais, & il étoit formé de chassis couverts de toile peinte; le tout assez mal illuminé. Et je sus étonné quand je me retournai, de voir l'autre partie de l'appartement entourée de trois rangs de cages de semmes Caldéennes,

<sup>(\*)</sup> Comédie française.

brillantes de pierreries, assez mal assisses, en tassées les unes sur les autres, & plongées dans une obscurité qui m'empêchoit de distin.

guer leurs traits. »

» Et au milieu de cette enceinte, j'anpercus quatre à cinq cents hommes, tant jeunes que vieux, debout pressés l'un contre l'autre, tous le visage tourné vers le Palais de toile peinte, gardant quelquefois un profond silence, l'interrompant quelquesois pour crier bravo, bravo! ou paix là. Et je me difois, ces gens là sont fous ou ivres. Et je vis qu'ils écoutoient attentivement ce que disoient des hommes & des femmes qui s'entretenoient tout haut de leurs affaires dans le Palais de chaffis couverts de toiles peintes. Et ils avoient l'air d'éprouver de grands malheurs, de ressentir de vives afflictions, de se parler d'amour, de se prodiguer des injures, de se confier des secrets, & ils crioient à tue-tête. Et personne ne leur disoit, taisezvous donc, ne criez pas si fort, vous êtes des imprudens, on entend tout ce que vous dites. Et j'avois envie de les avertir; mais quand je vis que tout le monde prenoit du plaisir à être de moitié dans leur confidence, je fis comme les autres. Et il y en avoit quatre ou cinq qui s'égosilloient, & on leur crioit bravo; & moi, je disois ces gens-là m'étourdissent. Et ils ont beau se frapper l'estomach, lever les mains au ciel, trépigner sur le carreau, secouer leurs plumes & se déchirer la poitrine, & ils ne me touchent point, & je sens que s'ils parloient ce qu'ils disent, cela

pou haut côté clave lards font cens leur leur g geste tomir font o insupp qu'ils nomie parce vilage & leu & de fent r preffio. pelle j les che ont mi de ver mes cé Et pou talent; vois b fage fe

ie, qui

<sup>(\*)</sup> La

pourroit m'intéresser. Et je sis cette réslexion haut; & un vieux Caldéen qui étoit à mes côtés m'entendit, & me dit, tu as raison, esclave, tous ceux que tu vois là sont des braillards; & ils ignorent que les grandes passions font muettes, ne s'expriment que par des accens étouffés : & leur ame n'est que dans leur cerveau, & leur sensibilité n'est que dans leur gosier, & leur chaleur n'est que dans leur geste, & leurs effets ne sont que des pantomimes outres, & leurs grands traits ne font que des dissonnances perpétuelles de sons insupportables; ils ne font que crier, parce qu'ils ne favent point parler; & leur physionomie grimace toujours & n'exprime rien, parce que l'ame seule donne aux traits du visage l'expression propre à chaque sentiment; & leur voix saute toujours du haut en bas, & de bas en haut, parce qu'ils ne connoiffent rien au langage de la nature & à l'expression du sentiment; & ce qu'ils font s'appelle jouer la tragédie, c'est-à-dire, exécuter les chef-d'œuvres des plus grands maîtres, qui ont mis en actions les dits & faits, les actes de vertus, les crimes, les malheurs des hommes célebres, ou les révolutions des Empires. Et pour rendre ces chef-d'œuvres, il faut du talent; & ces gens-là n'en ont point. Et tu vois bien cet homme (\*) noir, dont le vifage seroit affez bien s'il disoit quelque chole, qui a la jambe grêle, & le buste mal

i

25

1-

p-

u-

re

315

0-

ur

di-

je

di-

en-

s le

tes.

nal-

e se

es,

it à

fez-

des

ites.

id je

fir à

e fis

atre

rioit

our-

ach.

er la & je cela

<sup>(\*)</sup> La Rive.

fen

cor

rec

fes

& 0

pof

paff

enco

enco

Etoti

tu le

fais-

truit

fionn

fes-tu

deux

main

& dir

jure ?

torfioi

cervea fice de

tement

coupé

coloris mais ?

femens

pourtar

doyés,

conveni perçois-

dont le

attaché, les bras longs & la tête roide, mi s'admire avec le for orgueil d'un paon & fe retourne tout d'une piece comme un loup & c'est là l'homme qui succède au plus grand tragédien (\*) dont s'honore notre patrie. & pour le remplacer, celui-ci n'a qu'une groffe voix, une poitrine forte, des poulmons d'airain, beaucoup d'amour-propre, & un grand fond d'impudence; & pour suppléer à l'ame & à l'intelligence qui lui manquent, il crie, fe bat les flancs, frappe les pieds fur le parquet, & jette à chaque instant ses bras pardessus sa tête. Et Babylone a été quelques temps dupe de ses contorsions, mais l'erreur n'a pas duré, & on fait bien l'apprécier. Ecoute ces brouhaha, ces cris qu'il excite, cela s'appelle des huées. C'est avec cela que l'on accueille & que l'on récompense des automates comme lui, qui ont l'audace d'entreprendre plus qu'ils ne peuvent faire. Et tu entends comme ces huées redoublent, & tu vois bien comme il les mérite. Et tu peux l'imaginer qu'il aura la bêtise & l'orgueil de ne les imputer qu'à des ennemis qui veulent lui nuire, & moi qui les connois, je dis que cela sera, & je te jure par Bélus que s'il annonçoit seulement des dispositions, il n'éprouveroit que des encouragemens, mais on désespere de lui, & on punit à juste titre ses prétentions & fon impudence. Et tu vois bien cette petite (\*)

<sup>(\*)</sup> Le Kain.

<sup>(\*\*)</sup> La Veftris.

ď.

nd

ne

2,

r-

.

ies

ur

ute

ap-

ac-

ites

dre

nds

oien

iner

im-

ire.

era,

feu-

que

lui.

15 &

femme, dont la tête est trop groffe pour fon corps, dont les yeux sont éteints, & qui a recouvert fon teint graveleux & tanne & ses traits effacés par un triple enduit de ceruse & de vermillon; eh bien, sous ce pastel imposteur, sous ce masque, qui de loin est passable, grace aux lumieres qui lui donnent encore un certain éclat, elle cache un ame encore phis fauffe que fa beaute d'emprunt. Et tu vois les geltes compaffés; & entendstu les sons aigus de sa voix glapissante: & te fais-tu à ce graffeiement insupportable qui détruit la noblesse & le nerf du caractere pasfionné qu'elle doit nous peindre ? Et que penfes-tu de la voir perpétuellement courbée en deux, gesticuler à tour de bras, mettre la main sous le nez de son pere ou de son amant; & dire je vous aime, comme on dit une injure? Et remarques tu, que malgré ses contorsions d'energumene, ses haut-le-corps, & fes cris qui ne partent que du gosier ou du cerveau, cette femme ne dérange jamais l'édifice de fa coëffure, ni la simétrie de fon ajustement; & que son visage qu'on croiroit decoupé d'un tableau, a toujours le même coloris, la même expression, & ne varie jamais? As-ru fait attention que les applaudiffemens qu'elle reçoit, rares & clairs-femes pourtant, de quelque peloton d'ignorants foudoyés, que l'on va ramasser de carrefour en carrefour & qui n'attendent que le signal convenu pour étourdir leurs voisins? Et t'apperçois-tu de ces chut, paix-là, paix donc, dont le nombre & la force étouffent les ap-

plaudiffemens mercenaires to l'indignation des arrache aux gens de goût qui ne peuvent voir accorder à l'impudente & orgueilleuse nullité, ce qui ne doit être que la récompense du talent. Et je regardois tout ce que me montroit le Babylonien, & j'écoutois tout ce qu'il me disoit, & je voyois qu'il avoit raison. Et je lui dis, à Babylone, on ne sait donc point faire justice de l'orgueil & de l'impudence, & j'ajoutois, si Jehova qui a montre son derriere à Moyse dans le buisson ardent, nous avoit accorde un spectacle, s'il nous avoit envoyé de mauvais comédiens. bien impudents & bien orgueilleux, nous l'aurions prié de les traiter comme il a fait des peuplades entieres qui n'avoient d'aure tort que d'être chez elles, & de ne pas permettre que nous les en chaffions. Et Jehova nous auroit exauces, car il n'entend pas raillerie: & je trouve que vos Dieux sont bien patients de souffrir comme cela qu'on ennuie impunément le public : mais chacun fait chez soi comme il le juge à propos. Et quel est ce Vieillard (\*) aveugle; qui paroît là-bas soutenu par une jeune fille? ses cheveux blancs m'imposent le respect. Et le Chaldeen me répondit, celui que tu vois n'a besoin que de se montrer pour affecter l'ame & pour toucher les cœurs. Et considérez un peu la noblesse & la simplicité de ses mouvemens, & le pathetique de son organe. Il n'est pas nécessaire convenu goar écourdir frans voulant Er 1'39:

laisse à qu tu fe la vo & l'e tes e prit : entier lent t neras lités. noit j qui so comme douce arrive mon a chaîne tendre. fions o de le p Et cet découv l'illufio l'entend qui t'ét il maîtr

(\*) Sa.

(\*\*) M

que :

gu'il

raifo

vras

per ois-in de ces cont, pare-la, pare done,

que je t'avertisse qu'il peche par l'intelligence. qu'il entend à peine ce qu'il dit, & qu'il deraisonne le plus souvent. Et tu t'en appercevras facilement : mais laisse - le s'échauffer . laisse l'action l'entraîner fans qu'il s'en doute à quelque morceau de force & d'énergie. Et tu seras toi-même entraîné, & tu entendras la voix de la nature retentir jusqu'à ton cœur, & l'explosion de l'ame de ce vieillard remuera tes entrailles. Et il aura l'air d'avoir de l'efprit : & si l'âge, qui s'avance, ne détruit pas entièrement ses forces, l'ensemble de son talent te fera toujours plaisir, & tu lui pardonneras ses défauts en faveur de ses bonnes qualités. Et je trouvai que le Babylonien raisonnoit juste; & je lui dis; cette jeune (\*) fille qui foutient ce vieillard ne t'émeut-elle pas comme moi? & sa figure ne te paroît-elle pas douce & intéressante! Et il répartit, sa voix arrive jusqu'à mon cœur, son ame parle à mon ame, elle réduit, elle touche, elle enchaîne; tout ce que le sentiment a de plus tendre, elle sait l'exprimer; tout ce que les passions ont d'orageux & de terrible, elle a l'art de le peindre; rien n'est étranger à son talent. Et cet homme fluet (\*\*) & délieat que tu découvres dans l'éloignement, va compléter l'illusion qui s'empare de tes sens. Et tu ne l'entendras pas hurler comme cet énergumene qui t'étourdissoit il n'y a qu'un moment, & il maîtrisera toutes tes facultés. Et son ame

(\*\*) Molé.

t

t

b

n-18

il

5,

us ait

re

era.

va

il-

en

nie

1ez ce

enu

im-

dit;

on-

les

&

he-

aire

<sup>(\*)</sup> Sainval, cadette. (\*) Saineal Palmer, dans Milether,

brûlante entraînera la tienne : & en l'écoutant. tu ne t'appercevras plus de ce que la nature lui a refuse. Et je vis effectivement un tableau qui déchira mon cœur. Et je me crus trans. porté dans un autre pays : ce vieillard, la jeune fille & son frere me firent éprouver tous les sentimens dont ils étoient animés : & je conclus que le peuple de Babylone n'avoir pas tort de chérir ceux qui lui procuroient des plaifirs aussi vifs. Et bientôt, je cessai de voir; une nuit profonde m'environna, & je me trouvai dans un bois au milieu duquel il y avoit un tombeau. Et j'apperçus une femme (\*) échevelée, armée d'un poignard, qui s'avançoit le désespoir dans les yeux pour in noler un jeune homme. Et dans cette femme égarée, je ne vis qu'une tendre mere, craintive, agitée, tremblante pour les jours de son fils. Et son action forte & vigoureuse, le jeu de sa physionomie, les accens étouffes de sa voix ses discours d'autant plus persuafifs qu'ils sembloient l'expression de son ame, m'arracherent à mes reflexions, reveillerent mes esprits & firent palpiter mon cœur. Et je partageai les alarmes de cette mere infortunée; ses cris désefpérés retentirent jusqu'au fond de mon ame; sa position affreuse & le choc perpétuel de ses sentimens, tous variés, tous distincts, tous frappans, tous naturels, me transporterent hors de moi. Et mes larmes couloient en abondance; & mon cœur étoit

oppi Et de gards ingér deur perfu parce ce qu inexpi cence ses di homm ger qu par l'é fes mo fen : & autant tes par il avoi ami (\* raison, que l'au agréabl dans le gards ; tout ce fanterie

ciation !

paroit c

<sup>(\*)</sup> Sainval l'aînée, dans Mérope.

<sup>(\*)</sup> Do (\*\*) M (\*\*\*) I

oppresse; & je ne respirai plus qu'à peine. Et de nouveaux tableaux moins terribles, mais non moins séduisans vinrent frapper mes regards; & je vis une jeune (\*) beauté douce, ingénue, dont le maintien annonçoit la candeur, & elle parloit d'amour avec le ton qui persuade, & elle intéressoit tous les sentimens. parce que son ame étoit de moitié dans tout ce quelle disoit, que sa voix avoit un charme inexprimable, & que l'honnêteté, que la décence accompagnoit fes regards, ses gestes & ses discours. Et elle adressoit la parole à un homme (\*\*) que j'aurois cru jeune, à n'en juger que par les agrèmens de fa physionomie. par l'élégance de sa taille & les graces de tous ses mouvemens. Et cet homme étoit plein de fen : & tout ce qui sortoit de sa bouche étoit autant de faillies rendues encore plus brillantes par la maniere dont il les exprimoit. Et il avoit un ami auquel il fe confioit, & cet ami (\*\*\*) plus jeune que lui, plaisoit à ma raison, touchoit mon cœur : moins brillant que l'autre personnage, il n'en étoit pas moins agréable, & avoit de la fierté, de la noblesse dans le maintien, de la finesse dans les regards; je remarquai qu'il étoit à son aise dans tout ce qui exige l'ironie maligne & la plaifanterie de sang-froid : sa voix, sa prononciation le trahissoient quelquesois, mais il réparoit ce défaut par une intelligence sûre &

(th) duger.

t,

re

u

ıf-

la

us

je

oit

ent

de

je

lil

m-

qui

our

·m-

re,

urs

ife,

ffes

lua-

me,

rent

Et

for-

u'au

& le

ries,

els.

mes

etoit

<sup>(\*)</sup> Doligni.

<sup>(\*\*)</sup> Molé dans le comique.

<sup>(\*\*\*)</sup> Montvel.

une sensibilité vraie. Et voici qu'après eux m'apparurent trois esclaves de différens sexes, deux hommes & une femme. La femme (\*) étoit gaie, & me communiqua bientôt le plasir qui l'animoit, & le désordre charmant de ses idées, & sa physionomie brillante, & son pe. tit nez retroussé se graverent dans ma tête & n'en font pas encore effacés. Et les deux hommes m'amuserent également, l'un (\*\*) grand, bien découplé, plaisant sans chercher à l'être, l'œil expressif & plein de feu, portoit sur son vifage tout le caractere & l'audace de la fourberie. Et mille voix répéterent autour de moi; c'est un honnête homme. Et l'autre (\*\*\*) taille délicatement, annonçoit plus la ruse que la scélératesse, savoit exciter le rire sans ourre la plaisanterie, & ne sacrifioit jamais la raifon au desir de paroître comique; & chacun disoit, j'aimerois mieux être servi par lui toute ma vie , qu'un quart-d'heure par ce bouffon (\*\*\*\*) dégoûtant, que nous fommes condamnés à supporter vingt ans, cet histrion dont la gaîté n'est que grimace, dont la plaisanterie n'est qu'une charge infâme, digne en tout de ses sœurs par sa nullité, son effronterie, son orgueil & sa méchanceté. Et je m'applaudis de n'être pas obligé de voir celui que l'on peignoit sous ces affreuses couleurs Et j'admirai les autres & j'applaudis à leurs talens. Et dans l'ivresse où me plongeoit une

fi do conf fenfa i'adr petit tré. mer inter d'em voix de m parm trion les C etoit ce qu touch côté chaffe: leur aveug venin comm neuf la déf femme & gla traîno trape.

voir,

(\*) I

<sup>(\*)</sup> Fanier. (\*\*) Auger.

<sup>(\*\*\*)</sup> Préville. (\*\*\*\*) Dugazon.

UX

es,

ifir fes

pe-

om-

nd,

tre,

ion

our-

noi;

aille

e la

itrer

rai

acun

Oute

oouf-

con-

trion

plai-

ne en

ffron-

Et je

gelui

leurs

leur

it une

si douce illusion je m'écriois, Dieu d'Israël! conserve des êtres qui produisent en nous des fensations si vives & si touchantes. Et comme j'adressois ma priere à Jéhova, je vis cette petite femme, à la grosse tête, au teint platré, qui crioit, se démenoit & tâchoit d'animer ceux qui l'entouroient contre cette mere intéressante, dont l'ame de seu avoit pris tant d'empire sur mes sens. Et elle prononçoit d'une voix forte, chaffez-la, chaffez-la, elle a plus de mérite que moi; chaffez-la; tant qu'elle fera parmi nous je ne servirai qu'à augmenter son triomphe : & cette petite femme, telle que les Caldéens représentent le mauvais principe, étoit armée de serpens, & les jettoit sur tout ce qui l'environnoit. Et tous ceux qui avoient touché ces reptiles impurs se rangeoient du côté de l'Arimane femelle. Et ils crioient, chassez-la, chassez-la. Et un de ses serpens couleur d'or & d'argent s'élance fur le vieillard aveugle, dont j'avois été si fatisfait, & le venin agissant à l'instant, il se mit à crier comme les autres, chasses, &c. Et vainement; neuf ou dix esprits bienfaisans s'armerent pour la défendre; ils furent repoussés & la petite femme, aux traits effacés, à la voix rauque & glapissante, hurlant comme un forcéné, trainoit par les génitoires un vieux (\*) fatrape, à qui elle crioit : vous avez le pouvoir, abusez-en: j'ai fornique avec vous, fouvenez-vous-en; & vengez mon amour-

Additional to the

<sup>(\*)</sup> D. de D \*\*\*\*.

les t

mit a

enter

je re

troup

la nat

maigr

un ai

quand

qu'au-

tée cir

émane

nous

éteint

fon co

difting

térifen

rie, l

flatteri

le reft

foule e

que je

effront

tesque.

toutes

la voila

abomin

lés. Et

debaucl

Meres!

lez fur vos fen ment, luera co

propre offense; chassez-la, chassez-la. Et le public crioit haro. Et le Satrape dit à sa vieille concubine, je n'oferois : on me crie haro, que diroit le public? & la concubine répondoit : moquez-vous du qu'en dira-t-on; vous connoissez mes talens au jeu d'amour, narguez le public, & vengez-moi, vous aurez du plaisir. Et comme il se défendoit, moitié par honte, moitié par probité, elle lui lance le plus vénimeux de ses serpens, celui qu'elle avoit nourri de son lait; & alors le vieux fa. trape devient furieux, & il se mit à crier : de par le Roi, qu'on a trompé, je t'ordonne de fortir de Babylone, & de ne point l'approcher de la banlieue; tu seras punie d'avoir plus de talent que ma concubine. Et tu feras rayée du nombre des élus parce que tu a eu l'audace de plaire. Et seront traités comme toi, si Dieu me donne vie, tous ceux qui le déclareront de son parti, ou qui auront plus de mérite que ma concubine. Et nul n'aun de talens hors nous & nos amis : & le public aura beau se plaindre, il faudra qu'il souffre ma créature. Et l'on me traitera d'imbécille, je le fais; & ma concubine viendra me voit le matin, & je serai consolé. Et je rappellerai la prostituée (\*) de Babylone, & elle reviendra parmi vous, qui déjà très-avilis par le préjugé le plus injuste, serez couverts de fange par moi, votre protecteur, en vous forçant de recevoir celle qu'ont rejetté toutes

<sup>(\*)</sup> La Raucourt.

pu-

ille

ro,

on-

OUS

nar-

irez

ditie

nce

'elle fa-

er :

nne l'ap-

voir

eras u as

mme

ni se

plus

aura

ublic

uffre

ille,

voit

pelle-

vien-

ar le

s de

vous

outes

les nations. Et le peuple qui l'écoutoit, fe mit à crier : au scandale, à l'impureté! Et l'on entendit, place, place au Prince des Nains. Et je regardai, croyant voir, à la tête d'une troupe de Pygmées, un avorton, rebut de la nature; & j'apperçus un grand homme pâle, maigre, à l'œil bête, au rire niais, affectant un air d'importance. Et quelle fut ma surprise quand je vis à travers son corps diaphâne, qu'au-lieu de fang, une boue noire & empeftée circuloit dans ses veines, & que le rayon, émané de la divinité qui nous anime, par qui nous pensons, qui anoblit notre être, s'étoit éteint chez lui dans cette fange impure, & son cœur tomboit en pourriture; & on n'y distinguoit aucun de ces sentimens qui caractérisent la noblesse : la lâcheté, la poltronerie, la débauche infame, le mensonge, la flatterie, l'avarice & la duplicité se partageoient le reste de ce cœur gangrené. Et il perça la foule en conduisant sur le poing, une semme que je pris pour un homme à sa démarche effrontée, à sa voix forte, à sa taille gigantesque. Et elle jettoit des regards lascifs sur toutes celles de son sexe. Et une voix cria, la voilà, celle qui a renchéri sur toutes les abominations dont les peuples se sont souillés. Et elle va renouveller ici les scenes de debauche & de luxure qu'elle y donna jadis. Meres! ne quittez plus vos filles. Amans! veillez sur vos maîtresses. Maris! prenez garde à vos femmes. Et si vous vous relâchez un moment, elle entrera dans votre lit, elle polluera ce que vous avez de plus cher. Et le

vieux Satrape, sefforçant de couvrir cette voix, montroit au public la proftituée de Babylone, & répétoit fortement; elle n'a ni ame ni intelligence, elle n'effacera pas ma concubine; c'est ce qu'il nous faut. Et j'en. tendis tout cela. Et je vis toutes ces abomi. nations de l'homme de boue & de son andro. gine; & furieux, je donnai à tous les mauvais principes du monde le Satrape, la Concubine & tous ceux qui avoient conspiré la perte de cette Mere infortunée & proscrite, dont le crime étoit d'avoir trop de mérite; & comme je jurois de toutes mes forces, le peuple de Babylone & des contrées adjacentes s'ameuta, & fe mit à crier comme moi; & l'on n'entendit que brocards, fifflets, huees & maledictions. Et ce tapage affreux me réveilla. Et je me trouvai affis sur les bords de l'Euphrate. Et je vis que tout ce qui venoit de se passer à mes yeux, n'étoit que l'effet d'un fonge. Et il avoit fait une telle impression sur moi qu'il me sera toujours présent à ma pensée. »

## ROMANCE.

Dans nos bois, à la prairie, Colin me fuit chaque jour. Affis fur l'herbe fleurie,

Il me prie,
Me supplie,
De partager son amour.
Il me vante sa constance,
Ses seux, ses soins, son tourment;

II Ma Po Sur Je

Sor

Doi Je j D'u Je v

Ver

Si C

Mrs.
rous a écuant qua
mille à
eur adv
illé d'abe
utres fo
Madar
oulu do
ame pre

I. Melcl

faut c

eureux.

Un regard fait ma défense,

Il se tait en soupirant;

Mais, hélas! que son silence,

Pour mon cœur est éloquent!

Sur les bords d'une sontaine,

Je rêvois hier au soir,

Son chagrin faisoit ma peine,

a.

na -

n.

niro-

ais

de

le

me

de

ita,

ten-

ions.

me It je mes

lvoit fera Qu'elle est vaine
Cette chaîne
Dont nous lie le devoir!
Je partageois les alarmes
D'un amant tendre, ingénu;
Je versois de douces larmes,
Que mon cœur étoit ému!
Vertu! qu'auroient fait tes armes
Si Colin étoit venu?

# De Paris, le 2 Mai 1780.

Mrs. de Queissac, dont le procès criminel rous a été connu, sont sortis de prison, moyenant quarante mille livres comptant & trente mille à termes convenus avec M. Damade eur adversaire. Le Chevalier de Queissac est dié d'abord joindre son régiment & les deux utres sont partis pour l'Amérique.

Madame la Princesse de Guéméné, ayant oulu donner à la Reine le portrait de Maame premiere, fille de L. L. M., a choisi s. Melchi, sculpteur, pour exécuter son idée. faut convenir que le choix a été des plus eureux. Cet artisse l'a représenté dans un

grouppe sous la figure de l'espérance avec tous ses attributs. Cette Princesse, de la plus parfaite ressemblance, quoique difficile à faisir dans un âge aussi tendre, est assise au bord de la mer, sur un rocher. Un Dauphin sort de l'eau; elle lui sourit & lui tend les mains. Ce qui m'a fait beaucoup de plaisir, c'est que l'artiste a su faire percer à travers un air agréable, la frayeur que doit inspirer à un ensant de cet âge, la vue d'un semblable animal.

Comme il falloit des vers pour mettre au bas du groupe, M. Melchi s'est adressé à M. Marmontel qui lui a fait ceux qui suivent.

L'Espérance parle :

C'est moi qui flatte & qui console, J'ai tous les mortels pour amis; Et j'aime à voir l'heureux symbole Du bien que je leur ai promis.

Pourriez-vous m'expliquer l'idée du poëte? je la crois susceptible d'un très-long commentaire & puis l'heureux symbole du bien réside-t-il dans la Princesse ou dans le Dauphin à venir? cet auteur est vraiment malheureux. Il ne peut faire des vers qu'ils ne soient alambiqués & obscurs. M. le Comte de C\*\*\* les a trouvés détestables. Il s'en est expliqué ouvertement à M. Melchi, qui les a désendus de son mieux. « Vous en direz ce que vous » voudrez... Vous avez beau dire, persistois » le Comte, je m'y connois & je les trouves de les prouves de les mouves de les prouves de la prouve de la prouve de les prouves de les prouves de la prouve de la prouve de les prouves de la prouve de la

» le Comte, je m'y connois & je les trouve

» indignes d'être présentés. »

Enfin on a proposé ceux-ci à l'artiste &

Les tran

à l'extrê me il ave

l'idé

rez-

Sous

Une

Nous

Affur

L

**fente** 

même

l'expl

M. d

teur o

bin es

de for

autres

occafic

des Do

avoir i

lui per

thousian

facilité

Veuve d

On a

No

l'idee Tome

l'idée en a été jugée très-heureuse. Comparez-les avec ceux de M. Marmontel:

ous

par-

aifir

ord

fort

ains.

rea-

fant

au

ė à

ent.

oëte !

men-

n re-

uphin

reux.

alam· \* \* les

ė ou-

endus

vous

rouve

fte &

l'idee

Sous les traits féduisans de la douce espérance, Une jeune Princesse, ornement de la cour, Nous annoncé un Dauphin, qui, cher à notre amour, Affure pour jamais le bonheur de la France.

L'auteur fait ici parler la Princesse qui présente le portrait de Madame premiere, en
même temps qu'il réunit dans les quatre vers
l'explication du groupe. Ces vers sont de
M. de Santerre, maître des Comptes, & auteur de diverses pieces du théâtre italien, entr'autres de la Fête du château, d'Annette & Lubin en société, & l'année derniere, du Savesier & le Financier, & de mille petites pieces
de société, plus charmantes les unes que les
autres.

Nous venons de perdre M. Dorat. Sa mort occasionne un deuil considérable dans la cour des Délies. N'est-il pas malheureux de mourir sans avoir été académicien, sur-tout après avoir fait de jolis vers & d'assez soibles pieces de théâtre. Mais ensin il est mort, & avec lui périt, si nous en croyons quelques enthousiastes, le gémie de la poésie; moi je ne dirai que le génie des vers, car il avoit une sacilité étonnante.

On a donné derniérement aux François la Veuve du Malabar, tragédie par M. le Mierre. Les transports des spectateurs ont été poussés à l'extrême; on a demandé l'auteur. Mais comme il avoit prévu l'événement, il s'étoit évadé.

Tome 1X.

Les cris ont continué; la garde est venue, on a voulu arrêter un jeune homme; tout le parterre s'est réuni & a crié de plus sort, l'auteur. Le Sr. Courville est venu annoncer au public que l'auteur n'étoit point venu au spectacle. On a crié qu'il ne falloit pas venir le dire au bout d'un quart-d'heure, qu'il eût à se mettre à genoux pour demander pardon, L'acteur s'est enfui, le bruit a continué & a pourtant cessé lorsqu'on eût fait entrer une double garde, qui a mis à la raison les pens clercs de procureurs & nos joueurs de comédies bourgeoises. On a donné le surlendemain la même piece; le spectacle a été fort tranquille & l'on y étoit à l'aise. Voilà deux entrêmes dignes du parterre françois.

Les enfans qui ont fait leur premiere communion à St. Roch & dont je vous ai déla entretenu, ressentent toujours des douleurs dans les intestins & ont des convulsions. Le fait paroît incompréhensible & intrigue sorte

ment la police.

Une jeune personne ayant pour amant un de ces hommes aimables qui ont tous les talens & qui avoit particulièrement celui de peindre très-bien, lui ayant avoué ses sentimens pour lui, le pria de lui faire son portrait

AIR : Que fais-tu, Dieu de Cythere.

Quelle gloire pour Cythere!

Quel triomphe pour mon cœur!

L'amour foumet ma bergere,

Elle approuve mon ardeur,

fiasme tant q plus al loin po exemp séduire

trop pe

ne pas

Tone LK.

Déités que l'on adore, Au fein de la volupté, Que votre fort est encore Loin de ma félicité!

e"

le

rt,

cer

nit

it à

lon.

& a

une

etits

ome-

main tran-

x ex-

com-

deja

ileurs

is. Le

forte-

nt un

les ta-

Centi-

ortrait

re.

1000

Comment peindre cette belle!
D'Apelle il faut le pinceau,
Il faut Vénus pour modele,
Du fils il faut le flambeau.
Graces, chargez ma palette,
Venez ris, jeux & plaisirs,
Vous foutiendrez ma baguette
Qu'agiteroient les desirs.

Quelle est mon erreur extrême,
Vains efforts d'un art trompeur?
Pour bien peindre ce que j'aime,
Vous serviriez mal mon cœur:
Que votre heureuse impuissance
M'épargne aujourd'hui de maux!
La plus foible ressemblance
M'auroit sait trop de rivaux.

### De Paris, le 5 Mai 1780.

It est donc vrai, Monsieur, que l'enthousiasme de la raison nous égare quelquesois autant que les préjugés & les conventions les plus absurdes de la société. Je n'irai pas bien loin pour en trouver un exemple frappant; exemple d'autant plus dangereux, qu'il peut séduire beaucoup de jeunes personnes sensibles, trop peu capables encore de réslexion, pour ne pas l'adopter aveuglément. Cet exemple est dans une piece charmante de Madame la Comtesse de Genlis, intitulée : La bonne Mere,

Ce modele de l'être le plus respectable de l'humanité, n'est pas, ce me semble, dissibilité, de la tendresse la nature. De la sensibilité, de la tendresse, de l'amour sans me sure; voilà ce qu'on doit trouver dans le cœur d'une mere: je dis plus; je borne à ces qualités la persection de son caractere. Je m'en rapporte à l'épigraphe dont Madame la Comtesse de Genlis sait une si juste application à la tête de sa piece.

» Le chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mere.

GAILLARD.

n F

tesse » t

9) C

1) f

) V

1) C

n q

» li

n tu

n n'

n &

n ef

n ex

n for

fans

langa

tendr

déter

calde

lever!

crifice

bonhe

venan

fon an

talens

la Con

font to

Au

La

Pourquoi donc s'en écarter? pourquoi ne faire de cette bonne Mere, qu'un être raisonnable & philosophe, qui sacrifie la fille la plus chérie, la plus digne de l'être, à l'avantage d'un parti brillant & sortable qui se présente, & la sépare pour la vie, d'un enfant qu'elle pleure, & dont elle se voit si vivement regrettée? Comment résister aux touchantes représentations de cette jeune Emilie, qui n'écoute que ses sentimens naturels, & les exprime avec tant de candeur & de sensibilité!.....

» Vous pouvez, dit-elle, vous résoudre à quit» ter votre fille; & moi, je ne puis penser
» sans frémir à m'éloigner de ma mere..... Je

» fans frémir à m'éloigner de ma mere.... Je » n'ai point votre courage, pardonnez... fi » j'ose vous dire que je ne voudrois pas

" l'avoir.... Oui, de toutes vos vertus, voi-

la

lere.

de

iffi-

sen-

me-

œur

qua-

n'en

om-

n à

D,

nna-

ché-

d'un

. &

t re-

s re-

n'e-

rime

quit-

enser

.. Je

.. fi

pas

voi-

nvie

n point. ... Elle est trop cruelle. n La Comtesse. « Est -ce Emilie qui m'accuse de cruau-» tė!.... A quelles épreuves tu réduis mon » cœur!.... Avec un peu de réflexion, vous p serez plus juste, ma fille, j'en suis sure. Si n vous n'aviez pas pour le Comte de Mon-» calde un sentiment de préférence très-mar-» qué, s'il n'étoit pas digne de l'inspirer, si » je n'étois pas certaine qu'il a toutes les qua-» lités qui peuvent faire le bonheur d'une n femme vertueuse, malgré son rang, sa forn tune & les agrémens de sa personne, je n'infisterois pas. Mais vous n'avez rien, vous » trouvez l'établissement le plus avantageux » & le plus brillant; l'époux qui se propose " est jeune, aimable, vertueux; il vous plaît, n il vous aime; comment pourrois je ne pas » exiger de vous un facrifice que tant de rai-" fons doivent yous prescrire..... "

La Comtesse veut se justisser, elle le fait sans doute; mais ensin ce ne sut jamais là le langage ni la conduite d'une mere vraiment tendre; & si la persuasion qu'elle emploie pour déterminer sa fille à suivre le Comte de Moncalde en Portugal, a plus de douceur que la sévérité paternelle, en résulte-t-il moins le sa-crisce de ce qui lui est cher, & peut-être du bonheur de sa fille, à la fortune & aux convenances? n'est-ce donc pas s'asservir par raisson aux chaînes tyranniques des préjugés?

Au surplus, je n'ai garde de critiquer les talens & les qualités estimables de Madame la Comtesse de Genlis; son esprit & son cœur sont toujours à l'unisson dans cette piece in-

Q3

teressante; & si les larmes que la lecture fair répandre, sont un suffrage auquel elle soit senfible, personne, affurément, ne peut lui en offrir de plus fincere que moi. Il y a de particulier dans cette piece, qu'elle fert comme de prédiction à ce qui devoit arriver à Madame la Comtesse de Genlis, elle-même. Elle a trois jeunes Demoiselles charmantes, dont l'aînée n'a que douze ans, & vient d'épouser M. de la Wœstine, Marquis de Bécéleer, étranger d'origine, mais qui paroît par son état fixe en France. La jeune personne n'étant pas encore nubile, elle est rentrée au couvent jusqu'à ce qu'elle foit en état d'être Madame, ce qu'elle sera doublement par la qualité de Dame d'honneur que lui a déférée Madame la Duchesse de Chartres. Ce que je ne dois pas oublier de vous dire, & ce que l'on fait trop peu, c'est le noble usage que fait Madame la Comtesse de Genlis du fruit de ses trayaux, Quoique le produit de son Théâtre à l'usage des jeunes personnes, soit considérable, elle l'a généreusement sacrifié à MM. de Queyffac, & a porté cet acte de bienfaisance au point de solliciter encore plusieurs personnes de qualité de joindre leurs largesses aux siennes en faveur de ces gentilshommes. Son zele a reuffi: elle a brisé les fers de ses protégés, en payant à M. Damade, les dommages & intérêts qui lui avoient été adjugés.

Il vient de se passer à notre armée une petite aventure assez française, pour vous donner une idée du terrible empire de ce point d'honneur qu'on reproche à la nation, & qu'on

a va les 1 au 1 fa v dre, aller tout de I man barq les u s'ega que eu, offici fe fo donn

CHA

il en

Air

Cor

fait

fen-

en

par-

nme

Ma-

Elle

lont

user

ran-

etat

pas

rent

ne,

de

e la

pas

rop

: la

fage

& a fol-

lité fa-

ıffi:

ant

qui

pe-

on-

oint

on

a vainement tenté d'affoupir, sur-tout parmi les militaires; puisque celui qu'elle concerne. au risque de rester peut-être soupçonné toute sa vie de s'être esquive au départ de l'Escadre, a profité de la contrariété des vents pour aller vuider une affaire d'honneur à l'infu de tout le corps. Ce jeune homme est le Vicomte de Dillon, Colonel en second de la légion de Lauzun, frere d'Edouard Dillon, qui commandoit une division à Savannah. Il étoit embarque à Brest, lorsqu'un soir il a disparn: les uns étoient fort inquiets de lui, les autres s'egayoient malignement fur son compte, lorsque quatre jours après, on a su qu'il avoit eu, avant l'embarquement, une rixe avec un officier, qu'il étoit alle chercher fort loin. Ils se sont battus à Fougeres; M. de Dillon a donné un coup d'épée à son adversaire, mais il en a reçu trois dont il est grievement blesse.

## COUPLETS

CHANTÉS PAR DEUX ENFANS DE 12 ANS.

Air: Eh! mais oui-da , &c. (d' Annette & Lubin.)

Quand pour plaire à Sophie
Je chante une chanson,
Pour qu'elle soit jolie
Je mets par-tout son nom.
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça.

Souvent quand j'étudie, Je m'endors de langueur,

Q 4

Un regard de Sophie
Ranime mon ardeur.

Eh! mais oui-dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça.

Lorsque l'on me chagrine,
Qu'on use de rigueurs,
Auprès de ma cousine
Je vais sécher mes pleurs.
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça,

Gâteaux & pastillages,
Biscuits & macarons,
Si je ne les partage,
Ne me semblent pas bons.
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça.

De même ma coufine,

Que conduit l'amitié,

N'auroit qu'une prâline

Que j'en ai la moitié.

Eh! mais oui-dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça.

Ainfi de notre vie.

Tel est l'heureux emploi;

Je vis pour ma Sophie

Sophie vit pour moi.

Eh! mais oui-dà,

Comment peut-on trouver du mal à ça, (Ensemble)

I tre tes cette la n M. . d'aff a tir Ang & d coup vérit comp Mau prou ne do

mière mille trop ment ger le battre Louis cien moré; des fa

Ma Duc d moyer

consta

minuscripted do toballus volla

### De Versailles, le 7 Mai 1780.

Le Roi a demandé derniérement au Miniftre de la marine à quoi se montoient les pertes des vaisseaux qui avoient été faites dans cette guerre par les deux Puissances alliés de la maison de Bourbon; ou la mémoire de M. de Sartine l'a mal fervi, ou il a craint d'affliger notre jeune Monarque. Mais S. M. a tire de sa poche une liste, par laquelle les Anglois ont l'avantage de fix vaisseaux de ligne & de seize frégates. Le Roi a témoigné beaucoup d'humeur sur ce qu'on lui déguisoit la vérité. Le Ministre est d'abord allé rendre compte de cette scene désagréable à M. de Maurepas, qui s'est apparemment chargé de prouver la justesse de ce principe que les Rois ne doivent pas tout favoir.

Ce M. de Ch\*\*\*. dont je vous ai parlé derniérement, avoit été privé d'une pension de six mille livres fous Louis XV pour avoir parlé trop haut en défendant la conduite du Parlement de sa Province. Furieux il voulut obliger le Duc de Choiseul, alors Ministre, à se battre avec lui; il n'est donc étonnant que Louis XVI ait été mal prévenu contre cet ancien militaire. Au reste, on n'est point déshonore; je crois, pour n'avoir point de part à des faveurs qui dépendent si souvent des circonstances étrangeres ou de pure caprice.

Madame de Brionne a accommodé l'affaire du Duc d'Elbœuf son fils avec le Curé de St. Paul, moyennant quatre cens livres de pension au

115 4

mble)

Vicaire, que les chevaux de ce Seigneur ont renversé & estropié portant le bon Dieu dans la rue St. Antoine. C'est un grand avantage dans ce monde que d'être un Seigneur, on peut tout faire à bon marché.

## De Versailles, le 10 Mai 1780.

VOILA enfin tous nos projets de descente tombés dans l'eau, & très-probablement cette campagne se passera comme la précédente en négociations politiques, pendant le cours desquelles l'étalage inutile de forces immenses pour appuyer des propositions qui échouent, ne servira qu'à obliger les ennemis à faire d'énormes dépenses. On remarque que la flotte de Plimouth sera sous très-peu prête à mettre à la voile, & que la réunion des vaisseaux Espagnols à la nôtre ne sauroit être prochaine,

M. Francklin a fait entendre ces jours derniers que si nous ne donnions promptement d'immenses secours aux Américains, ils pourroient bien se jetter dans le sein d'une mere qui leur a donné assez fort le souet pour leur rendre maintenant ses bonnes graces à des conditions plus douces.

## De Paris , le 13 Mai 1780.

L'ABBÉ ISLAND, Chanoine de Poitiers, qui avoit été renfermé par lettre de cachet, pour avoir employé trop de zele à défendre contre fon Evêque les droits de son Chapitre, vient enfin d'atteindre le terme de sa détention, qui dur anr que " p cen raif dû que tant

moi que veu léan nus rece M. 1 que . un c pren du [ tre d traire légiti qu'à testat tés c ils o la vr filiation tout

aieul

duroit depuis an. Son élargissement lui a été annoncé par une lettre de son Prélat dans laquelle on trouve les expressions suivantes: "Je vous pardonne, étant d'un chrétien, & "encore plus d'un homme de mon état de pardonner & de montrer l'exemple. "Les censeurs de cet Evêque disent avec assez de raison, que ce principe de christianisme auroit dû triompher de la petite animosité avec laquelle il a sollicité la lettre de cachet; d'autant plus que ce genre de punition n'est rien

moins que canonique.

nt

ns

ge

in

30.

nte

tte

en

ef-

fes

nt.

l'e-

tte

tre

aux

ine.

ler-

ent

our.

ere

eur

on-

780.

qui

our

ntre

ient

qui

Vous vous rappellez peut-être, Monsieur. que la riche succession de M. Dumas, receveur général des finances de la généralité d'Orleans, mort en 1778 fans laisser d'héritiers connus, avoit occasionné un procès entre le receveur général des domaines du Roi & M. le Duc d'Orléans. Le premier prétendoit que la totalité de cette succession, qui forme un objet de quelques millions, & qui comprend plusieurs terres situées dans l'apanage du Duc d'Orléans, appartenoit au Roi, à titre de bâtardise. Le Prince prétendoit au contraire que le Sr. Dumas étoit d'une naissance légitime, & que sa succession n'étoit vacante qu'à titre de deshérance. Pendant cette contestation, plusieurs particuliers se sont présentes comme parens & héritiers du Sr. Dumas; ils ont produit des titres qui donnoient de la vraisemblance à leurs prétentions; mais la filiation n'étoit pas parfaitement suivie, & surtout ils n'ont pu prouver l'identité de leur aleul commun: cette cause, qui fixoit depuis

0 6

long-temps l'attention de la capitale, vient d'être jugée sur les conclusions de M. Séguier. Les héritiers ont été déclarés non-recevables dans leur demande, & la fucceffion vacante à titre de Deshérance seulement : en confé. quence chaque Seigneur a été envoyé en posfession des biens situés dans sa mouvance. Le domaine a eu ceux qui se trouvent dans la ville & vicomté de Paris; le Duc d'Orléans ceux qui relevent de son apanage; & par contre-coup, Madame de Meslay, veuve du Président de ce nom, hérite d'une terre en Beauce de 20,000 livres de rente.

En vérité, tout est loterie. M. le Marquis de Paulmy ne vient-il pas d'avoir aussi la succession la plus inattendue? Il faisoit, depuis nombre d'années, une charité d'un louis à une vieille femme qui paroifsoit être dans le plus grand besoin : elle venoit recevoir régulièrement cet argent de lui-même : mais la derniere fois qu'elle s'y présenta, elle lui parut si déguenillée, si digne de compassion, qu'il ajouta fix livres à la pension de vingt-quatre livres qu'il lui accordoit tous les mois. Jugez de la surprise du Marquis, lorsque peu de jours après on est venu l'avertir que cette même femme étoit morte, & qu'elle l'avoit institué son légataire universel; on a trouvé chez elle cent vingt mille livres en or.

Un lot de pareille somme eut peut être fauvé l'honneur & la vie à ce malheureux Montigny, caissier du bureau des gazettes érrangeres, qui, comme vous savez, a manque de 80,000 livres. On le croyoit en fuite,

ma de prif poc

Pon & tele rejo

L

vain les bien ges qui 1 dans enga & re des f a int les g grand fuper la vî leur Un d yac de l'é chemi ment Le pa dans 1 fans le

aux g

mais, on a retrouvé son corps dans les filets de St. Cloud. Ses précautions étoient bien prises pour se noyer, car il avoit rempli ses poches de plomb.

Un autre particulier s'est jetté au bas du Pont-Royal samedi dernier, entre onze heures & midi; on a sur le champ détaché des batelets pour le secourir, mais on n'a pu le

phonos

rejoindre.

t

8

e

[-

12

15

11

la

en

119

C-

iis

ne

us

re-

re

lė-

uta

res

la

urs

me

tue

elle

tre

eux

ttes Jué

ite,

L'histoire prouve qu'il est très ordinaire aux vaincus de prendre les mœurs des peuples qui les ont subjugués. Les vainqueurs peuvent bien aussi quelquesois s'accommoder des usages propres à ceux qu'ils soumettent. C'est ce qui se vérifiera fans doute à l'issue de la guerre dans laquelle nous fommes malheureusement engagés. Elle semble avoir rappellé, raffermi. & répandu même dans tous les états, le goût des folies angloises que la guerre précédente a introduites parmi nous. Voilà les courses. les gageures, de plus belle, en vogue. Les grands, les riches font courir des chevaux superbes; les petits parient sur la bonté & la vîtesse de leurs propres jambes, ou sur leur adresse à vaincre de certaines difficultés. Un de nos distributeurs de lettres a gage, il y a quelques jours, d'aller les yeux bandés. de l'école militaire à l'hôtel des postes. Ce chemin de trois quarts de lieue, est extrêmement irrégulier & exige beaucoup de détours. Le parieur a passé l'eau à la place de Louis XV dans un batelet qu'il a été chercher lui-même lans le secours de la voix ni du batelier. Parvenu aux galeries du Louyre, il a indiqué la fonnette de l'imprimerie royale, & dans la rue Froidmanteau, il est entré chez un marchand de vin qu'il connoît, & a demandé un verre de vin qui lui a été donné; il étoit suivi de ceux qui tenoient la gageure contre lui. Il a gagné avec de grands applaudissemens, & voilà encore un homme de plus, qui se croit

un personnage important.

M. Désessarts continue avec succès son Histoire générale des Tribunaux, parce qu'il a fu, en rassemblant des anecdotes singulieres, rendre cet ouvrage agréable à toutes les classes de lecteurs. Je citerai celle-ci qui est assez plaisante. « Un espagnol nommé Bertrand Solas, ne fortoit jamais sans avoir employé une partie du jour à son ajustement dont il étoit fort curieux : il imaginoit que tous ceux qu'il rencontroit, devoient s'arrêter pour le considerer. Un jour, un portefaix chargé d'un gros fagot de bois, lui ayant crié gare inutilement, continua sa route, & avec une branche de son fagot, emporta une partie du manteau de soie de l'Espagnol. Ce dernier entra dans une colere horrible, & ne se modéra que dans l'espérance où il étoit que le vicetoi le vengeroit de cette insulte. Il se plaignit en effet; mais le vice roi ne trouva point le crime aussi considérable que le petit-maître Espagnol le prétendoit. Il envoya d'abord chercher le coupable, & lui fit dire de contrefaire le muet, & de ne rien répondre aux questions, qu'on pourroit lui faire. Dès qu'on l'eût amené, le vice roi l'interrogea : le portefaix ne répondoit que par signes. Quel ju-

IL n'avo

ger

je

se!

n'e

gar

n'a

il le

ue

rre

de

la

&

roit

fon

il a

es.

claf-

ffez

So-

une

toit

qu'il

con-

d'un

inu-

ran-

nan-

entra

déra

vice-

ignit

nt le e Es-

cher-

ntre-

ju'on

por-

el ju-

gement voulez-vous, dit alors le vice-roi, que je prononce contre ce muet? Que V. E. ne se laisse pas surprendre, s'écria l'Espagnol; il n'est point muet, je l'ai très-bien entendu crier, gare. Pourquoi donc, lui répondit le vice-roi, n'avez-vous pas pris soin de vous retirer? & il le condamna à une amende. »

### LA BONNE JOURNÉE.

threaten colories desivers, pour men

cer d'onner lame un cabre aude Un pauvre clerc du Parlement Arraché du lit brufquement, Comme il dormoit profondement. Gagne l'étude tristement, Y griffonne un appointement Ou'il ofe interrompre un moment Pour déjeuner sommairement; En revanche écrit longuement, Dîne à trois heures sobrement, Sort au dessert discrétement, Reprend la plume promptement Jusqu'à dix heures .... seulement; Lors va fouper légérement, Puis, au fixieme lestement, Grimpe ... & se couche froidement Dans un lit fait négligemment, Dort ... & n'est heureux qu'en dormant; Ah! pauvre clerc du Parlement!

# De Paris, le 16 Mai 1780.

It y a long-temps, Monsieur, que nous n'avons fait la revue des nouveautés qui ne méritent pas qu'on leur destine un article particulier, ou qui m'échappent quelquesois dans le compte hebdomadaire que je vous rends de notre littérature. Je vais remplir cette tâ-

che par fois fastidieuse.

Le siege de Paris ou les vers de la Henriade de Voltaire, distribués en une tragédie de cinq actes, &c. Quand on n'a pas affez de talent pour faire soi-même des vers, pourquoi défigurer ceux des autres, ou du moins les sorcer d'entrer dans un cadre auquel ils n'ont pas été destinés? ne peut-on se passer de met-

tre une tragédie au jour?

Réflexions philosophiques sur l'origine de la civilisation & sur le moyen de remédier aux abus qu'elle entraîne. L'homme ne peut-être content dans l'état de civilisation, s'il l'est dans l'état de nature, il a tort; faut-il donc convenir qu'il est né pour être malheureux! au reste il n'est question sous ce titre si général, que de la justice criminelle, article en effet dont l'imperfection fait frémir tout homme sensible & dont se jouent en général ceux qui sont chargés de l'administrer. Un des hommes les plus éclairés & les plus vertueux (le Président de St. Fargeau ) avoit cette fatale maniere d'être, de voir le crime par-tout. Le foupçon feul le pénétroit d'horreur, & dès qu'on lui présentoit un accusé, ces mots, au cachot, étoient les premiers qui s'offroient à sa bouche. Un tel homme revêtu d'une charge, pour ainsi dire, héréditaire dans sa famille, n'auroit-il pas mieux fait de porter sa fougue destructive dans les champs de Mars? L'histoire de nos tribunaux fournit un seul exemple d'un juge qui par me fur ges turc éto enfi la d dina cher faife lorfe

eide.
qu'o fuici
phyf
nous
natur
de n

de 1

pron

par l decin avec qu'il célebi ques-i

El

part qu'on par la qui, tourmenté de la crainte d'avoir été abusé par son propre sens, dans le premier jugement de mort qu'il avoit prononcé, a envoyé sur le champ sa démission. Comment ces juges n'en ont-ils pas sait autant, à qui l'aventure suivante est arrivée? « Un boulanger étoit accusé d'avoir tué sa semme, & de l'avoir ensuite fait consumer dans un sour. Vaincu par la douleur de la question ordinaire & extraordinaire, il se déclara coupable de tous les ches d'accusation portés contre lui. Déjà on faisoit le rapport de ses aveux, aux juges, lorsque la semme en reparoissant, sit tomber de leurs mains, l'arrêt de mort qu'ils alloient prononcer. »

Moyens propres à garantir les hommes du suite cide. Ce n'est pas par des morceaux d'éloquence qu'on peut guérir les maladies. La manie du suicide en est une sans doute. Nos facultés physiques sont certainement altérées, quand nous cessons de reconnoître les loix de la nature, & la premiere sans doute est le soin

de notre conservation.

Ins

ids

tâ-

ade

ac-

ent

dé-

or-

ont

et-

ci-

bus

ent

etat

nir

e il

de im-

& har-

olus

t de

tre,

fen-

ient

Un

it-il

tive

nos

juge

Elémens de Médecine en forme d'Aphorismes, par M. Barbeu du Bourg, docteur en Médecine. Cet auteur que ses liaisons intimes avec le docteur Francklin, & la traduction qu'il a donnée de ses ouvrages, ont rendu célebre, est mort depuis peu. Je citerai quelques-uns de ses aphorismes:

» Au physique comme au moral, la plupart des hommes sont gâtés par l'éducation qu'on leur donne, & dépravés de plus en plus par la société à laquelle ils se livrent. » L'habitude est une seconde nature; mais il eût été mieux de s'en tenir à la premiere, & il est toujours aisé de s'en rapprocher peu à peu. »

mic

de

Juf

refi

ne j

ne j

Cais

fort

qui

Epit

Ces p

Tout

Il

Or

qu'ils

vers

l'étois

J'allois

A beau

J'allois

Si dans

Mais q

» Les fruits font les plus fains des mets qui couvrent la table des grands, parce que l'art

les a moins altérés. »

" Les remedes font des maux moindres que les maladies. "

or noveb supprior

Saite des Eloges las dans les séances publiques de la Société royale de Médecine; par M. Vico d'Azyr, docteur en Médecine de l'Academie des Sciences, &c. Ce volume confient qual tre éloges, l'un est celui da favant Linneus dont le nom sera à jamais révéré des naturalistes équitables & éclairés. a M. Linnéus vint en France en 1738, & ne fut pas longtemps fans fe lier intimement avec M. Bernard de Juffieu. Ces deux hommes celebres, dont l'un étoit le feul rival que l'autre put redou ter, se réunirent dans plusieurs herborisations. L'impatience & l'activité de M. Linnéus qui ne disoit rien sans chaleur, opposées à la naiveté & au fang-froid de M. Bernard de Jusfieu, qui voyoit tonjours les beautés de la nature avec des yeux également fatisfaits, du rent offrir à tous les deux un contrafte bien étonnant. Ils se quitterent pénétrés d'une essime réciproque. M. Linnéus ne trouva point dans M. de Justieu, un admirateur, mais un juge équitable qui favoit apprécier ses travaux & fes projets, & qui voyoit s'élever un botaniste dont les systèmes devoient subjuguer toute l'Europe, sans être tenté de lui disputer

ais

re,

pen

Tu:

qui

art

que

ques

ica

mie

jua-

us ?

iatu

néus ong-

nard

dont

dou

ons.

nai

Jusde la

du

bien

fime

dans

juge

ax &

botauguer sputer cette conquête, lorsqu'il en avoit tous les moyens. Le botaniste Suédois lui a tenu compte de ce désintéressement, & il a rendu à M. de Jussieu vivant, des hommages qu'il a souvent resusés à la mémoire de l'illustre Tournesort.»

Je ne sais quoi, par je ne sais qui; prix, je ne sais combien, se vend je ne sais où, chez je ne sais qui est-ce. Cette brochure contient je ne sais combien de je ne sais quels vers, dont je sais sont bien ce qu'il faut penser, mais je ne sais qui aura la patience de les lire.

Epitre à M\*\*\*\*; vers de la même école. L'auteur àdresse ce distique à ceux qui voudroient le critiquer:

Ces petits Mirmidons qu'un bout d'oreille vend, Tout méprisés qu'ils sont, vont toujours en avant.

Il est fort honnête à lui de leur fournir ce qu'ils ont à dire.

On a fait à M. Dorat l'application de ces vers de la Fontaine.

l'étois chose légere, & volant à tout jet,
l'allois de seur en seur & d'objet en objet
A beaucoup de plaisir, mêlant un peu de gloire.
l'allois plus haut : peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! j'étois volage en vers comme en amour.

HOVE WAS INDESTRUCTION TO WIND HAVE

(\*) Ce libialte a see l'enviorage for

De Versailles , le 18 Mai 1780.

Pri

lui à d

cou

Du

On

mer barr

n N

» b

lune

pour

men dire

la v

ayan

& a

II

fe p

parti:

ration des a

Or

Maxin

vêque

encor

feron

Roi d

aife.

Nos grands seigneurs tiennent encore des courses de chevaux. La derniere étoit assez considérable & les paris ne l'étoient pas moins. Nos méchans de cour se sont permis de dire:

> Combien de têtes En tout vingt-quatre bêtes.

Ils ont compté les parieurs, les Jokeis & les chevaux ensemble.

L'évêque \*\*\* qui vit avec Mademoiselle Colombe, jolie actrice des Italiens, ayant été surpris avec elle, on a répandu ces vers à la Cour.

Un Saint Evêque & la Colombe
Étoient en récit un de ces jours.

Que fignifie ce discours?

Dit le banqueroutier la Combe, (\*)

Cette union est de l'église

Le type qu'on doit révérer.

On peut lever sans crime une fine chemise,

On peut lever fans crime une fine chemife, Quand on a le renom du bienheureux D\*\*\*\*\*

On fait beaucoup de plaisanterie sur le Ministre de la guerre, Prince de l'Empire, grand d'Espagne, &c. M. le Duc de Choiseul en reçut, il n'y a pas long-temps, une lettre qu'il a dit être très-plate, très-basse & par laquelle il lui assuroit entr'autres qu'il n'y avoit pas de

<sup>(\*)</sup> Ce libraire a été l'entremetteur.

80.

des

ffez

ins.

ire:

e les

Co-

été

rs à

Mi-

grand

n re-

qu'il

ruelle

as de

Prince en Europe qui fut plus empressé de lui complaire. Le soir même l'ex-Ministre donna à deviner, à son souper ordinaire de trente couverts, de quel Prince de l'Europe, lui, Duc de Choiseul, avoit le plus à se louer. On parcourut tous les Souverains & les vraiment Princes. Le Duc tira ses convives d'embarras. « Vous n'y êtes point, Messieurs ni messieure de Montmes, ce Prince est le Prince de Montmes de voici sa lettre pour preuve. »

Nos Ministres voudroient avoir de bonnes lunettes & qu'on en eût même inventé aussi pour les oreilles, asin d'être bien & promptement instruits de ce qui va se passer & se dire à Mohilow. Ils esperent l'apprendre par la voie de Berlin, le Monarque notre ami ayant pris, dit-on, des mesures pour le savoir & ayant même envoyé à cet sesset un émissire affidé dans la Russie blanche.

Il est assez plaisant que de deux côtés on se plaigne de la conduite de la Russie. Les partis opposés ont en effet également à redouter la puissance formidable de la confédération neutre, sans doute pour les intérêts des autres, mais non pour les siens propres.

On vient d'apprendre ici que l'Archiduc Maximilien est nommé Coadjuteur de l'Archevêque de Cologne, auquel ce Prince réunira encore plusieurs autres Etats. Les Hollandois seront peu flattés de cet événement, & le Roi de Prusse pourra aussi n'en être pas bien aise.

On the hulf que for le front

De Paris, le 20 Mai 1780.

teu Jon

Ou

là d

F

Jo

D

P

C

C

Dug

VOIC

US 2

T

MIN S

Entou

Je vo

Et d'i

Et les

lia :

pro

MLLE. Fanier actrice agréable dans les rô. les de suivantes à la comédie françoise, étoit depuis très-long-temps maîtresse de Dorat. Il avoit fait pour elle, d'après la connoissance intime des graces de cette actrice, des rôles analogues dans toutes les pieces de sa composition.

Voici des vers du foyer de la comédie

limenne & cu'on co cur memi

françoise.

L'Épouse de Mausole Ne put se consoler. Artemise étoit folle: Sage est la Fanier.

Mausole à son épouse avoit inoculé Un virus que depuis on appella V.... Fanier au contraire a bien articulé,

Que de Dorat elle se console Parce que de Dorat elle tient la V....

Le Comte de M. fit, il y a quelques jours, une partie de toupet sur le Pont-Neus & à midi avec sa semme dans leur carrosse. On a fait cette épigramme;

tions de Colomes, auquel es Prince raunira

Au Comte de M.... arracher le toupet,
C'est de par une semme un insigne sorsait;
On doit après pareille injure
Redouter un plus grand affront.
On dit aussi que sur le front
La Dame a pris une mesure.

Je ne sais si je vous ai dit l'accueil flatteur & les applaudissemens que le brave Paul Jones avoit reçus du public en plein opéra. Quelqu'un s'approcha de lui dans ce momentlà & lui présenta ces vers.

Fier de monter le bonhomme Richard,
Jones l'effroi des mers & de l'Irlande,
D'Anacréon déposa la guirlande
Pour se couvrir des sauriers de Jean Bart.

780.

étoit

at. Il

rôles

com-

nédie

isho!

ours,

& à

On a

aller

On prétend que M. le Comte d'Estaing s'approcha aussi de ce Commodore, pour lui dire

Ces honneurs vous font dûs:

La Nation qui les donne

Fait hommage à Bellone

En louant vos vertus.

Cet Américain joint à une valeur digne de Duguay Trouin un mérite littéraire assez distingué. Il sit l'année derniere des vers dont voici une soible traduction du moment.

### truction de notre nouvelle coménie français. Les rues qui Zy H.DuK A: Tozerone le non

### 

Entouré d'ennemis sur les stors mugissans
le vois les élémens, se briser avec rage,
Et d'un peuple outragé je combats les tyrans,
Et les traits de Lucinde animent mon courage.

on

c'e

for

no pui

das

. 1

ra,

Le

l'A

-I

le p

tour à fa

effu

de f

M. 5

dreff

conf

teurs

M. G opér

La

quoi

plien

encor

tempo

breuf

fur-to Monfi la cap

en ga

Ton

Entraîné (\*) par l'honneur sous un ciel étranger; Il me semble la voir au milieu des alarmes, De ma nouvelle route applanir le danger; Son image me plait dans le fracas des armes,

La nature à grands cris invoque le fommeil; Quand fon baume sur moi commence à se répandre, Occupé de Lucinde, & dans un doux réveil, Mon esprit enchanté croit la voir & l'entendre,

Ses traits me sont connus, ils sont tous dans mon cœur; Mille tendres regards charment encor ma vie, De la nuit de l'orage ils dissipent l'horreur; D'aucun soin inquiet mon ame n'est émue.

Je me retrace alors nos adieux si touchans; Lucinde me voyoit, & ne pouvoit rien dire. Est-ce un songe? grands dieux! non ces heureux instans Peuvent bien se sentir, mais non pas se décrire.

Je le tiens dans mes bras ce fantôme charmant, Poursuis donc, ô sommeil! ô rêve plein de charmes; Puisse Lucinde encor sourire à son amant; Il bravera les slots, la guerre & les alarmes.

On travaille toujours avec ardeur à la contruction de notre nouvelle comédie française. Les rues qui y aboutiront porteront le nom de nos dramatiques françois : ainsi nous aurons les rues de Corneille, de Moliere, de Racine, &c. Dans certains pays on éleve aux écrivains célebres des monumens; chez nous

<sup>(\*)</sup> Une affaire qu'il eut en Ecosse, sa patrie, le sit passer en Amérique.

on inscrit leur nom au coin des rues. Oh que c'est beau! si nous en croyons certaines personnes, c'est un moyen sûr de perpétuer leur nom, & n'avons nous pas leurs ouvrages? & puis n'est-ce pas que.... Mais n'en disons pas davantage, car en vérité cela fait pitié.

M. le Breton, nouveau directeur de l'opéra, vient de mourir d'une fluxion de poitrine. Le public désireroit cette place pour M. Gretry, compositeur charmant dont on répéte

l'Andromaque. Cas contemporates . compand'i

er,

IKI

dre,

œur;

nftans

re,

t,

rmes;

conf-

çaise.

nom

is au-

e, de

e aux

nous

le fit

On

L'opéra a écrit en corps à M. Gluck pour le prier de revenir. Ce compositeur, qui a tourné tant de têtes françoises, se rendra-t-il à sa demande, après le petit affront qu'il a essuyé au sujet d'Echo & Narcisse? Il fera bien de se tenir où il est; car il est bien vieux. M. Suard, de l'académie françoise, a eu l'adresse de se faire nommer conseiller de l'opéra à 2000 livres d'appointemens. Son premier conseil a été d'engager les musiciens & acteurs de ce théâtre à faire cette invitation à M. Gluck, asin de nous procurer de nouveaux opéras de sa composition.

La faim rend tout excufable; & voilà pourquoi tant de pitoyables brochures se multiplient sous nos yeux impunément. Voici donc encore quatre volumes dont le titre (Les contemporaines) ne peut manquer de faire nombreuse recrue de dupes parmi les étrangers sur tout. Vous pourriez l'être vous même, Monsieur, dans l'éloignement où vous êtes de la capitale, & je crois devoir vous mettre en garde contre de pareilles rapsodies, an-

Tome IX. R

1)

37

n I

n g

n a

n t'

» p

n ta

prit

à fo

le m

droit

joua

s'être

teme

à fon

n la

n tes

n fau

n vai

noncées pourtant comme les aventures des plus jolies femmes de l'age présent. Ces aventures-là. font de véritables contes à dormir debout. C'est envain que l'auteur a cru rendre ses perfonnages piquants en les indiquant par des domiciles connus & des initiales qu'on peut interprêter; on ne retrouve en eux que des Benêts & des Grifettes, dont le langage, moins familier que nigaud, affadit, ou plutôt; affoupit par degré le lecteur le plus entiché d'hiftoriettes. Ces contemporaines, ou ces jolles femmes de l'âge présent sont prises parmi les ouvrieres & les filles de bourgeois, mais à la vue des estampes qui accompagnent chaque aventure, on les prendroit pour les premieres élégantes de Paris. Dans le second volume que j'ai fous les yeux, il s'agit d'abord d'une certaine Demoiselle Zémire, (car l'auteur ne fait pas grace de la moindre politesse, & ces toujours Monsieur ou Mademoiselle en toutes lettres) cette Demoiselle Zemire, après beaucoup d'œillades, de petits foins & de syncopes préliminaires; s'amourache d'un M. Philippe, fon coufin, que M. H. fon oncle, avoit fait venir de sa Province pour le pousser dans le monde. Comme il n'étoit pas riche, M.H. n'approuvoit point l'amour de Mademoiselle Zemire; mais comme la petite fille étoit obstinée, & rusée, elle imagina le plaisant stratagême d'une grossesse pour se soustraire à l'empressement du cousin qui en sollicitoit la réalité d'une maniere affez plaisante, « Si vous voun liez... nous ferions certainement l'un à l'au-» tre. - Ah! parlez, mon coufin. - Il y?

lus là,

out,

do-

in-

Be

oins

Tou-

l'hif-

i les

ais à

aque

neres

dume

d'une

en rue

toutes

beau-

fynco-

1. Phi-

avoit

er dans

M.H.

noiselle

off obf-

Arata-

à l'em-

realite

us vou-

a l'au-

- Il ya

n un moyen de déterminer mon oncle. " Ouel est-il? - Je n'ose vous le dire. -" Est-ce donc une mauvaise action? - Non, n dans un fens. - Mais, qu'est-ce? - Je n ne vous le dirai jamais. - Mon cousin (dit n alors Zémire avec douceur) que je juge au » moins si je puis employer ce moyen-là. -" Exigez-vous que je le dise? - Je vous en n prie. - Ah, Zémire, commandez, ou je ne n vous le dirai pas. - Va, tu te fais bien n presser? - (à ses genoux) Mettons un n tiers, ma chere vie, dans nos intérêts. -" Quoi! tu te fais prier pour me dire ce que » je brûle d'envie de faire!... Oui, mon ami, » parlons à Maman. - Non, Zémire. - Je n ne te comprends donc pas. — Ce n'est pas " votre Maman, qu'il faut mettre d'intelli-" gence avec nous. - Eh! qui donc? - Un " autre vous-même, Zemire. - Vrai, je ne w t'entends pas. - Quoi! vous n'entendez » pas ce langage?... N'êtes-vous pas pour ma n tante, un autre elle-même? » Zemire rougit. prit un air sérieux, & répondit très-sagement à fon coufin, qu'elle n'entreroit jamais dans le mariage par cette porte là ; mais qu'elle feindroit ce qu'il lui avoit proposé. En effet, elle joua si adroitement son petit rôle, qu'après s'être attirée les reproches & les mauvais traitemens de M. H. son oncle, il finit par dire à son neveu : - " Tu as fait la faute; tu » la boiras. Ah! mon gaillard! vous me faites de ces tours, à moi!... Morbleu! je » faurai vous mettre à la raison!... allons je " vais obtenir de bonnes dispenses, & vous

R 2

mire quitta le matin ce qui déformoit sa jolie petite taille. Le pere apprend qu'elle l'a trompé. Mh! parbleu, dit-il, je m'en serois douté! mest-ce qu'une fille à moi pouvoit faire une fottise?... quant à vous, Monsieur le bon poètes, songez que je n'y veux rien perdre mais il y eût bien des gens qui en rabattirent d'un cran pour son mari. Et voilà ce que l'auteur appelle l'honneur éclipsé par l'amour.

d

f

tr

27

3)

ni

22 (

27 .]

n f

pré

n tr

n N

n pa

n m

" qu

La seconde aventure a pour titre : le Garçon de boutique. Ce garçon, (que l'auteur ne cesse d'écrire Garson pour le plaisir d'originalifer en tout) est un M. de Courbuisson, bon israélite, que ses parens adresserent du fond de leur Province à M. d'Aubussat, riche marchand de la rue du Roule. « Ce marchand, » dit l'auteur, n'étoit rien moins que philoso-» phe, mais de la philosophie du grand Fré-» déric; c'est-à-dire, qu'il étoit ardent, indus-" trieux, &c... Jusqu'alors il n'avoit eu chez » lui pour garçons de boutique, que de ces » jeunes fats de Paris, en habit noir & en » long cheveux bien poudrés, qui passent leur » jeunesse sur la porte d'une boutique, ou à » folâtrer dans un magafin. » Il reconnut des mœurs innocentes, & de l'ardeur au travail dans de Courbuisson; il sentit tout d'un coup que c'étoit un trésor, & il se proposa de donner tous ses soins à le former. Il en profits

Zė-

olie

ipe.

ité!

une

bon

ous.

rdre

Cette

nire,

rent

l'au-

Gar.

ir ne

gina-

bon

fond

mar-

nand,

iloso-I Fré-

indus-

chez

de ces

& en

nt leur

ou à

ut des

travail

n coup

le don-

profita

fi merveilleusement que M. d'Aubussat résolut de lui donner Mademoiselle Cloris, la seconde de ses filles. Il leur procura donc de petites entrevues dans le magasin, & le bon marchand philosophe s'applaudissoit de la retenue de Courbuisson, de la contrainte de sa fille, & de leur mutuelle application aux détails de commerce dont il les chargeoit. Un jour que Mademoiselle Cloris & de Courbuisson étoient chargés de porter tous les articles du Brouillard fur le grand livre, M. d'Aubussat appella de Courbuisson dans son cabinet & durant son son absence, Cloris jetta les yeux sur des tablettes que le jeune homme avoit glissées entre les livres d'affaires. Elle y trouva tout fraichement écrit, ces mots:

" 16 Mai : le plus heureux jour ma vie.

" Je viens de passer plus de deux heures avec

" Mademoiselle Cloris. Elle avoit oublié ses

" gants : je les ai trouvés, & je les ai bai
sés; mais je tremble qu'elle ne m'ait vu!

" car elle est revenue les chercher en cet

" instant. Je n'ai jamais été tenté du bien

" d'autrui; mais si j'avois pu garder ses gants,

" ou toute autre chose qui ait appartenu à

" Mademoiselle Cloris, j'en ferois mon tré
" sor. Mon Dieu, qu'elle est aimable!....

Cloris retourna le feuillet pour voir la page précédente. « 15 Mai. M. d'Aubussat m'a en» tretenu avec une bonté qui me pénetre.
» Mademoiselle Cloris est venue auprès de son
» papa : il lui a parlé avec une tendresse qui
» m'a charmé!... Aussi, elle est si aimable...
» quand elle a été partie, il m'a dit : — Je

» fuis un heureux pere! mes enfans font de » bons sujets, Cloris sur-tout, il avoit presque

33

2)

C

de

l'y

cl

ét

qu

je

V

ap

cr

qu

je

qu

17

. 19

17-

.

1)

17

8)

1)

3)

ne

ou

les

c'e

» la larme à l'œil. »

» 14 Mai. Mademoiselle Cloris a passé tout » près de moi, comme je portois les draps » de Louviers du magafin dans la boutique. » elle m'a dit : - Pourquoi porter cela feul! » je vais appeller Cyprien ... Elle a eu la » bonté de l'appeller... Cette attention de la » part d'une si charmante Demoiselle est bien » flatteule. »

» 13 Mai. Mademoiselle Cloris a souri de » ce que je disois à Cyprien.... » A cet endroit rentra de Courbuisson, & cela est grand

dommage affurément.

Hé bien, Monsieur, nous cherchons bien loin la bonne nature, & là voilà trait pour trait dans ce garçon de boutique. J'ai donc grand tort de traiter de rapsodies, d'aussi jolis

petits contes.

Ce jeune Probe, pour me servir de l'épithete de l'auteur, étoit un miracle de perfection morale. Une certaine Brigitte, femmede-chambre dans la maison, bien jeune, bien fraîche, bien réjouie, bien altérée, agaçoit par-ci par-là de Courbuisson. Elle se trouve un Dimanche après-diner, tête à tête avec lui; elle lui fait les plus tendres propositions, & s'anime au point de se jetter à corps perdu dans ses bras. Joseph ne fut qu'un brutal en comparaison de Courbuisson; il releva poliment Mlle Brigitte, & la remit doucement fur sa chaise, en lui disant : - a Bonne & aima-» bie fille, croyez que je sens tout le prix

n de votre affection: mais faire l'amour ici,

ne feroit pas convenable.....

de

que

out

ue,

la

e la

ien

de

en-

and

nien

our

olis

ėpi-

fec-

me-

bien

Coit

uve

vec

ons.

erdu

l en

nent

ir sa

ima-

prix

La troisieme aventure, est la fille échappée. Cette petite fuyarde de la maison paternelle, est du fauxbourg de .... Un honnête homme la rencontre au carrefour de Buffy. Elle lui demande la vieille rue du Temple, il offre de I'v conduire, elle l'accepte. Il lui demande chemin faifant, qui elle est, pourquoi elle étoit-là? Elle lui conte tout naturellement, que c'étoit pour avoir répondu à la lettre d'un jeune homme qui lui demandoit un rendezvous; que son frere, le sergent aux gardes, après l'avoir traitée de S... (Ce mot ne s'écrit pas ) avoit voulu lui casser les bras, & qu'elle étoit décampée pour chercher son jeune homme, dont elle lui montra la lettre que voici.

» Ma chere Adélaïde: si tu m'aimes, comn me je t'aime, tu me procureras une occan sion de te voir en toute liberté, pour te
n conter mille tendres choses que tu ne sais
n pas, petite sollette que tu es. Tâche de te
n trouver Dimanche sur les quatre heures à
n l'entrée du Boulevard; nous prendrons par
n les rues basses, où nons ne serons vus de
n personne. Adieu, ma chere Adélaïde. Je te
n promets bien du plaisir.

En voilà sans doute affez pour vous donner une idée très-claire de ces Contemparaines ou de ces plus jolies femmes de l'âge présent. Si les insomnies vous fatiguent autant que moi, c'est une excellente emplette à faire.

Il est d'usage que les tribunaux de la capi-

C

te

M

pe

&

ma

do

am

act

me

&

dir

dan

mil

cet

rég

tre

les

Un

per

cult

a f

mag

d'un

qui :

par

fole

on v

tale jouissent de huit à quinze jours de vacances, aux fêtes de la Pentecôte : leur clôture s'est faite par des causes affez intéressantes pour vous en entretenir. Le procès, que les héritiers de M. Boucher avoient intenté à M. de St. Maurice, Conseiller au Parlement, a été jugé à la Grand Chambre. La fentence du Châtelet a été confirmée, M. de St. Maurice renvoyé dans la possession de son legs, les mémoires contre lui supprimés, & les parties adverses condamnées aux dépens. La reconnoissance de ce magistrat s'est manifestée d'une maniere aussi piquante que généreuse envers M. Vulpian, son avocat. Quelques jours après le gain de cette affaire, il entend dès le matin du bruit dans la cour de sa maison; cela n'étoit pas ordinaire, il se leve, entr'ouvre ses rideaux, & regarde ce que c'est. Il apperçoit un cocher qui panfoit des chevaux, & un laquais en livrée qui causoit avec lui. Surpris qu'un etranger soit ainsi dans sa maifon fans l'en avoir prévenu, il ouvre sa fenêtre & se prépare à gronder son portier: mais ce n'étoit plus de ces êtres amphibies dont l'habit fait tantôt maître Jean, tantôt un maître d'Hôtel, c'étoit un Suiffe en livrée. M. Vulpian se frotte les yeux, & ne sachant ce que tout cela veut dire, il demande à ces gens à qui ils appartiennent; tous répondent, à vous Monsieur. Croyant rêver, il descend de fon appartement, le cocher lui fait voir une voiture charmante, & lui demande fon heure. Enfin on lui dit le fin mot, & il apprend que M. de St. Maurice avoit tout ordonne,

& pourvu à l'entretien & aux gages de tous ces nouveaux serviteurs.

an-

ure

ites

les

6 1

nt,

nce

au-

gs,

par-

re-

flée

en-

ours

des

on;

ou-

t. II

aux.

lui.

mai-

fe-

ier :

bies

t un

rree.

hant

ces

lent,

d de

une

heu-

rend

nne,

Vous n'apprendrez sans doute qu'avec attendrissement la mort de cette digne épouse Madame la Comtesse d'Harcourt, surnommée l'Artemise moderne. Uniquement penetrée du sentiment de sa douleur & de son amour. cette généreuse Dame s'est vouée, depuis la perte de son époux, à la vie la plus austère & la plus retirée : une fincere religion l'a maintenue jusqu'au tombeau dans cet abandon volontaire de toute société. La seule amie qu'elle se fut conservée, étoit l'Abbesse actuelle du Val de Grace, que des rapprochemens d'opinion lui rendoit intimement chere, & pour laquelle son amitié survit, si j'ose le dire, à elle-même. Parmi les legs confignés dans fon testament, on remarque celui de deux mille livres de rentes viageres au médecin de cette Abbesse, à la charge par lui de la voir régulièrement deux fois par semaine, & quatre fois par jour aux heures indiquées pendant les indispositions ou maladies de cette Dame. Un autre legs de deux cents livres de rentes perpétuelles, tend à prolonger une espece de culte envers le monument respectable qu'elle a fait élever à fon époux comme un hommage durable de sa tendresse : il est en faveur d'un garçon de chambre & de ses héritiers. qui sont tenus de nettoyer & frotter deux fois par semaine, la chapelle de N. D. où le mausolée de son mari est placé, & dans lequel on vient de l'inhumer elle-même. and the secretary care course on the statement

## De Verfailles , le 24 Mai 1780.

1

ti

E

S

N

A

C

m

Co

pr

FOI

pa

101

Ja

gn

De

de

de

en

dui

éto

ten

Un de nos grands ecclésiassiques vient d'obtenir la permission d'avoir un régiment de son nom. C'est, dit-on, un ancien privilege de la place éminente qu'il occupe. Vers, épigrammes à ce sujet : cela va sans dire, il saut vous amuser non des meilleurs, mais des plus méchans.

Le Cardinal a tant d'esprit
Qu'on peut le mettre à toute sausse.
De l'historien il prend la chausse,
Répand les dons du St. Esprit,
De la main gauche il prend la gorge,
De l'autre fait la bénédiction,
C'est un compere à rouge gorge
Qui remplit bien sa vocation.

On a mêlé ce beau sujet à d'autres évênemens de Cour & au partage du département de M. Bertin.

En ce pays tour se donne à propos;

Au Sieur le Noir les lotteries;

Les petites maisons au Ministre des Sceaux;

Des millions à la Comtesse \*\*\*

Un régiment au Cardinal;

Au joyeux Montbarrey des Bulles,

Puis un haras à l'arsenal;

Et puis dites qu'en France on fait tant de folies,

M. de Bertin a des dettes que paiera le Roi fans doute; car ceux qui héritent de ses dé-

pouilles se garderont bien de cette bonne-œutvre. C'est un honnête mortel fort simple, qui
n'a jamais été un grand homme, mais qui par
sa bonté s'est laissé tromper par les premiers
commis secrétaires. &c.; lesquels tous poutrant ont mal fait leurs propres assaires. Cet
Ex-Ministre vend sa charge dans l'ordre du
St. Esprit à M. de Sartine, qui la vendra à
M. Amelot, qui la vendra au Garde des Sceaux.
Au moyen de cette cascade mercantile, tous
les cols de ces Messieurs seront enharnachés
convenablement.

a fair appeller dene cante be a renda con mor

ob-

fon la

am-

faut

plus

13

HEIL

no

aling

don

通为

dire dans

ene-

ment

s all

perpe

cuire

ist s

STELL

e Roi

s de-

### De Paris, le 27 Mai 1780.

cupe family charles a fer procurer; de les ent Je crois vous avoir instruit, ou la renommée l'aura fait pour moi, d'une affaire célebre & monstrueuse intentée par l'Abbé de l'Epée contre M. Cazeau, relativement au prétendu Comte de Solar sourd & muet. Ce singulier procès se plaide à la Tournelle, & sur les informations qui ont été faites par le Commiffaire envoyé à cet effet en Languedoc; il paroît qu'elles ont conduit à prouver que le jeune Comte de Solar est mort au mois de Janvier 1774 à fon retour des eaux de Bagnieres, où il avoit été conduit par M. Cazeau. De forte qu'en rappellant cette époque du mois de Septembre 1773, que le prétendu Comte de Solar, dont il est question, a été trouvé en Picardie sur le chemin de Peronne, & conduit au château de Bicêtre, on ne peut qu'être étonné que cette question ait été agitée & soutenue si long-temps, & qu'elle ait exposé un

R 6

honnête citoyen à perdre sa fortune, sa la berte, son honneur & peut-être sa vie.

Le parlement de Rouen vient de prononcer un premier arrêt dans la cause du Comte de Lally. Il porte en substance, que l'intervention de M. d'Eprémenil, qui défend la mémoire de M. de Leyrit son oncle, sera admise pour y faire droit par un même jugement, dépens, dommages & intérêts réservés, & définitif. M. de Montholon, premier Président de cette Cour, qui est actuellement à Paris, s'est, dit-on, formalisé de ce que sa compagnie a fait appeller cette cause & a rendu cet arrêt fans sa participation. Le jeune Comte s'occupe sans relache à se procurer, de la part de tous ceux qui se trouvoient dans l'Inde. des atteflations favorables à son pere; ce sont peut-être de foibles ressources contre les informations judiciaires qui existent. Ses adverfaires raffemblent de leur côté de nouvelles imputations; il en résultera encore des mémoires aufh volumineux que ceux auxquels ce fameux procès donna lieu dans le temps.

Si vous êtes initié, Monsieur, dans les mysteres de la franc-maçonnerie, vous apprendrez avec plus de plaisir encore que moi profane, qu'un citoyen respectable par son âge, son extérieur, son caractere & ses talens, vient d'être élu vénérable de la trèsillustre loge des Neuf-Sœurs. L'invocation voilée des neuf-sœurs est pour cacher aux prophanes les véritables patrones de cette loge, dédiée aux Muses, dont la plupart des membres sont artistes ou beaux-esprits : le Papa

qu

pr

pie

2 1

po

no

hui

Le Do

SV

li-

TI

ncer

de

ren-

me-

mile

ent,

dé-

dent

ris .

gnie

rrêt

oc-

part

ide.

font

in-

ver-

elles

mes ce

HIE

les

ap-

mol

fon ta-

tres-

VOIpro-

oge,

nem-

Papa

grand-homme s'y fit initier à plus de quatrevingts ans; le docteur Francklin pouvoit seul lui succéder dignement. Sa réception a été. d'autant plus remarquable que le célebre Paul-Jones y avoit été invité. M. de la Dixmerie, de la société physique de Philadelphie, lui adressa un fort beau discours, qui n'a probablement nul rapport à la mysticité du lieu. car j'apprends qu'il sera publié incessamment.

Outre des discours, M. Feutry, fait comme vous le savez, de petits vers. En voici de sa facon, à l'occasion de la lettre honorable de M. le Garde des Sceaux à M. d'Aligre, par laquelle il lui annonçoit que le desir du Roi étoit de le maintenir dans son poste.

je d'anends, pour quiter lans, que le mo-

» Digne fruit des vertus de ton illustre race,

» Ton affable équité nous est un sûr recours :

» D'Aligre! Louis veut que tu gardes ta place : 0

» Ah! veuille aussi le Ciel te garder de longs jours! vous piece comage au Malabas. Il fain

M. Mercier fembloit depuis long-temps avoir quitté la scene, il vient d'y reparoître aux Italiens, par la Demande imprévue, dont la premiere représentation ne lui a laisse qu'un pied de nezhor egaran ol aus riolaov : iol

M. Le Mierre plus heureux aux François; a vu chaque jour accroître l'ivresse du public pour sa Veuve du Malabar. Sans doute que ce nouveau fuccès & le défaut de concurrence lui affureront le premier fauteuil académique. Le seul émule qu'il eut à redouter étoit seu Co qui pie eff., par un mari. al sandroit, il

qu'une femme répondit à angliante qu'on va

Lettre d'une Malabare, actuellement à Paris, à l'Ameur de la VEUVE DE MALABAR.

n

1

fi

g

n

C

ti

E

U

q

ti 8

jı

V

n

q

Pe

di

te

2

n

les fuccèder den mont. Sa réception a ét » Ah, Monsieur! que votre tragédie m'a fait plaifir, & que vous avez bien fait d'attaquer cette vilaine loi qui veut qu'une femme fe brûle, parce que fon mari s'est laisse mourir! Souffrez que je vous en remercie au nom de toutes les femmes du Malabar, Je crois pouvoir vous répondre de leur reconnoissance. C'est pour nous seule sans doute que l'humanité vous a diché cet ouvrage; car vous n'avez pas pu craindre qu'une loi de si mauvais exemple pût jamais prendre parmi les Européens. Aussi prête à retourner dans ma patrie. je n'attends, pour quitter Paris, que le moment où je verrai votre tragédie imprimée, Je veux la traduire dans ma langue naturelle, pour la faire lire, ou la lire moi-même, s'il le faut, à tous mes compatriotes. Une fois votre piece connue au Malabar, il faut que l'une des deux y tombe à plat, ou la loi, ou la tragédie; & vous ne croyez sûrement pas, Monfieur, que ce foit la tragédie »

» Quoi de plus absurde en effet que cette loi : vouloir que le mariage, institué pour la population, serve à dépeupler le monde, & puis, on peut bien mourir pour un mari qu'on aime; mais on ne veut pas y être condamnée, c'est en avoir la peine, sans en avoir le mérite. Il est inutile, sans doute, de vous dire que cette loi avoit été faite par un homme, & qui pis est, par un mari. Il faudroit donc qu'une semme répondit d'une santé qu'on va

perdre peut-être hors du ménage; quand lè mari meurt, pour ainsi dire, d'inconstance, il faudroit que sa femme mourût de fidélité; cela

dank un erar faire le hien

n'est pas naturel. »

1711/

iul

ma

'at-

ıme

ou-

lom

FOIS

nce.

ma-

n'a.

vais

Iro-

rie.

no-

née

He .

54

fois

que

ou

as,

Hall

ette

r la

, &

i'on

iée.

me-

dire

me.

onc

1 V2

" Vous autres, François, qui trouvez que le mariage est toujours un peu triste, jugez si la perspective du bûcher étoit propre à l'égaver parmi nous. Savez-vous bien que ce n'étoit pas une petite affaire que de se marier. Il falloit, outre la fortune du prétendu, calculer exactement son âge, vérifier sa santé, &c. Aujourd'hui ( car dejà la révolution est arrivée) une honnête fille pourra se marier sans

tant de façon. »

» Si cette loi est contraire aux mœurs des Européens en général, à plus forte raison aux mœurs de Paris en particulier; & je gage bien qu'aucun sexe, chez vous, n'auroit voulu l'introduire; les maris tiennent trop à la politesse. & les femmes à l'humanité. D'ailleurs soyons justes, il faut avoir pitié des moribonds, & en vérité les maris sont quelquesois si las de leur menage, quand ils partent pour l'autre monde, que leur proposer de faire route avec leur femme, ce n'est pas toujours de quoi adoucir l'ennui du voyage.

» Agréez, Monsieur, l'expression réitérée de ma reconnoissance. Toutes mes compatriotes seront prêtes à vous en donner des preuves, si jamais la fortune vous pousse sur les côtes du Malabar. J'ose vous promettre qu'il ne tiendra qu'à vous d'épouser toutes les veuves que vous aurez fauvées du bûcher.

l'ai l'honneur d'être, &c.

tie

ri

fre

fo

Le

m

Ga

fe

ga

fo

eft

ter

la

mo

la

on

do

bri

ac

il (

de

une

le

por

M.

ďo

cin

ave

Au

Les meilleures intentions, les plus belles actions font fouvent critiquées. Faire du bien aux hommes c'est attiser leur haine. Peut-on dans un état faire le bien sans qu'il en résulte quelque mal. Il faut qu'un meure pour tous: c'est une maxime en politique. M. Necker qui voudroit rendre tous les hommes heureux & tous les François exempts d'impôts, vient pour. tant de se voir cruellement déchiré dans un pamphlet, dont le titre est : Lettre de M. Turgot à M. M\*\*. On blame ses opérations de finance: on l'affimile encore à Law. On remonte à ce qu'il étoit avant 1753, & avant cette époque. On l'accuse d'être parvenu à son état de finance par la mort du banquier Vernet, dont il étoit le commis. Madame Necker n'est pas épargnée; on va chercher ce qu'elle faisoit à Geneve avant for mariage; & nous l'y voyons maitreffe d'école, comme, avant de venir en France, M. Necker nous est donné pour un ouvrier en horlogerie. Vous m'avouerez que ces traits, s'ils pouvoient être vrais, étoient. de trop dans une critique de fes opérations. A vous dire vrai, cependant, la suppression des receveurs généraux n'y est pas traitée mal. On l'accuse encore de mettre tout en operations de banque, & d'avoir confervé & fait éclater l'animofité & la haine que les banquiers affectent d'avoir contre la finance.

La premiere édition de cette brochure n'avoit point fait de bruit, parce qu'elle avoit été envoyée dans les maisons. La seconde où se trouve la comparaison entre Mrs. Necker & Law, que je vous ai envoyée, il y a quelac-

olen

-on

ulte

us:

qui

8

our-

un

irgot

ice;

ce

que.

ince

toit

iée:

eve

naî-

еп

un

que

ient.

ons.

fion

mal.

era-

fait

iers

n'a-

voit

où

ker

uel-

que temps, cause la plus grande sermenta-

Je ne vais jamais au spectacle que je ne m'attende à n'en point sortir. Le feu, ce terrible élément, & qui l'est encore davantage à nos falles de spectacle qu'ailleurs, me fait frémir toutes les fois que j'y pense. On faisoit une répétition de l'opéra d'Andromaque. Le garçon chargé d'allumer les poëles, avoit mis dans celui de la falle où fe tiennent les Gardes-Françoises dix-huit buches entieres & fermé la porte. Cette falle est auprès du magasin des décorations. Sur les huit heures du soir, la cour des fontaines du Palais Royal est remplie de fumée, personne n'y fait attention. M. de Vougny passe par-là, juge que la fumée vient du derriere de l'opéra, & y monte. On accourt, on ne peut entrer dans la salle, on étouffe. Les pompiers arrivent & on éteint avec peine le poële. Il est hors de doute qu'une heure plus tard, l'opéra étoit brûle. Les pompiers y ont passé la nuit. On a caché, autant que possible, cet accident, mais il est à craindre que si on ne prend pas plus de précautions, ce spectacle brûlera encore une fois. Son organil out un fort facel, and

On nous accuse avec raison de n'avoir pas le courage de sacrisier un bon mot, n'importe qui il attaque. M. Marmontel est ami de M. Gretry. C'est son faiseur, son fournisseur d'opéra italiens, comme il est celui de M. Piccini à l'opéra. M. Gretry soupoit chez Audinot avec plusieurs actrices & d'autres personnes. Au desser, & le vin de Champagne échaus-

AL

Je

Enc Je

En

Ou

Les

Mai

fant les têtes, on rit, on chanta, on lâcha l'épigramme sur les musiciens, les acteurs, les poëtes, & sur M. Marmontel par conséquent. On disoit de lui qu'il avoit pris dans ses contes presque tous les sujets de ses comédies & opéra; cela est faux, mais passons cela à des gens qui n'en savent pas davantage. On ajouta qu'il étoit étonnant qu'il eût fait de si jolis contes & de si mauvaises pieces, quoique tirées de ses contes. Ah l ah l' reprit M. Gretry, on peut donc dire qu'il a mis ses contes en pieces.

## PLACET EN VERS LIBRES.

Aux grands un placet présenté
N'admet point de plaisanterie
Au-lieu que dans la poésie
L'on s'exprime avec liberté.

Voici donc per quelle aventure VS 201919 10

Dans un jour de combat où j'étois à cheval, Par le seul mouvement de ma fringante bête,

Certain Seigneur leva la tête.

Son orgueil eut un fort fatal,

Et sur sa Seigneurie une balle échappée on au Vous la rendie à l'instant écloppée :

Je crus que c'étoit fait de moi, l'up sind

Du plus vif des plaisirs, & par la même loi,

Cette partie est mortelle, hélas!

âcha

, les

uent.

con-

es &

la à

. On

de fi

oique

Gre-

tes en

Cition

1101

1 119

dans. ol d

00.6

ogues.

eluid

2.62.6

ho li

061

ie co

porte

O M

ago'h cini à

3975

ib på

(403) Autant que par le cœur, au milieu des combats; Je me crois un garçon à me vanter habile Sans pourtant faire le hableur. Ouand vers l'ennemi l'on s'avance En ausi bonne contenance, C'est figne qu'on n'a pas peur. On dit que de colere Le dieu de Lampsaque en frémit, L'amour en fit part à sa mere, Et la déeffe le plaignit. Une jeune & riché pucelle Oui par les nœuds facrés m'attiroit auprès d'elle, Comme bien d'autres en gémit. C'est encore une perte réelle Que me cause ce coup maudit. Êrre à peine dans le bel âge Et perdre un si grand avantage, Rien n'est plus trifte en vérité!

Encor fi tout-à-fait j'étois devenu fille, Je m'en confolerois, car je ferois gentille, Et je le dis fans vanité!

En ce cas quelque bon apôtre Me feroit trouver d'un côté Ce que j'aurois perdu de l'autre.

En écharpe d'abord fi le pauvre estropié Ou dans un voile noir avoit ofé paroître, Les courtisans bénins en auroient ri peut-être, Mais les Dames au moins en auroient eu pitié.

J'aurois avec leur affistance Obtenu quelque récompense; Car je ne puis conter mon funeste accident Devant la femme la plus fage, Qu'elle ne pâlisse à l'instant, Es ne dife, c'est grand dommage! echalists des francemona

On demande la croix avec la pension

Lorsqu'un jour de bataille ou devant une place,
On a reçu dans l'action

Aux jambes & aux bras quelque contusion:
Et que peut-on faire à ma place,
Pour ceux qui sont dans mon cas!
Je crois mériter même grace
En perdant ce qui fait les jambes & les bras.
Par quelque objet que ce puisse être,
N'étant plus jamais dissipé,
Sans maîtresse sur le veux être occupé
Du seul soin de servir mon maître.

De Paris, le 3 Juin 1780.

82

Ce

me

ch

n'e

lo

les

ou

ke

pr

les

po ho il f

for

de

to

ph

au

å

s'a

nic

fav

jan

pie

av

dre

tra

lib

en

pa

let

for

L'IMPARTIALITÉ n'est guere plus la vertu des Lettrés que celle des Politiques, & depuis dix-huit fiecles, on n'a pu parvenir à fixer encore une opinion universelle sur la supériorité des anciens ou des modernes; du moins, sur le véritable mérite des uns & des autres. Comment se pourroit-il que nous fussions d'accord fur celui d'un contemporain, d'un étranger, d'un ennemi? Comment concilier la vanité Françoise & l'orgueil Britannique? Le préjugé national de ces derniers n'est-il pas, qu'un Anglois bat quatre François? Cela est trèsfaux fans doute, mais, comme le dit Milord Chesterfield; il faut le laisser croire au peuple, cette opinion les aidera à en battre un. En remontant plus haut, nous reconnoîtrons l'influence des mêmes préventions parmi les gens les gens les plus inftruits : consultez-les sur le parallele des grands hommes des deux nations,

& nous ne serons bientôt que des Pygmées. Cela est fou, cela est ridicule, mais nous-mêmes, ne fommes-nous pas tant foit peu entichés de cette manie égoiste? Notre Voltaire n'est pas assez d'être grand poëte, nous voulons qu'il soit le plus grand; & dès-lors, voilà les bandes littéraires aux prises pour l'élever ou le ravaler. Les Anglois nous opposent Shakespear comme son maître, & cette offensante prétention, excite de notre part les critiques les plus outrées & les plus déraisonnables. Nous poussons l'injustice au point de refuser à cet homme extraordinaire le génie poétique dont il fut animé; & pour quelques trivialités, infoutenables pour la délicatesse de notre goût & de notre fiecle, nous traitons de farces fes nombreuses pieces dramatiques, qui montrent partout la touche sublime du grand-maître, du philosophe sensible & observateur. Semblable au fleuve des Amazones il roule ensemble l'or & le fable; mais ce fut par système; pour s'affervir au génie de son siecle, & aux opinions dominantes de ses contemporains. Nous savons tout cela, mais nous ne l'avouerons jamais : de même que, s'il s'écarta dans ses pieces de la régularité méchanique que nous avons adoptée, ce ne fut que pour les rendre intéressantes à sa nation pour laquelle il travailla. Les Anglois, factieux par esprit de liberté, s'enthousiasmoient, & se transportent encore à la vue de ces tableaux animés d'une partie de l'histoire de leur pays, de celle de leurs Rois & des grands personnages qui en font le sujet. Ils assistoient à un siecle, où à

1780.

vertu
depuis
fixer
fupénoins,
nutres.
s d'acétranla vaè Le
il pas,
t trèsMilord

euple,

in re-

s l'in-

gens

fur le

tions,

mo Ar

Fr

Ar

gu

Fr

les

CO

Ca

dif

arı

еп

de

tro

tar

fils

do

ma

for

far

pe

1)

9

n

un regne & à ses événemens; & cette multiplicité de faits mis en action, d'après la tradition de l'histoire, entretenoit l'esprit remuant & fougueux du peuple Anglois ; c'étoit en effer un spectacle singulièrement convenable & analogue à son caractere. Ce fut encore pour complaire à ce peuple, pour careffer ses préjugés, pour satisfaire à sa morgue, qu'il introduisit quelquesois le plus bas citoyen auprès du personnage le plus élevé, & qu'il nous gratifia par fois, malgré la loyauté reconnue des François, de l'épithete de Chiens & de Perfides; de même que les Romains traitoient de barbares, le reste de la terre, & les Grecs même, leurs maîtres en politesse comme en talens. of 200 to the

C'est donc avec raison que M. le Tourneur, dans son excellente traduction de Shakespear, donne le titre de Drames-historiques aux ouvrages de ce poëte. Voici les sept & huit volumes qui paroissent; & vous les trouverez d'autant plus intéressans, que M. le Tourneur y a placé des remarques historiques très-intructives sur les différentes pieces qu'il a déjà traduites. Vous les lirez avec attention, & vous y puiserez de nouveaux titres d'admiration pour le poète, & d'estime pour les talens & la sagacité de son traducteur.

Le seprieme volume contient la vie du Roi Jean. Ce Roi Jean est connu dans l'histoire sous le nom de Jean sans terre. Il profita de l'absence de Richard I, surnommé Cœur de Lion, qui s'étoit réuni à Philippe-Auguste pour la conquête de la Terre-Sainte, & usurpa

multi-

a tra

nuant

it en

nable

ncore

er fes

qu'il

n au-

nous

nnue

& de

toient

Grecs

ne en

neur,

pear,

K OU-

t vo-

verez

rneut

s-inf-

a dejà

r, &

lmira-

es ta-

u Roi

**ftoire** 

ta de

eur de

guste

furpa

地設

la couronne d'Angleterre, qu'il conserva à la mort de Richard, au préjudice de son neveu Arthur, legitime héritier du trône. Le Roi de France fait sommer Jean de remettre le jeune Arthur dans ses droits; il le refuse; & la guerre se déclare entreux. Jean vient en France, & attaque l'armée de Philippe devant les murs d'Angers. Cependant, avant d'en venir aux mains, il est question de paix & de conciliation; lorsque tout-à-coup furvient un Cardinal Pandolphe qui seme de nouveau la discorde entre les deux partis. On prend les armes, & le jeune Arthur est pris & envoyé en Angleterre par le Roi Jean. Je passe rapidement fur tous ces détails qui forment les trois premiers actes: mais à la vue de Constance, désolée, désespérée de la perte de son fils Arthur, je me sens pénétré de toute sa douleur maternelle. Le caractère de cette mere malheureuse, me semble trace d'après une profonde connoissance du cœur humain; & voilà fans doute de ces traits sublimes où l'on ne peut méconnoître le grand Poëte & le Philofophe.

" Philippe.... aimable Conftance, consolez" vous. Constance. Non, je ne veux ni con" seils ni consolations. Je ne veux que ce qui
" met fin à tous les conseils, la seule & vé" ritable consolation des malheureux, la mort,
" la mort. O mort pleine de charmes à mes
" yeux! toi, objet de haine & de terreur
" pour l'homme heureux! fors du sein de la
" nuit éternelle! leve-toi de la couche im" pure! viens, & j'embrasserai ton squelette

-33

.33

33

22

3)

lu

11

39

1)

10

2)

6)

n (

» 1

n 1

» (

» T

» I

\$ 3

9) 71

11 1

» 1

n n

du .

7

» horrible! je collerai mes joues contre tes
» os décharnés! je fermerai ma bouche de ta
» pouffiere cadavereuse! je veux devenir un
» spectre, objet d'horreur semblable à toi!
» viens, lance sur moi tes plus affreux re» gards, & je croirai que tu me souris, &
» je te donnerai un baiser aussi tendre que le
» baiser d'un époux! ô toi, l'amour des in» fortunés, viens à moi! »

Pandolphe. u Madame, ce que vous dites-là. » est de la folie & non de la douleur. » Constance. " C'est un crime à toi de me de-» mentir ainfi. Non, je ne suis pas insensée; » ces cheveux que j'arrache sont les miens: » mon nom est Constance; j'étois l'épouse de " Geoffroy; le jeune Arthur est mon fils, & » je l'ai perdu. Non, je ne suis pas insenses » Mais, plût au ciel que je le fusse? car alors, » fans doute, je m'oublierois moi-même. Oh! » si je pouvois m'oublier, de quel chagrin je » perdrois le souvenir! si j'étois insensée, j'ou-» blierois mon fils; ou dans ma folie, je ne » verrois en lui qu'un enfant étranger & is-» différent pour moi. Ah! je ne suis pas in-» sensée, je ne sais que trop bien la différence » de ces deux calamités, de la folie & de » ma perte. Oh! si ces mains pouvoient aussi » aisément racheter mon fils, qu'elles peu-" vent arracher ces cheveux!.... Mon cher » fils, mon pauvre enfant est captif! - Car-» dinal, je vous ai entendu dire, que nous » reverrons, que nous reconnoîtrons nos » amis dans le ciel. Si cela est, je reverrai donc » mon fils. Ah! il n'est jamais né parmi les " mortels e tes de ta

r un

x re-

s, &

ue le

s in-

es-là,

ur. »

e de-

nfee:

iens:

ise de

ls, &

enfée.

alors,

Oh!

rin je

·j'ou-

je ne

& in-

as in-

erence

& de

t ausli

peu-

cher

- Car-

nous

s nos

ai donc

mi les

nortels

mortels d'enfant plus aimable, plus plein de marces; mais hélas! le chagrin, comme un ver rongeur, va détruîre cette fleur naifmante, & fléttir les roses naturelles de son teint, il ne sera plus qu'un spectre pâle, désait, languissant & décharné. Il mourra dans cet état, & s'il ressuscite, quand je le mencontrerai dans la cour des cieux, je ne le reconnoîtrai point; ainsi jamais, jamais je ne pourrai revoir mon joli ensant, mon mon cher Arthur!

Pandolphe. « Vous êtes trop obstinée dans " votre chagrin ... Conftance, " Il me parle, lui qui n'a jamais eu de fils!... " Oui, ma » douleur me tient lieu de mon fils; elle remn plit tous les lieux ou je voyois mon fils; » elle me fuit comme lui, & m'accompagne » par-tout; elle me le montre avec tous ses n traits charmans; elle me fait entendre les » sons de sa voix, & me répete ses paroles: » elle rappelle à ma mémoire tout ce qu'il » avoit de graces & de charmes. Et chaque fois » que je rencontre ses vêtemens, ils me sem-» blent revêtir le fantôme de mon fils, je crois n le voir encore. J'ai donc raison de chérir ma " douleur. — Ah! Dieu!.... — Je ne veux » plus conferver ces ornemens arranges fur » ma tête... quand le défordre est dans mon » ame. (Elle arrache fa parure) O Dieu! " mon enfant, mon Arthur, mon cher fils! ma " vie, ma joie, mon foutien, mon univers, » l'appui de mon veuvage, la confolation de " mes maux! " (Elle fort avec tous les fignes du désespoir.) Tome IX.

93

17

3)

27

27

2)

n 1

n 1

n c

2) 77

1) 4

n d

n fi

n te

n pe

n C1

n VC

n m

n qu

re:

Ouel sublime pathétique dans cette scene! quelle vérité d'expression! quelle chaleur, quelle tendresse! quelle mere pourroit n'en pas suffoquer de douleur! & vous-même. Monsieur, n'en ressentez-vous pas la plus déchirante impression? mais ce qui doit émouvoir la fenfibilité de l'homme le plus fauvage, c'est la candeur de ce jeune Arthur envers un scélérat prêt à l'affassiner : cette scene est digne de la plus juste admiration; il en est peu, où l'homme sensible éprouve un mal-aise moral plus pénible, & plus cruel. Ce scélérat, nomme Hubert, entre avec ses bourreaux, leur ordonne de faire rougir les fers dont il doit se servir, & de se tenir prêts au moindre fignal. Arrive le jeune Arthur. « Bon jour, » Hubert. H.... Bon jour, petit Prince. A. » Aussi petit Prince qu'il est possible de l'é-» tre.... - Vous êtes trifte... Hé mon Dieu, » je croyois que personne ne devoit être » triste, que moi.... Par mon baptême, si j'è-» tois hors de prison, & réduit à garder les » moutons, je serois gai tant que le jour du-» reroit. Et je le serois même ici, sans le » foupçon où je suis, que mon oncle cher-» che à me faire encore plus de mal. Il me raint, & je le crains aussi. Est-ce donc ma » faute, si je suis fils de Geoffroy? non su-» rement;.... & plût au ciel, que je fusse » votre fils, Hubert! car vous m'aimeriez. » Hubert (bas.) Si je m'entretiens avec lui, » ses innocens propos vont réveiller la pitié » morte dans mon sein. Il faut me hâter & n terminer. A.... Etes-vous malade, Hubert?

, vous êtes pâle aujourd'hui. En vérité, je ene! » voudrois que vous fussiez un peu malade. eur. » afin de veiller toute la nuit affis auprès de n'en " vous. — Hélas! je suis sûr que je vous me. " aime plus que vous ne m'aimez. H. Ses difs de-» cours s'emparent de mon cœur, (il donne moun un papier à Arthur) lisez jeune Arthur.... age, » A — Quoi! il faut que vous me brûliez rs un " les yeux avec un fer rouge? — Oui, jeune A din enfant, il le faut. - Et vous le ferez? peu, » Et je le ferai. A — en aurez-vous le cœur? mo-» quand vous aviez seulement un léger mal erat, » de tête, je ceignois votre front du plus leur » beau voile que j'eusse. Une Princesse l'adoit » voit tissu pour moi, & je ne vous l'ai jaindre » mais redemandé. Au milieu de la nuit, vojour, n tre tête reposoit sur mes mains : assidu & e. A. » vigilant autour de vous comme les minutes le l'ê-» autour des heures, je tâchois de vous al-Dieu. » léguer le poids du temps, en vous demanêtre » dant à chaque instant : Hubert, que vous fi j'en manque-t-il? où est votre mal? que puis je faire er les n pour vous? quel service peut vous rendre mon ur du-» amitié? Le fils le plus pauvre, le dernier ans le » des hommes, fût resté tranquille & dans le chern filence, & ne vous eût pas dit un mot de Il me » tendresse. Et vous, vous aviez un Prince nc ma » pour vous servir dans votre infirmité! on sû-" croyez, fi vous voulez, que mon amour fuffe " n'étoit qu'hypocrisse; croyez-le, si vous neriez. " voulez. Si c'est la volonté du ciel que vous c lui. » me maltraitiez si cruellement, il faut bien a pitie " que vous le fassiez. Quoi! vous m'arracheter & rez les yeux, ces yeux qui ne vous ont ubert?

S 2

» jamais regardé, qui ne vous regarderom » jamais, que pour vous fourire. - J'ai juré n de le faire.... - Etes-vous donc plus dur. » plus infentible que ce fer ?.... H. ( il frappe » du pied , les bourreaux entrent) avancez.... " Donnez-moi ce fer, & liez-le ici. - A. Ah. » fauvez-moi Hubert, fauvez-moi... Hélas! » qu'avez-vous besoin d'employer tant de vio-» lence & de force? je ne bougerai pas; je » resterai immobile comme la pierre. Au nom » du ciel, Hubert, que je ne sois pas lie! -» Ecoutez-moi, Hubert; renvoyez ces hom-» mes affreux, & je vais m'affeoit tranquille » comme un agneau. Je ne ferai aucune re-» sistance, aucun mouvement; je ne dirai pas » une seule parole; je ne regarderai pas même » le fer avec colere. Renvoyez seulement ca » hommes & je vous pardonnerai, quelque » tourment que vous me fassiez fouffrir. -» H. (aux bourreaux) allez, laissez-moi feul n avec lui. - A. (voyant H. filencicux & morne.) » Hélas! j'ai offense & perdu mon ami. Il a un œil severe, mais il a un cœur tendre » Hubert, que mon ami reparoisse, afin que » fa pitié fauve la vie du vôtre. - H. -» Allons, préparez-vous. — A. Ny a-t-l » plus d'espérance? - Non; il faut que vous n perdiez les yeux. n Le cœur saigne à tant d'innocence & d'in-

I

e

n

te

fi

P

8

fli

Pa

C'

pe

20

mi

un

fei

no

fu

CO

cui

tra

àl

Le cœur saigne à tant d'innocence & d'ingénuité. Pour le peu qu'on s'abandonne à son imagination, & qu'on se livre à l'impression prosonde du sentiment, on ne peut qu'être frappé des prodigieuses ressources du génie de Shakespear, & l'on oublie bientôt les inégalités, ou pour dire vrai, les trivialités bizarres qu'il a placées, trop complaisamment pour la populace, auprès des beautés les plus di-

gnes d'admiration.

leront

i juré

s dur.

frappe

cez....

A. Ah.

Hélas!

de vio-

as; je

u nom

lie! -

s hom-

nguille

nne re-

irai pas

s même

ent ces

quelque

frir. -

noi feul

morne.

mi. Il a

tendre.

afin que

- H. -

y a-t-il

ue vous

& d'in-

ne à fon

npreffion

qu'être

génie de

es inega-

Mlle. Aménaïde, l'une de nos plus jolies & des plus élégantes courtisannes, tourmentée par le démon-conjugal, a tout-à-coup renoncé aux vanités de ce monde, s'est défait de ses diamans, de ses chevaux gris pommelés & de sa belle voiture dorée, pour épouser en légitimes nœuds un Cor de chasse à larges épaules, du Prince de Monaco. Quoique jeune encore, elle a eu l'esprit, contre l'usage de ces Dames, d'amasser dans son métier & à la sueur de son corps, fix bonnes mille livres de rentes, que le musicien ne manguera pas de difsiper peut-être à la sueur du sien, pour ne pas démentir ce vieux proverbe tant rebattu, & si souvent confirme, que ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour.

L'amour occasionne-t-il autant de maux que l'auri sacra sames? la sois insatiable de l'or. Ici c'est une banqueroute prosondément méditée pendant des années entieres, là c'est une amante jalouse qui verse le poison de l'ignominie dans le cœur revenu à lui. Dans les uns l'intérêt impose silence aux plus tendres sentimens; dans les autres l'amour ne connoit aucunes bornes; si le premier est aveugle sur le point le plus délicat de la vie, le seçond sacrisse tout à ses desirs & ne garde aucune mesure. Voyez les chess d'une administration; chez eux les places, les graces sont à l'encan. Un Magistrat ne succombe à l'attrait

5 3

séduisant d'une seule solliciteuse que lorsqu'il sent que la ressource de l'or lui manque. L'homme de Dieu ne se dévoue au culte des autels que dans les vues d'un avancement où le faste & l'aisance accompagne toujours le désordre de la conduite. Sans les jettons, l'académie verroit ses assemblées moins nombreuses. Et les semmes & l'amour.... Mais je m'égare. Je voulois vous conter une histoire qui fourniroit à un prédicateur de quoi s'étendre joiment pendant deux heures. La voici :

M. Macé orfevre, bijoutier, faiseur d'asfaires, enfin homme à tout, hors à l'honneur, avoit épousé une femme riche, jeune & jolie qu'il rendoit malheureuse par sa maniere de se conduire avec elle. Vive, sémillante, elle aimoit le plaisir & son mari ne lui en procuroit point; le devoir conjugal a même été corrompu deux fois dans sa source. Tous ces motifs étoient bien propres à éloigner une femme de tout commerce avec un mari & à la jetter dans l'intrigue. Un jeune cœur a befoin d'aliment. Jusques-là je l'excuse. Quelque temps après, son mari fait une banqueroute considérable. Comme il n'étoit alors occupé que d'intérêt, il la laissoit assez souvent à ellemême & se contentoit de faire retomber sur elle les désagrémens qu'il éprouvoit dans l'arrangement de ses affaires & dans la poursuite d'un procès criminel au sujet d'argent travaille qui n'étoit pas au titre. Sa femme supportoit fon humeur fauvage que suivoient souvent les plus violens outrages. Il le falloit pour continuer ses intrigues amoureuses. Un jour elle

f

0

d

P

la

fe

el

fe

la

n's

ma

&

cro

la

diff

des

teu

a beuelque eroute occupé à elleer fur ns l'arurfuite availle portoit ent les r conur elle

fqu'il

hom-

utels

fafte

ordre

démie

es. Et

re. Je

ourni-

ioli-

d'af-

neur,

& jo-

aniere

lante,

lui en

même

Tous

er une

ri & a

écrivoit à son amant, substitut de la Cour des Aides; le mari s'en apperçoit, fait semblant de rien & fort. La lettre est donnée à un commissionnaire : le mari la retire de ses mains en l'intéressant un peu. Il revient, maltraite sa femme & la menace du couvent. Elle apprend qu'il se sert de cette piece pour exécuter son dessein, qu'il méditoit même auparavant, va consulter son amant, & lui confie que son mari se sert de faux poincons. Aufsi-tôt il fut décidé qu'on le dénonceroit. La femme sans réfléchir aux suites, étant arrivée chez elle. fait avertir les gardes-jurés de la monnoie, après leur avoir écrit que son mari avoit des faux poincons qu'on trouveroit dans un endroit qu'elle leur désignoit. On vient chez lui on visite, on trouve les poinçons. Il est conduit en prison. Il n'y est pas plutôt qu'on apperçoit le danger qui pouvoit en résulter pour la femme & le déshonneur pour lui & par consequent pour elle aussi. La femme court, va & vient, frappe à toutes les portes. Comme elle est jolie, on espere que son sort intéresfera & vous devinez le prix qu'on mettra à la grace. Pour elle, je ne doute pas qu'elle n'y consente, pourvu qu'elle ne voie plus son mari en ce monde. Elle espere obtenir sa grace & un ordre qui le renfermera pour le reste de ses jours. Je suis d'autant plus porté à le croire que les choses en sont restées-là & que la procédure va très-lentement. Cela n'est pas difficile à croire, puisqu'elle étoit l'amante d'un des premiers de ses juges & de ses rapporteurs, & qu'il a un porte-feuille bien garni,

SA

qu'on a refuse de rendre au mari, parce qu'il faut que la semme retrouve son bien.

Quatrain envoyé à Mlle. Bingant, avec deux chandeliers à Bobêches.

Anjourd'hui sur l'autel d'un petit dieu malin

Je viens modestement déposer ma bobêche :

Toi, prêtre de ce lieu, songe chaque matin

D'y mettre la chandelle & d'allumer la mêche.

## De Paris, le 7 Juin 1780.

It paroît une estampe représentant M. Necker souillant dans la fange & dans le ruisseau avec un bâton. Il en fait sortir des écus; à côté est M. de Sartine qui les ramasse pour en faire des ricochets sur l'eau à la manière des ensans. L'apologue s'explique fans commentaire. Voici des vers qu'on a faits pour pendant à cette estampe.

Dans le pays des perfidies,

Dans le féjour si renommé

Pour les horreurs & les folies,

On vir hier la vérité.... (le 2)

Se présenter en cul de lampe.

Heureux encore quand elle le peut

Se faire voir dans une estampe,

Même au Monarque qui la veut.

Elle arriva, c'étoit au jeu,

Portée par qui? Lecteur, devines:

Ce n'étoit par Mons de Sartines

Ni par l'ami du Franckaleu.... (M. Necker.)

d

(III

1119

SIL

0.

ec-

iif-

is:

our

ere

m-

our

R)

V 10

i line

239 5

i dici

ker.)

Ni Maurepas, ni de Vergennes; Par Amelor? Affurément En pourroit-il prendre la peine? Par Montbarrei?... Toujours il ment. Ce n'étoit pas par un dévot, Ni par un personnage grave, Mais par un Evêque en un mot, Il n'est ni François ni Batave, Ni Chrétien ni Musulman, Ni Jésuite ni Protestant, Portant de Rome la barête, Ne croyant point en Jesus-Christ, Pas mieux à la vertu des Dames, De notre siecle l'antechrist, sh mes leves L'anticonvertisseur des Dames, Enfin un Prince dont le siege midere . printer Est plus éloigné de Liege which does during Que l'espion de Phalsbourg, venin'par des Richard n'étoit de Strasbourg. ennachts in rie L'estampe représentoit fortine's energ M. Necker grattant la boue; eread liacie de De cette boue il provenoit De gros écus faisant la roue; ng mishri not L'adroit Sartines les prenant parol appliable En jouoit fur la riviere Aux ricochets comme un enfant; La boue étoit la gent financiere Que dégraiffoit le directeur, La riviere, ami lecteur, C'étoit la mer qui nous dévore. the control of the last as the rough

current est some conjob est plodobnic

seement, restour our small all six self or

to all so the medical control of the control of the

# Anecdotes fur feu M. Dorat.

Né à Paris d'une famille distinguée dans la Robe, M. Dorat parut pencher dès sa jeunesse pour le parti des armes, & il entra d'abord dans les Mousquetaires. Ses ouvrages se ressentirent quelque temps du premier état qu'il avoit embrassé. Au ton leste & cavalier, à l'amour du plaisir, à l'ingénieux persissage qui s'y faisoient le plus souvent remarquer, il étoit facile de reconnoître un enfant gâté de Mars, de Vénus & d'Apollon. Mais on ne peut servir tant de divinités à la fois : M. Dorat ne tarda pas à quitter les drapeaux de la premiere, pour se consacrer entièrement au service des deux autres, qui sembloient le prévenir par des riantes caresses. Il acquit en peu d'années la réputation d'un des poëtes les plus spirituels que la France eût produits depuis le grand siecle de Louis XIV; plusieurs Héroïdes par lesquelles il avoit débuté avoient annonce son talent pour la versification; & il sembla partager long-temps le sceptre des poésies sugitives avec M. de Voltaire, dont la gloire ne se partageoit pas aisément. Tout événement un peu remarquable, soit dans la politique, foit dans l'empire de la galanterie ou dans celui des lettres, échappoit rarement à ces deux Muses faciles & brillantes. A peine sorties de la plume de l'auteur, leurs productions se répandoient rapidement dans la capitale, & de la capitale dans les provinces. L'on s'en arrachoit des copies avec cet empressement

p fil lu fie te

qu qu co fes mê dre

P

ince rat ces une

d'im la p roifi géré

poë

M. I ragé la so n'eûs gique temp

faça

s la

eu-

d'a-

s fe

état

lier,

Hage

, il

é de

peut

orat

pre-

fer-

pré-

peu

plus

is le

oides

once

embla

es fu-

re ne

ique,

dans

à ces'

e for-

&ions

ile, &

ement

que l'ou doit considérer comme le suffrage le plus flatteur & le moins équivoque. M. de Voltaire étoit proclamé, pour ainsi dire, le poëte universel: M. Dorat avoit obtenu plus spécialement le titre de Poëte des femmes. On lui reprochoit à la vérité de ne pas être toujours fidele au ton de la nature, & de ne pas éviter avec affez de soin le jargon éphémere de ce qu'on appelloit encore dans ce temps les Petits-Maîtres; mais ces défauts même étoient quelquefois si séduisans chez lui, les sleurs qu'il répandoit à pleines mains avoient des couleurs si vives, les traits dont étinceloient ses poésies étoient si faillans que les censeurs même les plus féveres ne pouvoient se défendre d'applaudir à la réunion de tant de graces, de talent & d'esprit. Une autre preuve incontestable de la haute réputation de M. Dorat en ce genre, c'est qu'on le compte parmi ces maîtres qui ont, pour ainsi dire, fondé une école. On a vu une multitude de jeunes poëtes s'efforcer de marcher sur ses traces & d'imiter jusqu'à son ton : malheureusement chez la plupart d'entr'eux, ses bonnes qualités paroissent très-affoiblies, & ses défauts exa-

Cependant au milieu de ces brillans essais, M. Dorat méditoit un vol plus élevé. Encouragé par le célebre Crébillon, il hasarda sur la scene françoise la tragédie de Zulica, qui n'eût pas autant de succès que ce grand tragique lui en avoit promis. Mais dans le mêmetemps à-peu-près, il publia un poëme qui effaça ce léger échec, & lui sit autant d'honneur

auprès des gens de lettres, que ses épîtres lui en avoient fait auprès des femmes & des gens du monde. On devine facilement qu'il s'agit du Poème de la déclamation, que les connoitéeurs ont toujours regardé comme un des titres les plus solides de la gloire poétique de notre auteur. Des vers énergiques, des portraits bien frappés, d'excellens détails didactiques ont mis ce poème au rang des bons ou

d

C

fe

te

M

th

s'i

ce

de

fu

fe

ble

rac

ne

to

gra

po

for

tro

ils

Ce

qui

vrages de ce fiecle.

M. Dorat étoit né avec une facilité prodigieuse & une égale activité. Avec de telles dispositions, il étoit difficile, pour ne pas dire impossible de mépriser la gloire : il s'en étoit cependant fait une sorte de système : mais un penchant invincible l'emporta bientôt sur des principes factices. Chaque année, & souvent chaque mois, voyoit paroître de lui de nouvelles productions : des poésses érotiques, des contes en vers & en prose, des fables, des romans, furent malgré ses premieres protesta tions, des preuves successives de son ardent amour pour la gloire, & de l'espece d'ambition littéraire qui l'agitoit. Parmi ses contes, on distingua celui d'Alphonse, dont le sujet est plaisant, & qui est écrit d'une maniere trèspiquante. Un affez grand nombre de ses fables fe fait lire avec plaisir, même après celles de la Fontaine; & les deux romans qu'il publia eurent tous deux du succès. Au milieu de tant de travaux, il étoit loin de négliger la réputation d'auteur dramatique, qui de toutes les especes de réputations étoit peut-être celle à la quelle il aspiroit davantage. Il n'y avoit guere

lni

ens

igit

OUR

ti-

de

or-

di-

Ou-

1

pro-

elles

dire

toit

s un

vent

noui, des

des

esta

dent

mbi

ntes,

et eft

très-

ables

es de

ublia

nt de ation

espe-

guere

d'année qu'il ne fit recevoir quelque tragédie nouvelle ou quelque comédie au théâtre francois. Ses vœux durent être plusieurs fois à leur comble. Le double fuccès de Régulus & de la Feinte par Amour, représentés le même iour sur le même théâtre, étoit presque sans exemple. La Feinte par Amour, sur-tout, recut de grands applaudissemens, & les femmes reconnurent encore une fois leur poëte dans les peintures brillantes, dans les scenes heureufement ménagées, dans les nuances délicares dont cette piece est remplie. Deux ans après, le Célibataire n'eut pas une destinée moins flatteufe. Que la plupart de ceux qui blâment M. Dorat de s'être adonné aux ouvrages de théâtre se mettent à sa place, & qu'ils voient s'ils auroient pu résister à de tels encouragemens. Je me garderai d'affliger les manes de cet estimable écrivain, en m'arrêtant sur ceux de ses ouvrages dramatiques qui ont eu un succès moins complet : je me contenterai d'observer que si plusieurs de ces pieces sont soibles du côté du plan & des caracteres, il n'en est aucune où l'on ne trouve d'agréables tirades, des vers charmans, & même des scenes intéressantes. Les critiques les plus impitoyables de M. Dorat conviennent que son grand défaut & d'avoir trop écrit, & que l'on pourroit recueillir dans ses œuvres de quoi former trois ou quatre volumes excellens: or trois ou quatre excellens volumes ne suffientils pas à la gloire de nos premiers écrivains? Cet auteur a cependant vu la plupart de ceux qui l'avoient élevé jusqu'aux nues il y a huit

ou dix ans, lui refuser presque toute espece de talent dans les dernieres années, & se laisfer entraîner aux infinuations de quelques gens de lettres qu'il n'avoit pas affez ménagés, puifqu'il avoit la foiblesse de mettre une partie de son bonheur dans les récompenses littéraires qu'eux seuls ont coutume de dispenser. Cette disposition d'un grand nombre d'esprits, révolta un homme qui favoit s'apprécier : se roidiffant, pour ainfi dire, contre l'injustice, il redoubla de travaux, & malheureusement presque tous ses derniers ouvrages se ressentirent de la foiblesse d'un physique qui se détruisoit tous les jours. C'est ainsi qu'il termina le 29 Avril dernier, par une maladie de langueur, une carriere semée vers sa fin, de quelques épines qu'il ressentit trop vivement. Il est mort à Paris, dans sa quarante-cinquieme ou quarante-sixieme année. Ses talens, la douceur de ses mœurs, l'aménité de son caractere, & les vœux de ses amis auroient dû lui obtenir des jours plus longs & plus heureux.

#### CONSOLATION POUR UN MINISTRE.

Que Dieu m'accorde donc la grace
D'entrer au Conseil à mon tour,
Pourvu que sa bonté m'en chasse
Après l'an, le mois & le jour.
S'il soupe, s'il dort, s'il digere,
Si l'âge ne l'a point glacé,
L'être le plus heureux sur terre
Est un Ministre déplacé.
Rentré dans la route commune

Confeil

Pattlement

alin

mior-tol

Flooder

ino zna)

Milov 33

aty usal

de plaider

ece

laif-

gens

uif-

rtie

rai-

ifer.

rits.

: fe

ice.

nent

Ten-

dé-

nina

lan-

ruel-

1 eft

uo s

ceur

, &

obte-

175)

RE.

ésn

g eil

100

ico

De la fageffe & du bonheur, Pour lui la plus belle fortune Est d'avoir perdu sa grandeur. Affuré de sa destinée, Il peut donner loin des ennuis A l'amitié toute l'année, b buollomi A l'amour encor quelques nuits, Après un instant de murmure Contre l'intrigue & la faveur. Aux fimples vœux de la nature Il est forcé d'ouvrir son cœur. Pour lui la douce jouissance N'est plus un obscur avenir; Et s'il a perdu l'espérance, A fa place il met le plaifir. Il aime les fleurs & l'ombrage, Il goûte les chants des bergers; Il connoît le prix d'un bocage Et le doux produit des vergers. L'aftre qui rend le jour au monde de bleffer Ne lui promet que des bienfaits, Et lorfqu'il se plonge dans l'onde, Il ne lui laisse aucuns regrets. Ma muse légere & riante Fit ces couplets en vous quittant; procedure Ne croyez pas que je les chante Pour les Ministres d'à présent. Je ne veux point leur faire envie D'un bien aujourd'hui si commun; Mais s'il leur en prend fantaifie, Je n'en veux dégoûter aucun.

nor. Fear être que bien d'aureis que

de l'Epèc d'a collent eté égulument

### De Paris, le 10 Juin 1780.

qu

fin

qu

fa

fui

fan

au

ind

la

der

ait

che

fan

des

mo

tes

tre

lui

cel

me

d'e

Ca

Co

mê

obl

tua

l'er

tro

cire

de

de

Car

Le parti du Comte de Lally a présenté au Conseil une requête en cassation de l'arrêt du Parlement de Rouen. Elle n'est pas au nom du fils du Comte, mais à celui du Sr. Allen, impliqué dans le procès. Elle est fondée sur ce que les affaires criminelles devant être inftruites & jugées dans le secret, l'intervention d'un tiers n'est pas admissible selon la loi; fur-tout lorsqu'elle met les parties dans le cas de plaider à l'audience. M. Bertrand de Molleville, maître des Requêtes, est chargé du rapport de l'affaire au Bureau des Cassations, Ceux qui prétendent que l'arrêt du Parlement de Rouen sera maintenu dans sa force, croient que les circonflances exigent qu'il soit dérogé à l'ordonnance, la cause de M. de Leyrit étant inhérente à celle du Comte de Lally, défendue par son fils. M. de Tolendal, craignant de blesser le Parlement, n'a pas voulu préfenter en son nom cette requête en cassation, & voilà pourquoi elle l'a été par le Sr. Allen.

Depuis que l'avocat général d'Aguesseau s'est montré convaincu, d'après l'examen de la procédure, que le jeune Comte de Solar est véritablement mort à Charlas, âgé de onze à douze ans, l'accusation intentée au Sr. Cazeaux paroît généralement impudente & odieuse : cependant il semble qu'on ne sauroit s'en prendre qu'à sa fatale destinée, qui a rassemblé tant de circonstances propres à le faire soupçonner. Peut-être que bien d'autres que l'abbé de l'Epée en eussent été également frappés

80.

au

du

om

en,

fur

inf-

tion

loi:

cas

Mol.

du

ons.

nent

ient

roge

tant

fen-

nant

pré-

ion,

llen.

Teau

le la

r est

ize à

eaux

: ce-

oren-

tant

çon-

abbé

ppes

que lui, & euffent agi avec la même chaleur. N'est-ce pas en effer, une des plus étonnantes fingularités du hafard, que presqu'au moment que le jeune Comte de Solar, peu aimé de sa mere, disparoît de Toulouse, il se trouve fur un grand chemin de Picardie un même enfant de son âge, sourd & muet comme lui, & ayant tous les fignes naturels, remarqués. au véritable Comte de Solar; donnant par les indices que l'abbé de l'Epée en pouvoit tirer, la description de la maison où ce dernier avoit demeuré en Languedoc; que d'ailleurs, il n'y ait point eu de réclamation, aucunes recherches d'un enfant perdu, de la part d'aucunes familles pauvres ou riches de la Province, no des cantons où le petit Joseph a été rencontré mourant de faim. Deux foibles tentatives faites à cet égard parurent plutôt n'avoir d'autre but que de détourner les soupcons & lui affigner une origine toute différente que celle que l'on supposoit entrevoir; & pour mettre le comble à tout ce qui étoit capable d'entraîner dans la prévention funeste à M. de Cazeaux, il faut que lors de la mort du jeune Comte dont il s'étoit charge, il se trouve luimême dangereusement malade, & qu'on soit obligé ensuite de retoucher les régistres mormaires de Charlas précisément à l'article de l'enterrement du jeune Comte de Solar. On trouve dans ce court expose une fatalité de circonstances qui sollicitent en faveur de l'abbé de l'Epée, dont le zele a peut-être un peu tenu de l'emportement, contre ce malheureux M. de Cazeaux, mora simo ambierses est

C

le

R

qu

da

fai

A

à

au

cic

do

vo

ma

per

tou

caf

ped

tôt

de

fire

mai

faci

fur

les

de

qui

nou

gen

fere

Malgré la sévérité des réglemens & la multiplicité des arrêts décernés contre ces folies de carnaval, tant en vogue autrefois fous le nom de Charivaris, voici encore un nouvel arrêt du Parlement à cet égard. Il a été oc. casionné par l'événement suivant. Le lieute. nant de l'élection & le procureur-fiscal de Joinville, avant excité des habitans de différens états à faire un charivari au Sr. Cadet principal du college de Joinville, il se forma un groupe grotesque qui choisit un âne, vulgairement appellé Cadet, le promena dans la ville accompagné de tambours & de chaudrons, & criant que Cadet, régent, avoit eu querelle avec sa femme, parce qu'elle ne lui avoit pas préparé son café à l'heure ordinaire. qu'elle lui avoit donné le fouer, &c. Le Sr. Cadet a rendu plainte de cet outrage, & fait entendre des témoins. L'affaire engagée au Parlement par appel, son défenseur y a rappellé les réglemens contre les charivaris, & a cité les autorités puisées dans le Traité des injures, &c. L'arrêt rendu fur les conclusions de l'avocat général d'Aguesseau, ordonne que les arrêts & réglemens de la Cour, concernant les charivaris & tous attroupemens populaires, seront exécutés: condamne le Sr. Simon, lieutenant de l'élection, le Sr. Perrin, procureur fiscal & complices, chacun en vingt livres d'amende & en deux mille de dommages & intérêts solidairement envers le Sr. Cadet; leur fait défense de récidiver sous peine de punition corporelle, &c. ob the the street

Jamais les séparations entre mari & femme

mul-

olies

us le

uvel

é oc-

eute-

1 de

diffé-

det.

orma

vul-

ns la

chau-

oit eu

ie lui

aire.

Ca-

it en-

Par-

pellé

a cité

inju-

ns de

ae les

rnant

pulai-

mon,

rocu-

igt li-

nages

adet;

ne de

emme

n'ont été si fréquentes. Devons-nous les rejetter sur la corruption des mœurs? nos ancêtres n'en avoient pas de plus pures. Dans leur férocité perce une corruption d'autant plus pernicieuse qu'elle étoit moins rafinée. Rejettons-en donc le blâme fur les magistrats, qui, par un excès de complaifance, toujours dangereuse, & par pitié pour un sexe foible & séducteur, s'avisent de troubler le repos des familles & d'y jetter des semences de division. Autrefois les raisons les plus graves suffisoient à peine pour séparer un mari de sa femme : aujourd'hui les prétextes les plus frivoles décident nos juges. Ce n'est pas qu'il faille abandonner la foiblesse à la force; non, mais je voudrois qu'une femme ne fût séparée de son mari que pour des attentats violens contre fa personne, ou son honneur & sa réputation toujours délicate. Dans tout ménage, les tracasseries, les vivacités, les propos sont respectifs, & si on les écoute, il n'y auroit bientôt plus de femme qui ne cherche à se séparer de son mari, comme plus de mari qui ne defire de quitter sa femme. Il y a de mauvais maris, comme il y a de mauvaises femmes.

Quoi qu'il en soit, vous seriez étonné de la facilité, du leste de nos juges à prononcer sur ces sortes de demandes. A les voir, on les croiroit des législateurs, & ils ne sont que de frêles instrumens de la loi. Nos avocats, qui pour le moins, ont autant de morgue, nous plaident effrontément, qu'il faut pour des gens de qualité des moyens de cassation différens de ceux qu'il faut pour les bourgeois

& le peuple. Des coups sont nécessaires pour opérer une séparation entre gens de cette derniere espece; à ceux de la premiere, des propos suffisent. Nos juges adoptent ces maximes, parce que malheureusement ils admettent dans leur cabinet la jeune solliciteuse, qui vient, dans une parure qui excite le desir. implorer la justice de Monseigneur. Il y a donc une justice pour les grands & les riches, & une autre pour les pauvres & les petits. Hélas! oui, il y a long-temps qu'on l'a dit : Eh bien! puisque les choses ne changeront pas, je quitte mon excursion pour en venir à un fait qui devroit au moins apprendre aux peres & meres à se tenir dans le rang qu'ils occupent, & à ne pas vouloir donner à leurs enfans, par une alliance, un état trop au-dessus du leur. Comme l'intérêt forme ces fortes de liens, une fois satisfait, le mepris suit. M. Germain avoit épousé une Demoiselle, boiteuse, mais qui lui avoit fait une donation de cent mille livres & apporté une dot d'autant, fans ses espérances. Avant le mariage, il ne cessoit de dire à ses amis, qu'il n'en vouloit & qu'il n'épousoit que ses écus. Après & au repas de nôces il ne cessoit de la tourner en ridicule & de la railler sur sa taille. A minuit, quand on le presse de se retirer, il répond : Allons, il faut encore faire ce sacrifice. Le lendemain matin la mere de la mariée apperçoit un matelas tout mouillé, que sa fille mettoit sècher au soleil. Elle lui en demande la raison. - C'est lui. — Qui lui? — Eh, le mari que vous m'avez donné. — Que veux-tu dire?... La

C

n

C

n

C

fe

8

le

m

le

P

de

m

po

vi

de

la

fai

ph

da

fai

pour

der-

pro-

maxi-

ettent

, qui

defir,

done

25, &

. He-

: Eh

pas,

à un

peres

occu-

rs en-

deffus

tes de

1. Ger

iteuse,

e cent

t, fans

ceffoit

& qu'il

pas de

idicule

quand

Allons,

ain ma-

matelas

cher au

- C'est

ie vous

?... La

jeune personne, honteuse, n'ose avouer ce qui s'est passé. Et moi vous le dirai-je? il avoit pissé sur elle au lieu de...... C'étoit affez pour elle, lui avoit-il dit ? En l'amenant de Clermont en Beauvoisis à Villefranche, c'est-àdire, de chez elle chez lui, il la force de defcendre de voiture par des propos indécens & outrageans. Il ne cesse de l'appeller puante, laide, guenon. A l'entrée de la ville, il se couvre le visage de son mouchoir, afin qu'on ne voie pas que c'est lui. En public, dans les sociétés, il appelle sa femme puante, laide, guenon, & dit qu'il ne l'a épousée que pour son bien; ces propos, il les tient en présence de sa femme. Vous avouerez que ce mépris est extrême. On n'y tient pas; sa famille l'a sollicitée de se séparer de lui. Elle a plaidé, gagné sa cause, & la donation a été déclarée nulle. Selon moi, le mari n'est pas assez puni. Si toutes les demandes en séparation étoient aussi justes que l'est celle-ci, ma morale seroit inutile. Mais pour une demande légitime, il y en a dix de hasardées, & si j'osois dire, tout autant de mal jugées. On ne peut trop publier ce fait, pour couvrir de honte un homme indigne de vivre dans une société honnète, & capable de pareils procedes, M. Martineau a défendu la cause de la femme.

M. de Themines, évêque de Blois, s'étoit fait remarquer par des mandemens en style philosophique. Le Clergé en avoit été scandalisé & avoit demandé une réparation. On a sais l'occasion du discours d'usage à l'ouverture de l'assemblée du Clergé le deux de ce

mois. & M. de Blois a été chargé de le prononcer. Le concours des auditeurs étoit immense. Comme les illustres membres de la secte philosophique s'attendoient à retrouver dans ce discours tous les élemens, ils n'avoient pas manqué de se rendre à l'église des Augustins, dans le couvent desquels l'assemblée se tient. Les d'Alembert, les Condorcet & leur suite furent trompés agréablement par le debut de l'orateur. C'étoit une tirade sur les Grecs, les Romains & les Philosophes anciens. Mais quelle fut leur furprise, quand ils entendirent que l'Evêque n'avoit fait l'énumération des Anciens que pour prouver, que la raison n'est que délire sans la révélation, que ces hommes extraordinaires, ces favans n'ont fait plus de sensation, que parce qu'ils ont approché de plus près de l'effence de la divinité, des dogmes de l'immortalité de l'ame. L'orateur ayant la voix foible a été entendu de fort peu de personnes, mais on prétend que le discours est plein de beautés, & on desire que M. de Blois cede aux instances qui lui sont faites pour en permettre l'impression. Il s'en défend, disant que ce n'est point l'ufage & que Boffuet est le seul qui y ait confenti, ce qui ne le surprend pas, parce qu'un orateur tel que Boffuet n'avoit point à craindre le grand jour.

diffe & avoir demands one remarkon. On a bit Forcaston du cifcours duding à l'onver-

ture de l'assemblée du Clerge le deux de ce

voice jolice épo dége

"al .comidgeloung.

I

rer des

pro:

im-

e la

iver

n'ades

lem-

par

fur

an-

land

enuque

ion.

vans

u'ils

e la

ame.

endu

tend

on

qui

fion.

l'u-

conu'un

rain-

De Paris, le 13 Juin 1780.

Voici encore une méchanceré qui court furtivement ici.

## LES PORTRAITS.

Maurepas vegete & radote; Vergennes de l'Anglois a peur; Sartines est un B. de M.... Necker est un adroit hableur; Montbarrey de Louis XVI est l'homme; Amelor est le grand cousin; Soubife aime à prendre la pomme Qui damna tout le genre-humain; D'Estaing est brave & malheureux; D'Orvilliers n'étoit qu'un bon homme; F\*\*\* poltron ambitieux; Guichen brave de sa personne; Bou\*\*\* est un intriguant; On lui refuse la bravoure; Tronjoli peut faire fon pendant; Terray les aventures court : François, voilà tous les tableaux De nos Ministres & Généraux.

Les ennemis du Prince de Montbarrey font beaucoup de bruit d'une nouvelle aventure que voici. La Marquise de Seez, semme jeune & jolie de la province de Franche-Comté, est épouse d'un parent du Ministre. Cet époux dégoûté de sa semme a voulu s'en faire séparer, disant ne pouvoir habiter avec elle à cause des vertiges dont elle étoit affectée. Au défaut

de la justice ordinaire, il a eu recours au l niftre . & par une lettre de cachet . Mada de Seez a été transférée dans le couvent Charenton près de Paris, où se trouvent de d'autres fous ou prétendus tels. Cette info tunée a trouvé un Avocat qui s'est char de prendre sa défense. Comme cet Avocat n' pas moins incorruptible qu'ardent à venger l'i nocence, les persécuteurs n'ont imagine moven que celui de faire promptement & cretement transporter la Marquise de Chare ton dans le couvent de St. Maurice à Besance On est alle l'enlever la nuit, & on l'a tras portée liée dans ses draps. Pendant sa rou elle a eu le bonheur de se procurer un mo ceau de papier & a donné avis à son Avoc du traitement odieux qu'elle éprouvoit. Ce d fenseur outré & indigné travaille à un m moire capable non-seulement de faire fren fur l'abus renouvellé des lettres des cachet mais auffi de dévoiler des traits bien honte pour les persécuteurs de la patrie.

Legier les aventures court : françois, voili tous les tabléaux Desnos Ministres & Generaux.

Les enneints du Tome peuvieme. acoup de bruit d'une nouvelle aventure que olo. La Marquife de Seez , remme feime & la de la province de Franche Courte, eft osle d'un parent du Ministre. Cet époux duté de la femme a voulu s'en faire lega-. r, dilant ne pouvoir habiter avec elle à cause svertiges dont elle étoit affectée. Au défaut